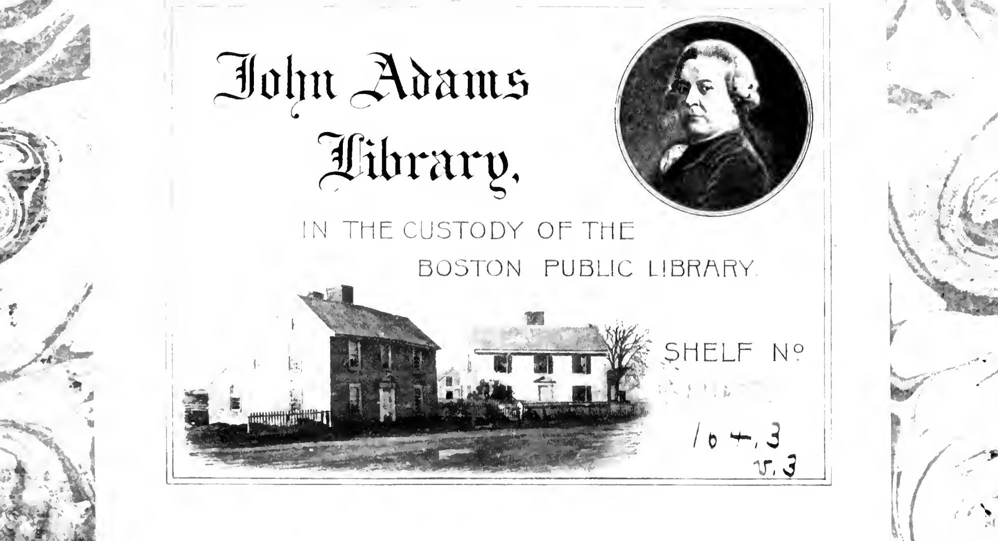






LES
TROIS SIECLES
DE NOTRE
LITTÉRATURE.

TOME TROISIEME.

LES
TROIS SIECLES
DE NOTRE
LITTÉRATURE,
OU
TABLEAU
DE L'ESPRIT DE NOS ECRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, *jusqu'en 1772:*

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites; sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit.-Liv. l. 4. n°. 96.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez { GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe. DEHANSI, le jeune, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXII.



LES TROIS SIECLES DE NOTRE LITTÉRATURE.

N.

NADAL, [*Auguſtin*] Abbé, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Poitiers, mort dans la même ville en 1741, âgé de 82 ans.

En qualité de Poëte tragique, rien n'eſt plus mince que ſes talents : de quatre Tragédies, qu'il a données au Théatre, aucune n'a eu un ſuccès ſolide, & n'étoit faite pour en avoir. Ce n'eſt pas l'intérêt qui a manqué à ſes ſujets, car en choiſiſſant *Moïſe*, *Saül*, *Hérode*, *Antiochus*, il étoit

difficile d'en trouver de plus connus & de plus capables d'animer le génie poétique, si M. l'Abbé *Nadal* en eût été doué; mais ce ne sont pas les sujets qui donnent du prix à un Ouvrage, c'est la maniere de les traiter :

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, versate diu, qui ferre recusent,
Qui valent humeri.

En qualité d'Ecrivain en Prose, son mérite seroit plus sensible, si les réflexions saines, qu'on trouve çà & là dans ses *Traités de Morale* & dans ses *Observations critiques*, n'étoient défigurées par un style, tantôt guindé, tantôt rampant & diffus, & trop souvent au-dessous du médiocre. Aussi ne lit-on plus ses Ouvrages; ce qu'il peut y avoir de bon, a passé dans les Ecrits de quantité de nos Littérateurs, qui, pour s'épargner la peine de penser, ne font pas difficulté de s'approprier les pensées d'autrui, en les habillant à leur maniere.

NAIN. [*Louis-Sébastien* LE] *Voyez* TILLEMONT.

NAUDÉ, [*Gabriel*] Médecin, Bibliothécaire du Cardinal Mazarin, né à Paris en 1600, mort à Abbeville en 1653.

Il a eu la réputation d'un des plus habiles Critiques de son temps, quoiqu'il ne

fût guere qu'un Erudit. Ses Ouvrages, les plus connus, ſont des *Conſidérations politiques ſur les coups d'Etat*, & une *Apologie des grands Hommes, fauſſement ſoupconnés de magie.* Il s'en faut de beaucoup que le mérite de ces deux Ouvrages réponde à l'importance du titre; le ſtyle en eſt auſſi médiocre, que le fonds des penſées en eſt commun. Il regne dans le dernier un appareil de citations Grecques & Latines, qui font perdre de vue le principal objet. On croiroit que *Naudé* a voulu prendre *Montagne* pour modele; mais il eſt auſſi éloigné de la tournure & des expreſſions de ce penſeur Philoſophe, que M. *Delaharpe* l'eſt de M. de *Voltaire*, dont il s'efforce vainement d'imiter la maniere & le ton; toute la différence qui ſubſiſte entre ces deux Imitateurs, eſt que le premier s'eſt efforcé de juſtifier les grands Hommes, & que le ſecond ne cherche qu'à les décrier.

NESMOND, [*Henri* DE] Archevêque de Toulouſe, mort en 1727, ſuccéda à *Fléchier* dans l'Académie Françoiſe, & ne dut pas tout-à-fait ce choix à ſa naiſſance & à ſa dignité. On trouve dans le Recueil de ſes *Œuvres* quatre Sermons, prononcés à l'Aſſemblée des Etats de Languedoc, deux Inſtructions paſtorales, un grand nombre

de Harangues, qui, ſans égaler l'éloquence des Diſcours de ſon Prédéceſſeur, prouvent qu'il avoit du goût & des talents pour la Littérature. Sa maniere de s'énoncer eſt ſimple, noble, ſoutenue, perſuaſive, éloignée des vains ornements, mais manque ſouvent de chaleur.

Des perſonnes qui ont vécu familiérement avec M. de *Neſmond*, nous ont aſſuré qu'il avoit un talent ſingulier pour la Poéſie, mais qu'il eut la ſageſſe de ſacrifier la gloire qu'il auroit pu acquérir ſur le Parnaſſe, à la gloire plus ſolide d'inſtruire ſes Diocéſains, conformément aux devoirs de l'Epiſcopat. Il ne faiſoit des Vers, que lorſque, dans la Société, les circonſtances les lui arrachoient pour ainſi dire. Il fit ceux-ci pour une Dame, un peu coquette, qui lui demandoit un couplet de Chanſon.

Sur l'Air : DE JOCONDE.

Iris, vous comprendrez un jour,
Le tort que vous vous faites.
Le mépris ſuit de près l'amour,
Qu'inſpirent les Coquettes.
Songez à vous faire eſtimer,
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

Nous ne les citons, que parce qu'ils paroiſſent propres à donner une idée de ſa Muſe, & que la Morale en eſt proportionnée à la gravité de ſon caractere.

NEVERS, [*Philippe-Julien* MANCINI, Duc DE] Chevalier des Ordres du Roi, mort en 1707.

S'il eût fait de la Poéſie ſon occupation, comme il en fit ſon amuſement, il eût pu égaler nos meilleurs Poëtes. Tout le monde connoît les Vers de ce Seigneur au fameux Abbé de *Rancé*, qui avoit écrit contre M. de *Fénélon*. L'énergie du ſtyle y annonce une imagination auſſi vive que féconde.

Si M. le Duc de *Nevers* protégea la *Phedre* de *Pradon*, contre celle de *Racine*, ce fut moins par défaut de goût, que pour ne pas déplaire à Mad. *Deshoulieres*, & à quelques autres Beaux-eſprits, qui avoient ſu, par leurs ſoupleſſes, l'intéreſſer dans leur querelle; il étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir l'énorme intervalle qui ſéparoit ces deux Poëtes, & pour ne pas ſentir qu'un *Mécene* a auſſi peu le crédit de faire valoir un Auteur médiocre, que les Auteurs médiocres ſont propres à faire tort à leurs *Mécenes*.

NEUVILLE, [*Charles* FREY DE] né à Vitré, en Bretagne, en 1693.

Son nom doit rappeller, à tous ceux qui l'ont entendu, l'idée d'un des plus étonnants Orateurs qui aient illuſtré la Chaire. Original dans ſon genre, ſans exclure aucune des parties eſſentielles à la véritable Eloquence chrétienne, le P. de *Neuville* a réuni tous les caracteres des Hommes célebres, qui l'ont précédé dans le Miniſtere évangélique ; la profondeur des penſées, la force du raiſonnement, l'élévation & la rapidité du ſtyle, vont toujours de pair, dans ſes Sermons, avec la chaleur de l'imagination, la vivacité du ſentiment & l'énergie de l'expreſſion ; toujours fécond, toujours égal, il domine ſans s'en appercevoir tous les ſujets qu'il traite, & la vivacité de ſon pinceau rajeunit tous les objets qu'il préſente ; enfin, il eſt le ſeul de tous les Prédicateurs, qu'on ne puiſſe comparer qu'à lui-même.

Tant de talents doivent faire regretter, avec juſte raiſon, au Public, de ne pas voir ſes Sermons imprimés. On n'a de lui que l'Oraiſon funebre du Cardinal de *Fleury*, & celle du Maréchal de *Beliſle.* La premiere eſt un chef-d'œuvre, en même-temps qu'elle fut ſon premier eſſai, & les critiques qu'on en a faites, n'ont ſervi qu'à en relever les véritables beautés. Celle du Maréchal de *Beliſle*, quoique le fruit de la

vieilleſſe du P. de *Neuville*, eſt marquée au coin de ſes autres productions, c'eſt-à-dire, qu'on y retrouve par-tout cet eſprit vaſte, qui ſaiſit tous les points de vue d'un ſujet, qui les approfondit avec pénétration, qui les énonce avec autant de grace que de force; cet eſprit enchanteur, qui donne une vie à tout, & une vie qui annonce toujours le Génie créateur. En un mot, le P. de *Neuville* eût été un Orateur accompli, ſans ſa fécondité, qui l'entraînoit quelquefois trop loin, ſans cette envie de tout dire, qui l'engageoit dans des détails qu'il eût pu ſupprimer; mais ſi cette abondance eſt chez lui un défaut, elle le préſerve toujours de ces raiſonnements ſubtils & entortillés, de ces idées bizarres & giganteſques, de ces antitheſes recherchées & puériles, de ces tours affectés, de ces expreſſions académiques, de ce ton philoſophiquement ridicule, qui font l'inſipide mérite de quelques prétendus Prédicateurs de nos jours.

NEUVILLÉ, [*Didier-Pierre* CHICANNEAU DE] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1720.

On a de lui pluſieurs petits Ouvrages, qui ne peuvent être ſortis, que de la plume d'un Homme d'eſprit & de goût. C'eſt

à cet Auteur qu'on doit un *Dictionnaire philoſophique*, qui n'a rien de commun avec ce Recueil d'impiétés que M. de *Voltaire* a publiées ſous le même titre. L'Ouvrage de M. de *Neuvillé* eſt un Recueil des meilleurs morceaux de Morale, répandus chez les Ecrivains les plus eſtimés en ce genre. Il y a inſéré pluſieurs Articles de ſa façon, & ce ne ſont pas les moins bons de cette ſage Collection.

NICERON, [*Jean-Pierre*] Barnabite, né à Paris en 1645, mort dans la même ville en 1738.

Il eſt connu par une Compilation en quarante volumes *in*-12, intitulée, *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes illuſtres dans la République des Lettres, avec un Catalogue raiſonné de leurs Ouvrages*. Le premier défaut de cette Collection, eſt de donner le titre d'*illuſtres* à des Ecrivains qui ne l'ont jamais été, & qui ne le feront jamais, parce qu'ils ſont bien éloignés de mériter de l'être ; le ſecond, eſt d'être écrite avec une inégalité de ſtyle, qui en rend la lecture rebutante. Il eſt vrai que ces ſortes d'Ouvrages ne ſont pas faits pour être lus de ſuite ; mais cette inégalité ſe trouve dans le même Article, parce que chaque Article n'eſt qu'une compilation des Jugements de divers Journaliſtes. La

vraie cauſe de cette bigarrure, eſt que le P. *Nicéron* employoit ſes Matériaux, ſans ſe donner la peine de les digérer & de les refondre. On eſt ſur-tout choqué d'y trouver un chaos perpétuel qui n'eſt aſſujetti à aucune regle, pas même à l'ordre chronologique, pas même à l'ordre alphabétique; les Ecrivains nationaux & étrangers, ſacrés ou profanes, Philoſophes ou Théologiens, célebres ou obſcurs, ſont confondus pêle-mêle, & offrent un mêlange qui fatigue autant, qu'il eſt contraire à l'arrangement & à la méthode. Le peu de temps, ou de ſoin, qu'il mit à compoſer ce Recueil, ne lui permit pas de connoître par lui-même les Originaux; il ſe contenta de copier les Journaliſtes & les Biographes, vrai moyen de perpétuer les erreurs & les fautes.

Au reſte, le P. *Nicéron* aura toujours le mérite des recherches, celui du travail & de la patience. Tous les Faiſeurs de *Dictionnaires hiſtoriques* ne peuvent ſe diſpenſer de convenir qu'ils lui ont de grandes obligations; s'ils étoient aſſez ingrats pour les méconnoître, les Lecteurs inſtruits feroient en état de les convaincre, qu'ils n'ont ſouvent fait que le copier.

1. NICOLE, [*Claude*] Préſident de

l'Election de Chartres, sa patrie, né en 1600, mort en 1685; Poëte médiocre & oublié, dont on trouve cependant deux volumes de Poésies, dans les Bibliotheques où l'on se pique de recueillir tout indistinctement. Ces deux volumes contiennent des Imitations de quelques morceaux d'*Ovide*, d'*Horace*, de *Perse* & de *Juvénal*, ou, pour mieux dire, de très-bons morceaux de ces bons Auteurs, défigurés par un mauvais Poëte.

2. NICOLE, [*Pierre*] parent du précédent, né à Chartres en 1625, mort à Paris en 1695; savant Théologien, habile Controversiste, bon Moraliste, Critique partial, & médiocre Littérateur. Il n'est aujourd'hui connu dans les Lettres que par ses *Essais de Morale*, qui annoncent plus l'esprit de réflexion, que la connoissance du cœur humain. Le style de cet Ouvrage est quelquefois énergique, plus souvent pur & délicat, mais assez constamment froid & sec, défaut assez ordinaire aux Esprits géométriques, tel que le sien; aussi l'Auteur convenoit-il lui-même qu'il n'avoit nulle disposition à cette Eloquence, qui suppose dans l'ame de l'élévation, des mouvements & de la chaleur. Nous ne parlons point des *Notes de Vendrock*, ni de ses autres Ouvrages contre les Jésui-

tes. Ces productions polémiques n'annoncent que l'Esprit de Parti, & tendent naturellement à l'oubli.

3. NICOLE DE LA CROIX, [*Louis-Antoine*] né à Paris en 1704, mort dans la même ville en 1760.

On sent assez généralement le prix de sa *Géographie moderne*, pour l'instruction de la Jeunesse; ce Livre a eu plusieurs Editions, en France & dans les Pays étrangers. La gloire que procurent ces sortes d'Ouvrages, est médiocre; si on la mesure à son utilité, le Public devroit être plus reconnoissant.

NICOLEAU, [*Pierre*] né à Saint-Pé, en Bigorre, en 1734.

Cinq ou six prix de Poésie remportés dans plusieurs Académies, & deux Discours, l'un sur le Goût, l'autre sur la Frivolité, prouvent qu'il est en état d'écrire également bien en Vers & en Prose. Dans l'un & l'autre genre, il est naturel, précis, noble, & souvent élégant, qualités qui se rencontrent rarement aujourd'hui dans un même Ecrivain.

NIVELLE, [*Pierre-Claude*] *Voyez* CHAUSSÉE.

NI**, [*N.* Duc DE] Chevalier des Ordres du Roi, de l'Académie Françoise, &c.

Apollon dit, dans une Epigramme de l'Anthologie,

Je chantois, *Homere* écrivoit.

On pourroit appliquer ces mêmes paroles à tout ce qui est sorti de la plume de ce Duc Littérateur. Jusqu'à présent, ses Ouvrages se trouvent réduits en un très-petit Volume, mais ce Volume rassemble tout ce que le goût, la finesse & les graces ont de plus piquant. La Postérité aura peine à croire que le même Génie, qui a brillé dans tant de négociations importantes, ait pu se pénétrer assez de tous les genres de Littérature, pour prononcer, avec tant de justesse, sur les meilleurs Poëtes, anciens & modernes. Ses *Réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux & de Rousseau*, sont un prodige de sagacité, comme un modele de critique; on peut les regarder comme un jugement prononcé par *Apollon* lui-même, de l'avis des Muses & des Graces. Après avoir analysé le génie du Poëte d'*Auguste*, M. le Duc de *N**** prend sa lyre & en tire des sons qu'*Horace* lui-même n'eût point désavoués; on ne s'apperçoit pas que cet instrument ait changé de main en passant dans les siennes. C'est dans ces morceaux que le Traducteur, si on peut se servir de

ce terme, déploie les richeſſes de notre Poéſie, & fait de vrais Originaux de ſes Imitations.

C'eſt donc un nouveau degré de gloire pour les Héros du Parnaſſe Latin & François, d'avoir exercé les talents d'un Homme, dont les Ecrits immortaliſeroient le nom, ſi ſes lumieres ſupérieures, ſes vertus ſociales, ne le deſtinoient pas à l'immortalité.

Il eſt fâcheux pour *Rouſſeau* de n'avoir pu ſe concilier la plénitude d'un ſuffrage ſi propre à en impoſer à tous les Eſprits. Les *Réflexions* ne paroiſſent pas le traiter aſſez favorablement, en le mettant trop au-deſſous du Favori de *Mécene*, & pour les talents & pour le cœur. Qu'il nous ſoit permis d'obſerver que *Rouſſeau*, quoique inférieur à *Horace*, à bien des égards, nous paroît lui être ſupérieur à bien d'autres, ce que le parallele ne fait pas aſſez ſentir, à notre avis. L'*Horace* François a des Odes, des Cantates, des Epîtres, qui feroient honneur à celui des Latins. Il eſt vrai qu'il a compoſé des Epigrammes, où la malignité & la licence lui font oublier les égards; mais ces ſortes de Productions ne peuvent-elles pas être regardées comme des éclipſes de la raiſon & de l'honnêteté, réparées par tant d'Ecrits poſtérieurs aux

égarements de ſa plume ? Telle eſt, du moins, notre opinion, & M. le Duc de *N****. nous la pardonnera d'autant plus volontiers, qu'il a la modeſtie d'abandonner les ſiennes au jugement de la critique, & que cette opinion tend à l'indulgence, le vrai caractere de ſa Philoſophie.

On connoît encore, de cet illuſtre Académicien, des Fables pleines de Poéſie, de délicateſſe & de morale, qui ne ſont point imprimées, mais qui ont illuſtré, autant qu'égayé, les Séances académiques, aſſez ſouvent dépourvues de ce double effet, quand les Oracles de ſon porte-feuille ſe taiſent. S'il juge à propos d'en faire préſent au Public, on y reconnoîtra *la Fontaine* avec un air de Cour, qui eût rendu ſa naïveté encore plus piquante.

NOBLE, [*Euſtache* LE] Procureur-Général du Parlement de Metz, né à Troyes en 1643, mort à Paris en 1711. Il eut le malheur de ſe voir deſtitué, avec juſtice, de ſa Charge, pour un crime de faux, auquel ſes diſſipations l'avoient conduit. Ce qu'il y a de fâcheux pour lui, c'eſt que la gloire des Lettres, qui, d'ailleurs, ne remplace jamais celle de la probité, ne le dédommage pas du tort qu'il fit par-là à ſa réputation. En liſant néanmoins ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand

nombre, on ne peut s'empêcher d'être étonné du feu, de l'imagination & de la fécondité qu'il avoit reçu de la nature. Presque toutes les parties des Belles-Lettres ont été de son ressort; l'Histoire, la Politique, la Morale, la Religion, l'art de traduire en Vers & en Prose, le Genre romanesque, la Comédie, la Poésie légere, exercerent tour-à-tour sa plume, & ses Ouvrages eurent le plus grand débit. Il y a long-temps qu'on ne les lit plus; ils sont écrits, en général, d'un style si diffus, si incorrect, si rampant, qu'on doit être peu surpris de leur chûte.

Nous n'oublierons pas de faire remarquer que cet Auteur, malgré la médiocrité de ses talents, avoit fait gagner plus de cent mille écus à son Libraire, & qu'il termina sa vie dans la plus affreuse pauvreté. *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

NOLLET, [*Jean-Antoine*] Abbé, Professeur royal de Physique au College de Navarre, de l'Académie des Sciences, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne, &c. né à Pimpré, dans le Diocese de Noyon, en 1700, mort à Paris en 1770.

Comme ses Ouvrages sont plus d'un Physicien que d'un Littérateur, nous ne les jugerons point, quant au fonds; nous

nous contenterons de dire qu'ils ſont écrits d'un ſtyle aiſé & aſſez clair pour inſtruire le commun des Lecteurs, ſur toutes les matieres qu'il traite. Il eſt un des premiers qui ait donné, au Public, un Cours de Phyſique expérimentale, en quoi il a été très-utile à ceux qui veulent étudier la Nature, plus facile à connoître par les effets, que par les cauſes. Tous ſes Ouvrages ont eu un ſuccès qui ſe ſoutient encore, & lui ont procuré l'honneur d'être choiſi pour donner des leçons de Phyſique à feu M. le Dauphin, auxquelles le Roi & la famille Royale aſſiſterent plus d'une fois. M. le Dauphin avoit pour lui une affection particuliere, dont il lui donna des preuves dans une circonſtance, qu'il n'eſt pas hors de propos de rapporter, pour faire connoître, tout-à-la-fois, la bonté du Prince, le déſintéreſſement du Savant, & l'indifférence de quelque Grand pour les Sciences. M. le Dauphin, qui auroit deſiré que M. l'Abbé *Nollet* ſongeât un peu plus à ſa fortune, le preſſa d'aller voir un Homme en Place, dont la protection pouvoit lui être utile. L'Abbé *Nollet* lui fit une viſite, & lui préſenta un Exemplaire de ſes Ouvrages; celui-ci lui répondit froidement, en jettant les yeux ſur le titre, qu'il étoit ſenſible à ſa politeſſe,

mais qu'il ne lisoit pas ces sortes d'Ecrits. *Monsieur*, lui répondit l'Auteur, *voulez-vous permettre que je laisse ces Livres dans votre anti-chambre ; il s'y trouvera peut-être des Gens d'esprit qui les liront avec plaisir.*

NONOTE, (*Claude-Adrien*) Abbé, né à Besançon en 1711.

On est dispensé de s'étendre sur le mérite de son Ouvrage, intitulé *les Erreurs de M. de Voltaire.* Celui-ci n'y a répondu que par des injures atroces, ce qui prouve que la raison n'est pas de son côté. D'ailleurs cet Ouvrage a eu tant d'Editions, qu'il seroit difficile de le confondre avec les ouvrages médiocres, quand il ne réuniroit pas, dans un degré éminent, une profonde connoissance de l'Histoire, une saine Critique, la clarté & la vigueur du style, à un ton de modération & d'honnêteté, qui le met bien au-dessus de l'*Essai de l'Histoire générale*, dont il a relevé supérieurement les bévues, confondu les impostures, & réfuté les impiétés.

A cet excellent Ouvrage, M. l'Abbé *Nonote* en a fait succéder un autre, également estimable, & dans son motif & dans la maniere dont il est traité ; tel est le *Dictionnaire anti-philosophique.* Cet Auteur devoit s'attendre à de nouvelles injures ; elles ne lui ont pas manqué. Il pa-

roîtra toujours étrange que la Philosophie ne craigne pas de se dégrader ainsi, pour défendre les prétendues lumieres qu'elle s'obstine à répandre, malgré le peu d'accueil qu'on leur fait, & les tristes effets qu'elles produisent. M. de *Voltaire*, entr'autres, qui se glorifie d'avoir planté l'arbre de la tolérance, ne paroît pas s'être beaucoup empressé d'en goûter les fruits; semblable à ces Charlatants, qui ne font presque jamais usage des remedes qu'ils composent, & dont ils ne cessent de prôner l'excellence.

1. NOSTRADAMUS, [*Michel*] Docteur en Médecine, né à S. Remi, dans le Diocese d'Avignon, en 1503, mort en 1566.

La bizarrerie de son étoile l'a rendu célebre malgré lui-même, ou du moins sans qu'il s'attendît à le devenir. Ce Médecin, que ses Malades n'occupoient pas beaucoup, s'avisa de composer, dans un moment d'ennui, des Vers, plus Provençaux que François, où il inséra toutes les rêveries qui lui passerent par la tête. Ces Vers furent imprimés sous le nom de *Centuries*. Aussi-tôt le Peuple prend ce galimathias pour des prophéties. *Nostradamus* étonné de se voir ériger en Prophete, met à profit l'ignorance publique, & lui

fait préſent d'un nouveau fatras qu'il donne pour des prédictions. Sa réputation augmente, au lieu de diminuer par cet amas d'extravagances ; *Henri II* lui-même veut le voir. *Noſtradamus* vient , il paroît à la Cour, il y eſt comblé d'honneurs & de bienfaits ; enſuite il s'en retourne jouir, dans ſa ſolitude, de la crédulité publique, dont il dut ſouvent rire en lui-même.

Cette ridicule célébrité n'eſt pas aujourd'ui ſans exemple. Bien des *Noſtradamus* modernes ne doivent leur réputation qu'à un pareil travers. Il ſuffit d'être hardi, entortillé, obſcur , ſententieux, bourſouflé, & voilà comme ſe font la plupart des Prophetes de nos jours. Mais comme dit Tacite , *ſuum cuique decus poſteritas rependit.*

2. NOSTRADAMUS, [*Jean*] frere du précédent, n'a point fait des prophéties, mais a beaucoup mieux ſervi les Lettres. On a de lui une *Hiſtoire* , très-eſtimable & très-peu connue , *des anciens Poëtes Provençaux* , appellés *Troubadours* ou *Trouveyres*, imprimée à Lyon en 1575. Ces Vies , au nombre de ſoixante-ſeize , peuvent jetter un grand jour ſur l'Hiſtoire de notre ancienne Littérature , & l'Auteur qui ſauroit en écarter le goût du mer-

veilleux & la bizarrerie du ſtyle en pourroit tirer un grand parti. Il y a apparence que M. l'Abbé de *Longchamps* profitera de cet Ouvrage pour ſon *Tableau hiſtorique des Gens-de-Lettres.*

NOUE, [*Jean* SAUVÉ DE LA] *Voyez* LANOUE.

NOUGARET, [*Pierre-Jean-Baptiſte*] né à la Rochelle en 1742.

On a de lui une trop grande quantité de petits Ouvrages en Vers & en Proſe, pour qu'aucun ſoit capable de lui faire une ſolide réputation, quoiqu'ils annoncent en général, de l'eſprit & de la littérature. Il eût mieux fait de ne pas voltiger ſur tant d'objets différents, & de s'attacher à un ſeul genre pour le conduire à ſa perfection. Rien de ſi ordinaire aujourd'hui que de voir des Auteurs, nés avec des talents, les affoiblir par un eſſor trop prompt, ou les ſuffoquer par la diverſité des matieres qu'ils embraſſent. Il faut ſavoir nourrir ſon eſprit par de bonnes lectures, le former par la réflexion, lui donner le temps de ſe fortifier & de mûrir, avant de s'élancer dans la carriere, & de mettre au jour une infinité de Productions, qui ne prouvent qu'une foible facilité, qui devient bientôt ſtérile.

M. *Nougaret* a fait des Comédies, des

Paſtorales, des Hiſtoires, des Contes, des Romans, des Odes, des Héroïdes, &c. tout cela a diſparu comme de légers éclairs, qui ne laiſſent aucune trace de leur exiſtence. N'eût-il pas plus fait, pour ſa gloire, en ſe bornant à un ſeul genre, & en y conſacrant tout le temps qu'il a employé à composer des Brochures éphémeres ?

NOUVELLET, [*Claude-Etienne*] Poëte François, mort vers l'an 1588. Nous ne le plaçons ici que pour completter la Nomenclature de ceux qui ont cultivé la Poéſie parmi nous. On a de cet Auteur un Poëme, intitulé les *Devinailles.* Il a cru donner un grand exemple de modeſtie, en ſe bornant à un titre ſi court, comme il le paroît par cet Epigraphe, propre à ſervir de leçon pour les Auteurs entichés de la manie des longs titres & de l'appareil des frontiſpices.

Va, mon petit Livret; je ne charge ton front,
D'un Titre ambitieux, comme maints Auteurs font;
Je hais l'Architecteur, qui, privé de raiſon,
Fait plus grand le portail que toute la maiſon.

NOYER, (*Anne-Marguerite* PETIT, femme de M. DU) née à Nîmes, vers 1663, morte en 1720.

Avec plus de politeſſe & de diſcerne-

ment, elle eût pu tirer un parti avantageux de ſon eſprit, vif & facile, mais trop peu aſſujetti à la Raiſon & au Goût. Ses *Lettres*, écrites avec légéreté, fourmillent d'une quantité de fauſſes Anecdotes, adoptées au haſard ou imaginées tout exprès pour l'amuſement du Lecteur. Sa coutume étoit de débiter, ſans choix, toutes les Hiſtoires qu'elle pouvoit recueillir, & d'y ajouter des circonſtances factices, afin de les rendre plus piquantes. Voilà pourquoi on ne les lit plus aujourd'hui que dans les Anti-chambres ou aux Toilettes bourgeoiſes. Ses *Mémoires*, écrits du même ton, ne donnent pas une grande idée de ſa conduite, quoiqu'elle les ait composés pour ſa juſtification.



O.

OLIVET, [*Joseph* THOULIER D'] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768.

On ne peut nier qu'il n'entendit bien le Latin & qu'il ne connût parfaitement ſa Langue; mais ceux qui le regardent comme un de nos meilleurs Traducteurs, font conſiſter, ſans doute, l'art de traduire, dans la ſeule fidélité à rendre le texte de l'original. M. l'Abbé d'*Olivet* nous a toujours paru trop ſcrupuleuſement aſſervi à cette regle; par-là, ſes Traductions, quoique purement écrites, manquent ſouvent d'élégance, de force & de chaleur. L'éloquence de *Cicéron* pâlit preſque toujours ſous ſon pinceau géométrique, & pour trop craindre de s'écarter du véritable ſens de l'Orateur, & de la pureté du langage, il ôte, en quelque ſorte, la vie à ſon Modele.

M. le Préſident *Bouhier* a eu beaucoup de part à ces Traductions. Il étoit auſſi un des grands Admirateurs de *Cicéron*, mais on peut lui réprocher les mêmes défauts qu'à ſon Co-opérateur.

Le meilleur Ouvrage de M. l'Abbé d'*Olivet* eſt ſa *Proſodie Françoiſe* : il eſt aiſé d'y reconnoître un Grammairien habile, qui développe avec autant de fineſſe que de ſagacité tous les principes de notre langue ; & cet Ouvrage peut être regardé comme le principal fondement de ſa juſte réputation.

Il a été encore utile aux Lettres par ſon courage à défendre les bons modeles contre la dépravation du goût, & ſon reſpect pour les chef-d'œuvres de l'antiquité, prouve que s'il n'étoit pas capable de donner dans ſes propres Ouvrages de grands exemples, il étoit très en état de ſentir & de faire valoir toutes les beautés des anciens Auteurs.

On pourroit lui reprocher d'avoir entrepris la continuation de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, après un Prédéceſſeur tel que *Peliſſon*, & d'avoir un peu trop loué, dans cet Ouvrage, des Hommes médiocres ; mais on peut dire, pour ſa juſtification, qu'il n'écrivoit que pour ſes Confreres, & que ſon caractere, ennemi de toute prétention luifit toujours moins enviſager ſa propre gloire, que le plaiſir d'être utile par ſes travaux.

ORIGNY, (*Pierre* D') Chevalier de S. Louis, né à Reims en 1697.

Il

Il a publié plusieurs Ouvrages sur l'ancienne Egypte, qui annoncent la connoissance la plus étendue & la plus réfléchie de tout ce qui a rapport à cet empire célebre. L'Erudition de cet Auteur n'est point parasite ; elle est instructive, quelquefois agréable & toujours nécessaire. Quiconque lira, avec réflexion, ses *Mémoires historiques & critiques, sur les objets les plus importants du grand Empire des Egyptiens*, sera forcé de convenir qu'il a su allier le mérite du savoir à celui d'un style simple, concis, énergique, très-capable de lui donner un nouveau prix.

ORLÉANS, (*Pierre-Joseph* D') Jésuite, né à Bourges en 1641, mort à Paris en 1698, un des Ecrivains du Siecle dernier, qui ont montré le plus de talent pour écrire l'Histoire.

Avec une imagination vive & élevée, un esprit plein de finesse & de pénétration, il avoit acquis, par le secours de l'étude des bons modeles, les qualités nécessaires à un bon Ecrivain. Tout le monde connoît son *Histoire des Révolutions d'Angleterre* ; on ne peut la lire sans éprouver le plaisir, qui naît de la surprise & de l'intérêt. L'Auteur y développe, y discute, avec autant de sagacité que de justesse, tous les événements, toutes les intri-

gues, toutes les manœuvres, tous les motifs, toutes les ressources, toutes les passions qui ont produit tant de vicissitudes dans cette Isle célebre, dont le Gouvernement à fourni tant de tableaux différents. Malgré la difficulté des matieres, la narration marche toujours d'un pas égal, ou, pour mieux dire, elle a un cours noble & rapide, semblable à celui d'un fleuve, dont les eaux roulent avec autant d'abondance & de vîtesse, que de majesté. Si l'Historien semble quelquefois s'écarter de son sujet, ce n'est que pour y répandre un jour plus lumineux, en rappellant des objets qui tendent à l'éclaircissement du sujet principal. Ses écarts sont comme les débordements du Nil, qui répandent la fertilité dans tous les lieux où ils passent.

L'*Histoire des Révolutions d'Espagne*, quoique moins connue que la précédente, est également digne de sa plume : toujours la même élégance, la même rapidité, la même abondance ; toujours des réflexions frappantes, naturelles & sans prétention ; toujours des portraits d'un coloris brillant, sans rien prendre sur la ressemblance & la vérité.

Ce qui éleve principalement le P. d'*Orléans* au-dessus des Historiens ordinaires,

c'eſt un diſcernement exquis & ſoutenu, qui le porte à n'admettre, dans ſes récits, que les traits capables de piquer la curioſité du Lecteur, & de la ſatisfaire. Un des plus grands défauts de ceux qui ont écrit l'Hiſtoire, eſt de tout raconter ſans aucun choix ; par-là, ils ſurchargent la mémoire, & dégoûtent l'eſprit. Il eſt tant de Bagatelles qui ne ſont nullement du reſſort de l'Hiſtoire qu'on ne peut ſavoir trop de gré aux Ecrivains ſubſtantiels & judicieux, dont la plume rejette tout ce qui n'eſt pas propre à développer, à faire ſaiſir, à conſtater les faits eſſentiels. Or, perſonne n'a mieux réuſſi que le P. d'*Orléans*, dans cette partie.

On a encore de lui pluſieurs autres Ouvrages hiſtoriques, tels que l'Hiſtoire des deux Conquérants Tartares, *Chunchi* & *Chamghi*. Il n'eſt pas, juſqu'aux Vies particulieres, qu'il n'ait ſu rendre intéreſſantes, par une touche vive, lumineuſe, délicate, & remplie d'onction. Les *Vies* des Bienheureux, *Louis de Gonſague*, *Staniſlas Koſtka*, & celle du P. *Cotton*, ſeront toujours des modeles à propoſer à quiconque voudra s'exercer dans ce genre de Biographie.

OSSAT, [*Arnaud* D'] Cardinal, né dans le Dioceſe d'Auch, en 1536, de parents très-

obſcurs, ce que nous ne rappellons qu'en faveur de la fortune qu'il a faite, par ſon mérite, mort à Rome en 1604, où il étoit Ambaſſadeur.

Son élévation ne fut que le fruit de ſes talents, & ne dut rien au haſard. L'étude qu'il fit des intérêts des différentes Puiſſances de l'Europe, la connoiſſance qu'il avoit des Hommes en général & du caractere de chaque Nation en particulier, le rendirent un des plus célebres Politiques de ſon temps. C'eſt ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, à la lecture de ſes *Lettres*, recueillies en un volume in-4, & qui lui donnent un rang parmi les Littérateurs.

1. OUDIN, [*Céſar*] Secrétaire & Interprete des Langues étrangeres à la Cour d'*Henri IV*, mort en 1625, contribua, par des Traductions & des Grammaires, à étendre la connoiſſance de la Littérature & de la Langue des Italiens & des Eſpagnols. Ses Ouvrages ſont enterrés ſous ceux qu'on a faits depuis dans le même genre, ſort ordinaire de ces Livres élémentaires, bientôt effacés par ceux qui les ſuivent, & qui ſouvent valent moins.

Antoine Oudin, ſon fils, enſeigna l'Italien à *Louis XIV*, & publia quelques Ouvrages ſur notre Langue, qu'on pourroit

livre avec fruit, si nous n'en avions pas de meilleurs.

2. OUDIN, [*Casimir*] né à Mezieres, sur la Meuse, en 1638, mort à Leyde en 1717.

Celui-ci étoit de l'Ordre des Prémontrés, & publia beaucoup d'Ouvrages, dont on ne connoît à présent que les titres. Quant à sa personne, on sait qu'il s'étoit réfugié en Hollande, où, pour mettre sa conscience plus à l'aise, & vivre selon son goût, il embrassa le Calvinisme.

3. OUDIN, [*François*] Jésuite, né à Vignory, en Champagne, en 1673, mort à Dijon en 1752, est celui de tous les Auteurs de son nom, qui est le plus connu, & mérite le plus de l'être. Une mémoire prodigieuse, une grande application à l'étude, beaucoup de jugement & de justesse dans l'esprit une érudition vaste, du talent, mais trop de facilité pour la Poésie, voilà ce qui caractérise ce Littérateur. Ses Poëmes Latins, sur les Songes & sur le Feu, réunissent la beauté du style à la fécondité de l'invention. Il s'en faut de beaucoup que ses Odes & ses Hymnes puissent être comparées à ces deux Ouvrages. Il a aussi composé des *Dissertations* sur plusieurs objets d'Eloquence & de Poésie, où l'on trouve des Remarques ins-

tructives. Nous ne parlerons point de ses Ouvrages sur des matieres de Religion, que nous ne connoissons que par le titre. Nous dirons seulement qu'un Petit-maître incrédule, lui proposa un jour de disputer avec lui, & qu'il s'en défendit, en disant qu'il avoit toujours évité les disputes sur les points essentiels de la Foi. *Je suis du moins bien aise*, lui repliqua le jeune homme, *de vous apprendre que je suis Athée.* Le Jésuite le regarda alors en gardant un profond silence. *Qu'ais-je donc de si singulier*, lui dit le redoutable Antagoniste? *Je regarde*, lui répartit le P. Oudin, *l'animal qu'on appelle Athée, & que je n'avois jamais vu.* Cette réponse fit disparoître l'animal, qui n'osa lui repliquer un mot.



P.

PALAPRAT, (*Jean*) Secrétaire des Commandements de M. de *Vendosme*, de l'Académie des Jeux Floraux, né à Toulouse, en 1650, mort à Paris en 1721.

Sans la réunion de ses Ouvrages à ceux de son ami intime, l'Abbé *Brueys*, il n'auroit certainement pas la réputation qu'il conserve aujourd'hui. Il n'eut aucune part aux Pieces de ce dernier : la distance étoit trop grande entr'eux, pour qu'ils pussent concourir également au même but. *Palaprat* n'avoit que de l'esprit, & l'Auteur du *Grondeur* avoit du génie. L'Abbé *Brueys* ne se soucioit point de paroître Auteur des Comédies qu'il avoit faites, & refusoit de les retoucher, quand on y exigeoit des changements ; son ami y mettoit quelquefois des Préfaces ou des Prologues, & l'on a conclu delà, mal à propos, qu'il avoit part au fonds de l'Ouvrage. Les Pieces, qui sont uniquement de ce dernier, sont très-propres à détruire cette idée ; elles se réduisent à peu de chose, dès qu'on les sépare de celles de *Brueys*,

qu'on peut regarder comme leur ſauvegarde. *Le Concert ridicule* n'eſt qu'une de ces heureuſes Bagatelles, qui doivent leur fortune paſſagere aux circonſtances ; *le Ballet extravagant*, ainſi que *le Secret révélé*, deux autres petites Comédies, en un Acte chacune, n'ont d'autre mérite, que la vivacité du ſtyle, & le naturel du dialogue, caractere principal de l'Auteur ; *la Prude du temps*, Comédie en cinq Actes, la ſeule de toutes qui ſoit en Vers, n'eût aucun ſuccès : l'Auteur a beau aſſurer qu'*elle n'eſt pas mal verſifiée*, qu'*elle eſt aſſez noblement écrite*, cela n'empêche point qu'elle ne ſoit mal imaginée, mal conduite, & c'en eſt aſſez pour juſtifier l'anathême. Quant à ſes petites Poéſies, elles annoncent, comme ſes Comédies, l'Homme d'eſprit, né ſur les bords de la Garonne, mais jamais l'Homme de génie, élevé ſur les bords de l'Hypocrene, comme l'a dit un célebre Journaliſte.

PALISSOT, [*Charles* DE MONTENOY] de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1730.

Il a eu beaucoup d'Adverſaires, & il devoit s'y attendre ; mais ce n'eſt pas ſur leurs déclamations qu'il convient de juger de ſon mérite. Il eſt certain qu'on ne peut trop louer ſon courage à fronder le ridi-

cule philoſophique, & à s'oppoſer à l'empire du mauvais goût; il eſt certain encore que ſes Adverſaires n'ont jamais pu lui conteſter la gloire des talents; car il faudroit être bien injuſte ou bien aveugle, pour ne pas convenir, après la lecture de ſes Ouvrages, qu'il eſt peu d'Auteurs parmi nous, dont l'eſprit ſoit auſſi vigoureux, le goût auſſi sûr, & le ſtyle auſſi piquant.

Lorſqu'il donna, en 1760, ſa Comédie des *Philoſophes*, il ſe vit accablé de tout ce que les perſécutions littéraires peuvent avoir de plus amer & de plus odieux. Rien n'étoit plus propre, en effet, à ſoulever contre lui la cabale, que cette Piece, qui eut tout le ſuccès qu'elle pouvoit avoir. S'il a un peu trop ſuivi le plan des *Femmes ſavantes*, dans la maniere dont il a conduit ſon ſujet, pour prétendre à la gloire de l'invention, il a ſu du moins ſe procurer celle qui doit être le prix du ton de la bonne Comédie, & d'une verſification heureuſe, énergique & facile. On lui a reproché de n'avoir pas été aſſez réſervé dans ſes Caracteres, d'avoir trop copié ſes Originaux, & d'avoir fourni, par-là, matiere à pluſieurs applications malignes. C'eſt à ceux qui connoiſſent les droits de la Muſe comique, à décider s'il a outre-paſſé les bornes preſcrites: nous nous contenterons de

dire qu'il nous semble, au contraire, n'avoir pas tiré un assez grand parti de son sujet: certains traits de cette Comédie auroient pu être mieux développés; il n'a fait qu'effleurer certains autres, & il lui en a échappé plusieurs, qui auroient pu la rendre encore plus piquante. Le genre de travers, qu'il s'est courageusement efforcé de proscrire, lui offroit une moisson assez abondante, pour le dispenser de désigner chaque individu. Que seroit-ce, si aujourd'hui, en marchant sur les traces de M. *Palissot*, on entreprennoit d'étaler sur la Scene cette variété de ridicules, qui se sont si fort multipliés depuis la représentation de sa Piece, laquelle en a fait éclorre de nouveaux! Il est tel incident, telle absurdité, telle intrigue, telle contradiction, telle extravagance, qui fourniroit de quoi exercer, lasser même une plume comique. La Nation, revenue de son premier enthousiasme, verra peut-être s'élever, au milieu d'elle, un nouvel *Aristophane* ou un nouveau *Lucien* qui achevera de lui ouvrir les yeux, & de la guérir d'une contagion, dont les effets ont passé rapidement du burlesque au tragique.

M. *Palissot* a prétendu donner une suite à sa Comédie des *Philosophes*, en composant l'*Homme dangereux*, mais cette

Piece n'a point été repréſentée : quelques Gens-de-Lettres, ſans doute intéreſſés à ce qu'elle ne fût point jouée, ont cru devoir lui oppoſer l'autorité, au défaut du talent qui eût été une arme plus convenable à des Génies ſupérieurs, leſquels rougiroient de ſubſiſter autrement que par eux-mêmes. L'Impreſſion a dédommagé de la repréſentation, & c'eſt toujours beaucoup d'être à portée de juger, à la lecture, que cette nouvelle Comédie a des traits encore ſupérieurs à celle des *Philoſophes.*

Il ne manque, au Poëme de la *Dunciade*, du même Auteur, qu'un peu plus de gaieté, pour être un chef-d'œuvre d'eſprit & de poéſie : trop d'âcreté dans la Satyre, en émouſſe le ſel & l'agrément : quoi qu'il en ſoit, ce Poëme offre aſſez fréquemment des morceaux, dont l'Auteur du *Lutrin* ſe ſeroit fait honneur.

La Proſe de M. *Paliſſot* n'eſt point inférieure à ſes Vers. Ses *petites Lettres ſur de grands Philoſophes*, ſes *Lettres à M. de Voltaire*, ſes *Mémoires littéraires* ſur-tout, ſont d'une tournure, d'une vivacité, d'une raiſon, qui le placent, avec diſtinction, parmi ceux qui ont le vrai talent d'écrire. Il eſt à regretter qu'il n'ait pas donné à ce dernier Ouvrage toute l'étendue dont il étoit ſuſceptible ; quoique nous euſſions

travaillé à celui-ci, avant que le ſien parût, nous nous fuſſions diſpenſés volontiers de le mettre au jour. Le ſeul défaut qu'on puiſſe reprocher à ces *Mémoires*, c'eſt un ton de partialité qui nuit à l'autorité de ſes jugements, d'ailleurs juſtes pour la plupart. Ce n'eſt pas aſſez que la Critique ſoit exacte, il faut éviter un air de délectation qui prévient contre l'Auteur, & amuſe plus qu'il ne perſuade.

A cela près, on peut dire que cet Ecrivain a rendu un grand ſervice aux Lettres, en frondant avec vigueur les uſurpations qui les dégradent. Il ne ſe borne pas à faire ſentir les travers qu'il attaque ; il a, le plus ſouvent, l'attention de rappeller aux regles qu'il faut ſuivre, & ſes déciſions ont l'avantage d'être appuyées ſur les bons principes. Par ce moyen, il foudroie l'amour-propre des Ecrivains arbitraires, & ouvre une carriere ſûre aux vrais Talents.

On ſent bien qu'un zele auſſi intrépide ne peut manquer d'attirer bien des réclamations. Mais l'intérêt particulier d'un homme, qui, à toute force, veut écrire, & ſe faire eſtimer, en dépit de la raiſon & du bon goût, doit-il être préféré au bien général ? Ne vaudroit-il pas mieux s'attacher aux vrais modeles, ne point pervertir les genres, profiter de la critique, que

de crier à l'injuſtice, pour ſoutenir des productions, qui n'ont pour elles que les ſuffrages de l'ignorance, de la ſéduction, ou de l'eſprit de Parti ? Peut-on ignorer, comme on l'a répété cent fois, que tout ouvrage, livré au Public, par la voie de l'impreſſion,

Devient eſclave né de quiconque l'achete ?

qu'il eſt auſſi permis aux Eſprits éclairés, qui en ſentent les défauts, de les mettre en évidence, pour en corriger les autres, qu'il eſt permis à un Juge de rappeller à l'autorité des Loix ceux qui s'en écartent ?

Il ſeroit donc plus digne du zele des vrais Littérateurs de ſouhaiter que, bien loin de ſe déchaîner contre les Critiques, on fût aſſez raiſonnable pour les écouter, les ſuivre, & ſe former ſur leurs leçons. Ce ſeroit le vrai moyen de remédier à la corruption du goût, de le conſerver dans toute ſa pureté, & de faire avorter une foule d'ouvrages inſipides, qui ne peuvent que déshonorer la Littérature & la perdre entiérement. Il eſt, pour les Eſprits, comme pour les Gouvernements, un droit de police, naturellement dévolu aux Obſervateurs ſages & judicieux, qui les établit Juges de tout ce qui paroît, & les rend ennemis nés de toute production fauſſe, bizarre, ou médiocre. Nous aurions moins de livres,

il eſt vrai ; mais nous n'en aurions que de bons ou de ſupportables. C'eſt donc trop accorder à la vanité des Auteurs, que d'exiger une indulgence, capable de nuire au bien général : cette vanité devient coupable, quand elle ne ſe conſidere qu'elle-même, dans les Ecrits qu'elle enfante ; elle devient impardonnable, quand, pour ſoutenir, quelques moments, une réputation uſurpée, ſes injuſtes prétentions la portent à mettre en œuvre l'intrigue, le crédit, ou la calomnie ; & les abus ſont à leur comble, lorſqu'il y a plus de danger à s'en déclarer les ennemis, qu'à s'en montrer les partiſans.

PALLU, [*Martin*] Jéſuite, né en 1661, mort à Paris en 1742.

On chercheroit en vain, dans ſes *Sermons*, cette éloquence vive & pénétrante, qui captive l'eſprit & ſubjugue le cœur ; mais ces heureuſes qualités, qui ne ſont pas données à tous les Orateurs, ſont remplacées par une ſimplicité noble, un ton de douceur & d'onction, qui met ſes Diſcours bien au-deſſus des fades déclamations & de la compoſition apprêtée de la plupart de nos Prédicateurs modernes. Leur mérite principal conſiſte dans une ſage application de l'Ecriture & des Peres, toujours cités à propos.

Le P. *Pallu* avoit prêché l'Avent, en 1706, devant *Louis XIV*, & ce Prince goûta si fort sa maniere, qu'il le nomma lui-même pour prêcher un Carême à la Cour. Ses infirmités ne lui permirent pas de fournir cette carriere ; elles le forcerent de renoncer à la Chaire, mais il profita de sa retraite pour composer plusieurs Livres ascétiques, dignes du succès qu'ils ont eu. C'est au P. *Ségaud*, son Confrere, qu'on doit la premiere Edition de ses Sermons, qui forment six volumes, que l'Auteur n'avoit pas jugé à propos de publier.

PAPILLON, [*Philibert*] Docteur de Sorbonne, né à Dijon en 1666, mort dans la même ville en 1738 ; un de ces Savants, ou plutôt de ces Erudits, qui, à force de patience & de soins, viennent à bout de se faire une réputation dans la Littérature. On a de celui-ci une *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, en 2 volumes in fol. qui, quoique fort vantée, nous a toujours paru un des plus mauvais Ouvrages de ce genre : ce ne sont que des noms obscurs, des titres d'ouvrages dont on n'a jamais entendu parler, des dates, & d'autres choses semblables, qui ne supposent que des recherches, inutiles pour les trois quarts. De tous les Auteurs dont il est parlé dans cette Collection, il n'y en a pas seulement

douze qui ſoient connus dans la Républi-que des Lettres ; & les Mémoires, qui re-gardent la Vie de tous ces Auteurs igno-rés, ſont écrits d'un ſtyle ſi bas & ſi ram-pant, qu'on n'en peut ſoutenir la lecture.

PAPIN, [*Iſaac*] né à Blois en 1657, mort à Paris en 1709.

On ſe ſouvient de ſes démêlés avec le Miniſtre *Jurieu*, mais on ne lit plus les Ecrits que ces démêlés ont fait naître.

PANNARD, [*Charles-François*] né à Couville, près de Chartres, en 1690, mort à Paris en 1765.

On le regarde, avec raiſon, comme le *la Fontaine* du Vaudeville. Tous ſes Ouvra-ges, en effet, reſpirent une délicateſſe & une naïveté, qui le rapprochent beaucoup de notre *Eſope* François. Ses Couplets joi-gnent au mérite de l'agrément celui d'une critique de nos mœurs, auſſi juſte qu'in-génieuſe. Il a ſu ſe garantir dans tous ſes Opéra-comiques, de la contagion du Bel-eſprit, qui s'introduit aujourd'hui par-tout, juſques dans les Chanſons, qui, pour être bonnes, ne doivent être le fruit que de l'imagination & de la gaieté. Le pinceau de M. *Pannard* eſt preſque toujours négli-gé, mais piquant. Sans aucune apparence de prétention, le Poëte ſait plaire, & ſes leçons n'ont rien de cette philoſophie fade

& baroque, qui ose se montrer dans les Opéra-comiques, & qui finira par en dégoûter le Public. On peut juger de sa maniere, par ces Morceaux, tirés d'une de ses Comédies, intitulée l'*Impromptu des Acteurs*.

Non, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'insolence,
Régner autant que dans ces jours.
La Bourgeoise, à présent, n'est plus reconnoissable,
On la voit magnifique, aux Spectacles, aux Cours.
La Coquette soutient un train considérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne distingue un Homme de naissance;
Tout le monde se donne un air de qualité.
Une Actrice se croit Fille de conséquence,
L'Acteur se perd par sa fatuité.
Contre un juste Public, un Auteur révolté,
Se croit un Bel-esprit, malgré son ignorance.
Le Maître de Musique est un Homme fêté,
Et jusques en carrosse on voit rouler la danse.

L'esprit n'est plus qu'un faux brillant;
La beauté qu'un faux étalage;
Les caresses qu'un faux semblant,
Les promesses qu'un faux langage.
Fausse gloire, fausse grandeur,
Logent par-tout le faux honneur.
Par-tout on voit fausse Noblesse,
Fausse apparence, faux dehors,
Faux airs, fausse délicatesse,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur est faux chez *Amarante*,
Vesta nous montre un faux maintien,

Lise eſt une fauſſe ignorante,
Clindor un faux homme de bien.

Ces noms ſont ceux des Perſonnages de la Piece. C'eſt dans le même Rôle qu'on trouve le Morceau ſuivant.

Petit bien qui ne doive rien
Petit jardin, petite table,
Petit minois qui m'aime bien,
Sont, pour moi, choſe délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur ſert, dans un repas,
De grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

Ses autres Comédies & ſes Opéra-comiques ſont remplis de traits auſſi agréables, &q ui naiſſent également du fonds du ſujet. C'eſt ainſi qu'un Auteur doit attaquer le ridicule, & travaille plus utilement, par une ſatyre fine, à la réforme des travers de ſa Nation, que ces Poëtes mornes & langoureux, qui ne ſavent étaler que des ſentiments & un faux pathétique, qui ne produiſent aucun effet.

Le Recueil des Œuvres de M. *Pannard* offre, dans le quatrieme volume, une Collection agréable de petites Poéſies, où l'eſprit & le ſentiment brillent ſans affecta-

tion, & toujours marquées au coin d'un heureux naturel, ſans lequel on doit renoncer à ces ſortes de productions.

PAPIRE MASSON, [*Jean*] né dans le Forez, en 1544, mort à Paris en 1611.

Il fut autrefois eſtimé, mais on ne lit plus ſes Ouvrages, qui, pour la plupart, ſont écrits en Latin. La cauſe de cet oubli vient naturellement de ce que les ſujets qu'ils traitent, ont été retraités depuis, par des Ecrivains plus habiles. En fait d'Ouvrages d'Erudition & de Recherches, il eſt aſſez ordinaire que les derniers venus faſſent oublier leurs Prédéceſſeurs, quand ceux-ci ne ſont pas du premier mérite. Voici le titre des Productions de *Papire Maſſon : Annalium libri IV. -- Vita Joannis Calvini. -- Notitia Epiſcoporum Galliæ.* --Une Hiſtoire des Papes, ſous ce titre aſſez ſingulier, *de Epiſcopis Urbis.*

On a encore de cet Auteur l'Eloge de quelques Hommes illuſtres, le tout écrit en Latin, farci de grands mots & aſſez dépourvu de ſens.

PARFAIT, [*François*] né à Paris en 1698, mort en 1753.

On lui doit une *Hiſtoire générale du Théâtre François*, en 17 volumes, production d'un travail énorme, mais ſans goût, ſans méthode, & d'un ſtyle plus que négligé.

Il y a joint un *Dictionnaire des Théatres*, en 6 volumes, qui, avec les mêmes défauts, fourmille d'inexactitudes.

PASCAL, [*Blaiſe*] né à Clermont, en Auvergne, en 1623, mort à Paris en 1662, Génie qui a ſu allier l'énergie des penſées avec l'élégance & la pureté du langage, ce qui le place, ſans contredit, parmi les meilleurs Ecrivains du Siecle de *Louis XIV*.

Ce n'eſt pas pour avoir appris les Mathématiques ſans Maître, qu'on doit le regarder comme un homme extraordinaire: le P. *Magnan*, M. *Parent*, M. *Sauveur*, pluſieurs autres, & de nos jours, un ſimple Berger, ont rendu ce phénomene moins étonnant. Sa plus grande célébrité vient de ſa maniere de penſer & d'écrire, & les *Lettres Provinciales* ſeront toujours regardées comme un des chef-d'œuvres de notre langue. La quatorzieme, ſur-tout, peut le diſputer à tout ce que l'antiquité a le plus admiré en fait d'éloquence. » Il eſt vrai, devons-nous ajouter par un eſprit d'impartialité, avec l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, » il eſt vrai que tout le Livre » portoit ſur un fondement faux. On at- » tribuoit adroitement, à toute la Société, » des opinions extravagantes de quelques » Jéſuites Eſpagnols & Flamands. On les

» auroit déterrées aussi bien chez les Ca-
» suistes Dominicains & Franciscains ; mais
» c'étoit aux seuls Jésuites qu'on en vouloit.
» On tâchoit, dans ces Lettres, de prou-
» ver qu'ils avoient un dessein formé de
» corrompre les hommes, dessein qu'au-
» cune Société, aucune Secte, n'a jamais
» eu, & ne peut avoir «.

M. de *Voltaire* n'a pas été aussi judicieux à l'égard des *Pensées de Pascal*, sur la Religion. Il ne devoit pas oublier que ces Pensées ne sont que des éruptions intermittentes d'un Esprit accoutumé à réfléchir profondément, & auxquelles des infirmités continuelles n'ont pas permis de donner de la liaison & de la suite, comme l'Auteur en avoit l'intention. Malgré leur peu d'ordre, il est impossible de n'y pas reconnoître une sublimité, une profondeur, une force & une vérité qui éclairent, saisissent, enlevent le Lecteur ; & la Critique du Philosophe n'a servi qu'à faire sentir la supériorité du Génie, qu'il vouloit ravaler. C'est une mal-adresse qui tourne à la honte de la Philosophie, que celle de vouloir déprimer le mérite de tant d'hommes supérieurs qui ont écrit en faveur de la Religion. L'impiété n'en seroit pas plus excusable, quand même les Défenseurs du Christianisme se seroient trompés quelquefois.

Tout ce qu'on peut reprocher aux *Pensées de Pascal*, c'est qu'elles se ressentent trop du caractere caustique & de la mélancolie habituelle de leur Auteur, qu'on peut regarder comme un Dessinateur vigoureux & facile, mais dont le coloris est sec & rembruni.

PASQUIER [*Etienne*] d'abord Avocat, puis Conseiller au Parlement de Paris, ensuite Avocat-Général de la Chambre des Comptes, né à Paris en 1528, mort dans la même ville en 1615.

Son Ouvrage, intitulé, en mauvais François, *Recherches de la France*, &c. est rempli de morceaux assez curieux. On y trouve des remarques, des éclaircissements, des dissertations sur divers sujets de l'antiquité, principalement sur ce qui concerne la France; mais *Pasquier* y avance quelquefois des Faits hazardés, & des Anecdotes fausses. Il avoit l'esprit libre, une imagination bizarre, qui se fait sentir dans tout ce qu'il a composé. Ses Poésies Latines sont passables, mais ses Vers François ne valent absolument rien, quoiqu'ils aient été loués par la plus grande partie des Rimeurs de son temps. Pour marquer son désintéressement, il se fit peindre, sans mains, avec le Quatrain suivant.

Ici je suis sans mains, vous demandez pourquoi,

Avocats? c'est pour vous apprendre,
Que nul n'observe mieux que moi,
La Loi qui des Clients nous défend de rien prendre.

Pasquier laissa trois enfants, qui écrivirent tous trois, pour le venger des critiques du P. *Garasse*.

PASSERAT, [*Jean*] Professeur d'Eloquence au College Royal, à Paris, né à Troyes en Champagne en 1534, mort à Paris en 1602.

Le nom de cet Auteur surnage encore sur les débris de sa réputation. On lui doit cependant la justice d'avoir cultivé les Lettres avec succès, dans un temps où elles étoient encore plongées dans la barbarie. Il ne contribua pas peu à en faire naître le goût parmi ses Contemporains, qui venoient de toutes parts pour lui entendre expliquer les Auteurs Grecs & Latins. A juger du caractere de son esprit par ses Ouvrages, il l'avoit délicat, orné, facile & fort gai. C'étoit une espece de *Rabelais*, sans avoir le même génie de plaisanterie; mais son ame étoit d'une même trempe que celle du Curé de Meudon. Ses Poésies françoises sont pleines de Latinismes, & n'ont d'autre mérite que celui de la naïveté, bien au-dessous de celles de *Marot* qu'il avoit voulu imiter. Ses vers latins sont moins mauvais & on ne fait cas que de ses

Epigrammes. Le meilleur de tous ſes Ouvrages eſt un Commentaire ſur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*.

Paſſerat compoſa lui-même ſon Epitaphe qui finit ainſi.

Amis, de mauvais Vers ne chargez pas ma tombe.

PATIN, [*Guy*] Profeſſeur de Médecine au College Royal de Paris, né dans le Beauvoiſis en 1601, mort en 1672.

Nous n'apprécierons pas ſes Ouvrages de Médecine qui ne ſont pas de notre objet. Ses *Lettres* ſont la ſource de ſa célébrité ; le ſtyle en eſt agréable, mais ſatyrique ; les Anecdotes, dont elles fourmillent ſont intéreſſantes, mais le plus ſouvent inexactes. Son caractere facétieux & cinique tenoit beaucoup de celui de *Rabelais*. Quelquefois il échappoit à *Guy-Patin* des traits de vérité ſur la ſcience qu'il profeſſoit. » Je le dis, à la confuſion de mon art, » écrivoit-il à un de ſes amis, ſi les Médecins n'étoient payés que du bien qu'ils » ſont, eux-mêmes n'en gagneroient pas » tant. Mais nous profitons de l'entêtement » des femmes, de la foibleſſe des hommes » malades, de la crédulité de tout le monde «.

PATRIS, [*Pierre*] né à Caen en 1585, mort à Paris en 1672.

Sans

Sans sa petite Piece connue de tout le monde, quoique médiocre,

Je songeois cette nuit que de mal consumé, &c.

on sauroit à peine qu'il ait existé ; car il faut feuilleter les Recueils obscurs pour y trouver quelques autres ouvrages de sa façon, dignes de figurer dans les Collections oubliées.

PATRU, [*Olivier*] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1604, mort dans la même ville en 1681.

Pourquoi cet Auteur, qui a joui d'une si grande réputation pendant sa vie, que *Vaugelas* consultoit comme l'oracle de la langue Françoise, à qui *Despréaux* & *Racine* s'empressoient de lire leurs ouvrages comme à un Juge plein de lumieres & de goût, pour qui l'Académie avoit une déférence qui tenoit du respect, qu'on regardoit au Barreau comme un des Orateurs les plus éloquents, est-il aujourd'hui totalement oublié ? C'est que la Postérité ne juge jamais d'un Auteur sur les éloges de ses Contemporains & de ses Amis ; elle le cite en personne devant son Tribunal, & ses Productions ne peuvent se soutenir, à ses yeux, que par leur propre mérite. Si un Littérateur pouvoit se rendre justice à lui-mê-

me, M. *Patru* auroit dû s'attendre à ce changement de fortune. Ses Ouvrages, presque tous au-dessous du médiocre, ont eu le sort qu'ils méritoient; leur foiblesse n'a pu soutenir l'analyse du temps, qui dévore tout ce qui n'est pas marqué au coin du génie. Il importe peu aux Siecles suivants qu'un Auteur ait connu parfaitement sa langue, qu'il l'ait parlée purement & avec facilité, qu'il ait eu du goût & des connoissances, que les grands Poëtes de son temps l'aient célébré : s'il n'a laissé des Ecrits qui le rendent digne de se survivre à lui-même, on le met bientôt au rang des Auteurs oubliés. D'ailleurs, il est certains talents dont l'éclat ne sauroit être que passager. Tels étoient ceux de M. *Patru*. Malgré la pureté du langage, qui constitue le mérite de ses *Plaidoyers* & de ses *Lettres*, faute de cette chaleur & de cette raison, qui donnent la vie aux Ecrits; on ne s'empresse plus de les lire, & son Nom seul est parvenu à notre souvenir.

Le sort que M. *Patru* a éprouvé, est l'image de celui qui est réservé à plusieurs Auteurs de nos jours, dont la renommée n'est que le fruit des préventions d'une infinité d'Esprits, incapables de juger & d'estimer autrement, que sur parole. Com-

bien d'Auteurs médiocres, célébrés par M. de *Voltaire*, comme de grands Hommes, ne sont-ils par déjà appréciés à leur juste valeur ? On peut en imposer au Public, mais l'illusion n'a qu'un temps; le jugement des Connoisseurs prévaut à la longue, & entraîne nécessairement celui de la Multitude. On s'apperçoit déjà, par exemple, que le Public de la Capitale, plus à portée de profiter des lumieres de quelques bons esprits incapables de se laisser entraîner au torrent, est beaucoup revenu & revient tous les jours d'un certain enthousiasme que la séduction lui avoit d'abord inspiré. Plusieurs Ecrivains déifiés par le Préjugé ou l'esprit de Parti, commencent à voir diminuer leur culte, & à retomber sur la terre du haut du pied-d'estal, sur lequel on les avoit élevés. On commence à connoître, que quelques traits de Morale & de Littérature, dont les uns sont communs & les autres hazardés ; que des pensées & des réflexions détachées ; que des lambeaux de traduction ; qu'un style plus imposant & plus maniéré, que solide & vigoureux ; que des Essais sans dessin sans méthode, sans profondeur, sans vues, sont de foibles titres pour une célébrité aussi durable, qu'elle est étendue.

L'aptitude à résoudre un problême n'est

pas non plus capable de ſoutenir la réputation d'Homme de génie, qu'il eſt facile de ſe procurer, quand, avec quelque mérite, on a l'adreſſe d'intéreſſer l'amour-propre des autres, au ſuccès de celui dont on eſt dominé ſoi-même. Ce n'eſt pas en qualité de Géometre, que *Paſcal* eſt regardé comme un Génie, dont le nom ſe ſoutient avec gloire dans la poſtérité : tant d'autres, plus habiles que lui *, en ce genre, n'ont pas le même avantage! mais c'eſt pour nous avoir laiſſé des Lettres qui ſont un chef-d'œuvre d'éloquence ; pour avoir enrichi l'Eſprit humain de Penſées profondes, fortes & ſublimes ; pour avoir lancé, dans cinq ou ſix traits de plume, plus de lumiere & de génie, qu'on n'en trouve dans tout ce qu'on a accumulé avec tant d'effort, dans des volumes de *Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie.*

Il n'eſt pas inutile de remarquer que M. *Patru* eſt le premier qui ait donné l'exemple, à l'Académie Françoiſe, de compoſer des Diſcours de remerciement. Il ſe crut ſi honoré du choix qu'on avoit fait de lui, que, le jour de ſa Réception, il en témoi-

* Tels que MM. *Clairaut*, *Euler*, *Fontaine*, &c.

gna sa reconnoissance à ses nouveaux Confreres, & ce témoignage leur plut si fort, qu'ils ordonnerent qu'à l'avenir tous les nouveaux Reçus feroient aussi un Discours de remerciement.

On peut ajouter encore cette Anecdote, qui fait honneur au jugement & à la fermeté de M. *Patru*. Après la mort de l'Académicien *Conrart*, un grand Seigneur ignorant sollicita sa place. On penchoit à l'admettre, quand cet Apologue de M. *Patru* fit revenir les esprits sur un pareil choix : *un ancien Grec avoit une lyre admirable, à laquelle se rompit une corde ; au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.*

PATU, [*Claude-Pierre*] né à Paris en 1726, mort en 1757.

Ceux qui l'ont connu particuliérement, assurent que les Lettres ont fait une grande perte, par sa mort prématurée ; ceux qui ont lu sa Traduction, intitulée, *Choix de petites Pieces du Théatre Anglois*, doivent au moins convenir, qu'il savoit écrire avec naturel, élégance & facilité.

Il a fait, en société avec M. *Portelance*, une petite Comédie en Vers, intitulée *les adieux du Goût*, qui a eu des succès

& en promettoit de plus grands au talent de l'Auteur, s'il eût pu continuer cette carriere.

PAVILLON, [*Etienne*] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1705.

Après l'Abbé de *Chaulieu*, il est celui qui a le mieux réussi dans ce qu'on appelle Poésies fugitives, ou Vers de Société. Le naturel, la délicatesse, une galanterie éloignée de toute fadeur, une facilité étonnante à s'exprimer avec autant de grace que de justesse, un ton de morale qui n'est point recherché, le mettent au-dessus des Beaux-esprits de son temps, & de ceux de notre Siecle, qui se sont exercés dans le même Genre. On a eu raison de dire de *Pavillon*, ce qu'on ne peut dire d'aucun d'eux :

Rival ingénieux d'*Ovide*,
S'il vouloit fléchir une *Iris*,
Les Graces dictoient ses Ecrits,
Et l'Amour lui servoit de guide.
La Sagesse, bientôt, sut bannir de son cœur,
Les vains amusements de l'amoureuse ardeur.
Par une adresse sans égale,
Il prit soin de former les mœurs,
En cachant sous l'appas de ses Vers enchanteurs,
Les traits d'une austere morale.

PAVIN : [*Denis-Sanguin* DE SAINT] *Voyez* SAINT-PAVIN.

PAULIAN, [*Amé-Henri*] Jésuite, né à Nîmes en 1722.

Un excellent *Dictionnaire de Physique* lui avoit mérité le suffrage des Savants, lorsqu'il fit paroître un autre Dictionnaire *Philosopho-Theologique*, en 2 vol. qui n'est pas moins bon, dans son genre ; il y combat avec avantage les erreurs de nos Incrédules. Ce dernier Ouvrage lui a attiré les anathêmes de M. de *Voltaire* ; mais cette étrange maniere de réfuter les bons Ecrits, n'a point nui au succès de ce Livre, & n'empêchera pas, sans doute, l'Auteur, de continuer la même carriere.

PAYS, [*René* LE] de l'Académie d'Arles, né à Nantes en 1636, mort en 1690 ; Bel-esprit & Poëte de Province, dont les Vers foibles, mais pleins de gaieté, amuserent quelque-temps la Cour & la Capitale. Cet Auteur s'étoit mis dans la tête de singer *Voiture*, qui lui est très-supérieur, *Boileau* le tourna en ridicule dans ses Satyres, & mit dans celle du Festin, ce Vers dans la bouche d'un Campagnard :

Le Pays, sans mentir, est un Bouffon plaisant.

Le Poëte provincial, bien loin de se fâ-

cher de ce trait, ne fit qu'en plaisanter dans les Lettres qu'il écrivoit à Paris, & lorsqu'il vint y faire un voyage, il alla voir *Boileau*, & soutint devant ce Satyrique son caractere enjoué, dans la conversation qu'il eut avec lui. Ils se séparerent bons amis.

On ne lit plus aujourd'hui les Vers ni la Prose de *le Pays*, quoiqu'on y rencontre des traits divertissants, préférables aux fausses gentillesses qui amusent aujourd'hui.

PECHANTRÉ, [*Nicolas* DE] né à Toulouse en 1636, mort en 1708.

Sa Tragédie de *Géta* l'associe à la liste des Poëtes tragiques qui n'ont eu quelques succès passagers, sur la Scene, que pour se noyer ensuite dans le fleuve d'oubli.

PELETIER, [*Pierre* LE] né à Paris, mort en 1680 ; Poëte médiocre, qui faisoit des Sonnets médiocres, à la louange de tous les Ouvrages médiocres de son temps. Le ridicule que lui donna *Boileau* n'empêche pas que nous n'ayons encore des *Peletier* toujours prêts à faire des Sonnets en prose, pour fêter dans leur légende les Ecrivains qui leur ressemblent.

PELISSON, [*Paul*] de l'Académie Françoise, né à Béziers en 1624, mort à

Paris en 1693. Avant de s'attacher à l'Eloquence, dont on peut le regarder comme un des reſtaurateurs, il s'étoit appliqué à l'étude du Droit. Sa *Paraphraſe* du premier Livre des Inſtitutes de *Juſtinien* ne ſe reſſent en aucune maniere de la jeuneſſe de l'Auteur, qui n'avoit alors que dix-neuf ans. On remarque dans cet Ouvrage cet eſprit clair, méthodique & nerveux, qu'il développa dans la ſuite avec plus d'éclat dans un autre genre. Son *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe* a ſervi de modele pour le ſtyle à ceux qui l'ont écrite après lui, & doit en ſervir à ceux qui l'écriront. La lecture de cet Ouvrage, qui n'étoit encore que Manuſcrit, enleva les ſuffrages de tous les Académiciens, parmi leſquels M. *Peliſſon* n'étoit pas encore admis. On décida d'une voix unanime que la premiere place vacante lui ſeroit réſervée ; en attendant, on lui donna le droit d'aſſiſter aux ſéances, avec cette diſtinction glorieuſe, que la même grace ne pourroit être accordée à perſonne pour quelque conſidération que ce fut. Ce qui fait encore plus d'honneur à M. *Peliſſon*, c'eſt la grandeur d'ame avec laquelle il ſe déclara le défenſeur de M. *Fouquet*, après ſa diſgrace. Les diſcours qu'il compoſa pour la juſtification de ce Miniſtre, ſont des chef-

d'œuvres d'Eloquence & l'expreſſion d'une ame pleine de nobleſſe & de ſentiment ; auſſi tout ce qu'il y eut de plus reſpectable de ſon temps s'empreſſa de rendre juſtice à ſa générosité.

Pendant ſa détention à la Baſtille, qui dura quatre années, le fameux M *le Fevre*, pere de Madame *Dacier*, ne balança pas à lui dédier ſon *Lucrece* & ſa Traduction du Traité de *Plutarque* ſur la ſuperſtion. Un *Mécene* dans les fers eſt un ſpectacle qui fait encore plus d'honneur à l'Auteur, que l'ouvrage dédié. MM. les Ducs de *Montauſier*, de *S. Agnan* & pluſieurs autres Seigneurs de la Cour allerent le voir dans ſa priſon, dès les premiers inſtants où il eut permiſſion de recevoir des viſites : tant il eſt vrai que les qualités de l'ame ſont le véritable prix des talents qui ſans elles ne ſont que de ſimples Auteurs & ſouvent des hommes très-peu eſtimables ! Cette louable émulation s'étendit plus loin ; *Louis XIV* ſe réunit lui-même aux admirateurs &, qui plus eſt, aux amis de M. *Peliſſon* ; il l'emmena ſouvent avec lui dans ſes campagnes, & très-ſouvent lui accorda l'honneur de coucher dans ſa chambre. Cet Ecrivain méritoit les diſtinctions du Monarque autant par le bon uſage qu'il avoit fait de ſes talents, que par la

ſincérité avec laquelle il avoit abjuré les erreurs de la Religion prétendue réformée, dans laquelle il avoit été élevé.

Depuis ce temps, il ne s'occupa qu'à répondre à la confiance du Roi, non en achetant des converſions comme l'a prétendu M. de *Voltaire*, mais en les procurant par ſon zele, par ſes écrits & plus encore par une vie édifiante qui ne ſe démentit jamais. Ceux qui ont oſé aſſurer qu'il eſt mort dans des ſentiments ſuſpects ne l'ont pas connu; une ame auſſi élevée que la ſienne étoit incapable de diſſimulation. Si ſa derniere maladie ne lui laiſſa pas le temps de recevoir les Sacrements, la vie qu'il avoit menée, ſon exactitude à remplir les devoirs d'un vrai Catholique, doivent placer cet événement au rang de ceux que la prudence ne ſauroit prévoir, & il n'en peut réſulter aucun ſoupçon au préjudice de l'intégrité de ſa foi. On a de lui un Livre de prieres à réciter pendant la Meſſe, qui n'eſt pas ſon meilleur Ouvrage, mais qui prouve ſa piété ſincere.

PELLEGRIN, [*Simon-Joſeph* DE] Abbé né à Marſeille en 1663, mort à Paris en 1745, Poëte dont le nom eſt devenu ridicule de nos jours, comme celui de

l'Abbé *Cotin* dans le Siecle de *Louis XIV*; mais on doit reconnoître, à l'égard de l'un & de l'autre, plus de fatalité que de justice de la part de leurs Contemporains. Le blâme & la louange, dans tous les temps, n'ont pas été équitablement distribués; & cette injustice est encore plus particuliere à notre siecle.

L'Abbé *Pellegrin* n'étoit pas sans mérite. On a de lui la Tragédie de *Pelopée*, la Comédie du *Nouveau Monde*, l'Opéra de *Jephté*, qui feroient honneur aux petits Ecrivains qui prennent la liberté de rire à son sujet. Il faut cependant convenir qu'il abusoit de la facilité qu'il avoit de faire des vers; mais c'est à son peu de fortune qu'on doit attribuer la négligence de son style & les autres défauts qu'on lui reproche. Quand la nécessité inspire les talents, elle ne leur donne pas le temps de se perfectionner. Le besoin exténue les Muses. Un Poëte qui travaille pour souper, n'a jamais des inspirations aussi vives & aussi fortes qu'*Horace* qui, comme dit *Despréaux*, *a bu son saoul quand il voit les Ménades*. C'est le seul cas où l'on puisse dire que la nécessité ne donne point d'esprit.

PERAU, (*Gabriel-Louis*) Abbé, né à Paris en 1700, mort en 1767.

M. d'*Auvigni* avoit entrepris d'écrire les *Vies des Hommes illuſtres de France*, & M. l'Abbé *Perau* ſe chargea, après ſa mort, de continuer cet Ouvrage, auſſi utile que capable de contribuer à la gloire de la Nation. Il eſt très-ſupérieur à celui qui l'avoit précédé, & l'on ne peut que regretter qu'il n'ait pû pouſſer plus loin ſon travail, par la perte de ſa vue. Les onze volumes qui ſont de lui contiennent quatorze *Vies*; &, ſans qu'on puiſſe les comparer à des ouvrages du premier mérite, ils ne laiſſent pas d'annoncer des talents : un ſtyle ſimple, clair, ſans prétention, une narration facile, déſintéreſſée, ſeront toujours d'un grand prix, aux yeux de ceux qui ſavent comment on doit écrire ; on fera grace à la froideur & au défaut de rapidité, en faveur des réflexions ſenſées, de l'ordre, du naturel, & de l'équité qui a conduit la plume de l'Auteur.

M. *Turpin* s'eſt chargé de continuer cet Ouvrage, auquel on peut appliquer, à ce ſujet, ce mot de *Virgile* : *Vires acquirit eundo.*

PEREFIXE, (*Hardouin* DE BEAUMONT DE) Archevêque de Paris, Précepteur de *Louis XIV*, de l'Académie Françoiſe, mort à Paris en 1670.

On dit assez communément dans la Société, qu'*Henri IV* doit plus à l'*Histoire*, que ce Prélat en a faite, qu'au Poëme de *la Henriade*, apparemment parce que cette Histoire est écrite d'un ton de sentiment & de dignité qui la rend très-intéressante. On aime à voir ce Prince, si cher à tous les bons François, revivre, sous le pinceau de l'Historien, qui en a très-bien saisi le caractere ; & qui l'a présenté avec tant de naturel. C'est ainsi que les Biographes devroient écrire ; on les tient quittes de montrer leur propre esprit ; on ne leur demande que celui de l'homme dont ils font semblant d'écrire l'Histoire.

PERNETY, (*Jacques*) Abbé, Historiographe de la ville de Lyon, & Membre de l'Académie de cette ville, né dans le Forez en 17....

Auteur de plusieurs Ouvrages de Philosophie & de Morale, qui font honneur à son esprit & à son jugement. Il y a d'excellentes Observations & des Pensées très-solides dans ses *Conseils de l'Amitié*, ainsi que dans ses *Lettres sur les Physionomies*. Ces deux Ouvrages sont les plus connus de cet Auteur, qui joint au mérite d'une raison saine & lumineuse, celui d'une style simple, naturel, & quelquefois élégant.

Il y a auſſi un Bénédictin de ce nom, Bibliothécaire du Roi de Pruſſe, dont on a pluſieurs Ouvrages, qui ſuppoſent des connoiſſances & des recherches très-étendues; tels ſont le *Dictionnaire de Peinture, Sculpture & Gravure*, les *Fables Egyptiennes & Grecques, dévoilées & réduites au même principe*, &c.

PERRAULT, (*Charles*) de l'Académie Françoiſe, de celle des Sciences, de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1633, mort dans la même ville en 1713.

Si l'on s'en rapportoit à M. *Diderot*, on le regarderoit comme un grand Homme, & on ne balanceroit pas de le placer parmi les cinq Auteurs du Siecle dernier, les ſeuls jugés, par lui, véritablement capables de fournir quelques Articles * à l'Encyclopédie; l'adoption ne pourroit être que très-glorieuſe, puiſqu'il s'agiroit d'être aſſocié à des Génies qui l'emportent, ſans doute, ſur tout ce que le Siecle précédent

* » Si l'on en excepte *Perrault*, dont le verſificateur » *Boileau* n'étoit pas en état d'apprécier le mérite, & » quelques autres, tels que *la Motte*, *Terraſſon*, *Boindin*, *Fontenelle*, ſous leſquels la raiſon & l'eſprit » philoſophique ont fait de ſi grands progrès, il n'y avoit » peut-être pas un homme [dans le ſiecle dernier] qui eût » écrit une page de l'Encyclopédie qu'on daignât lire au» jourd'hui. *M. Diderot.*

a fourni de plus grand. Il s'en faut cependant de beaucoup que M. *Perrault* fut en état de ſoutenir un poids ſi immenſe de gloire, à moins qu'en jugeant des Auteurs Encyclopédiſtes par lui, ſa médiocrité ne fût un préjugé pour la leur, ce que nous ſommes bien éloignés de penſer. Nous ne prétendons pas l'apprécier, pour cela, d'après les Satyres injuſtes de *Boileau*; il ſuffit d'examiner ſes Ouvrages, & l'on verra ſi cet Auteur, preſque oublié, étoit ſi capable d'honorer l'Encyclopédie par le rare diſcernement qu'il fit paroître en préférant le mérite des Modernes à celui des Anciens? Eſt-ce enſuite par la maniere dont il ſoutint cette cauſe? Il faudroit néceſſairement en conclurre, que dans l'Encyclopédie on feroit auſſi peu de cas du jugement que du ſtyle, ce qui pourroit ſe vérifier par le plus grand nombre des Articles. Seroit-ce par le goût qui regne dans ſes Poéſies? On répondroit encore, que la naïveté eſt bien éloignée de la platitude, & que cette derniere paroit être ſurtout l'apanage de M. *Perrault*. Il eſt vrai qu'il a fait quelques Contes, dont les Enfants s'amuſent, & qu'on peut lire encore dans un âge avancé, pour affoiblir au moment d'ennui; mais un homme qui fait tomber *une aulne de Boudin* par la chemi-

née, & qui occupe le grand *Jupiter* à attacher ce boudin au nez d'une Héroïne, n'a pas prétendu travailler pour les Gens de goût, & se destiner par-là à figurer parmi les Coopérateurs du plus grand Chef-d'œuvre de l'Esprit humain. Qu'a-t-il donc fait de bien ? Une Epitaphe du Maréchal de *Turenne*, & quelques autres petites Poésies, assez agréables ; après cela, on ne trouve plus chez lui qu'une Prose diffuse, traînante, monotone, incorrecte, dépourvue de tours & de pensées. On seroit tenté de croire que M. *Diderot* n'a pas senti qu'il faisoit tort au Dictionnaire Encyclopédique, en regrettant, pour sa perfection, un pareil Ecrivain, ou qu'il a voulu faire connoître par-là le mépris qu'il a toujours eu pour cette Compilation, comme il s'en est expliqué plusieurs fois dans l'Ouvrage même. C'est peut-être, en faveur de son caractere, qu'on a jugé *Perrault* digne d'être agrégé au Corps philosophique : on ne peut nier qu'il ne l'ait eu plein de gaieté, de politesse, de modération, qualités qui transpirent jusques dans ses Ecrits, & bien supérieures au mérite de faire de bons Ouvrages ; mais sont-ce là des titres pour prétendre aux honneurs de la Philosophie, & le génie de la plupart de nos Philosophes, ne prouve-t-il pas qu'elles sont plutôt un

titre d'exclusion ? M. *Diderot* n'a donc point été avoué par ses Confreres, lorsqu'il a pris sur lui d'introduire l'ombre de *Perrault* parmi eux.

PERRIER, [*Charles* DU] né à Aix, mort en 1692.

Il étoit neveu de ce *du Perrier*, à qui *Malherbe* adresse les belles stances qui commencent ainsi :

Ta douleur, du Perrier, *sera donc éternelle*, &c.

Il cultiva la Poésie Latine & Françoise. Ses Odes latines se font lire avec plaisir, sans avoir la verve qui caractérise celles de *Santeuil*, quoiqu'en ait dit *Ménage*, qui les préféroit à celles-ci. Quant à ses Poésies Françoises, l'honneur qu'ont eu la plupart d'être couronnées par l'Académie Françoise, n'a pas été capable de les élever au-dessus de la médiocrité.

Il n'y a que les fous, disoit *du Perrier* à d'*Herbelot*, *qui n'estiment pas mes Vers.* D'*Herbelot* lui répondit par ce passage : *Stultorum infinitus est numerus.*

PERRIERS, [*Bonaventure* DES] né en Bourgogne, mort en 1544.

Il eut une espece de célébrité dans son siecle, par un Ouvrage, qui ne feroit pas à présent la moindre sensation. On étoit si peu accoutumé alors à la bonne criti-

que, que ſon *Cymbalum mundi* fut regardé comme une production étonnante ; dans le fonds, ce n'eſt autre choſe qu'un recueil de Dialogues ſatyriques, qui n'offrent rien de juſte & de piquant. Aujourd'hui, que les ridicules que l'auteur y attaque, ont été remplacés par des ridicules d'une autre eſpece, ſes Plaiſanteries ont perdu tout leur ſel, faute d'application. Ce qui donna de l'éclat à ce Livre, ce fut la cenſure de la Sorbonne, & un Arrêt du Parlement qui le condamna au feu. Beaucoup de mauvais Ouvrages, dans notre ſiecle, n'ont fait du bruit dans le monde que par un pareil traitement, & auront le même ſort.

PETAU, (*Denis*) Jéſuite, né à Orléans en 1583, mort à Paris en 1652 ; Homme dont les Ouvrages tiennent autant du génie que de l'érudition. Il cultiva les Lettres & les Sciences avec les plus grands ſuccès. Poëte grec, latin, & même hébreu, Aſtronome, Géographe, Chronologiſte, Hiſtorien, Commentateur, Philoſophe, Théologien, il étoit tout, & même ſupérieur dans preſque toutes les parties. Le plus eſtimé de ſes Ouvrages eſt ſa *Chronologie univerſelle ou ſcience des Temps*, qu'il publia en 1627. Les *Noris*, les *Fabricius*, les *Voſſius*, les *Dacier*, les *Morus*, & tous les Savants de ſon temps, ſemblent s'être épui-

fés en louanges pour en exalter l'excellence. Son *Rationarium temporum*, qui en est une espece d'abrégé, est un guide des plus sûrs pour l'ordre des temps, des faits, & la comparaison des dates. M. *Bossuet* en a senti tout le mérite, & le grand usage qu'il en a fait dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, prouve que le génie sait s'approprier tout ce qui peut favoriser son essor. Le rapport établi entre les Epoques des diverses Nations, depuis le commencement du monde jusqu'à *Jesus-Christ*, a bien pu lui donner l'idée de cette liaison d'événements, dont il nous a laissé un tableau si sublime.

Les Poésies grecques & latines du Pere *Petau*, sont plus étonnantes par leur facilité, que par la force des pensées & l'énergie des expressions ; mais elles fournissent une observation qui contribue à sa gloire. » Quand on les lit, on ne comprend pas, » dit M. l'Abbé *Fraguier*, qu'il ait pu trou» ver du temps pour composer tant d'au» tres Ouvrages sur les matieres les plus im» portantes, & l'on est tenté de croire qu'il » avoit passé sa vie à lire *Homere* & *Vir*» *gile*, dont il prend si bien le tour & le ca» ractere. « *Mém. de l'Ac. des Inspcriptions, tom.* 2.

PERRIN, (*Pierre*) Abbé, Introducteur

des Ambaſſadeurs, près de *Gaſton* de France, Duc d'Orléans, né à Lyon, mort en 1680.

Il imagina le premier de donner des Opéra François, à l'imitation de ceux d'Italie, & en obtint le privilege du Roi en 1669, qu'il céda enſuite à *Lulli*. Si ce Théatre n'avoit pas eu depuis, pour ſe ſoutenir, d'autres ſecours que ceux de la Muſe de l'Abbé *Perrin*, il y a long-temps qu'on en ſeroit dégoûté. Ce prétendu Poëte n'étoit, dans le fonds, qu'un Rimeur, dont les vers n'ont guere été connus que par lui ſeul & l'Imprimeur, qui fut forcé de les lire avant de les mettre ſous preſſe. Ses Odes, ſes Stances, ſes Eglogues, & ſur-tout ſa Traduction de l'Enéïde, en vers héroïques ſont des productions auſſi plates, auſſi rampantes, que ſes Opéra; tant il eſt vrai que le talent d'imaginer eſt ſouvent bien éloigné de celui de bien exécuter.

PESSELIER, (*Charles-Etienne*) des Académies de Nancy, d'Amiens, d'Angers & de Rome, né à Paris en 1712, mort en 1763.

Une aſſez juſte connoiſſance de la morale & de la politique; plus d'eſprit que de talent; plus de fineſſe que de raiſon; plus de ſentiment que d'imagination; de la facilité pour écrire en vers & en proſe,

avec intérêt & avec élégance, sont les principaux traits qui caractérisent les Ouvrages de cet Ecrivain.

Ses *Comédies* se font lire avec plaisir ; la versification en est agréable, & le style aisé; mais le plan & l'intrigue ne répondent pas à l'agrément & à la vivacité des détails.

Ses *Fables* seroient plus piquantes, si l'intempérance de l'esprit s'y faisoit moins sentir. Il y a si long-temps qu'on regarde le naturel & la naïveté comme les attributs essentiels de ce genre, qu'il est étonnant que nos Fabulistes modernes aient pu se flatter de réussir, en cherchant à les remplacer par des qualités qui les excluent.

Les autres Ouvrages de M. *Pesselier* sont des *Lettres sur l'éducation*, qui offrent, par intervalles, des réflexions sensées, des vues utiles, une morale solide & bien discutée : on desireroit seulement qu'il y eût moins sacrifié la justesse des pensées à la finesse de l'expression & du sentiment ; une *Idée générale des Finances*, & des *Doutes proposés à l'Auteur de la théorie de l'impôt*. Ces deux derniers Ouvrages sont d'un Homme, qui, au mérite des connoissances, joint celui de les présenter avec réserve & modestie.

PETIS DE LA CROIX, (*François*) Secrétaire Interprete du Roi pour les Lan-

gues Orientales, Professeur en Arabe au College royal, mort à Paris en 1713.

Un de ces Hommes, dont la réputation n'est pas aussi étendue qu'elle devroit l'être, parce que leur genre de mérite n'est pas à portée d'être apprécié par la multitude; malgré cela ils n'en ont pas moins de droits à la reconnoissance publique.

L'étude des Langues orientales fut la principale occupation de M. *Petis*; il les entendoit parfaitement toutes; les Idiomes Arabe, Persan, Turc, Tartare, Ethiopien, Arménien, lui étoient aussi familiers que sa propre langue, & le rendirent capable d'être employé utilement par *Louis XIV*, dans plusieurs négociations. On ne doit pas oublier, à ce sujet, un trait qui fait autant d'honneur à son désintéressement qu'à sa fidélité. Pressé par les Tripolitains d'interpréter à leur avantage une condition du Traité d'Alger, par laquelle ils étoient obligés à payer deux cents mille écus au profit du Roi de France, il refusa des offres considérables, en soutenant que la stipulation portoit, en écus de France, & non en écus de de Tripoli, ce qui eût causé une diminution très-considérable. Une conduite aussi ferme fait d'autant plus d'honneur à sa mémoire, qu'elle ne fut payée d'aucune récompense, & que son infidélité, si elle avoit

eu lieu, pouvoit être plus difficilement découverte.

Ses travaux littéraires consistent dans des traductions 1°. d'une *Histoire de Maroc*, depuis le septieme siecle jusqu'au quatorzieme; 2°. d'une *Histoire* de toutes les Monarchies mahométanes, composée par *Hussein Effendi Hezarsen*, Turc moderne; 3°. d'un *Etat général de l'Empire Ottoman*, depuis sa fondation jusqu'au dix-huitieme siecle, avec l'abrégé des vies des Empereurs, d'après un Manuscrit Turc; *des mille & un jour*, Contes arabes, &c.

On a aussi publié, après sa mort, l'*Histoire de Timur-Bec*, connu sous le nom du grand *Tamerlan*, Empereur des Mogols & Tartares. Ce dernier Ouvrage, qu'il a traduit du Persan, a beaucoup contribué a faire connoître dans l'Europe ce fameux Conquérant, sur lequel on n'avoit jusqu'alors que des Mémoires incertains; mais ce en quoi M. *Petis* a plus servi à étendre l'honneur du nom françois, c'est par une Histoire de *Louis XIV*, écrite en arabe, & par la traduction, en Langue persanne, de l'*Histoire* de ce même Prince *par les Médailles*. Ces deux Ouvrages, entrepris par le seul motif du zele patriotique, sont estimés des Orientaux.

Son fils, qui succéda à ses places & à ses connoissances,

connoissances, nous a donné son éloge historique, très-bien écrit. On a aussi de lui des *Lettres critiques*, sur les Mémoires du Chevalier d'*Arvieux*, publiées sous le nom d'un Secrétaire de *Mehemet Effendi*, qui prouvent qu'il étoit très-digne de le remplacer, avantage peu ordinaire aux enfants, lesquels n'ont pas toujours le bonheur d'hériter des talents de leur pere.

1. PETIT, (*Pierre*) Docteur en Médecine, né à Paris en 1616, mort dans la même ville en 1687, fit des vers latins, qui ne donnent pas une grande idée de sa Muse. On peut tirer plus de fruit de ses *Traités* sur des matieres de Physique, assez curieuses, & de ses *Dissertations* sur différents traits d'Histoire, Ouvrages écrits aussi en Latin, mais d'un style net & pur.

Pierre Petit fut enterré à S. Etienne-du-Mont, où l'Abbé *Nicaise* fit dresser, à son honneur, une Epitaphe, où il nous apprend que cet Auteur fut un des Astres de la Pléïade du dix-septieme siecle : *Eximius Poeta, Pleïadis clarissimum sidus*. Nous avions besoin de cette anecdote ; car *Petit*, & ses confreres de la Pléïade, sont aujourd'hui très-éclipsés. La plupart des Astres de la même espece, qui luisent aujourd'hui, auront aussi leur tour.

2. PETIT, (*Louis*) ancien Receveur

général des Domaines & Bois du Roi, mort à Rouen, ſa patrie, en 1693, âgé d'environ 79 ans; Poëte François, très-différent du précédent, & que M. *Titon du Tillet*, d'après, lui M. l'Abbé *Ladvocat*, & quelques autres, ont confondu avec lui. Celui-ci étoit ami de *Corneille*, dont il fit imprimer les Pieces de Théatre à Rouen. Il étoit un des plus aſſidus de ceux qui fréquentoient l'Hôtel de Rambouillet. Les Ducs de *Montauſier* & de *S. Agnan*, faiſoient grand cas de ſon mérite, ainſi que le P. *Commire*, qui rendit hommage à ſes talents, en lui adreſſant un de ſes Poëmes intitulé: *Cicures luſciniæ tota hyeme decantantes.* Ses Poéſies, qu'on ne lit plus, conſiſtent en des ſatyres, dont le ſujet eſt moral & critique; en pluſieurs Epigrammes, Madrigaux, Stances, Ballades, parmi leſquelles on trouve pluſieurs Pieces d'un très-bon goût, ſi on fait grace à quelques expreſſions ſurannées. Il excelle ſur-tout dans les Ouvrages de ſentiment. Le naturel, la délicateſſe, la naïveté, rendent ces petites Pieces intéreſſantes, comme on peut en juger par cette Ballade, bien éloignée de la fadeur du bel-eſprit de nos Poëtes doucereux.

Dès que *Robin* eut vu partir *Toinette*,
Il quitta là le ſoin de ſon troupeau,

Il jetta loin panetiere & houlette,
Et ne garda rien que son chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un *Jérémie*,
Il souhaita mille fois le trespas;
Et dans son mal il n'a d'autre soulas,
Que d'entonner sur sa flûte jolie,
Triste Chanson, qui finit par, *hélas!*
C'est grand'pitié d'être loin de s'amie.

Ces derniers mots, sans cesser, il répete,
Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau,
Tantôt couché dessus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau.
Onc ne mena Berger, si triste vie:
Du doux sommeil il ne fait plus de cas;
Plus qu'un Hermite, il fait maisgres repas;
Danses & jeux ne lui plaisent plus mie,
Et dans sa bouche il n'a rien qu'un, *hélas!*
C'est grand'pitié d'estre loin de s'amie.

Il n'est Berger qui son mal ne regrette,
Et près de lui Bergeres du hameau
Viennent chanter, filant leur quenouillette,
Pour consoler ce triste Pastoureau.
Mais leur doux chant point ne le solatie,
Tant la douleur le tient dedans ses lacs!
Pour ne les voir, les yeux tient toujours bas,
Et si leur dit: laissez-moi, je vous prie;
Puis aussi-tôt revient à son, *hélas!*
C'est grand'pitié d'estre loin de s'amie.

ENVOI.

Fils de *Cypris*, plus malin qu'une Pie,
A consoler *Robin* l'on perd ses pas:

Toinette seule, avec ses doux appas,
Le peut tirer de sa mélancolie :
Rends la lui donc, car après tout, *hélas*!
C'est grand pitié d'estre loin de s'amie

Ceux qui se sont occupés à compiler des vers médiocres ou frivoles, sous le titre d'*Elite de Poésies*, du *plus joli des Recueils*, du *Porte-feuille d'un Homme de goût*, compilations qui toutes démentent leur titre, auroient dû s'attacher à faire revivre de pareilles productions, premiers fruits de notre bonne Littérature ; ils auroient rendu par-là un véritable service aux Lettres & aux Auteurs ignorés, qui valent quelquefois mieux que bien des Auteurs connus.

PEYRERE, (*Isaac* LE) né à Bourdeaux, mort à Paris en 1676, à 82 ans.

Son Livre des *Préadamites* lui attira des désagréments, & le rendit célebre pendant quelque temps. La singularité des idées fera toujours un nom à tout Ecrivain qui ne craindra pas d'affronter le public en les mettant au jour. Rien de si extravagant que le systême de *Peyrere*, qui prétend prouver, par quelques passages de *Saint Paul*, l'existence des hommes avant *Adam* ; la maniere dont il le soutient est analogue à la tournure d'esprit qui l'avoit produit. Malgré cette bizarrerie, il eut le talent de se rendre agréable au grand *Condé*, qui le

fit ſon Bibliothécaire. Il parut enſuite ſe détacher de ſon opinion, en l'abjurant publiquement, quoique pluſieurs Auteurs prétendent qu'il y a perſiſté juſqu'à ſa mort.

Ses Ouvrages les plus eſtimés ſe réduiſent à une *Relation de l'Islande*, & à une autre du *Groënland*, que les Relations publiées depuis ont fait oublier. On connoît ſa réponſe à la queſtion qu'on lui fit, au ſujet de ce dernier Ouvrage, pourquoi il y avoit tant de ſorciers dans le Nord : *c'eſt*, répondit-il, *que les biens de ces Magiciens ſont confiſqués, en partie, au profit de leurs Juges, lorſqu'on les condamne au dernier ſupplice.*

PEZÉ, (*N.* MASSON, Marquis DE) les Journaux ont rendu le compte le plus flatteur de ſon petit Poëme de *Zélis au Bain*, dont les tableaux, à trop de molleſſe près, ne ſauroient être plus agréables, ni le coloris plus brillant. Le plan auroit pu, dit-on, être mieux deſſiné, & l'exécution plus également ſoutenue ; ce qu'il y a de certain, c'eſt que la touche n'en ſauroit être plus élégante.

Les autres Poéſies de M. le Marquis de *Pezé*, offrent de l'eſprit, de la délicateſſe, de la facilité, des graces ; il ne leur manque, à notre avis, que plus de naturel &

de ſentiment. L'*Epître à la Maîtreſſe que j'aurai*, eſt d'un ton léger & piquant.

Le ſtyle de ce Poëte ſeroit, en général, agréable, ſi la frivolité actuelle ne s'y faiſoit trop ſentir. On ne ſauroit diſconvenir que cette tournure d'eſprit ne ſoit un moyen aſſuré de plaire au goût dominant, mais eſt-elle un titre ſolide pour les ſuffrages de la poſtérité? *Corneille*, *Racine*, *Deſpréaux*, *la Fontaine*, *Chaulieu*, ſe ſont-ils bornés à cette mince ſuperficie? Les talents de M. de *Pezé*, n'euſſent-ils pas été plus utilement employés pour ſa gloire, s'il ſe fût attaché à des objets moins frivoles, & plus capables de les développer?

PEZRON, (*Paul*) de l'Ordre de Cîteaux, né en 1639 à Hennebont, petite ville du Duché de Bretagne, mort en 1706, publia quelques Ouvrages ſur l'Ecriture-ſainte, qui ſont aujourd'hui oubliés, & un Livre ſur l'*Antiquité de la Langue des Celtes*, rempli de recherches curieuſes, lequel devoit faire partie d'un Ouvrage plus étendu, ſur l'origine des Nations, que la mort ne lui permit pas d'achever.

PIBRAC, (*Gui* DUFAUR, Seigneur DE) né à Toulouſe en 1528, mort à Paris en 1584.

Ses *Quatrains* ſont connus de tout le monde, mais la plupart de ceux qui les

lisent, ne font attention qu'au style, sans considérer la force des pensées & la sagesse des maximes. Différentes Nations de l'Europe n'en ont pas ainsi jugé ; on les voit traduits dans toutes les Langues, & les vices de l'élocution ont disparu dans les Traductions, qui en laissent admirer l'énergie & la sagesse.

Pibrac fut, dit-on, destiné par la Reine *Catherine de Médicis* à être Chancelier de France ; mais une intrigue de la Cour l'éloigna de cette dignité.

PILES, (*Roger* DE) né dans le Nivernois en 1635, mort en 1709.

Quoique la Peinture ait fait son objet principal, il n'est point étranger à la Littérature. Il a laissé plusieurs Ouvrages, relatifs à sa profession, qui se font lire avec plaisir ; sa Traduction du Poëme de *du Fresnoy*, sur-tout, est exacte, bien travaillée, & enrichie de Notes, qui sont estimées & méritent de l'être.

PIN, (*Louis* ELLIES DU) Docteur de Sorbonne, & Professeur de Philosophie au College royal, né à Paris en 1657, mort dans la même ville en 1719, a été un des Littérateurs les plus féconds du siecle dernier. Quarante Ouvrages différents, près de cent cinquante volumes, dont quelques-uns sont in-folio, voilà les fruits de cet in-

fatigable Ecrivain. Ils ont pour objet l'Hiſtoire ſacrée & profane, politique & littéraire, la Philoſophie ſcholaſtique, la Morale, la Critique, la Religion, le Droit Canon, la Controverſe, enfin M. *du Pin* s'eſt exercé ſur tout. On doit s'attendre, après cela, à ne pas trouver, dans ſes Ouvrages, ce caractere d'exactitude & de perfection que le temps ſeul peut donner aux productions de l'Eſprit ; mais on ne peut lui refuſer de la netteté, de la méthode, une lecture immenſe, quelquefois une imagination vive, jointe à un ſtyle léger, mais ſouvent incorrect. Sa *Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques* comprend tous les ſiecles de l'Egliſe, l'Hiſtoire des Auteurs, le Catalogue, le Sommaire & la Critique de leurs ouvrages. La Partie, qui comprend le dix-ſeptieme ſiecle, n'a pas dû coûter beaucoup à l'Auteur, il n'a fait que copier les Extraits du *Journal des Savants* ; mais comme M. l'Abbé *du Pin* avoit travaillé long-temps à ce Journal, il peut ſe faire qu'il n'ait fait que revendiquer un bien qui lui appartenoit. Sa *Bibliotheque des Auteurs ſéparés de la Communion Romaine*, eſt écrite dans le même goût que la précédente. Un de ſes Ouvrages les plus eſtimés eſt l'*Hiſtoire de l'Egliſe, en abrégé, par demandes & par réponſes, depuis le commencement*

du Monde jusqu'à présent, c'est-à-dire, jusqu'en 1712. Il y est court, sans être obscur, & sans omettre presqu'aucun fait considérable. Si M. *du Pin* n'a pas eu le mérite de donner au public des Ouvrages irréprochables du côté du goût & de la perfection, il a celui d'avoir beaucoup travaillé, & d'avoir donné plusieurs Ouvrages utiles.

PINGERON, (*N.*) Capitaine d'Artillerie, & Ingénieur au Service du Roi du Pologne, né en 17....

On a de lui des Traductions de plusieurs Ouvrages Italiens, écrites d'un ton qui annonce une plume facile, & heureusement exercée. Celle du Poëme des Abeilles de *Jean Rucellai*, n'est pas, à beaucoup près, toujours conforme au texte de l'Auteur, mais l'Original gagne souvent à cette infidélité. Le Traducteur est un Copiste habile, qui rectifie à propos les défauts de son modele.

PIRON, (*Alexis*) né à Dijon en 1689.

Il est connu de tout le monde, par une Ode trop fameuse, dont la licence ne doit plus lui être imputée à crime, depuis qu'il en a témoigné publiquement son repentir. Personne n'avoit moins besoin des ressources du vice, pour plaire, & se faire un nom. M. *Piron* est né avec tou-

tes les qualités qui forment les grands Poëtes, si l'on en excepte, d'un côté, le goût & l'harmonie de la versification, & si on lui pardonne, de l'autre, trop de penchant à la Satyre, & trop de facilité à donner carriere à son génie, dans des Epigrammes malignes, qui ne sont pas toujours justes. Après ces deux reproches échappés à la justice & à l'impartialité, nous ne craindrons pas de dire qu'aucun de nos Poëtes n'a plus de droit, que lui, à l'immortalité, moins par la quantité, que par le mérite des Pieces dont il a enrichi notre Théatre. *Gustave* plaira toujours, par la vivacité & l'intérêt des situations. On passera légérement sur quelques négligences de style, en rendant justice à l'adresse avec laquelle cette Tragédie est conduite, & au grand effet qu'elle produit sur le Théatre. La *Métromanie*, mieux écrite, & plus fine, quant au choix des caracteres, & à la maniere de les mettre en jeu, passera toujours pour une excellente Comédie, *Moliere* lui-même l'eût adoptée par préférence sur une infinité d'autres qui ont paru, depuis que la Scene a perdu ce grand Homme.

Une autre justice, qu'on doit rendre à M. *Piron*, c'est que, malgré les libertés condamnables qu'il s'est permises dans les

productions de ſa jeuneſſe, il ne lui eſt rien échappé, dans ſes Ecrits, contre la Religion. Les propos, qu'on lui attribue dans la Société, ou ne ſont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les ſaillies d'un Eſprit vif, qui n'a pas toujours ſu ſe retenir. Ce qu'il y a de certain ſur ſon compte, ce ſont les preuves non équivoques de repentir, qu'il a conſignées dans les Papiers publics. C'eſt à cette démarche, vraiment philoſophique, qu'il faut imputer la haine des Philoſophes contre lui. Ne ſera-ce que dans la hardieſſe à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que conſiſtera la Philoſophie ? Et deviendra-t-on l'anathême de ces Meſſieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'auroit jamais dû échapper ?

PITHOU, (*Pierre*) né à Troyes, en Champagne, en 1539, mort à Nogent-ſur-Seine, en 1596; célebre Juriſconſulte, dont l'éloquence & les grandes lumieres furent également utiles aux Citoyens & à l'Etat. Son *Traité des libertés de l'Egliſe Gallicane*, eſt un de ces Ouvrages qui ſuppoſent les connoiſſances les plus profondes, mais qui ne laiſſent pas d'avoir quelquefois beſoin de Commentaire. Cet immenſe travail lui ſuſcita des contradictions. Sans l'enviſager ici ſous un autre point de

vue, que celui que nous nous sommes proposés dans cet Ouvrage, on peut regarder ce Traité comme un de ces monuments, qui font autant d'honneur à son zele qu'à son génie. Il fut un de ceux qui eurent le plus de part à la fameuse Satyre *Ménipée* ou *Catholicon d'Espagne*. On sait que le sel & la vivacité de cette plaisanterie, contribuerent autant que les armes d'*Henri IV*, à porter les derniers coups aux extravagances de la Ligue, par le ridicule dont il la couvrit; tant il est vrai, que tout dépend de bien saisir la partie sensible des Hommes, & qu'un bon Ouvrage a toujours de l'ascendant contre un travers, quand il l'attaque par le bon endroit. Il n'y a guere que la Satyre *Ménippée*, & le Roman de *Cervantes* contre la Chevalerie, qui aient eu un effet aussi victorieux. *Moliere* eut aussi la gloire de corriger les Marquis ridicules, & les Femmes savantes, de son Siecle; la manie a changé d'objet: nous avons à présent des Femmes philosophes, & c'est encore pis.

Pierre Pithon eut un frere (*François*) qui cultiva aussi les Lettres, mais avec moins de talents que lui. Nous n'en parlons que pour réfuter une erreur, qui se trouve dans presque tous nos Dictionnaires historiques, par laquelle on attribue à

celui-ci la *comparaiſon des Loix Romaines avec celles de Moïſe*, qui appartient véritablement au premier. *Pierre Pithou* compoſa cet Ouvrage pendant qu'il ſe tenoit caché, après le maſſacre de la *S. Barthelemi*, auquel il échappa par la fuite. Il abjura depuis le Calviniſme, &, ce qui eſt rare, il conſerva l'eſtime des Proteſtants, après avoir abandonné leur Secte. M. *Grosley*, Avocat, a écrit la *Vie* des deux Freres; c'eſt la meilleure que nous en ayons, ſans être toutefois exempte de pluſieurs défauts.

PLUCHE, (*Antoine*) Abbé, né à Reims en 1688, mort en 1761.

Sans ambitionner d'autre gloire, que celle d'être utile, il a acquis des droits à une juſte réputation. C'eſt donc à tort que certains Auteurs ſe ſont efforcés de le décrier, apparemment parce qu'il s'eſt toujours fait un devoir de ſoumettre les lumieres de ſa Philoſophie au reſpect dû à la Religion. Il n'en faut pas davantage pour devenir un homme médiocre, aux yeux des prétendus Philoſophes, qui ne font conſiſter le génie que dans l'intrépidité des paradoxes, & l'audace à fronder les vérités les plus reſpectées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le *Spectacle de la Nature* jouit encore du ſuccès qu'il mérite. Ce

ſuccès ſe ſoutiendra, ſelon toute apparence, puiſque les Ouvrages de M. de *Buffon* ne l'ont point fait oublier, malgré la ſupériorité de cet Ecrivain ſur ſon Prédéceſſeur. Quoi qu'il en ſoit, M. *Pluche* aura toujours la gloire d'avoir contribué à faire naître, parmi nous, le goût de la Phyſique & de l'Hiſtoire naturelle, ce qui ſuppoſe l'art de communiquer ſes connoiſſances d'une maniere intéreſſante, & de les rendre, en quelque ſorte, familieres à tous les eſprits.

On doit attribuer à la forme du dialogue, qu'il avoit choiſie comme plus propre à inſtruire, la négligence ou la diffuſion du ſtyle qu'on peut reprocher au *Spectacle de la Nature*; *Platon* eſt tombé dans le même défaut, en ouvrant la même route. D'ailleurs, lorſqu'il s'agit d'inſtruire, il vaut encore mieux être diffus que trop ſerré & obſcur.

M. *Pluche* a fait encore une *Hiſtoire du Ciel*, en 2 volumes, un Livre ſur *la Méchanique des Langues*, & une *Concorde de la Géographie des âges*, ouvrages eſtimables, & écrits ſelon le génie de l'Auteur qui ne manque ni de ſagacité, ni de méthode, ni d'élégance.

PLUQUET, (*N.*) Abbé, né dans le Dioceſe de Bayeux, en 17...

Cet Auteur s'eſt attaché à des Ouvrages ſolides, qui exigent des connoiſſances étendues, & prouvent le talent de s'en ſervir avec intérêt & diſcernement. Tel eſt ſon *Dictionnaire des héréſies*, qui, par la maniere dont il eſt écrit, mérite d'être diſtingué de la foule des Compilations de cette eſpece.

POINSINET, (*Antoine-Alexandre-Henri*) de l'Académie des Arcades de Rome, & de celle de Dijon, né à Fontainebleau, en 1735, mort en Eſpagne en 1759.

On a répandu du ridicule ſur ſa perſonne & ſur ſes Ouvrages, mais il pouvoit être un homme ſimple & crédule, ſans être un Auteur auſſi médiocre. Nous ſommes bien éloignées d'élever au-deſſus de leur mérite le genre de ſes Productions. Parmi les Faiſeurs d'Opéra-comiques, il a cependant l'avantage de n'être pas des plus mauvais. La part qu'il a eue au *Sorcier* & à *Tom-Jones*, ſuppoſe, à un certain degré, l'eſpece de talent que ces ſortes de Pieces exigent; on y rencontre des traits de gaieté, qu'on ne trouve pas même chez les Merveilleux, qui ont le plus brillé dans cette carriere.

Si M. *Poinſinet* a été véritablement l'Auteur de la petite Comédie du *Cercle*, on

peut dire que, tout ridicule qu'il pouvoit être, il ſavoit aſſez-bien ſaiſir & peindre le ridicule de la plupart de nos Sociétés. Il y a donc de l'injuſtice de faire rejaillir, ſur ſes Ecrits, les travers de ſa perſonne.

POISSON, (*Raimond*) mort à Paris, ſa patrie, en 1690.

Il étoit fort bon Comédien, & Poëte comique du ſecond ordre. Ses Pieces ſont pleines de ſaillies, & très-réjouiſſantes, qualités propres à couvrir bien des défauts On eſt plus pardonnable de s'écarter quelquefois des regles de la bonne Comédie, quand on a, dans les détails, le talent d'égayer le Spectateur, que de s'attacher ſcrupuleuſement aux principes, au préjudice de l'effet principal. *Le bon Soldat*, & *le Baron de la Craſſe*, ſont les ſeules Comédies de *Poiſſon* qui ſoient reſtées au Théatre, mais elles ne ſont pas les ſeules qu'on puiſſe lire avec plaiſir.

Il y a un autre Poëte comique de ce nom, petit-fils du précédent, qui a eu les mêmes ſuccès ; deux de ſes Pieces, *le Procureur arbitre*, & *l'impromptu de Campagne*, ſont pareillement reſtées au Théatre. Les Connoiſſeurs goûtent infiniment mieux ces deux Comédies, que toutes les productions larmoyantes, dont le Public

a été infatué pendant quelque-temps.

POLIGNAC, (*Melchior* DE) Cardinal, de l'Académie Françoise, né au Puy-en-Velay, en 1661, mort à Paris en 1741.

La Nature s'est plu à le favoriser de ses dons les plus précieux. Mémoire prodigieuse, imagination brillante & féconde, esprit vaste & flexible, également propre aux Affaires, aux Sciences, aux Belles-Lettres, tout s'est réuni pour en former un de ces hommes destinés à faire honneur à leur Siecle par leurs talents, & par l'heureux usage qu'ils en ont fait.

Toutes les Nations connoissent son *Anti-Lucrece*, Ouvrage où la saine raison est embellie de toutes les graces de la Poésie. Quoique ce Poëme ait été écrit en latin, la tournure & le génie de la langue Latine y sont si bien conservés, qu'on seroit tenté de croire que l'Auteur est né au Siecle de l'Adversaire qu'il combat. On ne peut donc qu'attribuer à sa modestie, ce qu'il dit de ses vers,

Eloquio victi, re vincimus ipsi.

Non-seulement ce Poëte, aussi élégant que lumineux, détruit, par des raisonnements simples & convaincants, le systême du Partisan d'*Epicure*, en faisant usage de tout ce que la Physique, la Morale & la

Métaphysique ont de plus positif & de moins contesté; mais encore sa touche, également vive, pénétrante, ingénieuse fleurie, ajoute à ses raisons un charme secret qui porte dans les ames raisonnables le plaisir avec la conviction.

De tels Auteurs seront pour tous les temps de dignes objets d'admiration, ainsi que de vrais modeles. Leurs Ouvrages, sans aucune éclipse, iront déposer chez la Postérité la gloire des talents & celle des vertus. C'est s'aveugler soi-même & dégrader son Siecle, que de prétendre à l'Immortalité par une autre route que celle qui nous a été frayée par les grands Hommes. On pardonnera sans peine au Cardinal de *Polignac* de légers défauts dans le style, en faveur de la solidité de ses pensées & de la droiture de ses intentions: tandis que les Ecrivains téméraires de notre Siecle sont assurés de perdre le mérite de leurs expressions, par le mépris qu'on aura pour leurs pensées & leurs sentiments.

POMPIGNAN, (*Jean - Jacques* LE FRANC, Marquis DE) ancien premier Président de la Cour des Aydes de Montauban, sa patrie, de l'Académie Françoise, de celle des Jeux Floraux, &c. né en 1709.

La lecture de ses Ouvrages, la connoissance de son caractere, l'estime des honnêtes-gens, un coup d'œil sur les motifs de ses ennemis, sont plus que suffisants pour le venger des injures qu'on a débitées contre lui. Les Philosophes ont bien pu tenter de le décrier dans le Public, parce qu'il a dédaigné leurs suffrages & s'est élevé contre leur cabale ; ils ont pu, au mépris de la tolérance & de l'honnêteté qu'ils ne cessent de recommander, l'accabler de leurs brochures ; M. *Voltaire*, entr'autres, a pu venir à bout, par ses Diatribes quelquefois plaisantes & souvent abjectes, d'en imposer aux Beaux-esprits de Province & aux petits Esprits de la Capitale : il n'en sera pas moins vrai que M. de *Pompignan* est un des hommes qui font le plus d'honneur à notre Littérature, par leurs talents & par leurs mœurs. Pour peu qu'on ait la connoissance du Théatre, sa Tragédie de *Didon* paroîtra toujours le début d'un génie capable d'égaler les plus grands Maîtres, & particuliérement *Racine*, dont personne n'a plus approché que lui. On seroit en droit de se plaindre de ce qu'il n'a pas continué la même carriere, comme les gens de goût seroient en droit de reprocher à d'autres Poëtes de s'y être engagés sans avoir les mêmes talents.

Si on le considere comme lyrique, pourra-t-on citer, depuis *Rousseau*, un seul de nos Poëtes plus propre à remplacer ce grand Homme, auquel il n'est pas inférieur dans plusieurs de ses Odes, & particuliérement dans celle qu'il a composée sur sa mort? *Les Poésies sacrées* de M. de *Pompignan*, seront toujours vengées du froid ridicule d'un bon mot, par quiconque est capable de reconnoître les vraies beautés par-tout où elles se trouvent.

Son *Voyage de Languedoc* pour n'avoir pas la même aménité, l'heureuse aisance, le ton moëlleux de celui de *Bachaumont* & de *Chapelle*, n'en a pas moins le mérite de surpasser celui-ci par la correction, la variété, la noblesse & la poésie.

On chercheroit en vain, dans ses *Epîtres* & dans ses *Discours philosophiques*, ce ton d'aigreur & de cynisme, qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir, ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions, cet appareil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination & laisse le cœur froid & insensible; on y trouve en revanche des traits de force & de lumiere, des leçons de morale, des regles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le Poëte y débite est toujours d'accord avec les vrais principes.

Qu'on lise avec attention son Epître sur la décadence de notre Littérature : on y reconnoîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il oppose au torrent, la sagesse des réflexions qu'il présente; on y admirera sur-tout un Athlete vigoureux, qui lutte avec avantage contre les Champions de la nouveauté & du mauvais goût, témoin ce morceau, qu'on ne sçauroit trop souvent opposer à la hardiesse des Novateurs, & à la légéreté de notre Nation.

Oui, nous verrons bientôt de petits Conquérants,
Du Parnasse François, audacieux Tyrans,
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles*,
Tels on vit les Romains dans leurs jours lumineux,
Du second des *Césars* dégrader l'âge heureux,
Ensevelir *Horace* & déterrer *Lucile*,
Préférer la Pharsale aux beaux Vers de *Virgile*,
Vanter l'esprit guindé du Maître de *Néron*,
Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron.*
Déjà même la langue, & moins belle & moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature.
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui,
Cet ordre lumineux le nombre & la cadence,
Semblent abandonner nos Vers, notre Eloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu,
Et pour vouloir trop dire, on n'est plus entendu.
Le Public désormais fasciné par ses guides,

Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Nous ne citerons rien de ses *Discours philosophiques*, parce que tout y est d'une égale beauté; nous dirons seulement qu'ils suffiroient pour faire la réputation d'un grand Poëte, & qu'ils passeront à la postérité, malgré les cris de l'envie, comme un des monuments les plus beaux de la Littérature de ce Siecle.

M. de *Pompignan* ne s'est pas borné à la Poésie; il s'est acquis encore des droits à la gloire d'être un de nos meilleurs Ecrivains en Prose. Sans s'attacher à cet appareil scientifique, à ces phrases prétendues sententieuses, à ce contour pénible de pensées, qu'on appelle du nerf, & qui ne donne au langage, que de la gêne & de l'obscurité; son style est simple, noble, ferme, lucide, correct, toujours plein de sentiment, quand le sujet l'exige. L'*Eloge historique du Duc de Bourgogne*, est un morceau d'éloquence, qui nous retrace la noble simplicité des Anciens; son *Discours* de réception à l'Académie, malgré tout le persiflage qu'il lui attira, peut-être regardé comme la production de l'Honnête-homme, du sage Littérateur du vrai Philoso-

phe ; ses autres *Discours académiques* offrent par-tout l'Ecrivain élégant, & assez formé sur les bons modeles, pour en devenir un à son tour.

Ce qui acheve de prouver qu'il est un de nos meilleurs Littérateurs, c'est l'érudition qu'il joint au mérite du style & de la Poésie, érudition qui n'est point fantastique & mandiée, comme celle de tant d'Ecrivains dont le fonds consiste dans quelques Extraits, lus sans réflexion, & insérés uniquement pour faire étalage ; mais une érudition solide, étendue, choisie, dirigée par le goût, appuyée sur la connoissance de l'Hébreu, du Grec, du Latin, & de plusieurs Langues vivantes. Ses *Dissertations*, sa *Traduction* des Dialogues de *Lucien*, celle des Tragédies d'*Eschile* sur-tout, sont des monuments qui déposeront en faveur de son génie, de son savoir, de ses lumieres, de son zele pour le progrès des Arts, contre les Esprits jaloux, qui l'ont attaqué sans le valoir, contre les Esprits superficiels, qui l'ont jugé sans le connoître, contre les Philosophes, qui l'ont décrié sans pouvoir lui nuire ; & pouveront, avec ses autres Ouvrages, l'énorme différence qu'il y a entre l'Honnête-homme, qui sait faire un digne usage de ses talents, & l'Ecrivain dangereux, qui

en abuſe, pour dépriſer ceux de ſes Rivaux.

PONCET DE LA RIVIERE, (*Mathias*) ancien Evêque de Troyes, de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1707.

Ses *Oraiſons funebres* ſe font lire avec autant de plaiſir, qu'on a trouvé de ſatisfaction à les lui entendre débiter. Le caractere de ſon éloquence, ſans être du premier genre, a un mérite qui lui eſt particulier. Il nous ſemble que ce ſeroit en donner une juſte idée, en diſant que cet Orateur a plus de ſageſſe que d'élévation, plus de mouvements que d'images, plus de ſentiment que d'énergie, plus de brillant que de naturel; & par-là, nous ne prétendrions pas affoiblir les éloges dus à ſes talents, qui, avec quelques défauts de ſon ſiecle, ont des qualités eſtimables, qu'on ne rencontre pas communément dans les autres Orateurs. En effet, on peut juger par certains morceaux de ſes Diſcours, pleins de chaleur & de dignité, que plus de ſobriété dans l'uſage de ſon eſprit, plus de retenue à ſacrifier au goût des contraſtes & de l'antitheſe, l'auroient encore plus approché de nos vrais modeles en ce genre. Nous connoiſſons de lui un Diſcours académique ſur le *Goût*, où il s'eſt encore moins garanti de ces défauts;

fauts ; à cela près, ce petit Ouvrage ne sauroit être trop estimé pour la délicatesse des pensées & l'élégance des expressions.

PONT. [*Pierre-Samuel* DU] *Voyez* DUPONT.

PORCHERES D'ARBAUD, [*François* DE] né en Provence, mort en Bourgogne en 1640.

Malherbe, en lui léguant la moitié de sa Bibliotheque, ne put lui léguer la moindre partie de sa célébrité. Quoique l'Eleve de ce fameux Poëte, ses vers sont justement oubliés. On est assez constamment à portée de remarquer, que les Eleves des grands Maîtres sont toujours, ou presque toujours, des Hommes médiocres; il faut être capable du même essor qui les éleve au-dessus de la foule, pour pouvoir profiter de leurs leçons : l'éducation ne donne pas le talent, elle ne peut que le développer. Que penser après cela des prétentions de quelques-uns de nos petits Ecrivains, qui croient leur réputation solidement établie, parce qu'ils auront appris leur *a b c* poétique à Geneve ou ailleurs ?

Porcheres fit un *Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées*, qui lui valut, dit-on, quatorze cents livres de pension.

C'étoit payer bien chérement quatorze mauvais vers. Aujourd'hui nos mauvais Poëtes, ni même les bons, ne ſont pas auſſi heureux ; car les beaux yeux qu'ils ſe tuent de célébrer, ſont auſſi ingrats que les beaux yeux de la Caſſete d'*Harpagon*.

PORÉE, [*Charles*] Jéſuite, né près de Caen en 1675, mort à Paris en 1741.

Il a la double gloire d'avoir enrichi les Lettres par ſes Productions & par les Eleves qu'il eut le talent de former. Ce célebre Profeſſeur de Rhétorique au College de Louis-le-Grand, ſuccéda au P. *Jouvency*, qui ne pouvoit être mieux remplacé. Sa Latinité eſt moins pure & moins élégante que celle de ſon Prédéceſſeur ; mais, en revanche, il avoit plus d'eſprit, plus d'élévation, plus de fécondité, un ſtyle plus vif, & ſur-tout plus nourri de penſées.

On a reproché au P. *Porée* des gallicismes : ſeroit-ce parce que ſon latin eſt aiſé, coulant & trop intelligible ? Et ne ſeroit-ce que par l'obſcurité qu'on pourroit prétendre à la gloire de bien écrire dans une Langue, dont les plus célebres Ecrivains ont fait de la clarté leur objet principal ? En cela, le P. *Porée* n'a ſuivi que la regle preſcrite dans toute eſpece de compoſition. Qu'importe, que la tournure d'une

phraſe dans un Idiome, reſſemble aux tournures employées dans un autre Idiome? L'inverſion ne conſtitue pas le génie d'une Langue, moins encore de la latine, qui a une plus grande liberté, à cet égard, que toute autre. Les Ecrivains Latins s'abandonnoient, chacun à leur maniere, ſans ſonger à autre choſe qu'à rendre leur expreſſion juſte, nette, élégante & préciſe. C'eſt ce qu'a fait le P. *Porée*, qui a eu raiſon de préférer l'avantage de ſe faire entendre, au galimathias de pluſieurs modernes Latiniſtes qui n'ont été eſtimés, que parce qu'on ne les entendoit pas.

Il n'eſt pas auſſi excuſable d'avoir trop prodigué les antitheſes : la langue Latine comporte un peu plus cette figure que la nôtre ; mais il eſt vrai de dire que la vigueur du raiſonnement, l'élévation des penſées, l'étendue de littérature, la ſolidité de morale, répandues dans tous ſes Diſcours, le diſpenſoient de ces petites reſſources pour plaire, inſtruire & intéreſſer. Malgré cela, on peut le mettre au nombre des Hommes eſtimés chez notre Nation & chez l'Etranger. On a gravé ſon portrait avec ces mots, d'autant plus glorieux à ſa mémoire, qu'ils ſont fondés ſur la vérité : *pietate an ingenio, poeſi an eloquentiâ, modeſtiâ major an famâ?*

Il eut un frere qui se distingua dans l'Académie de Caen, par plusieurs *Dissertations & Mémoires* intéressants, imprimés dans les Recueils de cette Académie.

PORTAL, [*Antoine*] Professeur de Médecine au College royal, de l'Académie royale des Sciences de Paris, & de la Société royale de Montpellier, né à Gailhac en 173...

Son nom n'est connu dans le monde Littéraire que par une *Histoire de l'Anatomie*, en six volumes, qui a essuyé quelques contradictions. Malgré cela, on peut dire que cet Ouvrage est le plus méthodique, le plus utile & le plus complet, qui ait encore paru en ce genre; il seroit beaucoup meilleur, si le style en étoit plus correct, plus égal & moins diffus. On peut cependant ajouter, à la décharge de cet Ecrivain, que la matiere qu'il a traitée, exigeoit moins que toute autre l'appareil du style & l'élégance des expressions.

PORTE. [*Joseph* DE LA] *Voyez* LA PORTE.

POSTEL, [*Guillaume*] né à Barenton, dans la Basse-Normandie, mort à Paris, âgé de 107 ans, en 1581, & non en 1582, comme l'ont assuré plusieurs Auteurs.

La mémoire prodigieuse de *Postel*, son érudition sans bornes, & ses aventures,

ſont à préſent les ſeuls débris de ſa célébrité. Il eſt cependant un des Auteurs de ſon Siecle, qui ont le plus contribué à étendre le goût des Lettres. *François I*, la Reine de Navarre, les Cardinaux de *Tournon*, de *Lorraine* & d'*Armagnac*, le regardoient comme un prodige, & les prodiges devoient être moins rares dans un temps où l'ignorance diſpoſoit naturellement à l'admiration.

Poſtel ſe vantoit de pouvoir faire le tour du Monde ſans avoir beſoin d'Interprete: une pareille jactance ne peut qu'annoncer beaucoup de préſomption : ſes Contemporains eurent la bonté de le croire ſur ſa parole.

L'affluence étoit ſi grande, quand il donnoit des leçons, qu'il étoit obligé de raſſembler ſes Auditeurs dans une cour, & de leur parler d'une fenêtre, les Salles du College n'étant pas capables de contenir tout ce monde.

Le plus eſtimé de ſes Ouvrages eſt celui qui a pour titre : *De orbis terræ concordia.* Son but eſt de ramener tous les Peuples de l'Univers à la Religion Chrétienne, idée auſſi chimérique que les projets du bon Abbé de *Saint-Pierre*, mais qui devoit garantir *Poſtel* de l'accuſation d'être l'Auteur du Livre, *De tribus Impoſ-*

toribus, qui n'a jamais existé, comme l'a très-bien prouvé M. de *la Monnoie*. La honte de réaliser son existence, étoit réservée à notre Siecle. Cet Ouvrage a soulevé quiconque n'a pas perdu toute étincelle de raison & d'humanité ; on y combat jusqu'à l'existence de l'Etre suprême. La Philosophie elle-même s'est élevée contre, mais à sa maniere. M. de *Voltaire*, qui a adressé une Epître à l'Auteur de cette infame Production, pour lui reprocher ses excès, auroit dû se garantir lui-même de ceux dans lesquels il est tombé, & que ces beaux Vers, sur la nécessité d'un Dieu, ne sont pas capables de lui faire pardonner :

C'est le sacré lien de la Société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les Cieux dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvoient cesser jamais de le manifester ;
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que les Sages l'annonce & que les Rois le craignent ;
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'Innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au Ciel, apprenez à trembler.

Epit. à l'Auteur du Livre des trois Imposteurs.

POULCHRE, [*François* LE] Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi *Charles IX*, né vers l'an 1545, au Mont-

de-Marſan, petite ville de Gaſcogne, au Dioceſe d'Aire, mort vers l'an 1589.

On ne lit plus les volumes de Poéſies, qu'il nous a laiſſés. Le ſeul de ſes Ouvrages, qui puiſſe être ſupportable, eſt une eſpece d'Hiſtoire en vers, ou plutôt en rimes, diviſée en ſept Livres, que l'Auteur appelle *Honnêtes Loiſirs*. Ceux qui en auront aſſez pour la parcourir, y verront le détail de ſes Voyages, de ſes Amours, & des Guerres où il s'eſt trouvé. On ſent combien il faut ſe défier de ces ſortes de Mémoires.

PRADON, [*Nicolas*] né à Rouen, mort à Paris en 1698.

Madame de *Sévigné*, Madame *Deshoulieres*, *Saint-Evremont*, le Duc de *Nevers*, &c, ont fait tort à leur réputation, en s'efforçant d'élever ce Poëte médiocre au-deſſus de ce qu'il valoit. Ils purent bien comparer ſa *Phedre* à celle de *Racine*, faire des Sonnets, débiter des Plaiſanteries, cabaler dans les Sociétés de leur temps, reſſource aſſez ordinaire des Préſidents & Préſidentes des Bureaux d'eſprit, le pauvre *Pradon* n'y gagna que du ridicule; ſon mérite étoit trop foible pour ſe ſoutenir contre celui du Génie même. Le Public, toujours Juge équitable, quoique très-peu attentif à ſe défier des préjugés, en

revint enfin à admirer ce qui est vraiment admirable, & à réprouver l'Idole absurde qu'on lui avoit présentée.

On peut juger, par cet exemple, combien les réputations factices sont inconstantes dans leur durée.

Pradon perdit, par le faux enthousiasme de ses amis, le droit qu'il pouvoit avoir à l'estime pour quelques-unes de ses Productions, qu'on peut applaudir. *Tamerlan & Régulus*, deux de ses Tragédies qu'on jouoit encore il n'y a pas long-temps, sont de beaucoup supérieures aux Pieces des *Pradons* de notre Siecle. Il avoit sur-tout du talent pour les Poésies légeres; il savoit y répandre la finesse & le sentiment. On a retenu plusieurs de ses Madrigaux, & entr'autres, celui qu'il adressa à Mademoiselle *Bernard*, qu'il aimoit, & qui ne lui répondoit que des plaisanteries : *Vous n'écrivez que pour écrire, &c.*

PRÉMONTVAL, [*André-Pierre* LE GUAI DE] de l'Académie des Sciences de Berlin, né à Charenton en 1716, mort à Berlin en 1767, a écrit sur les Mathématiques, la Métaphysique, la Morale, la Critique, la Religion. Ses Ouvrages sont peu connus en France, & on n'y perd pas beaucoup.

M. d'*Alembert* souhaite, à chaque Siecle, on ne sait trop pourquoi, un *Diogene*, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le Cynique d'Athenes. D'après cette idée, M. de *Prémontval* a composé un Livre intitulé, *le Diogene de* d'*Alembert*, où l'esprit d'indépendance, la haine des hommes, l'impiété la plus décidée, ne forment qu'un délire perpétuel. M. *d'Alembert* ne prétendoit pas, sans doute, faire naître dans la République des Lettres, un Ouvrage aussi ridicule & une Philosophie aussi absurde ; il faut croire que l'Auteur n'a écouté que son caractere, très-philosophique, à la vérité, eu égard à un amour-propre impitoyable envers les autres, & qui se permet tout à lui-même.

PRÉVOT D'EXILES, [*Antoine-François*] Aumônier & Secrétaire du Prince de *Conti*, né à Hesdin, en Artois, en 1697, mort à Paris en 1763.

Avec les talents les plus heureux pour écrire, il s'est attaché à un genre qui paroît infiniment au-dessous de son mérite, quoique ses Romans soient bien supérieurs à ces productions extravagantes, fades, frivoles, licencieuses, qui ont infecté notre Littérature, depuis *Amadis des Gaules*, jusqu'à *Angola*, ou *les Bijoux in-*

discrets. Si quelque chose pouvoit justifier M. l'Abbé *Prévot*, d'avoir abaissé sa plume à des Ouvrages, qui communément parlent à l'imagination & l'égarent, sans rendre l'esprit plus éclairé, sans former le cœur, ou plutôt, qui le corrompent, ce seroit l'art singulier, l'imagination vive & féconde, le sentiment tendre & profond, la touche mâle & vigoureuse, qui dominent avec tant de richesse dans tout ce qu'il a écrit en ce genre. Il ne falloit rien moins que le talent de captiver, d'émouvoir, d'attendrir, porté au plus haut degré, pour rendre la lecture de ses Romans aussi attachante, qu'elle l'est pour le commun des Lecteurs, & sur-tout pour les Jeunes-gens. Il puisoit, sans doute, dans son cœur, infiniment sensible, ces traits qui donnent à ses divers Personnages l'air de vie, & ce pathétique qui produit, à coup sûr, les effets qu'il s'étoit proposés. Au ton du sentiment, personne n'a su mieux joindre des Réflexions fines & délicates, une Morale utile, & l'adresse de la faire naître des circonstances, toutes les fois cependant qu'il ne s'abandonne pas trop à l'envie de moraliser, qui paroît avoir été son foible dominant. On a remarqué, avec raison, qu'il s'étoit trop laissé aller aux impressions d'une mélancolie som-

bre, qui rembrunit ses tableaux, donne à ses Héros un air farouche, & diminue enfin l'intérêt, à force de vouloir le presser & l'étendre.

Il est, en toutes choses, & sur-tout en matiere de sentiment, une sobriété à observer; le *si vis me flere, dolendum est* d'*Horace*, n'est jamais si heureusement mis en usage, que quand il l'est avec modération. L'ame veut être remuée, & non pas déchirée; on cesse de plaindre, lorsque l'attendrissement fatigue, ce qui arrive souvent dans les Romans de M. l'Abbé *Prévot*.

Il a encore le défaut de pousser plusieurs événements au-delà de toute vraisemblance, & même contre toute vraisemblance, moyen assuré d'affoiblir l'intérêt.

Il est certain, néanmoins, que les *Mémoires d'un Homme de qualité*, l'*Histoire de Cléveland*, le *Doyen de Killerine*, seront toujours regardés, par les Connoisseurs, comme les fruits d'une imagination étonnante par la diversité des Tableaux qu'elle y présente, par les contrastes qu'elle y ménage, par la chaleur qu'elle y souffle, par les passions qu'elle y remue, & par les mouvements que ces passions produisent. Tous ces divers caracteres se trouvent éminemment réunis dans celui des Ouvrages de cet Auteur, qui annonce le

plus de génie & le moins de ſageſſe : on devine que nous voulons parler de la fameuſe *Hiſtoire du Chevalier des Grieux & de Manon Leſcaut.* Tout Lecteur honnête & judicieux, ne peut qu'être affligé de voir prodiguer tant de richeſſes, pour donner au Vice des couleurs capables de l'excuſer, & de forcer à le plaindre, malgré les réclamations de la vertu. L'Abbé *Prévot* n'avoit peut-être pas cette intention ; mais trop de facilité à s'abandonner à lui-même, l'a entraîné dans cet écueil, d'autant plus indigne d'un Ecrivain de mérite, qu'il eſt plus inévitable pour le commun des Eſprits. Envain, il s'efforce de corriger, par la Morale, ce que les faits offrent de dangereux : toutes les fois que le crime ſera mis en action, les maximes verteuſes ſeront froides & inutiles.

N'eût-il pas mieux valu que cet Ecrivain eût exercé ſa plume ſur des matieres plus utiles ? *Le Pour & le Contre*, le *Journal Etranger*, auquel il a travaillé, donnent une idée aſſez favorable de ſes talents, en matiere de ſaine & belle Littérature, pour faire croire qu'il eût pu honorer les Lettres, ſans avoir aucun reproche à redouter pour ſa gloire. L'*Hiſtoire générale des Voyages* prouve encore qu'il étoit capable de concevoir des projets avantageux,

& de les remplir avec ſuccès. Quoique cet Ouvrage ne ſoit pas exécuté avec tout le ſoin, tout le diſcernement, & toute la préciſion qu'il exigeoit, une ſeconde Edition, corrigée, & réduite par l'Auteur, auroit pu lui procurer l'honneur d'avoir véritablement travaillé à l'utilité du Public, en lui préſentant, en corps d'Hiſtoire, ce qui ne ſe trouvoit auparavant que dans les Relations éparſes de divers Ecrivains, tant Nationnaux qu'Etrangers.

PRINCE DE BEAUMONT, [*N.* Madame LE] née à Rouen en 1711.

De petits Ouvrages & de très-grands ſuccès, telle a été la deſtinée de cette femme eſtimable, dont les travaux méritent autant d'éloges que de reconnoiſſance. On a traduit, dans preſque toute l'Europe, la plus grande partie de ſes Livres, parce que l'utilité eſt le plus puiſſant reſſort pour réunir tous les ſuffrages. Madame *le Prince de Beaumout* y a d'autant plus de droit, que ſans aucune prétention, elle offre à la Jeuneſſe de quoi s'inſtruire, s'amuſer & ſe former. Ses divers *Magaſins* ſont des ſources fécondes d'où la Religion, l'Hiſtoire, la Morale & les premiers élémens des Sciences coulent comme d'eux-mêmes, & s'inſinuent, ſans effort, dans l'eſprit & dans le cœur des jeunes perſonnes les moins

attentives & les plus dissipées. Elle a surtout l'art de placer l'érudition commune à propos, & de mettre en action, dans des fables ou des historiettes, des principes clairs, & de sages leçons.

On ne sauroit trop applaudir à des motifs si propres à faire rougir nos prétendus grands Ecrivains, qui ont si indignement sacrifié la Religion & les Mœurs au desir de se faire un nom. Il y aura toujours une très-grande différence entre les honneurs décernés, par une Postérité sage, aux plumes vertueuses consacrées à l'amour du bien général, sur-tout dans une partie aussi essentielle que l'éducation de la Jeunesse, & l'atroce célébrité de tant de productions funestes, que le vain appareil du talent ne sera jamais capable de sauver de l'indignation des Siecles moins corrompus que le nôtre.

Outre le *Magasin* des Enfants, ceux des Adolescentes, des Pauvres, Madame *le Prince de Beaumont* a donné encore d'autres Ouvrages, comme les Lettres de Madame du *Montier*, les principes de l'Histoire-Sainte, une Instruction pour les jeunes dames qui entrent dans le monde & se marient, les Mémoires de Madame la Baronne de *Bateville*, &c. productions toujours marquées au même coin

de raiſon, de lumiere & d'utilité.

PRIVAT DE FONTANILLES, né à Taraſcon, publia, en 1750, un Poëme Epique en dix chants, ſous le nom de *Malthe* ou *l'Iſle Adam*, dont la Religion eſt l'action principale. Le ſujet en eſt intéreſſant, le plan régulier, les épiſodes en ſont bien amenés, les moralités naiſſent du ſujet, les comparaiſons ſont juſtes, les images ſouvent heureuſes; malgré cela, le défaut de chaleur, d'élégance, de correction, un grand nombre de vers foibles, durs, proſaïques, la monotonie qui regne dans les couleurs, la ſéchereſſe du pinceau, les fautes contre la Langue & contre le goût, font que ce Poëme n'eſt pas plus lu que le *Childebrand* de *Sainte-Garde*, *la Pucelle* de *Chapelain*, le *Saint-Louis* du P. *le Moine*, *le Moïſe ſauvé* de *Saint-Amand*, l'*Alaric* de *Scudery*, le *Clovis* de *Saint-Didier*, & l'*Iliade* de *la Mote*; tant il eſt vrai que tout dépend de l'excution dans un Poëme Epique! Ce n'eſt pas aſſez d'inventer, de diſpoſer, il faut encore ſavoir exprimer d'une maniere intéreſſante, talent ſans lequel le peu de ſuccès eſt toujours aſſuré.

PUISIEUX, [*Philippe-Florent* DE] Avocat au Parlement de Paris, né à Meaux en 1713. Une vingtaine d'Ouvrages tra-

duits de l'Anglois, n'ont pas été capables de lui faire une réputation. C'eſt peut-être pour avoir mal choiſi ſes Originaux ? Peut-être auſſi parce que ſes Originaux ont trouvé un mauvais Traducteur ?

PUISIEUX, [*Madeleine*, DARSANT DE] femme du précédent, née à Paris, n'a pas traduit, comme M. ſon mari, mais n'a pas eu auſſi le bonheur de faire des Ouvrages qu'on puiſſe traduire. Ils conſiſtent, pour la plupart, dans des Romans dont le défaut principal eſt d'inſpirer un ennui qu'on ne va pas ordinairement chercher dans ces ſortes d'Ecrits. Auſſi ne lit-on plus les ſiens. Celui qui eſt intitulé, *Zamor & Almanzine*, ou *l'Inutilité de l'Eſprit & du bon Sens*, prouve tout au plus que l'Auteur manque de ces deux qualités dont la premiere eſt pourtant indiſpenſable, quand on veut amuſer & inſtruire, & dont la ſeconde doit empêcher d'écrire, quand on ne ſait être agréable ni inſtructif. Prétendre égayer un lecteur, en faiſant dire, par un Sultan, à ſon premier Miniſtre : *taiſez-vous*, *Viſir*, *vous raiſonnez comme un Abbé*; & en faiſant répondre au Viſir : *votre Hauteſſe me fait trop d'honneur*; peindre une Reine, en lui donnant des yeux *qui ne finiſſoient pas*, des

yeux *chargés de tendresse*, des *éternels bras dont elle ne savoit que faire*; ajouter à cela des gentillesses que la plume d'une femme ne devroit jamais laisser échapper ; c'est manquer tout-à-la-fois au costume, à la Langue, & à la décence.

Madame de *Puisieux* a composé un livre de *Caracteres* où, M. *Palissot* prétend qu'elle n'eût pas dû oublier celui de *la Femme Bel-Esprit*; & un livre de *Conseils* où elle auroit pu ajouter celui de se guérir de la demangeaison d'écrire.

PUY, (*Pierre* DU) Conseiller au Parlement, & Garde de la Bibliotheque du Roi, né à Paris en 1578, mort en 1651.

Ses travaux & ses recherches sur l'Histoire de France en ont épargné à ceux qui ont écrit notre Histoire : les Savants font encore cas de son *Traité de la Loi Salique*, de celui *des Régences & Majorités des Rois de France*, & de son *Histoire des Templiers*.

Cet Auteur se rendit utile à l'Etat par ses grandes connoissances, & se signala dans l'Emploi de Garde de la Bibliotheque du Roi, par l'intérêt qu'il prenoit aux Gens de Lettres, auxquels il se faisoit un plaisir de communiquer les Livres & les Manuscrits dont ils avoient besoin. C'est un éloge

qui eſt également dû à M. *Capperonnier*, qui remplit aujourd'hui cette même Charge, qu'on ne donne qu'à des perſonnes d'un vrai mérite.



Q.

QUERLON, (*Anne-Marie* MEUSNIER DE) né à Nantes en 17...

Il a cultivé les Arts, l'Erudition, les Lettres, & l'on peut ajouter que ce n'eſt pas ſans ſuccès : dans chacune des parties où il s'eſt exercé, il s'eſt montré plein de ſagacité, de diſcernement & de goût. On a de lui des Romans moins fades & moins ennuyeux, que la plupart de nos Productions en ce genre, preſque toujours enfantées par la demangeaiſon d'écrire. Il a fait paroître de l'eſprit & de la légéreté dans quelques Ecrits polémiques, traités ſelon les regles d'une critique, auſſi juſte que ſaine. Ses Traductions ſont également fidelles & élégantes, ſur-tout celle du Poëme de *la Peinture*, par M. l'Abbé de *Marſy*, dans laquelle il a ſaiſi & très-bien rendu l'eſprit de l'Original. Dans ſes Notes ſur *Lucrece* & ſur *Phedre*, il a eu l'art de tirer habilement parti de ſes recherches ou de celles des autres, & de les dégager du ton de pédantiſme qui accompagne ordinairement les Commentaires. Enfin, après avoir travaillé à différents

Journaux, il s'est chargé, depuis plusieurs années, de celui qui a pour titre : *Annonces & Affiches de Province*. Cette feuille périodique est très-répandue ; malgré sa briéveté, elle a le mérite d'offrir des analyses exactes, & très-capables de donner une idée des Ouvrages que l'Auteur annonce ; il en fait sentir quelquefois les beautés & les défauts, mais sans s'écarter des bornes qu'il s'est prescrites. On y distingue toujours un style aisé, une finesse de tact, & une sûreté de goût, propres à servir de modele ou de condamnation à certains *Aristarques*, qui s'érigent en Censeurs des Productions d'autrui, sans s'appercevoir que rien n'est d'abord plus digne de censure, que leurs propres Ecrits.

QUESNAY, (*François*) premier Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences, de celle de Londres, de Lyon, &c. né à Merey, près Montfort-l'Amaury, en 1694.

N'eût-il fait que la belle Préface du premier volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, son Nom mériteroit d'être placé à côté de celui de nos habiles Littérateurs. Les personnes qui ont lu son *Essai physique sur l'Economie animale*, conçoivent encore une meilleure idée de ses talents. Dans cet Ouvrage il s'annonce comme profond Moraliste, & excellent

Physicien. Ceux qui veulent connoître l'origine des passions animales, leurs progrès, leurs développements, leur excès & leur contrepoison, y trouveront une sagacité singuliere, qui satisfait l'esprit, quoique les idées, peut-être, n'en soient pas toujours de la derniere évidence; mais si M. *Quesnay* a pu se tromper quelquefois, personne n'est plus fait pour atteindre la vérité, & ses méprises sont de l'espece de celles qui échappent aux lumieres les plus étendues.

Nous ne parlons pas de ses Ouvrages de Médecine; ils ne sont point de notre ressort. Nous ajouterons seulement qu'il a composé plusieurs Articles de l'Encyclopédie, qui font desirer qu'on se fût toujours adressé à des Coopérateurs d'un mérite égal au sien.

QUETANT. (*N.*) Sa célébrité s'est bornée à l'Opéra-comique. On sait que *le Maréchal Ferrant* & *le Maître en Droit*, ont eu quelque succès, sans tirer à conséquence pour le vrai Talent, qui dédaigne de telles Productions, ou qui les éleve au-dessus de leur petite sphere, quand il se mêle de les traiter. Ce qu'il y a d'estimable dans les Pieces de M. *Quetant*, c'est que la gaieté s'y montre autant qu'elle peut, & que la Philosophie n'y paroît jamais.

QUILLET, (*Claude*) né à Chinon en

Touraine, en 1602, mort à Paris en 1661, d'abord Médecin, ensuite Abbé, puis Littérateur, dût à cette derniere qualité une Place de Secrétaire d'Ambassade à Rome, sous le Maréchal d'*Estrées*. De retour d'Italie, il composa un Poëme Latin, dont le titre seul paroîtra singulier, autant que les préceptes en sont chimériques & peu sûrs; il est intitulé *Callipædia*, c'est-à-dire, *l'Art de faire les beaux Garçons*. On sera étonné d'apprendre que le Cardinal *Mazarin* voulut bien en accepter la Dédicace. Il donna même une Abbaye à l'Auteur, qui retrancha, dans une seconde Edition, les traits satyriques qu'il avoit insérés dans la premiere, contre ce Ministre.

Pour revenir à cette étrange *Callipédie*, on peut dire que ce sujet bizarre est traité d'une maniere très-agréable. Le Plan en est très-bien distribué, la Fable y est employée d'une façon heureuse, les Episodes y sont variés & amenés avec art; la versification en est brillante & facile. Tout ce qu'on peut blâmer dans ce Poëme, ce sont des Peintures trop libres, que le sujet amenoit cependant de lui-même, une crédulité absurde sur l'influence des Astres, & quelques incorrections de style que la gêne du metre semble avoir occasionnés. A ces défauts près, qui ne sont pas excusables, on

reconnoît dans ce Poëme quelques empreintes du goût de *Virgile*, & de la maniere de *Lucrece*. Le début est à-peu-près semblable à celui des Géorgiques; l'imitation en est même trop servile. Il est permis, sans doute, de se nourrir du génie des Anciens; mais il faut faire ensorte de pouvoir dire avec *la Fontaine*,

Mon imitation n'est pas un esclavage.

QUINAULT, (*Philippe*) Auditeur en la Chambre des Comptes, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1635, mort en 1688.

Si ses talents poétiques ne peuvent être comparés à ceux des *Corneille*, des *Racine*, des *Moliere*, des *la Fontaine*, des *Boileau*, *&c.* Il a du moins la gloire de pouvoir passer pour le créateur, parmi nous, des Tragédies lyriques, & le meilleur modele de ce genre de Poésie, personne ne lui avoit servi de guide, & personne ne l'a égalé depuis. On eût pu, il est vrai, se passer de cette sorte de Drames, qui offrent tout aux sens, & très-peu de chose à l'esprit & à la raison; mais la difficulté d'y réussir n'en suppose pas moins de génie, quand l'Auteur y a excellé sans aucun secours. Aussi nous ne craignons pas de lui donner une

place parmi les Poëtes qui ont illuſtré le Siecle de *Louis XIV*.

Le talent principal de *Quinault* a été de combiner ſes Pieces de telle maniere, que la fable du Poëme, la diſpoſition des Scenes, l'intérêt de ſes Héros, l'appareil du Spectacle, ſe développent ſans effort, & ſans aucune eſpece de confuſion. Le merveilleux y produit ſur-tout un effet qui étonne & flatte l'imagination, ſans la contraindre & la fatiguer, parce qu'il a ſu le tirer du fonds du ſujet, & en faire uſage avec diſcernement & ſobriété.

On a reproché à ſa verſification trop de molleſſe, ſans faire attention qu'une verſification ſerrée & énergique, auroit été déplacée dans des Drames, dons les ſentiments tendres & efféminés, font le charme principal. Il eſt donc plus coupable, à cet égard, aux yeux de la Morale, qu'aux yeux de la Poéſie. D'ailleurs, il ſavoit s'élever, quand les circonſtances & les Caracteres exigeoient plus de force & d'élévation. Le Couplet de l'Opéra de *Proſerpine*, qui commence par ces mots :

Les ſuperbes Géans armés contre les Dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante, &c.

N'eſt certainement pas foible, non plus que cet autre que chante *Médée* :

Sortez

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle,
Voyez le jour pour le troubler ;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle
Prennent soin de vous rassembler :
Avancez, malheureux Coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma Rivale m'expose à des maux effroyables :
Qu'elle ait part aux tourments qui vous sont destinés ?
Non, les fers impitoyables,
Ne pourront inventer des horreurs comparables,
Aux tourments qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables *.

Nous bornons-là nos citations, en faisant remarquer qu'il seroit aisé d'en trouver quantité d'autres dans les Opéra de *Roland*, d'*Armide*, de *Persée*, &c.

Le défaut plus réel de *Quinault*, est d'être prosaïque. A force de vouloir être na-

* » Ce Couplet vaut mieux, peut-être, dit M. de » *Voltaire*, que toute la *Médée* de *Seneque*, de *Corneille* » & de *Longepierre*, parce qu'il est fort & naturel, har- » monieux & sublime ». Ce jugement fait voir que M. de *Voltaire* n'est pas plus infaillible, ni plus juste, dans ses éloges que dans ses critiques. Comment peut-on mettre treize vers, nous ne disons pas au-dessus, mais en comparaison, de trois Pieces, dont une est restée au Théatre, où elle fait plaisir, & dont les deux autres annoncent plus de talent pour la Poésie, en général, que le meilleur Opéra de *Quinault*.

turel, il tombe dans une ſimplicité froide ou rampante. Le naturel, il eſt vrai, s'énonce ſans effort, quand l'eſprit & le cœur, qui le produiſent par leur accord, ſont profondément pénétrés; mais il n'exclut ni la nobleſſe, ni l'élévation, ni le choix des expreſſions, ni la fineſſe, ni l'élégance des tours. Tout dépend des vrais talents qui le produiſent, & de l'art qui ſait l'embellir. Le morceau que nous venons de citer, n'en ſeroit que plus frappant, s'il étoit auſſi animé par la Poéſie, qu'il l'eſt par la paſſion.

Quinault s'eſt auſſi exercé dans la Tragédie & dans la Comédie: c'eſt même par-là qu'il avoit commencé d'eſſayer ſes talents; mais ſes Tragédies ſont foibles, romaneſques; & de toutes ſes Comédies on n'eſtime guere que la *Mere coquette*, qui effectivement eſt une bonne Piece d'intrigue & une des plus anciennes qui ſoient reſtées au Théatre.

Au reſte, les Détracteurs de *Boileau* lui font un crime des traits qu'il s'eſt permis contre ce Poëte, comme s'ils pouvoient ignorer que *Boileau* n'avoit en vue (ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre par les Notes de ſon Commentateur) que les Tragédies non lyriques de *Quinault*, qui, en effet, ſont toutes médiocres. Mais quand il ſeroit vrai que notre *Horace* ſe fut élevé contre

ſes Poëmes lyriques, on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'y ait dans l'Opéra, comme le dit très-bien M. *Paliſſot*, » un vice radi» cal qui a ſuffi pour indiſpoſer contre lui » les meilleurs Eſprits, tels que *Boileau*, » *Racine*, *la Fontaine*, *Rouſſeau*, *la Bruye*» *re*, &c. Tous ces Grands-Hommes, qui » avoient bien acquis le droit d'être diffici» les, ne pouvoient tolérer que l'on mît au » rang des chef-d'œuvres, des Poëmes ordi» nairement dépourvus de vraiſemblance, » libres des trois unités, & dans leſquels preſ» que toutes les regles de l'art ſont néceſ» ſairement violées. Ce ſpectacle ſi pom» peux, ſi varié, ne préſentoit ſouvent à » leurs yeux qu'un magnifique ennui. Et » véritablement, ſans être taxé de trop de » rigueur, on peut dire, de l'aveu du goût, » que le meilleur des Opéra ne ſera jamais » un excellent Ouvrage. Nous croyons ce» pendant que ce ſpectacle eſt convenable » pour de grandes fêtes, & qu'il eſt même » ſuſceptible de beautés particulieres dont » aucun Ecrivain n'a mieux ſenti que *Qui*» *nault* toutes les eſpeces différentes ; mais, » nous le répétons, il ne faut pas s'étonner » que *Boileau*, ſi exact, ſi ſévere dans ſes » productions, & qu'une étude continuelle » des anciens avoit accoutumé à leur carac» tere de beautés mâles & nerveuſes, ne pût

» se familiariser avec une Poésie presque
» toujours dénuée d'images & de métapho-
» res hardies. D'après cette maniere austere
» de penser, que lui donnoit le sentiment
» de sa propre force, il avoit de la peine à
» regarder *Quinault* comme un grand Poë-
» te, & en cela, il étoit conséquent. « *Mémoires Littér.*



R.

RABELAIS, (*François*) Cordelier, Bénédictin, puis Chanoine, ensuite Médecin, & enfin Curé de Meudon, né à Chinon en 1483, mort en 1553.

On seroit d'abord tenté de croire que sa réputation est plutôt l'effet du caprice de l'esprit humain, que celui d'un mérite réel; il est cependant peu d'Auteurs qui aient conservé une célébrité plus marquée que la sienne : *La Fontaine*, *J. B. Rousseau*, plusieurs bons Esprits, ont eu pour lui une estime particuliere. Mais comment, avec une maniere de s'exprimer, presque toujours insipide, grossiere, dégoûtante & inintelligible, *Rabelais* a-t-il pu passer pour un Ecrivain ingénieux, plaisant, agréable, & rempli d'allusions aussi fines que profondes? La premiere raison qui se présente à ce sujet, est que son Ouvrage dut la plus grande partie de son succès aux anathêmes de la Sorbonne & du Parlement qui le proscrivirent, à cause des obscénités qui y sont répandues; on peut dire ensuite, que les traits satyriques lancés contre les Moines,

ne contribuerent pas peu à le mettre en vogue ; ajoutons que les Hérétiques de son temps, s'empresserent de combler de louanges un Ecrivain qui sembloit s'accorder avec leurs sentiments, du côté de la frénésie à tout blâmer & à se moquer de tout. On étoit alors si peu accoutumé à voir tourner en ridicule les objets les plus graves, à trouver dans les Livres des Satyres aussi mordantes & aussi libres, des entretiens aussi licencieux & aussi orduriers, que la hardiesse, qui enfanta cette singuliere & extravagante production, en grossit le mérite aux yeux mêmes de ceux qui l'eussent condamnée avec sévérité, en conservant leur sang-froid.

Ce coup-d'œil suffit d'abord pour expliquer le principe de la célébrité de l'Histoire de *Pantagruel* & de *Gargantua*.

Nous n'ignorons pas que les Admirateurs de *Rabelais* ont prétendu excuser le défaut de plan, de méthode, de suite, de raison qui se présente à chaque page de son Livre, en croyant trouver dans ses peintures une censure allégorique des mœurs, des usages & des ridicules de son temps ; qu'ils ont vanté avec complaisance certains traits ingénieux qui y pétillent par intervalles ; qu'il n'est pas même jusqu'à son verbiage qui ne leur paroisse mystérieux,

& tendre à des allusions, dont leur sagacité regrette de ne pouvoir expliquer l'objet.

Toutes ces raisons ne sont pas capables de justifier leur enthousiasme. Qu'on suppose que *Rabelais* ait voulu s'envelopper, pour ne point paroître attaquer si directement ce qui aiguisoit son humeur satyrique. Etoit-ce d'un tissu de pensées triviales, de propos obscenes, d'expressions basses, qu'il devoit former le voile destiné à cacher ses allégories ? Etoit-ce dans les transports d'une ivresse plus que cynique, qu'il lui convenoit de faire parler la raison ?

Il est donc à propos de chercher ailleurs que dans le mérite réel de ses Ouvrages, le principe du cours prodigieux qu'ils ont eu ; & pour cela, il faut en revenir à la nature du cœur humain; la gaieté le captive, la malignité a toujours su lui plaire, & la licence n'est pas toujours propre à le révolter, parce qu'elle flatte, en quelque maniere, un fonds de corruption qui en est inséparable. D'ailleurs, une imagination vive, féconde, plaisante, quelqu'inconséquente & vagabonde qu'elle soit, amuse toujours pour le moment; & *Rabelais* seroit actuellement plongé dans l'oubli, s'il n'eût pas passé toutes les bornes, moyen assuré d'entraîner la multitude, & de paroître merveilleux aux Esprits communs.

RACAN, (*Honorat* DE BEUIL, Marquis DE) l'un des premiers reçus de l'Académie Françoise, né à la Roche-Racan, en Touraine, en 1589, mort en 1670.

> *Malherbe* d'un héros peut chanter, les exploits,
> *Racan* chanter *Philis*, les Bergers, & les Bois.
>
> *Art. Poët. ch. 1.*

Ces Vers consacrent, tout-à-la-fois, les louanges de ce Poëte & la juste idée qu'on doit avoir de ses talents. Avant lui, la Poésie pastorale se réduisoit à un jargon plein de fadeur & de mauvais goût : *Racan* est le premier qui ait su faire rendre aux chalumeaux François ces sons doux & naïfs, qui firent autrefois les délices & la gloire de l'Italie. Ses *Bergeries* ont un naturel, une délicatesse, une harmonie, qui en fait retenir avec plaisir la plupart des vers. Il avoit principalement le talent d'exprimer, avec grace, jusques aux plus petites choses: » c'est » en quoi, disoit * *Boileau*, il ressemble » mieux aux Anciens, que j'admire sur» tout par cet endroit; plus les choses sont » seches & mal aisées à dire en vers, plus » elles flattent quand elles sont dites noble» ment, & avec une élégance, qui fait pro» prement la Poésie. «

* Lettre à M. de *Maucroix*.

Cet habile Critique lui reconnoiſſoit encore autant de génie pour réuſſir dans la Poéſie ſublime, que dans la Poéſie ſimple :

Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un *Orphée*,
Entonner en grands Vers *la Diſcorde étouffée*,
Peindre *Bellone en feu, tonnant de toutes parts*,
Et le Belge effrayé fuyant ſur ſes remparts.
Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,
Racan pourroit chanter, au défaut d'un *Homere*.

Les Odes que nous avons de *Racan*, le mettroient même au-deſſus de *Malherbe*, ſi elles avoient autant de pureté & de correction, qu'elles ont d'élévation & d'enthouſiaſme. On eſt fâché, pour ſa gloire, que trop de confiance dans ſa facilité, l'ait jetté dans la négligence ; c'eſt pourquoi *Malherbe* diſoit, que de *Racan* & de *Maynard* on auroit fait un grand Poëte.

En effet, il y a des morceaux dans les Odes de *Racan*, qui ne le cedent point aux plus beaux Vers de *Malherbe* ; telles ſont les deux Strophes que voici :

Que te ſert de chercher les tempêtes de *Mars*,
Pour mourir tout en vie au milieu des haſards,
Où la gloire te mene ?
Cette Mort, qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt toujours que la Mort, qu'avecque moins de peine
L'on trouve en ſon foyer.

Que sert à ces Héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le Soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

1. RACINE, [*Jean*] de l'Académie Françoise, né à la Ferté-Milon en 1639, mort à Paris en 1699.

La Poésie françoise, portée au plus haut point de noblesse, d'élégance, de sentiment & de pureté, a consacré, sans réserve, son Nom à une gloire immortelle.

Le grand *Corneille* sembloit avoir fixé sur lui tous les suffrages, & épuisé l'admiration du Public, par la force, la hauteur & la fécondité de son génie, qui, comme un souffle impétueux, avoit tout fait plier devant lui. *Racine* ne craignit pas de paroître sur la scene, &, prenant une autre route, il se montra bientôt digne de le remplacer : la tendresse, l'harmonie, une connoissance profonde du cœur humain, produisirent, sous sa plume, les mêmes effets. S'il n'a point eu, comme *Corneille*, la gloire de tirer la Tragédie du chaos, de lui imprimer, le premier, ce caractere de noblesse & de dignité qui lui est essentiel, d'en fixer les regles & les beautés parmi nous, on ne peut lui disputer celle de

s'être fait un genre qui lui eſt propre, d'avoir égalé, ſurpaſſé même, à quelques égards, les chef-d'œuvres de ſon Prédéceſſeur. Sa touche n'eſt pas communément auſſi mâle, auſſi énergique, auſſi hardie que celle de *Corneille*; mais elle eſt plus continuement élégante, plus naturelle, plus correcte. Aucun Poëte n'a mieux connu, mieux éprouvé, plus vivement exprimé le ſentiment; ſes vers le reſpirent à chaque phraſe, & ce caractere eſt ſi marqué dans ſes Ouvrages, qu'on peut lui appliquer ce que diſoit *Horace*:

Invenias etiam disjecti membra Poetæ.

Par cette heureuſe facilité d'animer tout ce qu'il dit, par l'heureux talent de parler intimement au cœur, de l'attendrir, de lui faire éprouver, par des charmes auſſi doux que puiſſants, tous les mouvements des paſſions, il s'eſt rendu maître de la Scene tragique, en maniant avec une ſupériorité ſans égale le plus intéreſſant de ſes reſſorts, la pitié. Qu'on parcoure ſes Tragédies; la ſageſſe & la vérité des caracteres, la juſteſſe & l'attention avec laquelle il les ſoutient, le pathétique & la chaleur qui les vivifie, offrent ſans ceſſe des traits qui émeuvent le Spectateur, & lui font

prendre tous les degrés d'intérêt que le Poëte veut lui communiquer.

Le même Génie, si habile à dessiner les caracteres, étoit également supérieur, lorsqu'il s'agissoit de leur donner les couleurs propres à les embellir. Par-tout une Poésie noble, tendre, harmonieuse, toujours conforme aux regles du langage & de la versification, présente des charmes aussi séduisants pour l'oreille, qu'ils l'ont été pour le cœur.

Tous les talents du Poëte tragique semblent s'être réunis dans sa personne. Non-seulement ses Héros conservent les inclinations & les intérêts que l'Histoire leur attribue ; mais encore chaque passion est approfondie dans ses sources, développée avec ses diverses nuances, manifestée par le langage qui lui est propre, sans s'écarter en rien de la Nature. Aucun Poëte n'a mieux connu l'art de tout mettre à sa place, de ne faire dire à ses personnages que ce qu'ils doivent dire, & de régler toujours leurs moindres mouvements sur la nécessité d'agir ; c'est par-là principalement que *Racine* s'est distingué des autres Tragiques.

S'ensuit-il de ces éloges, justement mérités, qu'il soit sans défaut, & qu'il n'ait pas payé le tribut à cette maxime, dont la

vérité eſt auſſi ancienne que le monde, *nemo ex omni parte beatus* ? Si on en croit des Cenſeurs éclairés, il n'a pas conçu aſſez fortement la Tragédie ; il n'a pas mis aſſez d'action dans ſes perſonnages. Ceux qui prétendent que la terreur & la pitié doivent être excitées avec une égale véhémence, déſireroient que le premier de ces mouvements fût, dans ſes Pieces, auſſi vivement traité que le ſecond.

Quoi qu'il en ſoit de ces reproches, dont nous ne diſcuterons point les objets, on ne peut ſe diſpenſer d'avouer que l'amour, trop ſouvent introduit dans ſes Tragédies, en fait languir l'intérêt aux yeux des Spectateurs, qui préferent le plaiſir d'être émus, par l'impétuoſité des grandes paſſions, à celui d'être attendris par des paſſions plus douces. Il eſt vrai qu'il l'a pouſſé quelquefois à un ton d'afféterie capable de défigurer certains caracteres. Les Grecs avoient rejetté cette paſſion comme indigne de la Majeſté de *Melpomene*, & *Racine* en a fait le principal reſſort de ſes Pieces, ce qui leur donne un air de Roman & annonce trop la marche de l'intrigue. Il a banni de la Scene cette noble ſimplicité qu'on eſt forcé d'admirer dans *Sophocle* & *Euripide*. On a beau dire, pour l'excuſer, qu'il falloit ſe prêter au goût de la

Nation pour la galanterie : l'homme de génie ne reçoit des loix que du génie même, ou plutôt, il se sert des ressources de son génie pour tout rappeller aux vrais principes. Celui de *Racine* étoit assez riche pour plaire & intéresser, sans le secours de ce ressort qu'il n'a point employé dans *Athalie*, le chef-d'œuvre des Théatres anciens & modernes ; rien, en effet, de plus simple, de plus sublime, de mieux conduit, & cependant point de sujet plus difficile à traiter. Une preuve que l'amour n'est pas nécessaire pour animer l'intérêt d'une Tragédie, c'est que les Grecs n'en ont pas fait usage. Ils avoient, à la vérité, des objets de culte, des sujets nationaux capables de captiver, d'attacher, d'émouvoir le Spectateur, sans recourir à ce sentiment trop foible pour des Républicains ; mais quand ces sujets leur auroient manqué, ils eussent dédaigné tout ce qui n'étoit pas propre à satisfaire & à soutenir l'élévation de leur ame. En effet, l'amour n'est jamais qu'une foiblesse, quelque part où il se trouve, & faire soupirer des Héros, c'est les réduire au niveau des hommes ordinaires. *Thésée* dans *Corneille*, *Alexandre* dans *Racine*, *Philoctete* dans M. de *Voltaire*, révoltent plus qu'ils n'intéressent.

On dira peut-être que l'amour, dans les

Tragédies, conduisant aux malheurs, aux crimes & aux remords, cesse d'être dangereux & devient un principe fécond pour développer avec succès les différentes impressions dont l'ame humaine est susceptible. Nous répondrons qu'il faut toujours choisir, pour émouvoir le cœur, ce qui peut l'élever & l'agrandir, & non ce qui l'abaisse & l'énerve. L'Histoire fournit assez de révolutions dignes d'occuper la Scene, sans recourir à des intrigues romanesques qui dégradent le Cothurne. Qui doute que *Racine* ne fût encore plus admirable, si ses Pieces étoient plus exemptes de cet amour qui en fait languir l'action ? Ce défaut n'empêche pas néanmoins qu'elles ne soient supérieures, à bien des égards, à celles de *Corneille*, comme l'Enéide est supérieure à l'Iliade, sans que *Virgile* puisse être *regardé* comme un aussi grand génie qu'*Homere*. *Mithridate*, *Phedre*, *Britannicus* ne le cedent point au plus beaux chef-d'œuvres de *Corneille*, & *Athalie* sera toujours placée, par les connoisseurs, au-dessus de *Cinna*. *Corneille* n'a rien non plus de comparable à la Scene où *Phedre* déclare son amour à *Hippolyte*.

Un grand nombre d'Ecrivains se sont consumés en comparaisons entre ces deux Poëtes; le parallele qui nous a paru le mieux

ſaiſi & le plus abrégé, eſt celui de M. l'Abbé d'*Olivet*. Après avoir adopté le mot du Duc de *Bourgogne*, que *Corneille étoit plus homme de génie & Racine plus homme d'eſprit*, » Un Homme de génie, ajoute-» t-il, ne doit rien aux préceptes, & quand » il le voudroit, il ne ſauroit preſque s'en » aider : il ſe paſſe de modeles, & quand » on lui en propoſeroit, peut-être ne ſau-» roit-il en profiter : il eſt déterminé par » une force d'inſtinct à ce qu'il fait & à la » maniere dont il le fait. Voilà *Corneille* » qui ſans modele, ſans guide, trouvant » l'art en lui-même, tire la Tragédie du » chaos où elle étoit parmi nous.

» Un homme d'eſprit étudie l'art : ſes ré-» flexions le préſervent des fautes où peut » conduire un inſtinct aveugle : il eſt riche » de ſon propre fonds, &, avec le ſecours » de l'imitation, maître des richeſſes d'au-» trui. Voilà *Racine*, qui venant après *So-» phocle*, *Euripide*, *Corneille*, ſe forme ſur » leurs différents caracteres ; & ſans être ni » Copiſte, ni Original, partage la gloire des » plus grands Originaux.

» Il eſt vrai que le génie s'éleve où l'eſprit » ne ſauroit atteindre : mais l'eſprit em-» braſſe au-delà de ce qui appartient au gé-» nie. Avec du génie, on ne ſauroit être, » s'il faut dire ainſi, qu'une ſeule choſe.

» *Corneille* n'eſt que Poëte : il ne l'eſt même
» que dans ſes Tragédies, à prendre le mot
» de Poëte dans le ſens d'*Horace* *. *Racine*
» a réuſſi dans la Tragédie, la Comédie,
» l'Ode, l'Epigramme & dans d'autres gen-
» res.

» Ajoutons que le génie, dans la force
» même de l'âge, n'eſt pas de toutes les heu-
» res, & que ſur-tout il craint les appro-
» ches de la vieilleſſe. *Corneille*, dans ſes
» meilleures Pieces, a d'étranges inégali-
» tés, & dans les dernieres, c'eſt un feu
» preſqu'éteint. Au contraire, l'eſprit ne
» dépend pas ſi fort des moments ; il n'a
» preſque ni haut ni bas, & quand il eſt
» dans un corps bien ſain, plus il s'exerce,
» moins il s'uſe. *Racine* n'a point d'inégalité
» marquée : & la derniere de ſes Pieces,
» *Athalie*, eſt ſon chef-d'œuvre. On me
» dira que *Racine* n'eſt point parvenu, com-
» me *Corneille*, juſqu'à une vieilleſſe bien
» avancée. Je l'avoue ; mais que conclure
» delà contre ma derniere obſervation ? Car
» l'âge où *Racine* produiſit *Athalie*, répond
» préciſément à l'âge où *Corneille* produiſit
» *Œdipe* ; &, par conſéquent, la vigueur

* *Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os*
Magna ſonaturum, de nominis hujus honorem.

» d'esprit subsistoit encore toute entiere
» dans *Racine*, quand l'activité du génie
» commençoit à décliner dans *Corneille*.

» Mais de tout ce que j'ai dit, il ne s'en-
» suit pas que *Corneille* manque d'esprit ou
» *Racine* de génie. Ce sont deux qualités
» inséparables dans les grands Poëtes. L'une
» seulement l'emporte dans celui-ci, l'au-
» tre dans celui-là. Or, il s'agissoit de savoir
» par où *Corneille* & *Racine* devoient être
» caractérisés; & après avoir vu ce que
» les Critiques ont pensé sur ce sujet, j'en
» suis revenu au mot de M. le Duc de *Bour-*
» *gogne* «.

Une observation qui a échappé aux Critiques, c'est que, dans tous les Siecles littéraires, la marche de l'esprit humain a toujours été la même dans tous les genres: on a vu constamment le Génie sublime ouvrir la carriere au Génie attendrissant; *Homere* fut suivi de *Virgile*; *Sophocle* *, d'*Euripide*; *Démosthene*, de *Cicéron*; *Corneille*, de *Racine*; *Bourdaloue*, de *Massillon*, &c. On pourroit faire la même remarque pour les Arts qui ont aussi eu le tendre &

* Ces deux Poëtes étoient Contemporains, comme *Corneille* & *Racine* l'ont été parmi nous; mais *Sophocle* avoit fait représenter le plus grand nombre de ses Pieces, avant qu'*Euripide* se produisît sur la Scene.

le moëlleux, après le vigoureux & le sublime.

Le génie de *Racine* a cela de particulier, qu'il savoit se plier à tous les genres, en conservant sa supériorité. On voit qu'il n'a tenu qu'à lui de joindre les lauriers de *Thalie* à ceux de *Melpomene*; aucun Poëte tragique ne s'est exercé dans la Comédie avec autant de succès. M. de *Voltaire* s'est vainement efforcé de donner le même exemple: il y aura toujours loin de l'*Enfant prodigue*, de *Nanine* & de ses autres Comédies, à celle des *Plaideurs*.

Ses Hymnes, ses Cantiques, les chœurs d'*Esther* & d'*Athalie*, sont de nouvelles preuves de l'étendue & de la sublimité de ses talents. Ces morceaux, qu'on admire trop peu dans ses Ouvrages, n'ont pas été éclipsés par les Odes sacrées du grand *Rousseau*.

Si nous l'envisageons comme Prosateur, ses talents brillent avec une nouvelle supériorité. Les Préfaces qu'on a de lui, ses Discours à l'Académie, ses Fragments historiques, tout ce qui est sorti de sa plume porte le caractere du Génie. Ses Lettres contre MM. de Port-Royal, suffiroient pour le mettre au-dessus de l'Auteur des Provinciales, si elles eussent été suivies d'un plus grand nombre d'autres; la raison, l'éloquence, la vigueur, le sel, qui y re-

gnent, firent craindre à ces Messieurs un Adversaire plus redoutable pour eux, que *Pascal* ne l'avoit été aux Jésuites. Ils s'empresserent d'adoucir ses mécontentements, &, par l'entremise de *Boileau*, *Racine* supprima une troisieme Lettre, qu'il se proposoit de donner, à la tête de laquelle il avoit placé une Préface très-mordante, s'il faut en juger par le morceau qu'on nous en a transmis.

Ce Poëte eut un avantage assez commun dans son Siecle, mais bien rare dans le nôtre : les plus célebres Littérateurs s'empresserent de favoriser ses talents. On ne sauroit donner trop d'éloges à *Chapelain* pour avoir, le premier, employé son crédit à lui fournir les moyens de développer son génie *Racine*, encore jeune & inconnu, avoit fait un Ode sur le mariage de *Louis XIV*. Les heureuses dispositions que cet Ouvrage annonçoit dans lui, n'échapperent point à *Chapelain*; malgré ses prétentions, pour le genre lyrique, il voulut en connoître l'Auteur. Dès ce moment, il offrit à *Racine* ses conseils, ses services, & parla si avantageusement de son Ode à M. de *Colbert*, que ce Ministre lui envoya cent louis de la part du Monarque, & peu après le mit sur l'état du Roi pour une pension de six cents livres.

Terminons cet article par une remarque, dont il ſeroit très-utiles aux Jeunes-gens de profiter.

Par quels moyens *Racine* devint-il un ſi excellent Poëte ? Il ne dut ſes progrès, dans la Poéſie, qu'à l'étude des Auteurs Grecs & Latins, qu'il commença par traduire & apprendre par cœur, afin de ſe former le goût, en ſe nourriſſant de leur ſubſtance. D'un autre côté, ſon attention à ne choiſir pour modele que nos meilleurs Ecrivains, forma dans lui cette diction pure, élégante, correcte, harmonieuſe, qui le rend le plus exact & le plus agréable de tous ceux qui ont écrit dans notre langue. A cette ſage conduite, il joignit la plus grande docilité à écouter les critiques de ſes Amis, à ſe régler ſur leurs obſervations, & à bannir de ſes Tragédies les défauts qu'ils y reprenoient : auſſi la *Thébaïde* & *Alexandre*, qui furent ſes premiers eſſais, ont-ils été ſuivis d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Bajazet*, qui, à leur tour, & par les mêmes moyens, furent ſurpaſſés par *Mithridate*, *Phedre*, *Athalie*. *Saint-Evremont*, en relevant les fautes qui lui avoient échappé dans la *Thébaïde* & dans *Alexandre*, contribua encore aux vraies beautés qu'il produiſit dans la ſuite ; & *Boileau*, par ſa ſévérité, le mit dans le cas d'acqué-

rit ce qui manquoit à sa perfection.

Faites-vous des Amis prompts à vous censurer ;
Qu'ils soient de vos Ecrits les confidents sinceres,
Et de tous vos défauts les zélés Adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur :
Mais sachez de l'Ami distinguer le Flatteur,
Tel vous semble applaudir qui vous raille & vous joue ;
Aimez qu'on vous censure & non pas qu'on vous loue.

C'est ainsi que les vrais grands hommes ont la gloire de se former des successeurs, au lieu que tant de louanges, prodiguées si mal à propos aux Jeunes-gens qui commencent, & dont on veut se faire des Panégyristes, ne sont propres qu'à produire des hommes vains & médiocres. Le Public ne voit que trop la preuve de cette vérité.

2. RACINE, [*Louis*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1764, fils du précédent, & héritier d'une grande partie des talents de son pere.

En suivant une autre carriere, il a rappellé la Poésie à son objet primitif : les premiers Vers furent consacrés, chez tous les Peuples, à chanter les Dieux, à célébrer les Mysteres de la Religion. Notre Poëte a eu l'avantage de s'exercer sur une

matiere la plus riche de ſon propre fonds, & il a ſu y répandre toutes les beautés dont elle étoit ſuſceptible. Son *Poëme de la Religion*, eſt un de ces monuments où le talent s'eſt prêté avec ſuccès aux impreſſions du zele. On y découvre, à chaque page, un art ſéduiſant de peindre & d'animer tous les objets, de préſenter à l'imagination les détails de la Phyſique avec toutes les richeſſes de la Poéſie. Ce Poëme eſt d'ailleurs admirable par la juſteſſe du deſſein, la diſpoſition des parties, la vérité des couleurs, & le ton de nobleſſe qui y regne. La ſéchereſſe des matieres abſtraites y diſparoît ſous l'abondance des images; le Théologien y eſt toujours d'accord avec le Poëte, & le Poëte, toujours égal, toujours fécond dans la diverſité des ſujets & dans la maniere de les traiter. Quand il ſe livre à ſon enthouſiaſme, ſa verve offre des traits que nos Poëtes, les plus ſublimes, & l'Auteur même d'*Athalie*, n'auroient pas déſavoués; il a ſur-tout des morceaux dont on ne ſauroit trop apprécier le mérite, en faiſant attention aux difficultés qu'il avoit à vaincre. Peu d'Auteurs ont ſu conduire, auſſi-bien que lui, la marche du récit, & ont auſſi-bien connu le méchaniſme de notre verſification; il ne lui manque qu'un peu plus de nombre & de variété dans

les tours ; car ses Vers tombent presque un à un, deux à deux, sans former cet enchaînement si flatteur dans les Ouvrages de son pere ; par-là, il est tombé dans une monotonie & une sécheresse qui fatigue le Lecteur, malgré son admiration pour les traits intéressants qu'il lui offre assez fréquemment.

Ce défaut est beaucoup plus sensible dans son *Poëme sur la Grace*, Ouvrage justement critiqué, quoiqu'il renferme des beautés estimables. Le Poëte s'y écarte trop souvent de son sujet ; après avoir promis de chanter la Grace, il laisse au Lecteur le soin de la chercher dans le premier Chant, & lorsqu'il la fait paroître dans le second, son apparition est si courte, qu'elle y disparoît, apres une cinquantaine de Vers, pour aller se perdre dans une Controverse aussi peu exacte qu'elle est déplacée ; dans les deux autres Chants, elle est étouffée sous les accessoires. L'Auteur a trop oublié que dans un Poëme, comme dans un Tableau, tout doit se rapporter au personnage principal ; que les figures du second ordre ne doivent avoir d'action, d'attitude & d'énergie, que pour faire ressortir la figure essentielle. *Virgile*, dans ses Géorgiques, s'est bien gardé de tomber dans cet écueil : les Images, les Descriptions, les Episodes, tout se

ſe rapporte au but qu'il s'eſt propoſé, à l'inſtruction du Laboureur.

Un autre défaut du *Poëme de la Grace*, c'eſt d'être proſaïque. Sous prétexte d'être trop exact dans l'expreſſion, le Poëte a dénué ſes Vers de Poéſie. Qu'on ajoute à cela un ton dogmatique, une diction ſeche, hachée, toujours uniforme, & l'on ſera forcé d'avouer que M. *Racine* n'a pas aſſez ſenti la différence des deux ſujets qu'il a voulu traiter.

Quand on conviendroit avec ceux qui ont voulu le juſtifier, que le fonds de ce Poëme eſt ingrat, qu'il prête plus à la diſcuſſion qu'aux images, ce ne ſeroit qu'une raiſon de plus pour prouver qu'il ne falloit pas l'entreprendre. On voit cependant, par certains morceaux, qu'il ne tenoit qu'à l'Auteur de le rèndre intéreſſant; il ne falloit, pour cet effet, qu'écarter des ſubtilités que la Poéſie rejette, que mieux choiſir les Epiſodes, que ſubſtituer le ſentiment à la doctrine. Il eût alors évité deux inconvénients, celui de ſe tromper & d'ennuyer le Lecteur.

M. *Clément* a profité de ces défauts, qui ſont communs à pluſieurs Poëmes didactiques, & les a fait valoir, pour ſoutenir qu'il eſt impoſſible de compoſer en notre langue un bon Poëme de cette eſpece.

Nous ne sommes pas de son sentiment, & nous allons établir nos raisons, ou plutôt combattre les siennes, sans craindre que ce Critique trouve mauvais que nous usions d'un droit dont il a usé lui-même à l'égard de plusieurs Ecrivains.

Seroit-il possible, en effet, que notre langue fût frustrée d'une faculté commune à toutes les autres ? Non-seulement un Poëme didactique n'offre point de difficultés insurmontables dans notre langue, mais encore il est très-peu de sujets qui puissent en détourner un Auteur né avec le génie propre à fournir cette carriere.

M. *Clément* soutient qu'un Poëme doit être écrit pour tous les Lecteurs, & que le Poëme didactique ne sauroit avoir ce mérite, attendu que les termes techniques qu'il faut nécessairement y faire entrer, sont de l'algebre pour les trois quarts & demi des Lecteurs *.

---

* » La Poésie veut bien se charger de donner des pré» ceptes; mais sur des sujets qui soient dignes de son lan» gage, & dans lesquels elle se puisse faire entendre à tout » le monde, sans descendre à des expressions techniques, » qui lui sont étrangeres, & qui sont à peine intelligibles » pour le demi-quart des Lecteurs «. *Observ. critiq. sur le Poëme de la déclamation. p.* 342.

» On ne sauroit trop répéter qu'un Poëme est fait pour » tout le monde, & que son plus grand mérite est d'être lu, » entendu, estimé généralement «. *Observ. crit. sur diff. Poëm. de la Peinture, p.* 418.

Cette assertion seroit juste, si le premier principe étoit vrai, & si les inconvénients qui résultent de la nécessité de faire entrer les termes techniques, tournoient à l'exclusion du Poëme didactique dans notre Littérature. Il est incontestable que le comble du mérite pour tout Ouvrage, est d'être à la portée de tous les Lecteurs ; il s'en faut cependant bien qu'on puisse dire que cette qualité soit nécessaire, & que sans elle tout Ouvrage soit mauvais. Il est des matieres, en Prose comme en Poésie, qui ne sont faites pour intéresser que ceux qui s'y attachent par préférence à toute autre ; & dès que l'Auteur leur présente des lumieres capables de les instruire, on peut assurer qu'il a rempli son objet. Bien plus, on a vu des Poëmes dans presque toutes les Langues, avoir un succès général, quoique l'intelligence n'en fût réservée qu'à un très-petit nombre de Connoisseurs. On sait qu'*Empédocle* fut généralement estimé dans la Grece, pour avoir mis en vers les principes de la Physique, & que son Poëme fut appellé *Divin* : cependant les Esprits qui composoient les différentes classes des Grecs de son temps, n'étoient certainement pas de grands Physiciens. *Lucrece* a suivi les mêmes routes, sans que sa réputation s'en soit moins éten-

due chez les Latins ; les détails dans lesquels il est entré sur la Physique, la Métaphysique & la Morale, n'ont point détourné les Poëtes ses contemporains, & ceux qui l'ont suivi*, de faire les plus grands éloges de son poëme. *Virgile* même ne devoit pas être universellement à la portée des Esprits de son Siecle : ses *Géorgiques* n'en furent pas moins estimées des Romains. Les *Jardins* du P. *Rapin*, le *Prædium rusticum* du P. *Vaniere*, le Poëme de *Scevole de Sainte-Marthe*, sur la maniere d'élever les enfants à la mammelle, celui *de Arte graphicâ* de *Dufresnoy*, celui de l'Abbé de *Marsy* sur le même sujet, l'*anti-Lucrece*, sont regardés comme d'excellents Ouvrages, malgré le fonds des matieres qui est au-dessus du commun des Lecteurs, malgré la Langue dans laquelle ils sont écrits, dont la connoissance est encore plus bornée que celle des matieres. *Boileau* même, dans son *Art Poëtique*, est-il aussi à la portée de tout le monde que dans son Lutrin ? Et le premier de ces deux Poëmes est-il moins estimé, parce que les mots de *Bal-*

---

* *Ovide*, entre autres, dit que les Vers de *Lucrece* ne périront qu'avec l'Univers entier.

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio terras cùm dabit una dies.

lade, de *Sonnet*, de *Triolet*, de *Tercet*, d'*Hémistiche*, *&c.* qu'on y trouve, sont des termes barbares pour une infinité de Lecteurs ?

» Ce qui rend *intraitable* * un Poëme sur » l'Agriculture, dit M. *Clément*, c'est que » notre Langue est absolument seche, peu » nombreuse en expressions, qu'elle man- » que de synonymes, & qu'elle a sur-tout » ces défauts pour rendre les choses rusti- » ques ** «.

Ces défauts ne sont-ils pas exagérés ? Avant que *Balzac* parut, on ne se seroit pas douté que cette Langue fût capable de devenir pleine d'harmonie & de majesté ; les Ouvrages de nos grands Ecrivains ont prouvé, plus qu'il ne faut, qu'elle est capable de s'élever à tout, & de tout enrichir sous une plume habile à la manier.

Dira-t-on » qu'en traitant de l'Agricul- » ture en vers, il n'est pas possible de n'a- » voir pas à parler des *Vaches* & de leur » *lait*, des *Porcs*, des *Vaux*, des *Cavalles*, » des *Etalons*, & qu'aucun de ces termes » ne peut se souffrir dans les vers sérieux ? » qu'on ne peut y faire entrer les mots » d'*engrais*, de *coutre*, d'*arbre fruitier*, de

* Observat. critiq. sur les Georg. de Virg. p. 6.
** *Ibid.* p. 4.

» *vesce*, de *choux*, de *foin*, de *pois*, de
» *chenevieres*, de *noisette*, de tant d'autres
» choses qui ne peuvent pas plus se passer
» d'entrer dans un Poëme sur l'Agricultu-
» re, que dans le ménage de l'homme des
» champs * « ?

Nous répondrons, premiérement, qu'il est très-*possible* de traiter de la plupart de ces choses, sans se servir précisément de ces mêmes mots, comme l'a souvent fait avec succès M. l'Abbé *Delille* **, dans sa Traduction des Géorgiques.

Nous dirons, en second lieu, qu'il est encore très-*possible* de faire un bon Poëme sur l'Agriculture, sans parler de tout ce qui y a rapport. *Virgile* n'a pas tout traité dans ses Géorgiques ; il savoit que le Poëme didactique n'est destiné qu'à rappeller à ceux qui en connoissent la matiere, ce que cette matiere a de plus important, & à exciter ceux qui ne la connoissent pas,

* *Observ. crit. sur les Georg. de Virg.* p. 5 & 6.
** En voici un exemple qui s'offre à notre mémoire. Il s'agit des ravages de la peste :

Tout meurt dans le bercail ; dans les champs tout périt :
L'Agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;
La Génisse languit dans un verd pâturage ;
Le Chien, si caressant, expire dans la rage,
Et d'une horrible toux les accès violents
Etouffent l'*animal qui s'engraisse de glands.*

à en prendre une idée. *Boileau*, dans son Art poétique, a passé sous silence une infinité d'objets qui sont néanmoins partie d'une poétique ; delà vient qu'en parlant de la Tragédie, il n'entre dans aucun détail sur la division des pieces en Actes, des Actes en Scenes, sur l'exposition, l'intrigue, le dialogue, les surprises, la catastrophe. D'ailleurs, la Poésie n'a-t-elle pas ses privileges ? Son premier talent est de tout embellir, & son devoir, de rejetter ce qui est indigne de son pinceau. Le bon sens avoit dicté ce principe à *Horace*,

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

Quoique tout ce qui peut être vu puisse être peint, ce n'est pas à dire qu'il soit destiné à former un tableau ; un Peintre habile s'attache à ce qui peut plaire, & écarte avec soin tous les objets propres à défigurer son ouvrage.

On peut aller plus loin, & ce ne sera pas un paradoxe que de soutenir qu'il est très-*possible* que les termes le plus en usage parmi le Peuple, perdent leur trivialité entre les mains d'un Ecrivain assez courageux pour secouer le préjugé, & assez habile pour subjuguer la langue, en ennoblissant des expressions qui seroient basses

ſous la plume d'un homme ordinaire. Un mot néceſſaire dans le diſcours, n'eſt jamais bas, ou ceſſe de l'être quand il eſt placé à propos. *Patris* s'eſt ſervi, ſans révolter, du terme de *fumier* dans ſa célebre Epigramme :

. . . .
Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien,
Je ſuis ſur mon fumier, comme toi ſur le tien,

La nobleſſe du Prologue d'*Eſther* n'eſt point déparée par l'uſage du mot *pavé*:

Tu le vois tous les jours devant toi proſterné,
Humilier ce front de ſplendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'auguſtes exemples.
Baiſer avec reſpect le pavé de tes Temples

La deſcription de l'âge d'or, par *Boileau*, ne ceſſe pas d'être poétique pour admettre les termes de *bled*, de *bœuf*, de *vigne*, de *grappes*, de *lait* :

Hélas! avant ce jour qui perdit nos neveux,
Tous les plaiſirs couroient au devant de ſes vœux.
La faim, aux animaux, ne faiſoit point la guerre;
Le bled, pour ſe donner ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit pas qu'un bœuf, preſſé par l'aiguillon,
Traçât, d'un pas tardif, un pénible ſillon;
La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans les plaines.

Ceux de *Poule* & de *Perdrix* ne bleſſent

ni le goût, ni l'oreille, dans ces vers de M. *Gaillard* :

> Voyez la Poule active ou l'agile Perdrix,
> Sous son aîle inquiete assemblant ses petits,
> Habile à les conduire, ardente à les défendre,
> Craignant tout, bravant tout, &c.

Enfin, *Corneille*, *Despréaux*, *Racine*, ont fait plus que *Tibere** ; non-seulement ils ont donné le droit de bourgeoisie à des expressions ignobles dans leur temps, mais on peut dire encore qu'ils leur ont donné des Lettres de Noblesse. Nous pourrions en citer cent exemples : les gens instruits y suppléeront.

Qu'on se récrie, après cela, sur la bizarrerie de la langue Françoise, qu'on l'accuse d'une délicatesse outrée ; on ne prouvera autre chose, si ce n'est que certains mots ne sont réputés bas & ignobles, que parce qu'ils n'ont pas été employés par de grands Poëtes. Mais supposons encore qu'il fût impossible de faire usage de certains

---

* *Tibere*, s'étant servi de quelques expressions, peu conformes à la pureté du langage, voulut s'en excuser, en disant, que si les mots, dont il s'étoit servi, n'étoient pas Latins, ils pouvoient le devenir, par la raison même qu'il en avoit fait usage. *Vous pouvez bien*, CÉSAR, lui répondit *Pomponius-Marcellus*, *donner le droit de Bourgeoisie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

termes, les périphrases & les métaphores ne peuvent-elles pas suppléer au défaut de l'expression littérale ? Sans nommer le *briquet* & la *pierre à fusil*, l'Auteur du Lutrin les a très-justement exprimés :

Et du sein d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jallir un feu qui petille en sortant.

La *poudre à canon*, & les *canons* eux-mêmes, ne sont pas moins bien exprimés dans ces Vers du même Poëte :

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.
Affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.

Le *sabre* & la *bale* ne sont-ils pas bien caractérisés dans ces Vers de M. de *Voltaire* ?

Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirants, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris, &c.

Le même Poëte n'a pas eu besoin d'employer le nom de *Ramoneur de cheminée*, quand il a dit :

J'estime plus ces honnêtes enfants,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement essuie
Ces longs canaux, engorgés par la suie.

Tant d'exemples sont des preuves con-

vaincantes que le Poëme didactique eſt autant le patrimoine de notre langue, que celui de toute autre. Faites un Poëme ſur la Peinture, la Déclamation, l'Art de la Chaſſe, l'Art de la Guerre, &c. ; ayez un génie vraiment poétique, & vous rendrez heureuſement chaque terme pour exprimer chaque objet, & vous traiterez les choſes les plus difficiles d'une maniere auſſi claire que poétique. Voyez le beau morceau du *Poëme de la Religion*, ſur la formation des fleuves & des rivieres, vous y trouverez une deſcription des plus pompeuſes, des plus nettes, ſans que les difficultés aient pu rallentir la marche du génie qui les a ſubjugués. Ce Poëme offre pluſieurs autres morceaux, qui ſont de nouvelles preuves de ce que nous avons avancé. Si M. *Racine*, celui de tous nos Poëtes qui, après ſon pere, a le mieux connu le méchaniſme de notre langue, ſe fût abandonné à ſon génie dans le *Poëme de la Grace*, au lieu de s'engager dans des diſcuſſions déplacées, cet Ouvrage eût été un nouveau modele de Poéſie didactique, & la réponſe la plus complette à toutes les objections contre ce genre de Poéſie.

Comme ſon illuſtre pere, M. *Racine* a eu le mérite d'écrire en proſe avec autant d'élégance que de pureté. Ses *Réflexions*

ſur la Poéſie, où pluſieurs Auteurs ont ſouvent puiſé, ſans s'en vanter, annoncent un Homme profond dans la Littérature; on deſireroit ſeulement qu'il eût été moins prolixe dans cet Ouvrage, défaut qu'il n'a pas évité non plus dans ſes *Remarques ſur les Tragédies* de ſon pere, ni dans les *Mémoires* qu'il a publiés, pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vie de cet illuſtre Poëte.

1. RAPIN, [*Nicolas*] Grand-Prévôt des Maréchaux, né à Fontenai-le-Comte, mort à Poitiers en 1609, âgé de 60 ans, & ſelon quelques Auteurs, de 74; Poëte Latin & François, plus connu par la part qu'il eut à la *Satyre Ménippée*, que par ſes Ouvrages, qu'on ne lit plus. Il compoſa lui-même ſon Epitaphe, où il fait alluſion à la Charge de Grand-Prévôt, qu'*Henri III* lui avoit donnée, en reconnoiſſance de ce qu'il avoit refuſé d'embraſſer le parti des Ligueurs, qui le chaſſerent de Paris pour cette raiſon.

Tandem Rapinus hîc quieſcit, ille qui
Nunquam quievit, ut quies eſſet bonis;
Impunè nunc graſſentur & fur & latro.
Muſæ ad ſepulchrum Gallicæ & Latinæ gemant.

La tournure & l'expreſſion de cette Epitaphe peuvent donner une idée des talents & de la modeſtie de l'Auteur, auſſi-bien

que du ton du Siecle où il écrivoit.

Au reste, ce Poëte est le premier qui ait tenté d'introduire dans notre Poésie les vers blancs ou sans rime. Son exemple a eu peu d'imitateurs. Il faut convenir que la rime est souvent gênante pour les Poëtes ; mais puisqu'elle n'empêche pas que nous ne soyons inondés de mauvais vers, que seroit-ce si l'on diminuoit les difficultés ?

2. RAPIN, [*René*] Jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687. Celui-ci est un des plus grands Littérateurs & un des meilleurs Poëtes Latins qu'ait produit notre Nation. Les Savants du dernier Siecle, qui valoient bien ceux du nôtre, ont regardé son Poëme des *Jardins* comme une production digne du temps d'*Auguste*. *Virgile*, dans ses Géorgiques, avoit laissé à d'autres Poëtes le soin de développer cette agréable partie de l'Agriculture :

Verum hæc ipse equidem, spatiis inclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo.
Georg. Lib. 4.

Le P. *Rapin* prit sur lui de traiter ce sujet, & il l'a fait avec une supériorité de talent qui prouve la beauté de son génie. » Il n'est point inférieur à *Virgile*, dit » l'Abbé *Desfontaines*, pour l'élégance &

» la pureté du langage, pour l'esprit & les » graces qui y regnent «. Ce Journaliste ajoute encore, en parlant du même Poëme, que » l'agrément des descriptions y » fait disparoître la sécheresse des préceptes, » & que l'imagination du Poëte y fait dé» lasser le Lecteur par des fables qui, quoi» que très-fréquentes, sont presque tou» jours riantes & bien choisies. Plus fleuri, » plus gai, plus amusant que l'Auteur des » Géorgiques, il en a la précision, & quel» quefois même l'élévation & la force «. L'élégant Traducteur de *Virgile* étoit bien capable de juger du mérite du Poëte qui a le plus approché de ce même Original, dont personne n'a mieux senti ni mieux rendu que lui toutes les beautés. Les autres Poésies du P. *Rapin* ne sont pas aussi estimées que ses *Jardins*, mais elles portent l'empreinte du même génie. Ses *Eglogues*, sur-tout, lui donnent un nouveau trait de ressemblance avec le Chantre de Mantoue, & peuvent trouver place à côté des *Bucoliques*.

Qu'on vienne nous dire, après cela, qu'il est impossible de bien écrire dans une langue morte, parce que nous sommes hors d'état d'en connoître le méchanisme & toutes les finesses. Comment ont appris leur langue M. de *Voltaire*, le Propaga-

teur de ce paradoxe, & M. d'*Alembert*, qui ſemble ſe faire une loi de ne penſer que d'après ce Poëte ? N'eſt-ce pas encore plus dans la lecture des bons Auteurs, que dans la converſation & le commerce de la ſociété ? Les heureuſes diſpoſitions de l'eſprit, jointes à une étude conſtante, ne ſont-elles pas capables de vivifier une Langue qui n'eſt morte que pour ceux qui la négligent ? Or, c'eſt ainſi que les *Rapin*, les *Vaniere*, les *Coſſart*, les *Sautel*, les *Fraguier*, les *Huet*, les *Santeuil*, les *Jouvenci*, les *Brotier*, &c. ſont parvenus à ſe rendre la langue Latine familiere, à ſe pénétrer de ſon génie, & à acquérir la facilité de l'écrire avec ſuccès. D'ailleurs, quelque vivante que ſoit notre Langue pour la plupart de nos mauvais Ecrivains, le grand uſage qu'ils ſont à portée d'en avoir, a-t-il pu les garantir des vices de ſtyle, & de la médiocrité qui caractériſe toutes leurs productions ? Preuve qu'il eſt indifférent, pour les eſprits bornés, qu'une Langue ſoit vivante, comme il l'eſt pour les vrais Génies qu'elle ſoit morte. Il ne ſauroit donc ſubſiſter d'autre difficulté que celle de la prononciation ; & que fait la prononciation lorſqu'il s'agit de compoſer des Livres ? *Ménage* prononçoit l'Italien d'une maniere ridicule, parce qu'il l'avoit appris ſans maî-

tre, & qu'il n'avoit jamais été en Italie ; il a pourtant fait des vers Italiens, qui, de l'aveu de tout le monde, n'auroient pas été désavoués par les meilleurs Poëtes d'Italie, & que M. de *Voltaire* * lui-même trouve fort supérieurs aux vers François que nous avons de cet Auteur. La Langue Italienne étoit néanmoins pour *Ménage* une Langue aussi morte que la Grecque & la Latine, dans lesquelles il écrivit également. N'avons-nous pas une infinité de Gens de Lettres qui ont appris l'Anglois, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, par le seul secours des Livres ? N'en voit-on pas plusieurs parmi eux qui écrivent assez correctement dans ces Langues étrangeres, en convenant eux-mêmes qu'il leur seroit difficile de les parler supportablement, à cause de la prononciation, dont ils n'ont aucune habitude ? De plus, n'avons-nous pas vu paroître dans notre Siecle des Ouvrages agréablement écrits en style marotique, & même dans le style du treizieme & quatorzieme Siecles, quoi-

* » *Ménage*, dit-il, dans le *Siecle de Louis XIV*, a » prouvé qu'il est plus aisé de faire des Vers en Italien » qu'en François. Ses Vers Italiens sont estimés même en » Italie, & notre langue doit beaucoup à ses recherches. Il » étoit savant en plus d'un genre «.

que les façons de s'exprimer d'alors ſoient, pour ainſi dire, totalement étrangeres & mortes pour nous ? Il eſt donc inconteſtable que M. de *Voltaire*, & ceux qui ſont de ſon avis, n'auroient pas dû chercher a dérober à notre Nation un genre de gloire pour lequel ils ne ſont pas nés ſans doute, mais que d'autres Littérateurs ont ſu nous procurer par des travaux qui auront toujours leur prix, malgré leurs déciſions.

Au mérite de la Poéſie Latine, le P. *Rapin* a joint celui d'écrire avec pureté & avec goût dans ſa propre Langue. Ses *Reflexions ſur l'Eloquence*, celles *ſur la Poéſie*, ſes *Inſtructions pour l'Hiſtoire* ſur-tout, ſont des Productions didactiques auſſi diſtinguées par la préciſion & la netteté du ſtyle, que par la ſagacité des obſervations & la ſolidité des préceptes. De tels Ouvrages devroient être le Code des Orateurs & des Poëtes. Les Rhétoriques & les Poétiques publiées dans ce Siecle ne ſont guere que de longues amplifications des Penſées judicieuſes du P. *Rapin*. L'Abbé *Mallet*, qui a fondu la plus grande partie de ſes Réflexions dans les *Principes pour la lecture des Orateurs*, & dans les *Principes pour la lecture des Poëtes*, auroit dû, par reconnoiſſance, en faire hommage à l'Auteur. Il eſt d'autant plus répréhenſible de

ne l'avoir pas fait, qu'il a produit, de son propre fonds, des Réflexions, dignes du P. *Rapin* lui-même; ses *Principes*, pour le dire en passant, peuvent être regardés comme les deux meilleurs Ouvrages didactiques de ce Siecle, si l'on en excepte peut-être ceux de M. l'Abbé *Batteux*.

Après s'être exercé dans la Littérarure, le P. *Rapin* s'appliquoit, avec le même succès, aux Ouvrages de piété. La même plume, qui a si bien tracé le parallele d'*Homere* & de *Virgile*, de *Démosthenes* & de *Cicéron*, de *Platon* & d'*Aristote*, de *Thucydide* & de *Tite-Live*, nous a laissé un Livre très-estimé sur la *Vie des Prédestinés*. Cet Ecrivain laborieux travailloit alternativement sur des sujets de Religion, ce qui faisoit dire à l'Abbé de la *Chambre*, *que ce Jésuite servoit Dieu & le monde par semestre*.

3. RAPIN THOYRAS, [*Paul*] né à Castres en 1661, mort à Wezel en 1725.

Si son *Histoire d'Angleterre* n'étoit pas si partiale, elle seroit peut-être la meilleure qui ait été faite, sans excepter celle de M. *Hume*. Le style en est clair & rapide, les faits y sont bien présentés, les principes des actions démêlés avec pénétration, mais pas toujours avec vérité, quand il s'agit

de certains événements où l'Esprit de secte domine ses lumieres.

RAYNAL, [*N.* l'Abbé] né à Saint-Géniés, Diocese de Rhodez, des Académies de Londres & de Berlin ; Ecrivain plus ingénieux que solide dans un genre où la solidité, sur-tout celle qui porte au vrai, doit être préférée à toute autre chose. L'*Histoire du Parlement d'Angleterre* & celle du *Stathouderat*, ressemblent à ces portraits où la vérité est sacrifiée au coloris, ou plutôt à ces étoffes dont la broderie couvre le fond. Sa maniere de présenter les événements, n'est point un récit, c'est une déclamation, un amas d'antitheses, un enchaînement de pensées symétriques, une collection de jolis tableaux, qui caractérisent bien plus le pinceau académique, que les vigoureux crayons de la Muse de l'Histoire. Si cependant le brillant de l'esprit, la fécondité de l'imagination, l'élégance du dessein, peuvent excuser ces défauts, personne n'aura plus de droit à l'indulgence que M. l'Abbé *Raynal*. Cette indulgence ne doit pas tirer à conséquence. Il ne faut jamais oublier que le genre historique exclut les ornements recherchés, que le naturel, une noble simplicité, la chaleur du style, & avant tout le discernement & l'amour de la vérité, sont les seu-

les qualités qu'il admet ; & que, sans cela, on ne doit jamais prétendre au titre d'Historien. Ce n'a peut-être pas été l'intention de M. *Raynal* ; c'est pourquoi nous regarderons ces deux Histoires comme une source d'amusement pour le Lecteur, en le prémunissant toutefois contre les dangers de la séduction.

RAYNAUD, [*Théophile*] Jésuite, mort à Lyon, en 1663, âgé de 79 ans.

Auteur singulier, qui n'a écrit que sur des sujets singuliers, & dont les Ouvrages, en vingt volumes in-folio, conduisirent *Boissat*, son Libraire, à l'Hôpital, fin aujourd'hui plus ordinaire aux Auteurs qu'aux Libraires.

REBOULET, [*Simon*] né à Avignon en 1687, mort dans la même ville en 1725.

Son *Histoire de Louis XIV*, toute médiocre qu'elle est, n'a pas laissé d'avoir beaucoup de cours, parce que nous n'en avons pas encore de meilleure. Cette Histoire, quant au fond, n'est, pour ainsi dire, qu'un Extrait des Gazettes du temps. L'Auteur paroît avoir eu trop de confiance dans les Libelles imprimés chez les Etrangers, vrai moyen de débiter des erreurs. On ne peut, en puisant dans de pareilles sources, que former péniblement

un tiſſu de faits décharnés, ou propres à fatiguer le Lecteur, qui aime à trouver dans un Hiſtorien, un homme inſtruit & capable de ſuppléer, par ſa ſagacité, aux obſcurités que les Faiſeurs de Mémoires ont répandus ſur certains événements. Le ſtyle de ſa narration ne contribue point à en faire oublier les défauts; il eſt ſec, quelquefois embarraſſé, & ſouvent inégal.

Il faut être d'une extrême indulgence, ou peu attentif à obſerver le mérite d'un Ouvrage pour aſſurer, comme l'a fait l'Auteur du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique*, que cette *Hiſtoire de Louis XIV*, *mérite en général de ſatisfaire les Gens de goût*. Le goût eſt plus difficile à contenter: il exige de l'ordre, de la clarté, de la méthode; il demande de la chaleur & de l'intérêt dans l'expoſition des faits, du diſcernement dans le choix des autorités, & une nobleſſe d'expreſſion, aſſortie aux événements qu'on raconte: or, c'eſt ce que M. *Reboulet* a preſqu'entiérement négligé.

Il eſt auſſi peu cenſé au Lexicographe de dire, en ſe contrariant, que ce même Ouvrage *ſeroit plus digne des Gens de goût, ſi quelque homme inſtruit vouloit le corriger ſur l'Hiſtoire du Siecle de Louis XIV, de M. de Voltaire.* Ne ſeroit-il pas néceſſaire,

avant toutes choses, que le *Siecle de Louis XIV*, qu'on propose pour modele, fût corrigé par un homme instruit, véridique, & sur-tout, moins facile à débiter de petites anecdotes, hasardées, soit pour appuyer le systême de l'Auteur, soit pour réveiller la curiosité de petits Esprits qui adoptent bonnement tout ce qu'on leur présente, pour peu qu'ils trouvent un air de singularité dans les choses, & un ton de hardiesse dans la maniere de les énoncer?

M. *Reboulet* a donné encore deux Histoires, celle de *Clément XI*, remplie des mêmes défauts que nous venons de remarquer, celle de la *Congrégation des Filles de l'Enfance*, plus légérement écrite, mais trop chargée de détails, & trop abondante en petits faits, dont la plupart sont douteux.

REGANHAC, [*Geraud* VALET DE] de l'Académie des Jeux Floraux, né à Chaors en 1719.

Les Académies des Provinces ont souvent couronné ses talents pour la Poésie, ce qui ne donneroit pas le droit de les regarder comme supérieurs, si ses autres Ouvrages ne prouvoient pas plus, en leur faveur que ses lauriers. Le genre, auquel il s'est le plus particuliérement attaché, est la Poésie lyrique; & par le feu, la ver-

ve & la nobleſſe, qui regnent dans ſes Odes, on voit qu'il eſt né Poëte, il ne lui manque qu'un peu plus de goût, & ce je ne ſais quoi, qu'on ne peut puiſer que dans la Capitale.

REGNARD, [*Jean-François*] né à Paris en 1647, mort en 1709; le meilleur de nos Poëtes Comiques, après *Moliere*, en ce qu'il a le plus approché du génie de ce grand Homme. On voit, par la plupart de ſes Pieces & ſur-tout par celle du *Joueur*, qu'il auroit pu égaler plus ſouvent ſon modele, ſi une vie trop diſſipée, des voyages très-longs & très-fréquents, n'euſſent nui à la perfection de ſes talents.

Ce n'eſt que par une application conſtante, par une continuité non interrompue de travaux, dans le même genre, qu'on peut développer les dons qu'on a reçus de la Nature, pour y réuſſir. *Regnard* s'eſt comporté d'une maniere toute oppoſée. Tantôt Eſclave à Alger, tantôt Voyageur en Laponie, il abandonnoit l'étude & la compoſition, & n'y revenoit que par l'impulſion de ſon génie qui le forçoit, en quelque maniere, à produire contre ſon intention. Malgré ce genre de vie, il eſt étonnant qu'il ſoit ſortit de ſa plume, tant de Pieces dignes de reſter au Théatre, & qu'on revoit toujours avec plaiſir : telles

sont *le Joueur*, *le Distrait*, *les Menechmes*, *le Légataire Universel*, *les Folies Amoureuses*, *Démocrite*, *la Serenade* & *le Retour imprévu.* Le *Joueur*, par-dessus toutes, est une Comédie, dont le principal Caractere & ses accessoires sont dessinés & rendus avec autant de finesse, que de fidélité. Une imagination vive & gaie, un bon sens exquis, une connoissance bien entendue du Théatre, le naturel du dialogue, un art admirable de saisir les ridicules & de les peindre dans leur jour le plus brillant, la rendront toujours digne d'être proposée pour modele.

Dans les Pieces d'intrigue, *Regnard* est supérieur à tous ceux qui l'ont suivi. Personne n'a su mieux manier un sujet, le conduire, & le terminer par un dénouement agréable & piquant. S'il avoit eu soin d'unir la morale à la force comique, de suivre les regles indispensables de la Comédie, destinée par son institution à instruire & à corriger, de donner aux travers qu'il expose les couleurs qui en font sentir & détester la difformité, de punir sur la Scene les Personnages vicieux qu'il y introduit, en un mot, de travailler à rendre les hommes meilleurs, autant qu'il s'applique à les amuser, il est certain qu'il auroit droit de prétendre à une gloire plus brillante

brillante & plus ſolide, que celle dont il eſt en poſſeſſion.

Il ne faut pas conclure cependant de ce reproche, que nos Comédies froides & ſentencieuſes ſoient préférables aux ſiennes. Ce n'eſt point par des déclamations inſipides, par un étalage de morale empoulée, giganteſque, par des tableaux d'un coloris auſſi forcé que dégoûtant, par des ſentiments alembiqués, par une Métaphyſique qu'inteſſenciée & confuſe, par des maximes paraſites, jettées au haſard & avec affectation, que nos prétendus Comiques pourront ſe flatter d'égaler les Grands-hommes, en prennant une route oppoſée à celle qui les a conduits au ſuccès. Il n'eſt pas poſſible qu'ils ſe diſſimulent leurs mépriſes, à la vue de l'oubli où ſont tombées & où tombent tous les jours quantité de de Pieces applaudies d'abord avec enthouſiaſme, & rejettées enſuite avec dégoût; tant la réflexion & le retour des vrais principes ſont ennemis des productions contraires à la raiſon & au bon goût! Le bizarre peut ſéduire un moment, mais ſon triomphe eſt court, & on mépriſe ce qu'on avoit d'abord goûté, à proportion de la honte qu'inſpirent les travers, qui avoient ſu en impoſer.

On a de *Regnard*, quelques petits Ou-

vrages en prose, dont le *Voyage de Laponie* est le plus piquant, par les détails curieux qu'il renferme & la maniere dont ils sont racontés ; l'Auteur y paroît cependant trop crédule, à certains égards, & observateur peu judicieux.

REGNIER, [*Mathurin*] né à Chartres en 1573, mort à Rouen en 1613.

Si l'on fait attention que de son temps les premiers principes du goût étoient ignorés & la langue encore informe, on aura plus d'indulgence à lui pardonner les incorrections, les rudesses, les mauvaises plaisanteries qu'on trouve dans ses Satyres, & on lui saura gré de la vigueur qu'il a mise dans ses tableaux, des saillies agréables qui ont échappé à sa plume, de l'heureuse naïveté avec laquelle il a attaqué le vice & poursuivi les vicieux : Plusieurs de ses vers peuvent encore passer pour originaux, & il a plusieurs traits qui n'ont point vieilli. On ne doit pas avoir la même indulgence pour les licences cyniques, qu'il s'est permises, qu'aucunes raisons ne sont capables de justifier. Ce ne sera jamais par des peintures lascives, par des expressions libertines, par des injures grossieres, par le langage crapuleux de la débauche, qu'on pourra se promettre de réformer les hommes & de venger les

mœurs. *Regnier* a été beaucoup trop loin à cet égard, & *Boileau*, a eu raiſon d'ajouter, après avoir donné à ſes talents les éloges qu'ils méritent,

> Heureux! ſi ſes Diſcours, craints du chaſte Lecteur,
> Ne ſe ſentoient des lieux que fréquentoit l'Auteur,
> Et, ſi du ſon hardi de ſes Rimes cyniques,
> Il n'alarmoit ſouvent les oreilles pudiques!

REGNIER DES-MARAIS, [*François-Séraphin*] Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, & membre de celle de *la Cruſca* de Florence, né à Paris en 1632, mort dans la même Ville en 1713.

Quoiqu'il ſe ſoit exercé dans preſque tous les genres & dans preſque toutes les Langues, ſes ſuccès ont été médiocres, par cette raiſon déciſive, que l'eſprit ne peut que perdre & le talent s'affoiblir, quand on voltige trop légérement d'objet en objet Cette démangeaiſon de tout effleurer n'aboutit jamais qu'à de minces productions. Les Italiens cependant font beaucoup de cas de ſa Traduction en vers des Odes d'Anacréon, écrite en leur Langue. Il n'a pas été auſſi heureux du côté de la Poéſie françoiſe; ſes Eglogues, ſes Elégies, ſes Sonnets, ſes Odes, &c. ſont communément foibles, & quelques Vers pleins de naturel ne ſont pas capables d'en racheter la médiocrité. Il en eſt de même

de ses Poésies Latines & Espagnoles qui même leur sont inférieures. Sa prose n'est guere plus estimable ; il faut cependant convenir que sa Traduction de la *Perfection Chrétienne de Rodrigués*, se fait lire avec plaisir, & que sa *Grammaire Françoise* est assez bien raisonnée ; on trouve dans ce dernier Ouvrage ce qu'on a écrit, depuis lui, de plus juste sur notre Langue.

REMOND DE SAINT-MARD (*Toussaint*) né à Paris en 1682, mort dans la même Ville en 1757, est un des Auteurs qui font honneur par leur esprit à notre Littérature. Les *Dialogues des Dieux*, qui forment le premier volume de ses *Œuvres*, sont pleins de délicatesse & de gaieté, dans le goût de *Lucien* ; chaque Dialogue est une excellente Scene de Comédie, qui renferme une moralité ingénieusement enveloppée, mais quelquefois trop subtile. Ses *Lettres Galantes & Philosophiques*, qui forment les deuxieme & troisieme volumes, ont été écrites pour être mises au jour ; c'est par cette raison qu'on n'y trouve point ce ton de franchise, de naturel & de facilité, qui fait l'ame & l'agrément du style épistolaire. L'Auteur auroit mieux fait de composer des Traités, que d'imaginer un commerce chimerique, dont le Lecteur n'est jamais la dupe ; ces Traités

auroient eu le mérite de contenir d'excellentes choses, qui sont déplacées dans ses Lettres. M. *Remond de Saint-Mard*, a composé aussi une Poétique, mais de ces Poétiques arbitraires, qui dérogeant aux vrais principes, ne laissent voir que les idées de l'Auteur : contre lesquelles le bon goût doit se tenir sagement en garde. Cet Ouvrage, d'ailleurs, est écrit d'un style affecté, qui déprécie ce qu'il y a de bon. Le Poëme de *la Sagesse*, qu'on a faussement attribué aux Marquis de *la Fare*, ne répond point au mérite des autres productions de M. *Remond*, & sans quelques Vers heureux, nous dirions qu'il eût été plus sage de ne pas le mettre au jour.

RESNEL, (*Jean-François* DU BELLAY DU) Abbé, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Rouen, en 1692, mort à Paris en 1761.

Ses Traductions en Vers, de l'*Essai* de *Pope* sur l'Homme, & de celui du même Auteur sur *la Critique*, font juger qu'il étoit capable de produire d'excellents ouvrages par lui-même, s'il se fût moins défié de ses talents. Il est quelquefois à la vérité, inférieur à son Original, mais il a, en revanche, des morceaux où il le surpasse, en donnant de la force, de la grace, de la noblesse à certains détails minutieux, que

le génie Anglois peut admettre, mais que celui de notre Nation eût rejettés, sans ce secours. Après tout, M. l'Abbé *du Resnel*, n'en est que plus estimable de s'être borné à traduire, s'il se sentoit d'ailleurs trop foible pour créer sur son propre fonds. Il est de certains Esprits qui exigent des objets présents pour les animer & les féconder, & tels de nos Poëtes modernes, qui ont cru se faire un nom, en ne voulant rien devoir aux autres, n'ont fait que mieux sentir leur foiblesse par la médiocrité de leurs productions. *Sumite materiam vestris qui scribitis æquam viribus.*

RESTAUT, (*Pierre*) Avocat au Conseil du Roi, né à Beauvais en 1694, mort à Paris en 1764.

On ne trouve rien que de très-médiocre dans sa *Grammaire Françoise*; cet Auteur n'a fait que répéter ce qu'avoient dit le P. *Buffier*, l'Abbé *Regnier*, M. de *la Touche*, & tous ceux qui avoient écrit, avant lui, sur cette matiere, qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux regles qu'il établit. Pourquoi ce Livre a-t-il donc eu tant de vogue ? C'est que l'Auteur étoit protégé par un Parti qui le prônoit. Ainsi se soutiennent, pendant quelque temps, ces réputations factices que la cabale enfante, & qui disparoissent avec la cabale.

RETZ, (*Jean François-Paul*, DE GONDI, Cardinal de) Archevêque de Paris, né en 1613, mort à Paris en 1679.

Le ſtyle original de ſes *Mémoires*, le placent plutôt parmi les Génies ſinguliers, que parmi les bons Ecrivains. Si ces Mémoires étoient écrits par-tout de la même force, les meilleurs Hiſtoriens Grecs & Latins n'auroient rien qui leur fût ſupérieur ; mais il s'en faut bien que le ſtyle ſoit également ſoutenu dans le cours de ſa narration ; l'aſſoupiſſement & les inégalités s'y font ſentir dans mille endroits. L'imagination de l'Auteur ſe refroidiſſoit, ſelon toute apparence, dès que les objets n'intéreſſoient pas vivement ſon ame, plus enthouſiaſte des choſes extraordinaires, que de la véritable grandeur. Le même caractere qui le précipita dans les intrigues de la Fronde, le rendoit paſſionné pour tout ce qui flattoit ſes inclinations. La lecture de l'*Hiſtoire de la Conjuration du Comte de Fieſque*, en fit tout-à-la-fois un *Catilina* & un *Saluſte*. Il entreprit de traduire cet Ouvrage, dont il ne faut que lire ſa Traduction, en la comparant à l'Original, pour voir combien il avoit de penchant, pour tout ce qui tendoit à la révolte & la ſédition. En effet, il ne craint pas d'y juſtifier des traits que le premier Auteur

condamnoit dans ſon Ouvrage. Il avoue lui-même, dans ſes Mémoires, que l'ambition d'être chef de parti avoit toujours eu beaucoup d'empire ſur ſon cœur. D'après de tels ſentiments, il ne faut plus s'étonner de la franchiſe avec laquelle il raconte des événements ſi oppoſés à l'eſprit de ſon Etat & à ſa propre gloire; il ſemble qu'il n'ait écrit que pour médire de lui-même. Néanmoins, malgré la véracité dont il paroît faire profeſſion, il ſe trouve contredit ſur pluſieurs faits, par les Mémoires de ſon temps; ce qui prouve qu'il a été ſouvent auſſi dupe de ſon imagination, que de ſes projets.

REYRAC, [*François-Philippe* DE] Chanoine régulier de Chancelade, des Académies de Toulouſe & de Bordeaux, né en Limouſin en 1734.

Si, comme cet Auteur le dit lui-même dans un vers des plus proſaïques,

Qui n'eſt pas né Poëte, à rimer perd ſon temps,

on peut aſſurer qu'il a perdu celui qu'il a employé à faire ſes Poéſies Le Public les a mal accueillies, parce que le Public ſavoit avant lui cette maxime d'*Horace*, bien mieux énoncée que la ſienne,

Tu nihil invitâ dices, facieſve Minervâ.

Les Odes de M. l'Abbé de *Reyrac*, ne ſont

que de la prose rimée & souvent mal cadencée. Vainement y chercheroit-on de l'enthousiasme, de la Poésie, du dessein dans le plan, du coloris dans les images, de l'énergie dans l'expression, qualités indispensables dans le genre lyrique; duquel on peut dire,

Qu'il n'est point de degrés du médiocre au pire.

Ce qui prouve que cet Auteur n'est pas né Poëte, c'est que le langage sublime & figuré des Prophetes, n'a pas été capable d'échauffer sa verve. Un seul Pseaume suffisoit à *Rousseau* pour faire une Ode pleine d'élévation, de chaleur & de sentiment; & trois ou quatre Pseaumes fondus dans chacune de ses *Odes sacrées*, n'ont jamais pu en rendre la lecture supportable. Son Génie tient apparemment du naturel de la Salamandre, qui subsiste au milieu des flammes sans en être échauffée, & vient, dit-on, à bout de les éteindre. On doit lui tenir compte cependant de sa bonne intention; les tentatives qu'il a faites, quoique malheureuses, n'en font pas moins d'honneur à son cœur & à sa Religion. Les mêmes sentiments le portent à s'élever contre les Philosophes modernes, dans des *Epîtres* moins mauvaises que ses Odes, mais toujours foibles, & dans les Discours prélimi-

naires, qu'il a mis à la tête de ses divers Ouvrages de Poésie On doit lui savoir gré d'avoir consacré son travail à la défense de la Religion, pendant que tant d'autres Auteurs s'efforcent de faire valoir des talents plus médiocres, à la décrier.

RICCOBONI, (*Marie* DE MESIERES DE LABORAS, Epouse de M.) née à Paris.

Les personnes qui goûtent les Romans, & qui y attachent un grand mérite, trouveront dans les siens bien des qualités, propres à les leur rendre intéressants; ils offrent de la légéreté, de la délicatesse, du sentiment, & sont exempts de ce ton odieux de licence, si prodigué par cette sorte d'Esprits qui ont la demangeaison d'écrire, sans autre inspiration que celle du vice. On y reconnoît une plume exercée par l'aisance que donne l'usage de la Société. La plupart respirent une Philosophie mondaine, à la vérité, mais sans prétention, ce qui est un grand mérite pour tout ce qui prétend aux honneurs philosophiques, & plus encore pour une femme. Les *Lettres de Milady Catesbi*, & celles *de Fanni Butler*, sont pleines d'esprit, de graces & de sentiment. On desireroit seulement que le style fût moins chargé d'épithetes, d'exclamations & de

réticences. Les épithetes doivent être sobrement placées par-tout, & plus particuliérement dans le ſtyle familier ; l'uſage des exclamations devient gauche & froid, quand il eſt trop répété ; & les réticences ne produiſent un grand effet, que lorſqu'on ſent que l'Auteur ne dit pas tout ce qu'il pourroit dire, & non lorſqu'il s'arrête dans l'impoſſibilité de pouvoir rien dire davantage. A ces défauts près, qui ſe font ſentir dans preſque toutes ſes Productions, Madame *Riccoboni* ne mérite que des applaudiſſements.

RICHELET, (*Céſar-Pierre*) né dans le Dioceſe de Châlons-ſur-Marne, en 1631, mort à Paris en 1698.

Son nom tient encore au ſouvenir du Public, par un Ouvrage qui prouve que les petites choſes ſont quelquefois capables de ſauver de l'oubli ; cet Ouvrage eſt le *Dictionnaire des Rimes*, compilation la plus facile, qui ne ſuppoſe que de la patience, & ne peut être utile qu'aux pénibles Rimeurs, dont la Muſe ſtérile a beſoin de répertoire, pour enfiler quelques Vers de ſuite.

Richelet a fait auſſi un *Dictionnaire François*, qui n'eſt plus conſulté depuis que l'Abbé *Goujet* en a donné l'Abrégé, en un volume in-8°. Cette abréviation étoit né-

ceſſaire ; car, pour ne rien oublier, l'Auteur avoit ſurchargé ſon Ouvrage d'un tas de groſſeretés, de ſatyres & d'obſcénités, qui en rendoient la lecture auſſi révoltante que faſtidieuſe.

RICHELIEU, (*Jean-Armand* DUPLESSIS, Duc DE) Cardinal & Miniſtre d'Etat, né à Paris en 1585, mort en 1642.

Quand il n'auroit que la gloire d'avoir fondé des Colleges, favoriſé le progrès des Lettres, donné l'exiſtence & de ſages loix à l'Académie Françoiſe, ne mériteroit-il pas une place dans cet Ouvrage ? Il y a encore des droits en qualité de Littérateur ; ſi ſes talents littéraires n'égalent pas ſes talents politiques, c'eſt qu'il eſt difficile d'être ſupérieur dans deux genres différents. Son *Teſtament politique*, n'eût-il que la partie du ſtyle, pourroit être regardé comme un Ouvrage eſtimable. M. de *Voltaire* a beau ſoutenir qu'il n'en eſt pas l'Auteur, on lui a ſi ſouvent répondu par des preuves irrévocables, que cet Ecrivain eſt à préſent le ſeul qui attaque cette vérité. Les Poéſies du Cardinal de *Richelieu* feroient peut-être honneur à ſon eſprit, ſi on pouvoit diſtinguer celles qui ſont véritablement de lui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il en a fait beaucoup, & la Tragédie de *Mi-*

rame paroît être inconteſtablement ſon ouvrage, par la tendreſſe paternelle qu'il témoigna pour cette Piece. La repréſentation lui coûta, dit-on, plus d'un million. C'eſt pour elle qu'il fit bâtir la ſalle de ſon palais, qui a long-temps ſervi à l'Opéra; il oublia ſa gravité pendant qu'on la jouoit; ſes tranſports éclaterent même un peu trop vivement. Au milieu des applaudiſſements, qu'elle eut d'abord, tantôt il ſe levoit & s'élançoit hors de ſa loge, pour ſe montrer à l'aſſemblée, tantôt il impoſoit ſilence pour fixer l'attention ſur les endroits qu'il jugeoit les plus beaux. Un Auteur, dont la gloire & la fortune euſſent dépendu du ſuccès d'une Piece, ne ſe feroit pas livré à des démonſtrations auſſi peu méſurées.

On ſait que le bon accueil de cette Tragédie, où la complaiſance entroit pour beaucoup, ne ſe ſoutint pas. Un Miniſtre puiſſant peut faire taire les ſifflets, arracher des éloges à l'adulation; mais le bon goût rentre tôt ou tard dans ſes droits. On a vu, de nos jours, des Auteurs faire doubler la Garde, pour prévenir la chûte d'une Piece, & leur diſgrace n'en a eu par-là que plus de témoins.

Armand ne fut pas plus heureux contre le *Cid*, qu'en faveur de *Mirame* : le génie de *Corneille* le ſoutint contre les efforts de

l'autorité, & le crédit du Ministre ne servît qu'à procurer une excellente Critique, qui fit encore mieux sentir les beautés de cette Tragédie.

Ces traits de foiblesse n'empêchent pas que le Cardinal de *Richelieu* n'ait été le fondateur du Théatre, par les bienfaits sans nombre qu'il répandoit pour encourager ce genre de Poésie. Il ne se bornoit pas à des largesses; il donnoit encore des conseils, & même des sujets & des plans. Personne n'ignore qu'il avoit cinq Poëtes pensionnées, qui travailloient sous ses ordres. Il est malheureux, pour l'honneur de son choix, que parmi ces cinq, il n'y eut que *Corneille* & *Rotrou* qui pussent le justifier.

1. RICHER, (*Edmond*) Docteur de Sorbonne, né à Chource, dans le Diocese de Langres, en 1560, mort à Paris en 1630.

Sans son fameux Livre *de la Puissance ecclésiastique & politique*, on pourroit ignorer qu'il a été Syndic de la Faculté de Théologie, Grand Maître du College du Cardinal-le-Moine, & qu'il a fait quelqu'autres Ouvrages, aujourd'hui entiérement inconnus. On ne peut cependant lui refuser de l'érudition, de la critique, & même du jugement, excepté dans le choix d'une

matiere aussi épineuse à traiter, que celle qu'il avoit entrepris.

2. RICHER, (*Henri*) né à Longueil, dans le Pays de Caux, en 1685, mort à Paris en 1748.

On pourroit le regarder comme un bon Traducteur, si la fidélité à rendre le sens de son original, étoit la seule qualité nécessaire à quiconque entreprend de faire passer les Poëtes célebres dans une langue qui leur est étrangere, sur-tout s'il s'agit d'une traduction en Vers. Il est moins foible dans celle des huit premieres Héroïdes d'*Ovide*, que dans celle des Eglogues de *Virgile*. Sa Tragédie de *Sabinus*, jouée pour la premiere fois en 1734, est encore au-dessous de ses Traductions; aussi n'a-t-elle pas été remise sur le Théatre; quelques morceaux pleins d'intérêt, qu'on y trouve, ne font pas pardonner la foiblesse de la versification, qui est froide & sans coloris. Dès qu'il ne s'agira point de comparer ses Fables à celles de *la Fontaine*, on pourra en trouver quelques-unes de bonnes, parmi celles qu'il a composées; le style en est simple, naturel, correct, les images en sont piquantes & variées, mais l'invention n'en est point heureuse, la narration en est souvent froide, & la morale peu intéressante & mal amenée.

Richer est bien plus heureux en Prose. La Vie de *Virgile* & celle de *Mécene* sont aussi sagement que correctement écrites; la derniere, sur-tout, mérite d'être lue, par les recherches curieuses qui l'enrichissent.

3. RICHER, (*Adrien*) né à Avranches. On lit, avec intérêt, quelques-uns de ses Ouvrages historiques. Le plus connu, & celui qui mérite mieux de l'être, a pour titre : *Vie des Hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chûte de l'Empire Romain jusqu'à nos jours.* L'Auteur paroît s'être proposé *Plutarque* pour modele; s'il est moins philosophe & moins profond que l'Auteur Grec, il est aussi judicieux, aussi moraliste, & plus impartial, *Plutarque* fait trop sentir qu'en comparant les Grecs aux Romains, il ne cherchoit qu'à élever ses Compatriotes au-dessus de leurs Rivaux. Le nouvel Historien a une marche plus irréprochable & plus utile; il n'oppose point les hommes d'une Nation à ceux d'une autre, il compare homme à homme. Quand il trouve quelques traits de ressemblance entre des Héros de différents pays, il les saisit avec justesse, les rapproche avec désintéressement, & les développe avec des réflexions morales, non moins utiles qu'intéressantes. Son style est

net, précis, rapide, & toujours ajusté au caractere qui lui convient.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec *François Richer*, son frere, Avocat au Parlement de Paris, né à Avranches en 1718. L'un & l'autre ont cultivé les Lettres, mais ce dernier ne s'est attaché qu'à des matieres de Jurisprudence.

RICHESOURCE, (*Jean* DE SOUDRIER, Sieur DE) né à Paris vers la fin du dernier Siecle.

Le galimathias de *Richesource* est passé en proverbe, & jamais Auteur n'a mieux mérité ce genre de célébrité. Rien n'est plus plaisant que la maniere dont il apprend à être plagiaire impunément ; on croit entendre le Maître de Philosophie du *Bourgeois Gentilhomme*, qui apprend à M. *Jourdain* à tourner, en plusieurs manieres, le compliment à la Marquise : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Voici la méthode de notre Auteur.

Un Orateur, par exemple, aura dit, qu'un Ministre plénipotentiaire doit avoir ces trois qualités, *la probité*, *la capacité & le courage* ; pour déguiser cette division, le plagiaire n'aura qu'à changer d'abord l'ordre de ces trois mots, & dire : *le courage*, *la capacité*, *la probité* ; mais comme ce déguisement ne suffiroit pas, il doit

changer aussi les expressions, & mettre *la fermeté* au lieu du *courage*, *la vertu* au lieu de *la probité*, & à *la capacité* substituer *la science*; enfin, pour cacher encore mieux son vol, il faudra qu'il dise que l'Ambassadeur doit être *ferme*, *vertueux* & *habile*.

On rira, sans doute, d'une telle méthode, mais tant de gens en ont profité & en profitent tous les jours, qu'il faut croire qu'elle est bonne. Ce qui doit surprendre davantage, c'est de voir des Vers de *Fléchier* à la louange de *Richesource*, placés à la tête de son *Art de prêcher*. Dans un autre Ouvrage, qui est une espece de Rhétorique, publiée en 1666, cet Auteur donne cet avis à la fin de sa Préface : *Ceux qui auront besoin de quelques Discours, Harangues, Lettres, Compliments, &c. pourront s'adresser à moi; je loge dans la Place Dauphine.* Les Faiseurs sont aujourd'hui plus discrets; on ne refuse pas leurs services, mais on ne veut pas que tout le monde sache où ils logent.

RIVERY, (*Claude-François-Félix* BOULLANGER DE) de l'Académie d'Amiens, sa patrie, né en 1724, mort en 1738, un de ces Littérateurs de Province, dont la réputation ne s'étend guere au-delà des bornes du canton qu'ils habitent; les

Journaux où on les vante, toutes les fois qu'ils publient un Ouvrage, ne sauroient être les garants d'une brillante & solide célébrité. M. de *Rivery* a fait des Discours, des Dissertations, des Mêlanges littéraires, des Fables & des Contes en vers, une Comédie à tiroir, intitulée *Momus Philosophe*, qui n'a jamais été jouée. Dans tous ces Ouvrages, on trouve de l'esprit & des connoissances, mais ils n'élevent tout au plus M. de *Rivery* qu'au-dessus des Auteurs injustement prônés dans la Capitale, & jamais au-dessus des Auteurs médiocres. Ce que nous y avons remarqué de meilleur, ce sont les Fables & les Contes en vers, dont quelques-uns sont de son invention, & d'une invention assez agréable; la Préface en est bien écrite, & a pour objet la Littérature Allemande, sur laquelle l'Auteur fait des observations saines, & quelquefois profondes.

RIUPEROUX, [*Théodore* DE] né à Montauban en 1664, mort à Paris en 1706, Poëte Tragique, Auteur d'une *Hypermnestre* moins chargée de machines, mais beaucoup mieux conduite & mieux versifiée que celle de M. *Lemiére*. L'enluminure de celle-ci a fait oublier la premiere, ce qui n'empêche pas que la troisieme Scene du troisieme Acte de la Tragédie de *Riupe-*

roux, n'annonce plus de talent, que toute la Piece de M. *Lemiére*.

ROBÉ DE BEAUVESET, (*N.*) né à Vendôme, dans la Beauce.

Sa Muſe a commencé trop tard à garder le ſilence, puiſqu'elle ne s'eſt exercée que ſur des ſujets licencieux ou bizarres, dont notre Littérature auroit pu ſe paſſer. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit né avec du talent : Il eſt peu d'exemples d'une verve auſſi énergique & auſſi vigoureuſe que la ſienne; mais cette efferveſcence ayant preſque toujours le vice pour objet, il n'en réſulte pas une grande gloire à l'honneur de ſon eſprit; au contraire, ſon nom eſt devenu une opprobre aux yeux de quiconque conſerve encore de la pudeur. Ses *Contes* ont été concentrés dans ſon porte-feuille, par l'autorité du Gouvernement, & n'ont pas été répandus au-delà des ſociétés libertines où il les débitoit. Ce qui a paru de lui dans le Public, ſe réduit à des Odes au-deſſous du médiocre, à une *Satyre ſur le Goût*, dont les principes ſont aſſez judicieux, & la verſification heureuſe par intervalles; à un Poëme intitulé *Mon Odyſſée*, qu'on croiroit avoir été fait pour des Lecteurs Tudeſques, tant le ſtyle en eſt dur & baroque, tant les rimes en ſont bizarres : qu'on ajoute à cela la pauvreté du

sujet, & l'on aura l'idée du plus pitoyable Ouvrage qui ait été fait depuis d'*Assoucy* jusqu'à nous, puisque le Héros de ce Poëme est M. *Robé* lui-même.

ROCHEFORT, (*N.*) de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, connu avantageusement dans la Littérature, par une Traduction en Vers de l'Iliade, aussi supérieure à celle de *la Mothe*, qu'*Homere* est supérieur à M. *de Rochefort*, quoiqu'il ait beaucoup de mérite. On reconnoît dans son Ouvrage une versification aisée, noble, animée & quelquefois nerveuse, mais dépourvue en général de ce coloris qui donne la vie aux pensées & aux sentiments, de cette variété de tours qui fait disparoître la monotonie, & de ce choix de termes qui rend le Vers toujours poétique. Nous ne prétendons pas imputer entiérement ces défauts au Traducteur : quand on considere l'étendue de son travail, les difficultés qu'il avoit à vaincre, la gêne impitoyable de la rime, l'insuffisance de notre Langue comparée à celle du Poëte dont il s'est rendu l'interprete, on conçoit aisément qu'on doit lui tenir compte des beautés de sa Traduction, en faisant grace aux endroits foibles qui sont en plus petit nombre.

Les Notes qui accompagnent ce Poëme,

& le Discours qui le précede, sont un genre de gloire que l'Auteur ne doit qu'à lui seul. On y reconnoît, sans interruption, un Ecrivain élégant & plein de goût, un Critique judicieux & familiarisé avec les bons modeles, un Philosophe qui pense, & qui sait intéresser le Lecteur en l'instruisant.

M. de *Rochefort* a eu aussi le mérite de combattre avec succès *le Systéme de la Nature*, ce dernier chef-d'œuvre de la Philosophie de nos jours, Ouvrage monstrueux déjà réfuté par le bon sens, & par la Nature même qui le désavoue.

ROCHEFOUCAULT, (*François*, DUC DE LA) né en 1612, mort à Paris en 1680.

Ses *Mémoires* sont moins connus que ses *Maximes morales*, qui lui ont mérité, à juste titre, la réputation d'Ecrivain élégant, & de profond Moraliste. Il faut cependant bien se garder de les adopter toutes, & de se laisser aller sans discernement au *jurare in verba Magistri*, comme la plupart de nos Jeunes gens. Si nous voulions d'abord en critiquer le titre, nous dirions que le mot de *Maximes* ne sauroit convenir qu'à des vérités évidentes & consacrées par une adoption générale, non à des pensées qui peuvent être vraies, mais

qui font nouvelles, & ne doivent être regardées que comme le fruit de la méditation d'un esprit qui réfléchit pour lui-même, sans avoir droit de fixer les idées d'autrui. Ce n'est pas néanmoins à quoi nous nous attacherons.

Il paroît que les Pensées de M. de la *Rochefoucault* roulent sur un systême qui en rend plusieurs fausses, & quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendoit par *amour-propre* l'amour de nous-mêmes, qui ne sauroit être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumieres, & retenu par de justes bornes, son principe ne seroit pas défectueux; mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. L'amour-propre sur lequel il établit tout, est la vanité ou l'orgueil, poison, selon lui, si universellement répandu sur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de sa raison. Cet orgueil, d'après le Moraliste, se cache si subtilement dans notre cœur, y conserve un empire si absolu sur tous ses mouvements, qu'il n'est pas possible que toutes nos actions ne soient un effet de ce vice plus ou moins caché, & qu'elles ne se rapportent toutes à lui.

Il s'ensuivroit de ce principe, qu'un tel

ſentiment, qu'on ne peut regarder que comme un amour-propre déſordonné, ſeroit commun à tous les hommes, qu'il ſeroit le premier reſſort de toutes leurs démarches, & qu'il ne pourroit jamais mourir qu'avec chacun de nous ; ce qui eſt démontré faux par l'expérience.

Nous ne craignons pas de le dire, l'homme ne naît ni orgueilleux ni méchant, comme M. de la *Rocheſoucault* le penſe, & voudroit le faire croire. Suppoſons même qu'il ſoit dépourvu, en naiſſant, de tout germe de droiture & d'équité, que ces deux ſentiments ne ſoient jamais que l'effet de ſes lumieres acquiſes & de ſa raiſon ; au moins ne peut-on pas aſſurer qu'il naiſſe injuſte & méchant. Si on trouve des hommes portés à l'injuſtice & à la malignité, ce ſont dans eux des vices acquis par l'éducation, les circonſtances, les paſſions, & non des germes inſéparables de la Nature humaine. D'ailleurs, qu'on ſuppoſe les hommes auſſi méchants qu'il eſt poſſible : *Tibere*, *Caligula*, *Néron*, *Cromwel*, n'étoient-ils pas capables de faire, & n'ont-ils pas même fait, quelques bonnes actions, ſans aucun mélange d'orgueil ? C'eſt cependant ce que M. de *la Rocheſoucault* ſuppoſe impoſſible. Il n'y a point de vertu, même momentanée, qui, ſelon lui, ne ſoit

ſoit produite par un orgueil ſenſible ou déguiſé, & c'eſt ſur ce faux principe qu'il établit ſes réflexions chagrines contre la Nature humaine. Il a vu que la plupart des hommes étoient méchants ; ſans réfléchir ſur les cauſes de cette dépravation, il a conclu qu'elle leur étoit naturelle, & a appliqué à l'eſpece les vices de l'individu.

Il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit livré à cet excès. Entraîné long-temps par le tourbillon des intrigues & des cabales, témoin & peut-être victime des artifices, des perfidies, des lâchetés ordinaires dans un parti formé ſous l'apparence d'intérêt général, & réellement pour des intérêts particuliers, ſa ſenſibilité s'eſt aigrie, ſes lumieres ſe ſont mépriſes, parce qu'il ne voyoit, d'un côté, rien que de louche, & qu'il n'éprouvoit, de l'autre, que des procédés révoltants. L'étude de la Cour, où ſon rang l'avoit placé, a pu contribuer auſſi à rembrunir le tableau. Il a obſervé ſous un mauvais horiſon ; à ces défauts près, ſes obſervations ſont profondes, la plupart de ſes penſées ſont neuves, & exprimées d'une maniere plus neuve encore. On peut le regarder comme un Juge plein d'adreſſe & de ſagacité, plus occupé à trouver des coupables, qu'à ſe ſervir de ſes lumieres

pour analyser les chefs d'accusation, ou comme un Censeur sévere qui interprete tout en mal, en ne s'attachant qu'aux dehors qui sont bien du ressort de la police, mais non de la morale qui doit pénétrer plus avant dans le cœur. Cette disposition à condamner se décele si évidemment dans lui, qu'on peut appercevoir facilement qu'il impute souvent à l'homme des vices, non pas tant parce qu'il les voit réellement, que pour ne pas perdre une expression énergique, un tour ingénieux, une pensée vive, qui peuvent servir à faire admirer son génie. Qu'on le lise attentivement, & l'on verra que l'expression n'est pas produite par la conviction du grief, mais le grief établi pour employer l'expression. C'est un Peintre qui sacrifie presque toujours la ressemblance au coloris.

Nous le répéterons encore, malgré cela, le Duc de *la Rochefoucauld* doit être regardé comme un Génie qui fait honneur à sa Naissance, à son Siecle, à sa Nation. Notre but n'est pas d'empêcher de l'admirer, mais d'empêcher de le croire toujours sur sa parole. Nous pensons y être d'autant plus obligés, que la plupart des Jeunes-gens, & même des Auteurs, faute de réfléchir, se sont laissé séduire, & se sont même servis de ce témoignage imposant,

pour appuyer des idées fausses, absurdes, & quelquefois dangereuses. Il est bon, d'ailleurs, qu'on ait une idée plus juste de l'Humanité. L'homme est assez fragile pour le mal, assez prompt & assez habile pour l'excuser, sans lui en applanir la route, & lui fournir des subterfuges pour se justifier de l'avoir commis. N'imputons qu'à nous-mêmes, & non à la Nature, les vices qui nous tyrannisent. Quand bien même la Nature seroit vicieuse, la Société nous offre des moyens, la Religion nous fournit des secours, qui réduiront toujours le méchant à n'imputer qu'à lui seul le juste blâme de sa perversité.

ROCHON DE CHABANNES, [*N.*] né à Paris ; Auteur de quelques petites Comédies en vers, si l'on peut donner ce nom à des Pieces sans intrigue & sans comique, mais pleines de traits pétillants & de détails légers, qu'on peut comparer au jeu d'un feu d'artifice qui éblouit un moment. Le succès dont jouissent *Heureusement*, & *la Matinée à la mode*, ne prouve autre chose, sinon que la fureur de l'épigramme & des petites gentillesses, absorbe tout, & qu'aujourd'hui l'esprit & quelques saillies tiennent lieu de talent. Mais, malgré les applaudissements du Parterre, les vrais Littérateurs sauront toujours à

quoi s'en tenir. Ils ne reconnoîtront dans l'accueil qu'on fait à ces ſortes de Productions, que la corruption du goût dans les Spectateurs ; & dans les Auteurs, que l'impuiſſance d'atteindre à ce vrai comique, ſans lequel il n'eſt plus de Comédie. Pour mériter les ſuffrages éclairés, il ne ſuffit pas d'avoir un coloris brillant, le ſtyle paſſager du jour, de ſavoir dialoguer une Scene, égayer un inſtant par de bons mots ; il faut, avant toutes choſes, inventer un ſujet, le deſſiner avec juſteſſe, le développer avec grace, & le conduire à un dénouement facile & pourtant imprévu ; il faut encore poſſéder l'art d'enchaîner naturellement les Scenes, d'expoſer des Caracteres variés & ſoutenus, d'amener des ſituations comiques qui ſortent du ſujet, de plaire enfin au Spectateur, ſans l'égarer dans des routes nouvelles, & par-là même ſuſpectes. C'eſt préciſément ce qu'il n'eſt pas poſſible de trouver dans preſque aucun de nos Auteurs actuels. Ils ont cependant la manie de faire des Comédies ; ils aiment mieux plaire quelques inſtants, ſe faire applaudir aux dépens du goût & de la raiſon, que de s'aſſujettir aux regles qu'exige la véritable Comédie. C'eſt ainſi qu'ils viennent à bout de ſe procurer une gloire éphémere, en dégradant le talent & en détrui-

ſant l'Art même, qui ſe perd, quand il eſt hors de ſes limites.

La principale raiſon de ce déſordre, qui augmente chaque jour, c'eſt qu'il eſt plus facile de compoſer cinq ou ſix Comédies dans le genre de *la Matinée à la mode*, que d'en faire une dans celui du *Joueur* ou du *Glorieux* ou de *la Métromanie*, qui exigeroit plus de temps, elle ſeule, qu'il n'en faut pour en compoſer douze, de l'autre eſpece. Ne vaudroit-il pas mieux ſe guérir de la démangeaiſon du Théatre, ſi on eſt ſans talent, ou ſi l'on en eſt pourvu, ſe borner à ne produire dans tout le cours de ſa vie, qu'une ou deux bonnes Pieces, que d'amuſer le Public par des bagatelles, qui paſſent bientôt de vogue, ſans avoir le mérite de reparoître une ſeconde fois avec ſuccès.

M. *Rochon de Chabannes*, qui a le talent de ſaiſir les ridicules, mais qui ſe contente de les effleurer, auroit pu prétendre à la gloire de réuſſir dans le haut comique, s'il ne ſe fût pas laiſſé trop entraîner au ton dominant. Ce n'eſt pas au Public à déterminer le genre des Auteurs, c'eſt aux bons Auteurs à fixer le Public, en lui préſentant des ouvrages, d'accord avec le gout & la raiſon.

ROHAN, (*Henri*, DUC DE) Pair de

France, Prince de Léon, né en Bretagne en 1579, mort en 1638, un des plus grands Capitaines & des meilleurs Ecrivains de ſon temps.

Ses Ouvrages, quoique ſurannés, ſont lus encore aujourd'hui avec plaiſir, par ceux qui préferent le fonds des choſes aux agréments du ſtyle & à la pureté de l'expreſſion. Les plus connus ſont ſes *Mémoires & Lettres ſur la Guerre de la Valteline*, & un Livre ſur *les Intérêts des Princes.* Dans le premier, il raconte avec une noble ſimplicité, tous les événements de cette guerre, à laquelle il eut tant de part. Il eſt aiſé de s'appercevoir que l'Auteur n'étoit pas content de la France, & que le Proteſtantiſme étoit très-cher à ſon cœur; à cela près, ſon ſtyle eſt clair, égal & précis, & l'on peut dire de ſes Mémoires, ce que *Cicéron* diſoit de ceux de *Céſar* : *Nudi ſunt, recti & venuſti, omni ornatu orationis, tanquam veſte detractâ.* Dans le ſecond, il approfondit ce que la politique a de plus obſcur; il développe, d'une maniere lumineuſe, les divers intérêts de toutes les Cours de l'Europe : ſi ces intérêts ont changé, il n'en eſt pas moins vrai que les réflexions & les vues de l'Auteur, annnocent beaucoup de pénétration, de juſteſſe, & de ſolidité.

ROLLIN, (*Charles*) Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au College Royal, de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1741; le plus grand Littérateur, & un des meilleurs Ecrivains qu'ait produit l'Université.

Son *Traité des Etudes*, plein de réflexions justes, délicates & solides, est le Livre le plus propre que nous connoissions à inspirer l'amour de la vertu & le goût des Lettres. Cet Ouvrage est devenu classique: il le méritoit: tout y est puisé dans les bonnes sources, tout y est senti, tout y est présenté & développé avec adresse & netteté. C'est ainsi qu'il est permis aux Modernes de s'enrichir des dépouilles des Anciens; ce sont des richesses étrangeres qu'ils transplantent pour l'utilité publique; & l'on a droit de devenir Législateur, quand on a pour garants les Oracles du vrai goût & de la saine raison.

» L'*Histoire ancienne de* M. *Rollin*, dit » M. de *Voltaire*, avec vérité, est la meil» leure Compilation qu'on ait en aucune » langue, parce que les Compilateurs sont » rarement éloquents& que *Rollin* l'étoit «. Cette Histoire est écrite avec pureté, avec noblesse, & de ce ton sensible & communicatif, qui fait passer, avec l'instruction,

l'amour de l'objet qu'on présente. On y desireroit seulement plus de critique. L'Auteur n'a pas su toujours distinguer le vrai d'avec le faux, l'intéressant d'avec l'inutile, l'abondance du style d'avec la prolixité toujours ennemie du genre historique.

Ces défauts n'empêchent pas qu'on ne puisse placer M. *Rollin* parmi nos Littérateurs les plus estimables. Quand on a consacré ses travaux à l'instruction de la Jeunesse, formé des Disciples à l'amour de l'étude, de la Religion & de la patrie, on a des droits assurés à la reconnoissance des Gens de Lettres & des bons Citoyens, objet que doit se proposer tout homme qui écrit.

RONSARD, (*Pierre*) Pieur de Croix-Val & de Saint Cosme-les-Tours, Abbé de Bellosane, né dans le Vendômois, en 1524, mort en 1585 ; Poëte trop célébré de son temps, & trop méprisé du nôtre.

Il est vrai que la Langue seroit restée dans une barbarie ridicule, si son style avoit servi de modele à ceux qui l'ont suivi ; mais on trouve dans ses Ouvrages une verve qui étonne, & des traits d'esprit, qui, revêtus d'expressions moins baroques, feroient honneur aux meilleurs Poëtes de notre temps. Ce qui le jetta dans le galimathias, ce fut l'envie de dominer les Es-

prits de son temps, de devenir le Législateur du Parnasse, prétention absurde qui ne manque pas d'exemples actuels ; mais les bornes du bon goût sont fixées, & ce ne sont pas des idées particulieres qui décideront les suffrages présents & à venir.

Boileau a très-bien jugé ce Poëte, quand il a dit, après avoir parlé de *Marot*,

> *Ronsard*, qui le suivit, par une autre méthode,
> Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
> Et toutefois long-temps eut un heureux destin ;
> Mais sa Muse, en François, parlant Grec & Latin,
> Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Jamais Poëte ne reçut des hommages plus flatteurs que *Ronsard*. Au lieu du prix ordinaire de Poésie, établi dans l'Académie des Jeux Floraux, les Magistrats de la ville de Toulouse déciderent qu'on lui feroit présent d'une *Minerve* d'argent massif. C'étoit payer bien cher des Vers qui ne seroient pas même lus aujourd'hui par aucune Académie.

Marie Stuart, Reine d'Ecosse, renchérit encore sur la libéralité Toulousaine. Pour lui marquer le cas qu'elle faisoit de ses Poésies, elle lui fit présent d'un Buffet de deux mille écus. Parmi les Pieces de ce Buffet, il y avoit un Vase en forme de Ro-

ſier, repréſentant le Parnaſſe, au haut duquel étoit un Pégaſe; elle y fit joindre ce Vers :

A Ronſard, l'Apollon de la ſource des Muſes.

Le don valoit certainement plus que l'inſcription : on ſavoit alors mieux récompenſer que louer, ce qui ne laiſſe pas que d'être une compenſation.

Henri II, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, partagerent les mêmes ſentiments, & lui prodiguent de pareils bienfaits ; *Charles IX* fit même des vers à ſa louange. Faut-il s'étonner, après cela, que la tête ait tourné à *Ronſard* ? Dès-lors il regarda le Parnaſſe comme un pays de conquête, propre à établir ſon autorité, ainſi qu'il avoit produit ſa fortune. Delà cette fureur de mettre à contribution toutes les langues, de farcir ſes Poéſies de *vocables* Grecs, Latins, Italiens, Languedociens, Normands, Picards; delà cette Pleïade, dont il ſe fit l'Aſtre dominant, genre de folie, ſi ordinaire aux diſtributeurs des rangs, qu'ils ne manquent jamais de ſe donner le premier ; heureuſement que le Public eſt toujours prompt à réprimer cette uſurpation. Ce n'eſt pas tout, *Ronſard* égara dans les mêmes chimeres, une foule d'imitateurs qui crurent, d'après ſon

exemple, ne pouvoir mériter les suffrages des Lecteurs, qu'en entassant des mots barbares, qu'en étalant une folle érudition, & qu'en s'enveloppant dans un entortillage de Pensées, abus ridicule, dont on ne tarda pas de revenir, & que tout Esprit sensé auroit rejetté avec indignation.

Malgré tous ces travers, il faut convenir que *Ronsard* n'a pas peu contribué à l'avancement de la Poésie, parmi nous. Il est le premier de nos Poëtes, qui ait composé des Odes; il a fait aussi passer l'Epithalame dans notre Langue: celle qu'il composa pour le Mariage de Monsieur de *Vendôme* avec *Jeanne d'Albret*, Reine de Navarre, est la premiere qu'on connoisse. Plusieurs de ses Poésies se font lire encore avec plaisir; telle est l'Epître qu'il adresse au Cardinal de *Lorraine*, où l'on trouve ces Vers très-sensés:

Il ne faut pas toujours languir embesogné
Sous le souci public, ni porter refrogné
Toujours un triste front, il faut qu'on se défâche;
Et que l'arc trop tendu quelquefois on délâche.
Après un fâcheux soir vient un beau lendemain;
Et le grand Jupiter, de cette même main,
Dont il lance la foudre, i' prend la pleine coupe,
Et s'assied tout joyeux au milieu de la troupe.
Après un rude hyver, un printemps radouci,
Renaît avec ses fleurs; il nous faut vivre ainsi,

Et chercher les plaisirs aux ennuis tout contraires;
Pour retourner après plus dispos aux affaires.

Ronsard avoit les principales qualités qui font les grands Poëtes. La force & le brillant de l'imagination, la fécondité de l'esprit, les agréments de la fiction, cette invention heureuse, qui fait l'ame de la Poésie, en auroient fait un Génie supérieur, si, sans discernement & sans goût, on pouvoit composer de bons Ouvrages.

Au reste, sa *Franciade* est un exemple de l'excès de platitude où peut tomber un homme qui s'essaie dans tous les genres, sans consulter celui qui lui est véritablement propre.

ROTROU, (*Jean*) né à Dreux en 1609, mort dans la même ville en 1650; le meilleur, après *Corneille*, des cinq Poëtes, choisis par le Cardinal de *Richelieu*, pour exécuter les sujets de Tragédie ou de Comédie, que ce Ministre leur fournissoit lui-même. Le style de *Rotrou* est plus naturel que celui de ses Contemporains. Il substitua aux pointes ridicules de *Mairet*, & des autres Poëtes dramatiques qui l'avoient précédé, des pensées vives & fortes qui naissoient du sujet. Sa facilité étoit étonnante : une Tragédie s'imaginoit, se composoit, & s'exécutoit souvent en

quinze jours, ce qui n'eſt certainement pas le moyen de parvenir à un ſolide ſuccès. On joue encore ſon *Venceſlas*, dont la premiere Scene & preſque tout le quatrieme Acte, ſont des chef-d'œuvres. Ses autres Pieces, ſi l'on en excepte *Coſroës*, ne valent pas la peine d'être lues.

Une Anecdote, qui fait honneur à ſes ſentiments, c'eſt que contre la ſollicitation de ſes Amis, qui le preſſoient de venir à Paris, pour ſe ſouſtraire à une maladie contagieuſe qui régnoit dans ſa patrie, où il étoit Lieutenant Civil, il reſta à Dreux, pour veiller au bon ordre & ſecourir ſes Concitoyens. *Ce n'eſt pas que le péril, où je me trouve, ne ſoit fort grand*, répondit-il à un de ſes Amis, *puiſqu'au moment où je vous écris, on ſonne pour la vingt & deuxieme perſonne qui eſt morte aujourd'hui. Ce ſera pour moi quand il plaira à Dieu.* Les Poëtes tragiques de nos jours, ſont-ils capables d'un pareil courage ? Et les Lettres ne ſeroient-elles pas doublement honorées, ſi ceux qui les cultivent puiſoient dans leur propre cœur les beaux ſentiments qu'ils étalent dans leurs Ouvrages ?

1. ROUSSEAU, (*Jean-Baptiſte*) né à Paris en 1671 *, mort à Bruxelles en

---

* Pluſieurs Auteurs prétendent qu'il eſt né en 1669,

1741 ; celui de nos Poëtes le plus en droit de s'appliquer ce Vers qui caractérise si bien l'enthousiasme :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

On ne sait, après cela, quel nom donner à l'étrange Divinité qui a inspiré à un de nos plus célebres Poëtes le courage d'avancer, dans ses Ecrits, que le mérite de *Rousseau* se bornoit à *deux ou trois Odes, qui ne sont*, dit-il, *que des déclamations de Rhétorique, à autant de Pseaumes au-dessous des Cantiques d'Esther & d'Athalie. & à quelques Epigrammes, dont le fonds n'est jamais de lui.* Par qui, M. de *Voltaire* a-t-il prétendu faire adopter un semblable paradoxe ? C'est méconnoître les grands talents, mépriser son Siecle, ôter à son jugement toute espece d'autorité, décrier ses propres sentiments, que de prétendre affoiblir une gloire, qui ne lui déplaît peut-

mais cette date est fautive, si l'on doit s'en rapporter à *Rousseau* même, qui écrivoit à M. *Moutheri*, le 2 Juillet 1737. » L'inscription que l'amitié vous a dictée, pour » être mise au bas de mon portrait, indisposeroit contre » moi le Public : il suffit de mettre dans l'exergue, mon » nom, mon âge & ma patrie, en ces termes : *Joannes-Baptista Rousseau, Parisinus, anno ætatis* 66. Il » n'en faut pas davantage : car de qualité, je n'en ai » point «. S'il n'avoit que 66 ans en 1737, il est clair qu'il étoit né en 1671.

être que parce qu'elle paroît plus solidement établie que la sienne.

Tant qu'on aura parmi nous l'idée de la belle Poésie, & le goût des véritables beautés, *Rousseau* sera regardé comme le génie le plus étonnant que notre Nation ait produit. L'Ode, cette épreuve des grands talents, a été sur-tout le genre où il a déployé toutes les richesses de son imagination & de sa verve, en laissant derriere lui tous ceux qui l'ont précédé, ou suivi dans la même carriere; & sans M. de *Pompignan*, il n'y en auroit aucun, parmi ces derniers, qu'on pût même citer, tant ils sont éloignés d'un si grand modele.

Rousseau avoit reçu *du ciel* cette *influence secrete*, qui forme les vrais Poëtes. La force & la fécondité, l'élévation & la souplesse, le naturel & le sublime, un art supérieur d'exciter la surprise & d'entretenir l'admiration, sont, sous sa plume, des ressorts puissants qui élevent l'esprit du Lecteur, & le conduisent, sans effort, dans les routes sublimes que ce Poëte se fraie à lui-même. Son pinceau, tantôt noble, tantôt délicat, tantôt vigoureux, & toujours facile, sait retracer à propos le beau désordre de *Pindare*, les graces d'*Anacréon*, la saine raison d'*Horace*, & la pompe majestueuse de *Malherbe*. Quelle richesse de ri-

mes! quelle harmonie de ſons! quel choix de termes pittoreſques & énergiques! quelle hardieſſe de figures, dont notre Langue paroiſſoit peu ſuſceptible avant lui! Si l'on apperçoit quelques défauts dans ſes Odes, pour peu qu'on ſe connoiſſe en Poéſie, on eſt tenté d'en accuſer plutôt l'impuiſſance de l'Art que celle du Poëte. Une choſe qui paroîtra inconcevable, c'eſt qu'on lui ait reproché de manquer d'onction & de ſentiment. Peut-on lire la plupart de ſes Cantiques, & particuliérement celui d'*Ezéchias*, ſans être attendri par la douceur, l'énergie & la chaleur, qui y regnent? Jamais la Poéſie fut-elle plus touchante, plus attendriſſante, plus majeſtueuſe, que lorſqu'elle anime les différents tableaux qu'on y préſente?

On a reproché à *Rouſſeau* de s'être trop livré, dans ſes *Epîtres*, à un ton de miſantropie qui les dépare quelquefois, d'y ramener trop ſouvent ſes ennemis, d'y établir des principes qui portent moins ſur la vérité que ſur les reſſentiments qui l'aigriſſoient. Il eſt certain qu'on n'y retrouve pas cette nobleſſe, cette élégance ſoutenue, cette même force de génie qui caractériſe ſes Poéſies lyriques; mais on ſeroit injuſte de ne pas y admirer une raiſon ſupérieure, une Poéſie nerveuſe, une faci-

lité de ſtyle & une ſûreté de goût qui décelent le grand Maître, ſur-tout dans les matieres où il parle de ſon Art; jamais ſes déciſions ne s'éloignent des regles que la Nature preſcrit aux grands talents. Quel eſt le Poëte de nos jours qui ne voudroit pas avoir fait l'*Epître aux Muſes*, l'*Epître à Thalie*, celle qui eſt adreſſée au P. *Brumoi*, Ouvrages dignes d'être regardés comme le Code de la légiſlation poétique?

On ſait qu'il eſt le Créateur de l'Allégorie, genre de Poéſie que ni lui, ni ſes Imitateurs n'ont pas porté au point de perfection dont il eſt ſuſceptible, mais qui n'en prouve pas moins la fécondité de ſon imagination. Les Italiens, à la vérité, s'étoient exercés avant lui dans la *Cantate*, mais en les imitant, il les a ſi fort ſurpaſſés par la juſteſſe du plan, les graces du récit, le coloris des images, la richeſſe des deſcriptions, la vivacité d'une Poéſie toujours harmonieuſe, qu'on peut le regarder comme un modele, en oubliant ceux à qui il en doit la premiere idée. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût louer le ſujet de toutes ſes *Epigrammes*, comme on admire la maniere dont il l'a traité; mais on ne doit pas oublier qu'il s'eſt reproché ces écarts, & en ne conſidérant ces petites Pieces que du côté de la Poéſie, qui n'applaudira à la ſim-

plicité, à la brieveté, à la juſteſſe & à l'énergie de l'expreſſion, au ſel piquant, au tour original, qui le rendent un Auteur preſque unique en ce genre, ſans excepter *Martial*, lequel, à beaucoup près, n'eſt ni auſſi précis, ni auſſi nerveux, ni auſſi agréable que lui.

Nous pourrions nous diſpenſer d'ajouter au mérite de *Rouſſeau* l'idée des talents qu'il montra pour le Théatre. Il ſuffit d'aſſurer que dans ſes Comédies on retrouve des traces de génie capables de lui faire, en ce genre, une réputation plus méritée que celle de la plupart de nos Comiques modernes, dont toutes les Pieces ne valent pas certainement les *Aïeux Chimériques*, ni n'offrent aucun Caractere mieux ſaiſi ni mieux développé que celui du *Flatteur*, dans la Piece de ce nom.

Ce ſeroit ici le lieu de venger la réputation de *Rouſſeau*, à qui des talents ſublimes ont fait donner le ſurnom de *Grand*, des calomnies atroces qu'on a eu l'inhumanité de renouveller, après ſa mort; mais le Public impartial ſait, depuis long-temps, à quoi s'en tenir. M. de *Voltaire* a beau s'épuiſer en raiſonnements, ſe conſumer en recherches, pour prouver que celui dont il ſe glorifioit autrefois d'être l'Eleve & l'Ami, eſt véritablement l'Au-

teur des Couplets qui occaſionnerent ſes malheurs, tous ſes efforts ne produiront jamais que cette réflexion : comment l'Auteur de tant d'Ouvrages, plus condamnables & plus odieux que ces mêmes Couplets, oſe-t-il ſe déclarer ſi obſtinément l'accuſateur d'un Homme plus malheureux que coupable, plutôt ſoupçonné que convaincu ? Ne ſeroit-il pas plus convenable à ſa gloire, de s'occuper à faire oublier les Libelles injurieux qu'il a enfantés contre tant d'Hommes de Lettres reſpectables, que de s'acharner à ſe faire un complice du plus grand de nos Poëtes qui fut toujours très-éloigné de ces excès ?

2. ROUSSEAU, (*Jean-Jacques*) né à Geneve en 1708.

Malgré ſes ſingularités, ſes paradoxes, ſes erreurs, on ne peut lui diſputer la gloire de l'éloquence & du génie, & d'être l'Ecrivain le plus mâle, le plus profond, le plus ſublime de ce Siecle.

Jamais Auteur ne s'eſt mieux peint dans ſes Ouvrages ; pour peu qu'on les liſe avec attention, on y trouve à découvert le tableau de ſon ame & la trempe de ſon caractere. On y voit l'imagination la plus vive & la plus féconde, un eſprit fléxible pour prendre toutes les formes & intrépide dans toutes ſes idées, un cœur pétri

de la liberté Républicaine & ſenſible juſqu'à l'excès, une mémoire enrichie de tout ce que la lecture des Philoſophes Grecs & Latins peut offrir de plus réfléchi & de plus étendu, enfin une force de penſées, une vivacité de coloris, une profondeur de morale, une richeſſe d'expreſſions, une abondance, une rapidité de ſtyle, & par-deſſus tout une miſanthropie, qu'on peut regarder comme le reſſort principal qui met en jeu ſes ſentiments & ſes idées.

Tout eſt prodige dans cet Auteur, ſoit du côté du bien, ſoit du côté du mal. Quoiqu'on ait beaucoup écrit contre lui, on ne s'eſt pas encore aviſé de remonter juſqu'à la ſource de ſon mérite & de ſes égarements. Un homme auſſi célébre méritoit bien d'être approfondi. Nous allons haſarder quelques conjectures pour donner, s'il eſt poſſible, l'explication de ce phénomene moral & littéraire.

Il eſt d'abord à propos de remarquer, qu'il n'eſt jamais ſorti de ſa plume rien de médiocre : premier trait qui le diſtingue de tous les autres Ecrivains.

La raiſon de cette ſupériorité n'eſt pas difficile à trouver ; elle eſt toute à ſa gloire. Quoique né avec les plus grands talents, il a eu la ſage précaution de ne ſe montrer au Public, que quand il s'eſt cru ca-

pable de l'étonner par ses premiers essais, & de nourrir son admiration par de nouvelles productions aussi vigoureuses que la premiere. Semblable à ces Athletes qui s'exercent long-temps avant de paroître sur l'arene, il a laissé croître les forces de son génie, donné à sa raison le temps de mûrir & de se développer, exercé vraisemblablement sa plume, avant de mettre au grand jour les écrits sur lesquels il fondoit sa réputation. C'est ainsi qu'on peut prétendre à des succès solides. Trop heureux si, en choisissant mieux ses sujets, il se fût défié de la manie des paradoxes, s'il ne se fût pas trop piqué d'une adresse ambidextre qui a égaré son jugement, en tant d'occasions, en lui inspirant trop de confiance pour justifier toutes ses idées.

Il est vraisemblable que la trempe de son caractere a beaucoup influé sur la nature de ses opinions. Pêtri de la plus vive sensibilité, emporté par un tempérament plein de bile & de feu, aigri par les contradictions, les circonstances de sa vie ont été la source de sa misanthropie, & cette misanthropie est devenue, à son tour, le véhicule de ses talents.

En adoptant ces réflexions, il ne sera pas impossible d'expliquer pourquoi, avec des lumieres si supérieures, cet Ecrivain

a avancé, avec tant de sécurité, tous les paradoxes qui se sont trouvés d'accord avec les dispositions de son humeur & la tournure de ses idées; pourquoi le pour & le contre sont traités, dans ses écrits, avec la même force. Il semble s'être dit à lui-même » j'ai des connoissances & de la faci-
» lité : mon ame s'enflamme avec promp-
» titude, & mon esprit se plie aisément
» à tout : mon imagination abonde en res-
» sources, & les arguments se présentent
» en foule pour appuyer toutes mes con-
» ceptions; je puis donc m'écarter des rou-
» tes ordinaires : la gloire est médiocre à
» ne prouver que ce qui est vrai, laissons
» agir la nature, cédons aux impressions
» même momentanées, & soyons singulier
» pour devenir célebre «.

D'après ce principe établi par systême, ou suivi par instinct, tout est devenu problématique sous sa plume. Delà ces raisonnements en faveur & contre le duel : l'apologie du suicide & la condamnation de cette frénésie : la facilité à affoiblir le crime de l'adultere, & les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur : delà tant de déclamations contre l'homme social, & tant de transports pour l'humanité : ces sorties violentes contre les Philosophes, & cette manie à favoriser leurs sen-

timents; delà l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, & les Athées confondus par des arguments invincibles : la Religion Chrétienne combattue par des objections captieuses, & célébrée par les plus sublimes éloges.

Nous ne finirions pas si nous voulions entrer dans la discussion de toutes ces contrariétés, si capables de faire connoître combien l'homme est dupe de lui-même, quand il ne se laisse conduire que par ses lumieres, & combien la Philosophie est incertaine dans ses idées, quand elle s'écarte des bornes prescrites à l'Esprit humain par l'Auteur de la Nature. Cette seule considération suffiroit pour forcer la raison à convenir qu'elle doit plier sous une Autorité, & que le joug qui lui est imposé par la Foi est moins destiné à la gêner & à l'humilier, qu'à captiver son inquiétude & à prévenir ses écarts. En Religion, comme en Morale, tout est établi & calculé par une Providence sage, tandis que tout devient incertain & arbitraire, dès que l'esprit n'a plus de frein. Le comble de l'illusion, dans les Philosophes, c'est de se croire réservés à des découvertes pour le bonheur des hommes, & le comble du crime est de leur ravir le bonheur présent, sous l'espoir de cette chimere.

L'Ouvrage par lequel M. *Rouſſeau* s'eſt annoncé, eſt ſon fameux *Diſcours* couronné à l'Académie de Dijon, où il ſoutient que les Lettres ont plus contribué à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Perſonne n'ignore combien de réclamations cet Ouvrage excita, dès qu'il fut répandu dans le Public. Les Adverſaires de l'Auteur pouvoient avoir raiſon ; mais on ne prévoyoit pas alors, que l'état actuel de notre Littérature viendroit à l'appui des ſentiments du Citoyen de Geneve. S'il eſt faux que les Lettres, cultivées ſelon les regles & les précautions qu'elles exigent pour le bien commun, ſoient capables de nuire à la Société, il eſt du moins très-certain qu'à en juger par les déſordres qui regnent aujourd'hui parmi les Littérateurs, elles ſont ſujettes à de grands inconvénients. Quelle idée avantageuſe peut-on s'en former, quels fruits peut-on s'en promettre pour la culture de l'eſprit, quand on voit les vrais principes attaqués, les regles méconnues, les bienſéances violées, l'anarchie & la confuſion établies ſur les débris du goût & de la raiſon ; quand la religion, la morale, les devoirs, la vertu, les vices, deviennent la proie d'une Philoſophie extravagante qui outrage l'une, corrompt l'autre, prononce ſur ceux-ci, défigure celle-là, & juſtifie

fie les derniers, au gré de ses caprices ou de ses intérêts ? Quelle estime pour les Littérateurs, à la vue de ces divisions qui les aigrissent & les déshonorent ! Est-ce en les voyant se déchirer, se calomnier, se décrier les uns les autres ; intriguer dans les sociétés, pour persécuter leurs rivaux ou prôner leurs admirateurs & leurs disciples ; employer, pour se faire une réputation un temps & des soins qui seroient plus utilement consacrés à perfectionner leurs Ouvrages ; se révolter contre le Critiques & négliger des avis utiles ; repaître leur vanité de suffrages mendiés, sans s'occuper à en mériter de plus justes & de plus réels ; substituer enfin à l'élévation des sentiments, qui devroit être leur partage, la bassesse de la flatterie pour se faire des Protecteurs : est-ce par une pareille dégradation qu'ils pourront prétendre au respect à la gloire destinée à payer les travaux du génie & des talents ?

Il n'est donc que trop tristement démontré par l'expérience, que l'abus des connoissances littéraires est le plus dangereux de tous les maux qu'un Etat puisse prouver. Depuis ces prétendues lumieres, qu'on se vante de nous avoir communiquées, la Société est-elle devenue plus heureuse & mieux réglée ? La mauvaise

foi, la perfidie, les haines, les menſonges, les calomnies, les atrocités, les crimes ont-ils diſparu parmi nous ? Y a-t-on vu renaître la franchiſe, la droiture, la généroſité, le bonheur & la paix, ou plutôt, malgré ces cris hypocrites d'*humanité*, de *bienfaiſance*, les cœurs ne paroiſſent-ils pas s'être rétrécis, deſſéchés, & avoir perdu leur énergie ? Tout ce que nous avons gagné en devenant plus inſtruits ; c'eſt d'avoir appris à être méchants avec art, & à conſerver, dans le mal, une ſorte de décence, qui le rend plus épidémique & plus dangereux. S'il eſt vrai que les Hommes aient été méchants dans tous les Siecles, on ne peut nier qu'ils n'aient plus de facilité à l'être dans les Siecles éclairés : les reſſources de l'eſprit ſe tournent alors du côté de l'intérêt des paſſions ; plus un méchant a de lumieres, plus il eſt habile à mal faire avec impunité.

Le *Diſcours ſur l'inégalité parmi les hommes*, ne le cede en rien au premier ; il annonce même une plus grande étendue de lumieres, plus de profondeur dans les penſées, une éloquence plus nerveuſe ; mais il eſt aiſé d'y reconnoître un Philoſophe ſombre, trop ardent à profiter de la dextérité de ſon eſprit pour invectiver la nature humaine, trop ennemi de la Société,

trop porté à n'en voir que les vices, & trop empirique dans les remedes qu'il propose. Tel est l'effet de la Misanthropie ; elle égare, dès qu'elle est abandonnée à elle-même. M. *Rousseau*, en voulant paroître profond & sublime, donne dans l'extravagance. *Pascal* étoit misanthrope, comme lui ; mais guidé par la Religion, ses Pensées ont le mérite de la profondeur & de la sublimité, joint à celui de la raison.

Quoique le *Contrat social* soit rempli d'erreurs, qu'il offre un systême de politique impraticable, l'Auteur y est toujours le même, c'est-à-dire, original, profond, lumineux, & éloquent en pure perte.

Les *Lettres de la nouvelle Héloïse*, considérées comme Roman, n'ont presque rien de commun avec les regles qu'on doit observer dans ces sortes d'Ouvrages, plan mal ordonné, intrigue vicieuse, développement pénible & trop lent, action foible & inégale, caracteres hors de nature, personnages dissertateurs, & par-là même ennuyeux ; considérées du côté de la morale, c'est un mêlange d'idées singulieres, de vertu frénétique, de sentiments excessifs, des traits sublimes, de discussions pédantesques ; du côté du style, un tissu sé-

duifant de tout ce que l'imagination a de plus brillant & de plus riche, de tout ce que le fentiment a de plus chaud & de plus énergique, de tout ce que l'expreffion a de plus mâle, de plus tendre, de plus pittorefque & de plus élégant. C'eft dans cet Ouvrage où l'Auteur s'eft le plus fouvent abandonné à fa manie d'expofer le pour & le contre, & de répandre de l'incertitude fur tous les principes.

L'*Emile* porte l'empreinte de la même tournure de génie; ce font les mêmes erreurs, les mêmes beautés. Ce Traité d'Education, le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, eft un affemblage continuel de fublime & de fubtilités, de raifon & d'extravagance, d'efprit & de puérilité, de Religion & d'impiété, de philantropie & de caufticité.

Il décele encore plus que les autres Ouvrages de M. *Rouffeau*, un Auteur doué d'un génie fécond, mais verfatil, d'une imagination brillante, mais exaltée, d'une ame fenfible, mais trop févere, d'un efprit judicieux, mais bizarre. Les confeils utiles & les raifonnements captieux, les obfervations intéreffantes & les regles impraticables, le langage de la raifon & les déclamations d'une philofophie abufée, y marchent d'un pas égal, s'y jouent tour-

à-tour de l'eſprit du Lecteur, & le forcent à ſe demander à lui-même ce que l'Auteur a prétendu établir.

La plume de M. *Rouſſeau* n'a pas dédaigné de s'exercer ſur de petits ſujets. *Le Devin du Village* eſt le chef-d'œuvre de ſa Muſe, & la plus ſimple, comme la plus intéreſſante Paſtorale, qui ait paru ſur le Théatre de l'Opéra.

Sa *Lettre* contre la Muſique Françoiſe, ſon *Dictionnaire de Muſique*, quoiqu'il doive beaucoup à celui de l'Abbé *Broſſard*, ſes *Lettres de la Montagne*, prouvent qu'il eſt en état de s'exercer ſupérieurement dans tous les genres, & d'embellir, par ſon éloquence, les matieres qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles.

Il a écrit encore contre les Spectacles, & ſes Arguments n'ont point été réfutés par ceux qui ont oſé lui répondre. On ne pouvoit mieux faire ſentir la ſuréminence de ſes talents, qu'en plaçant à côté de ſa *Lettre*, la Réponſe qu'y a fait M. *d'Alembert*; la nuance eſt trop ſenſible, pour qu'on ne s'en apperçoive pas: c'eſt tranſporter ſubitement le Lecteur, d'un braſier ardent, au milieu d'une glaciere. Il faut avouer que la Lettre de M. *Rouſſeau* eſt ſans ordre, ſans liaiſon, ſemée de digreſſions, quelquefois diffuſe; mais ce dé-

ſordre eſt celui du génie, la lumiere & la chaleur s'annoncent par-tout : tandis que ſon Adverſaire, plus méthodique, à la vérité, mais froid, & ſans vigueur, ne lui oppoſe que de foibles raiſonnements, exprimés plus foiblement encore.

Nous ne parlons pas des Ouvrages polémiques de M. *Rouſſeau* ; il eſt ſeulement à propos de remarquer que dans ſes débats, ſoit littéraires, ſoit perſonnels, en montrant toujours autant de génie que de ſenſibilité, il ne s'eſt jamais écarté des regles de l'honnêteté & de la décence. Rien de plus injurieux, de plus groſſier, & de plus contraire à la dignité des Lettres, que tout ce qu'on a débité contre lui. Au milieu de toutes ces attaques, ſa contenance a toujours été la même ; vraiment Philoſophe à cet égard, il a conſtamment dédaigné d'employer des armes indignes de ſes ſentiments, de ſon mérite, & du Public. Auſſi le Public, toujours équitable, lui a-t-il rendu juſtice. En le plaignant de ſes erreurs, de ſes illuſions, de ſes délires, en riant même de ſa ſingularité, il a reſpecté la trempe de ſon ame & la nobleſſe de ſes procédés. Il ſeroit, en effet, injuſte de le confondre avec le commun des Eſprits forts, s'il eſt vrai, ſur-tout, qu'il ait été réellement dupe de ſes idées. Mais

que penser de ces Philosophes qui, aussi peu convaincus, que zélés pour convaincre les autres, ne sacrifient qu'à l'orgueil de leurs prétentions & aux intérêts de leur existence, la simplicité de ceux qui les écoutent, la crédulité de ceux qui adoptent leurs principes, & la stupidité de ceux qui les réverent & les protegent? Personne n'a mieux démasqué leur charlatanisme, que le Citoyen de Geneve qui les avoit pratiqués, & s'étoit d'abord laissé séduire par leurs artifices. Ils ne lui ont jamais pardonné, & ne lui pardonneront jamais, d'avoir dit, dans un de ses Ouvrages : » » Que font les Philosophes, si ce n'est de » se donner à eux-mêmes beaucoup de » louanges, qui n'étant répétées par per- » sonne autre, ne prouvent pas grand cho- » se, à mon avis « ? Et d'avoir ajouté avec autant de bon sens que de vérité : » Fuyez » ceux qui, sous prétexte d'expliquer la » Nature, sement dans les cœurs des Hom- » mes de désolantes doctrines, & dont le » scepticisme apparent est une fois plus » affirmatif & plus dogmatique, que le » ton décidé de leurs Adversaires. Sous le » hautain prétexte, qu'eux seuls sont éclai- » rés, vrais, de bonne-foi, ils nous sou- » mettent impérieusement à leurs déci- » sions tranchantes, & prétendent nous

» donner, pour les vrais principes des cho-
» ses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont
» bâtis dans leur imagination. Du reste,
» renversant, détruisant, foulant aux
» pieds tout ce que les Hommes respec-
» tent, ils ôtent aux affligés la derniere
» consolation de leur misere, aux Puis-
» sants & aux Riches le seul frein de leurs
» passions; ils arrachent du fond des cœurs
» le remords du crime, l'espoir de la ver-
» tu, & se vantent encore d'être les bien-
» faicteurs du Genre-humain. Jamais, di-
» sent-ils, la vérité n'est nuisible aux
» Hommes; je le crois comme eux, &
» c'est, à mon avis, une grande preuve que
» ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité «.

ROY, [*Pierre-Charles*] Chevalier de l'Ordre de S. Michel, de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1683, mort en 1763.

Un de nos Poëtes qui ont eu du succès à l'Opéra, ce qui suppose du talent à un certain point. On a applaudi, avec justice, au Ballet des *Eléments*, & à la Tragédie de *Callirhoé*, dont l'ordonnance & la poésie sont également capables de satisfaire la délicatesse & le goût du Spectateur; tout le monde sait par cœur le commencement du Prologue du premier de ces deux Poëmes :

Les temps ſont arrivés. Ceſſez triſte chaos ;
Paroiſſez éléments, &c.

Jamais la Muſe lyrique ne déploya plus de majeſté, plus de richeſſe, plus d'harmonie pittoreſque. A la lecture de ce morceau & de pluſieurs autres de ce Ballet, qui ne ſont pas moins beaux, il paroîtra étrange que M. *Roy* ait été ſi médiocre dans ſes autres Poéſies, où il manque de chaleur, de juſteſſe, de correction ; ſa verſification eſt communément froide, proſaïque, dure. L'eſprit ſatyrique, auquel il ſe livra avec excès, fut ſans doute le principe de ces défauts. Un caractere ſec, bilieux & malin, tel qu'il s'annonce dans ſes Epigrammes, devoit le plus ſouvent manquer de douceur, de graces & d'aménité. En effet, ſes Satyres offrent plus d'aigreur que de gaieté, plus d'acharnement que de badinage, & tombent plus ſur les perſonnes que ſur les vices. La Cenſure ne doit être employée que pour corriger les Hommes ; l'eſprit n'y doit ſemer de l'agrément, que pour la rendre plus ſaillante, & par-là plus utile. La réſerve, impoſée à tous les talents quelconques, doit en écarter tout ce qui peut bleſſer & aigrir, ſans produire les fruits qu'on doit en attendre.

Il étoit tout naturel, après cela, que

M. *Roy* s'attirât beaucoup d'ennemis. Ses Epigrammes furent repoussées par d'autres Epigrammes, qui ne le ménageoient pas plus, qu'il n'avoit ménagé les autres. Il y a apparence que ce commerce de malignité, qui a duré quelque temps, a répandu parmi nous cette licence, qui n'observe plus d'égards, où l'on trouve toute l'atrocité de la Satyre, & où l'on cherche inutilement le sel & l'agrément qui doivent l'aiguiser.

ROZOI, (*N.*) Poëte qui, avec des talents au-dessous du médiocre, n'a pas craint de s'attacher à ce qu'il y a de plus difficile; la Morale, la Métaphysique, l'Histoire, la Tragédie, n'ont point effrayé sa plume, ou, pour mieux dire, il a traité tous ces genres avec les derniers excès du mauvais goût. Son Poëme, intitulé, *les Sens*, est un recueil de bévues, où la Poésie & la Philosophie sont également profanées. Son autre Poëme sur *le Génie, le Goût & l'Esprit*, fait connoître qu'il ne possede aucune de ces trois qualités qu'il a voulu célébrer. Quant à ses Epîtres, & à ses autres petites Poésies, ce sont moins des *Pieces fugitives*, que des Pieces à fuir.

RUFFI, (*Louis-Antoine* DE) né à Marseille en 1657, mort dans la même ville en 1724, n'est guere connu que de ses Com-

patriotes, & n'est Auteur que de quelques Ouvrages qui peuvent servir de matériaux à une Histoire de Marseille ; il faut convenir, en même-temps, que ces matériaux supposent des recherches si laborieuses, qu'on doit lui savoir gré de son travail. Mais ces sortes de compilateurs sont pour la composition de l'Histoire, ce que sont les Tailleurs de pierre dans la construction des Edifices ; ils contribuent à l'exécution du plan, & on ne loue jamais que l'Architecte.

1. RYER, (*André* DU) Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, né dans le Mâconnois, mort à Paris vers l'an 1650.

Il possédoit assez bien les langues Orientales; mais sa *Traduction de l'Alcoran* a été éclipsée par celle de M. *Galland*, plus fidelle & moins mal écrite; sa *Grammaire Turque* n'est guere plus connue. Le seul Ouvrage de cet Auteur, qu'on lise encore aujourd'hui, est sa Version Françoise de *Gulistau*, ou de l'*Empire des Roses*, composé par le Poëte *Sady*.

2. RYER, (*Pierre* DU) de l'Académie Françoise, né à Paris en 1605, mort en 1658.

Nous ignorons s'il est Parent du précédent, ce qui importe fort peu. Ce que nous savons certainement, c'est que, quoiqu'il ait beaucoup écrit en Prose & en Vers, il

n'a pas laiſſé un ſeul Ouvrage qui vaille aujourd'hui la peine d'être lu. Il a fait dix-neuf Pieces de Théatre, qui ſont mortes avant lui, & ſeize Traductions d'Auteurs Latins, qui ne lui ont pas ſurvécu. *Du Ryer* pouvoit avoir de l'eſprit & du talent; mais, obligé de travailler à la hâte pour faire ſubſiſter ſa famille, qui n'avoit d'autre revenu que ſa plume, il ne lui étoit pas poſſible de ſoigner ſes Ouvrages. On rapporte que ſon Libraire ne lui donnoit qu'un écu par feuille de ſes Traductions, ce qui ne fait pas trois ſols la page. C'étoit peut-être en récompenſer largement le mérite, mais ce n'étoit pas aſſez en payer le travail. Ses Vers étoient traités de la même maniere; on convenoit de tant par cent: les Vers Alexandrins quatre livres; les petits Vers la moitié. N'étoit-ce pas inſulter aux Muſes, & au Public? Et un Auteur de ſon temps n'a-t-il pas eu raiſon de dire de ce Poëte: *Magis fami quàm famæ inſerviebat?*



S.

1. SABATIER, (*N.*) Professeur d'Eloquence au College de Tournon, né à Cavaillon en 1734.

Les Journaux ont parlé très-avantageusement de ses Poésies, dont le Recueil parut il y a quelques années : on a laissé dire les Journalistes, & les Connoisseurs n'ont pas tardé à s'appercevoir qu'elles étoient médiocres, malgré la très-grande dose d'encens, que l'Auteur du Mercure, * entr'autres, leur avoit prodigué. Dans le fond, rien de plus froid, de plus sec, de plus décharné, de plus amphigourique, que la Muse de M. *Sabatier* de Cavaillon. Ses *Odes* sur-tout, qui forment la principale partie de son Recueil, ne sont, pour la plupart, qu'un amas de grands mots, vuides de pensées & de raison. Ce n'est pas ainsi que s'énonce l'Enthousiasme; son désordre est lumineux, ses écarts sont sublimes, sa chaleur pénétrante. Le Poëte, dont nous par-

* Voyez le Mercure du mois de Janvier 1767.

lons, a cependant entrepris de le célébrer. Qu'on liſe l'Ode qu'il a composée ſur ce ſujet, & qui paſſe pour ſon chef-d'œuvre : on verra que ce n'eſt qu'une déclamation vague, un tiſſu de phraſes détachées, d'expreſſions bourſoufflées, qui ne diſent rien ; *fumum ex fulgore, non ex fumo dare lucem, cogitat.* C'eſt l'opposé de ce qu'exigeoit *Horace.*

Les *Epîtres* du Profeſſeur de Tournon ſont moins mauvaiſes, &, par une mépriſe ſinguliere, moins vantées que ſes Odes : ſi la verſification n'en eſt pas continuement agréable, ſi le ſtyle en eſt quelquefois emphatique, les principes en ſont du moins conformes à la raiſon, aux mœurs & au bon goût.

Sa proſe ſe fait lire avec plus ſatisfaction que ſes Vers. Il a principalement un Diſcours, à la tête de ſon Recueil, dont les Gens éclairés doivent faire cas, il eſt rempli d'excellentes obſervations ; il annonce la connoiſſance, l'amour des regles, & une littérature infiniment plus ſaine, que celle de tant de prétendus Légiſlateurs, qui n'ont pas craint de donner leurs conceptions chimériques pour des préceptes ſûrs, & des moyens de ſuccès.

2. SABBATHIER, (*François*) Profeſſeur au College de Châlons-ſur-Marne, né à Condon en 17....

Erudit & laborieux Ecrivain, qui n'a pas été effrayé de l'idée d'une Compilation immense, qu'il continue avec assiduité. Cet Ouvrage, dont il a déjà publié plusieurs volumes, a pour titre : *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques* ; il est fait avec soin, écrit avec méthode, & suppose du discernement, avec la connoissance des Auteurs Grecs & Latins ; on y desireroit seulement plus de précision, plus de correction & d'égalité dans le style, quelquefois plus de sévérité dans le choix des Auteurs, ainsi que des morceaux de leurs Ecrits, qu'il met à contribution.

Si M. *Sabbathier* attache la gloire de son nom à la grosseur & au nombre des volumes, il ne sera pas inutile de lui faire observer que le petit Traité de *Longin* est devenu immortel, tandis que les œuvres volumineuses d'une infinité d'Auteurs sont oubliées.

On pourroit lui donner encore un autre conseil, aussi-bien qu'à l'Auteur précédent, celui de ne pas désavouer des Ouvrages qui ne leur sont point attribués ; c'est cependant ce qu'ils ont fait à l'occasion du *Tableau philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire.* Il est sans doute dans la regle, que la foiblesse & la timidité ne jouissent point, aux yeux du Public, de la gloire d'un Ecrit,

qui ne peut être que l'effet du zele & du courage ; mais cette timidité va jusqu'à la crainte servile, quand elle s'empresse avec affectation de désavouer ce que tout honnête Littérateur desireroit avoir fait, pour l'honneur des Lettres, les intérêts de la justice & de la vérité.

SABLIERE, (*Antoine* RAMBOUILLET DE LA) Secrétaire du Roi, né à Paris en 1615, mort dans la même ville en 1680.

Ses *Madrigaux* sont si délicats, si naïfs, l'expression en est si aisée, si naturelle, qu'ils ont garanti son nom de l'oubli, & nous l'ont transmis avec éloge : tant il est vrai qu'il vaut beaucoup mieux ne s'attacher qu'à un seul genre, fut-il d'une classe médiocre, & y exceller, que de s'attacher à un objet au-dessus de ses forces, ou en cultiver plusieurs avec des talents & des succès médiocres. L'immortalité est, pour les Auteurs, une loterie, dont la valeur des billets est marquée par le prix de leurs Ouvrages ; tel avec un seul billet parvient à gagner un lot distingué, tandis que tel autre, avec plusieurs, n'en obtient aucun. Mais si *Sapho*, *Anacréon*, *Catulle*, *Chapelle*, *Chaulieu*, *la Sabliere*, se sont immortalisés par un petit nombre de Vers heureux, il seroit absurde de confondre leur gloire avec celle qui n'appartient qu'à ces Génies

ſupérieurs, qui ont excellé dans des genres plus élevés & plus difficiles.

On doit obſerver, pour l'intérêt de la vérité, que la Femme de M. de *la Sabliere* n'a jamais compoſé (quoiqu'elle eût beaucoup d'eſprit) aucun des Vers qu'on lui attribue. Ceux qui ont fait imprimer, ſous ſon nom, les Madrigaux de M. ſon Mari, ſe ſont mépris groſſiérement. * Ces Madrigaux, adreſſés à des *Cloris*, à des *Iris* ingrates & cruelles, indiquent aſſez qu'elle n'en eſt pas l'Auteur. *La Fontaine*, qui lui a prodigué des Eloges dans pluſieurs de ſes Fables, & dans le beau Diſcours, entr'autres, où il réfute le ſyſtême de *Deſcartes* ſur l'ame des bêtes, ne l'a jamais louée ſur le talent des Vers, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, ſi elle en avoit été douée. On ſait qu'elle retira, chez elle, ce Pere de la Fable, & qu'elle eut le bonheur de poſſéder vingt ans, dans ſa maiſon, celui qu'elle appelloit ſi ingénieuſement ſon *Fablier*.

I. SACY, (*Louis* DE) Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, de l'Académie Françoiſe, mort en 1727, âgé de 73 ans.

---

* » M. le Comte de *Nocé*, Gendre de Monſieur & de » Madame de *la Sabliere*, & M. *de Fontenelle*, qui étoit » de leurs amis, m'ont aſſuré que cette Dame, qui s'eſt » diſtinguée par ſon mérite & par ſon ſavoir, n'a jamais » compoſé de Vers «. *M. Titon du Tillet*, dans ſon *Parnaſſe Franç.* page 360.

On ne lit plus ses *Plaidoyers*, ni son *Traité de l'Amitié*, on lit peu celui *de la Gloire*; mais la lecture de sa *Traduction des Lettres de Pline*, & *du Panégyrique de Trajan*, du même Auteur, peut occuper encore avec plaisir; la fidélité s'y trouve réunie à l'élégance. Le Traducteur s'est sans doute trop passionné pour son Original, ce qui l'a jetté dans un goût d'Antithese & d'Epigramme, qui a contribué, plus que toute autre chose, à plonger ses autres Ouvrages dans l'oubli.

Les exemples, si fréquents, de tant de chûtes, devroient bien corriger ceux de nos Ecrivains, qui sont possédés de la manie des phrases brillantes & du faux Bel-esprit. A quoi sert de s'exalter péniblement l'imagination, pour produire quelques étincelles qui avortent, ou n'éblouissent qu'un instant? Quand on n'est pas capable de cette chaleur vive & continue, qui est l'ame de la vraie Eloquence, il vaut mieux ne pas écrire, que de prétendre y suppléer par des éclairs momentanés, qui ne font que mieux sentir les ténebres & la froideur où nous laisse leur apparition passagere.

2. SACY, (*N.* DE) né à Paris en 1745.

Nous devons à celui-ci un Ouvrage qui se fait lire avec intérêt, & qui a pour titre:

l'Honneur François, ou *Histoire des Vertus & des Exploits de notre Nation, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours.* L'amour patriotique ne s'y fait pas moins sentir, que le talent de rendre avec énergie les traits les plus intéressants de notre Histoire, & ceux qui font le plus d'honneur à notre Nation. On a reproché à ce jeune Auteur de n'avoir pas mis assez de simplicité dans son style ; mais un célebre Journaliste l'a justifié à cet égard, en observant » que les figures hardies & les mou» vements impétueux, qui seroient sans » doute déplacés dans des Annales ou dans » une Histoire suivie, ne déplaisent point » dans des Mémoires ou dans un Recueil » d'Anecdotes, qu'on ne peut lire, ni, à » plus forte raison, écrire, sans éprouver » ces transports qui produisent nécessaire» ment le feu de l'expression. «

SAGE, (*Alain-René* LE) né à Ruis en Bretagne en 1677, mort en 1747.

Quand il n'auroit fait que *Turcaret*, & *Crispin Rival de son Maître*, ces deux Comédies suffiroient pour le placer au-dessus de tous les petits Comiques de notre Siecle précédent. Ses Pieces de Théatre annoncent l'Observateur, le Critique, le Peintre habile du ridicule ; son talent principal est de saisir la nature, de la développer

avec adreſſe, & de la peindre avec une piquante préciſion.

Ses Romans, bien différents de cette foule de Productions bizarres, qu'on nous prodigue avec tant de fécondité, parce que la fécondité coûte peu en ce genre, ſont des chef-d'œuvres d'inſtruction & d'amuſement. Sans ſe tourmenter l'imagination pour inventer des caracteres peu naturels; accumuler des ſituations forcées, étaler des ſentiments giganteſques, prodiguer des événements ſans vraiſemblance, il a réuni dans ſon *Gilblas de Santillane*, tout ce qui peut piquer la curioſité, flatter le bon goût, contenter la raiſon, & promener, ſans fatigue, ſon Lecteur, au milieu d'une infinité de tableaux qui repréſentent, d'après nature, tout ce que la Scene du monde, depuis la Cour juſqu'aux plus baſſes Conditions, peut offrir d'inſtructif & de varié. Sa maniere de préſenter les choſes, rend intéreſſant juſqu'aux plus petits détails. C'eſt par-là que ce Roman ſe fait lire, encore aujourd'hui, avec un plaiſir égal par les Gens ſenſés & par les Eſprits frivoles. La nouveauté a donné ſouvent la vogue à de ſemblables Productions; il n'y a qu'un mérite réel qui puiſſe ſoutenir un ouvrage dans tous les temps & dans tous les états.

Gusman d'Alfarache, *le Diable Boiteux*, *les nouvelles Aventures de Dom-Quichotte*, *le Bachelier de Salamanque*, ne valent pas *Gilblas*; mais on y remarque par-tout le même ton de morale, la même adresse pour l'amener & la faire goûter, le même esprit de fine critique, le même badinage, la même raison, & tout cela revêtu d'un style agréable & correct. En un mot, c'est dans ces Ouvrages qu'il faut aller chercher la saine Philosophie, qui ne consiste pas dans des maximes ampoulées, dans des sentences froides, dans une aigre déclamation, que nos Philosophes emploient si maladroitement, faute de pouvoir mieux faire.

Un des Amis de M. *le Sage* lui fit cette Epitaphe :

Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
Par le ciseau de la parque importune ;
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

SAINT-AMAND, (*Marc-Antoine* DE GERARD, Sieur DE) de l'Académie Françoise, né à Rouen, mort en 1660, âgé de soixante ans. Plusieurs morceaux de ses Poésies font juger qu'il étoit né Poëte, & qu'il auroit pu laisser d'excellents Ouvrages, si, se livrant moins à sa facilité, il l'eût assujétie aux regles du goût. On lit encore

avec plaisir son Ode sur *la Solitude*, malgré le dépit que font éprouver quelques Strophes mal-adroites & triviales. Il en est de même de sa *Rome ridicule*, où l'on rencontre des Strophes agréables. On sait qu'il a fait un Poëme de *Moïse sauvé*, divisé en douze Livres ou Chants, que *Boileau* a justement ridiculisé. Ce Satyrique n'a pas été aussi équitable, en exagérant la pauvreté de ce Poëte :

Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage,
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien,
Ou, pour mieux en parler, *Saint-Amand* n'avoit rien.

Quand même cette pauvreté eût été réelle, elle n'étoit pas du ressort de la Satyre. Les travers & les ridicules peuvent fournir matiere à la plaisanterie, mais l'infortune doit au moins trouver grace devant une ame honnête ; d'ailleurs *Saint-Amand* ne manqua jamais du nécessaire, quoiqu'il ne fut pas riche, à la vérité. On dit qu'il avoit une maniere de réciter ses Vers, qui les paroit d'un mérite qu'ils n'avoient pas, ce qui donna lieu à cette Epigramme de *Gombaud*.

Tes Vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand je les lis ;
Tu ne peux pas toujours en dire,
Fais-en donc que je puisse lire.

Il n'étoit pas fils d'un Gentilhomme Verrier, comme *Mainard* l'a fait accroire à plusieurs Biographes, par cette Epigramme qu'il lui adressa :

> Votre noblesse est mince,
> Car ce n'est pas d'un Prince,
> *Daphnis*, que vous sortez.
> Gentilhomme de verre,
> Si vous tombez à terre,
> Adieu vos qualités.

Il étoit fils d'un Chef d'Escadre, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'Epître Dédicatoire de la troisieme partie de ses Œuvres, où il nous apprend que son pere *avoit commandé, pendant vingt-deux ans, une Escadre d'Elisabeth, Reine d'Angleterre, & qu'ayant été pris dans une de ses courses, il resta trois ans prisonnier à Constantinople.*

SAINT-AULAIRE, (*François-Joseph* DE BEAUPOIL, Marquis DE) de l'Académie Françoise, né dans le Limousin, mort à Paris en 1742, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans.

Il a laissé peu de poésies. La raison en est simple, il étoit déjà vieux lorsqu'il commença à donner l'essor à sa Muse. A quatre-vingt-dix ans il est rare qu'on fasse de bons Vers. La verve de nos meilleurs Poëtes étoit éteinte bien auparavant cet âge-

là; celle de nos Poëtes modernes expire bien plus jeune encore, & néanmoins les Vers de M. de *Saint-Aulaire* sont remplis de délicatesse, de facilité & d'agrément. On peut donc le regarder comme une espece de prodige. Il est inutile de rapporter ici le joli Impromptu qu'il fit à Madame la Duchesse *du Maine*, qui l'appelloit son *Apollon*, & lui demandoit un secret: *la Divinité qui s'amuse, &c.*

» *Anacréon*, moins vieux, fit de moins » jolies choses, dit M. de *Voltaire*, qui ajoute : si les Grecs avoient eu des Ecrivains » tels que nos bons Auteurs, ils auroient été » encore plus vivants. « L'observation n'est pas juste: il falloit dire, que si on nous eût conservé toutes les Productions des Grecs célebres, leurs Ecrivains ne le céderoient certainement pas aux nôtres. Quel Recueil que celui des Poésies de *Sapho*, d'*Alcée*, d'*Archiloque*, d'*Epiménide*, de *Mimnerme*, d'*Hipponax*, de *Lasus*, de *Corinne*, de *Théognis*, de *Sophron*, d'*Empédocle*, de *Bacchilidés*, de *Ménandre*, de *Méleagre*, & de mille autres, dont il ne nous reste que des fragments. Que deviendroient, auprès de toutes ces richesses, les Productions des *Marmontel*, des *Delaharpe*, des *Lemiére*, des *du Rosoy*, & de tous les Illustres, mis en pieces dans l'*Almanach des Muses*?

SAINT-

SAINT-DIDIER, (*Ignace-François* LIMOJON DE) né à Avignon en 1668, mort dans la même ville en 1739, cultiva la Poésie Provençale avec succès, & auroit pu également réussir dans la Poésie Françoise, s'il eût eu plus de goût & des amis *prompts à le censurer*; il étoit né avec des talents; trop de facilité en fut l'écueil, ce qu'il a eu de commun avec bien des Auteurs.

Il débuta dans la Carriere poétique, par des prix remportés dans différentes Académies, ce qui prouveroit peu en sa faveur, sans les autres Ouvrages de Poésie qu'il a composés. Nous ne parlerons pas de celui qui a pour titre, *Voyage du Parnasse*, où l'esprit de satyre animant sa fécondité naturelle, l'a entraîné au-delà des bornes de la précision & du bon goût; nous ne nous attacherons qu'à son Poëme de *Clovis* qui, quoique *Saint-Didier* n'en ait publié que les huit premiers Chants, mérite une considération particuliere, par le rapport qu'il a avec plusieurs traits de la Henriade, & par les morceaux heureux qu'on y rencontre. Cet Ouvrage, entre les mains de M. de *Voltaire*, est devenu, malgré sa médiocrité, une mine féconde, dont il a su tirer un grand parti. On peut d'abord en juger par l'invocation de la Henriade, dont la tournure est la même que celle du *Clovis* :

Muse, qui ceins ton front d'une immortelle gloire,
Qui plaçant les grands Noms au Temple de Mémoire,
Des outrages du temps affranchis les Guerriers,
Couronne mon Héros de tes plus beaux lauriers.

. . . .

Ose répandre encor sur ces vérités saintes,
Les voiles enchanteurs de tes images feintes.
La noble fiction, en flattant les esprits,
Charme & conduit au vrai par des chemins fleuris,
Orne la vérité des attraits de la Fable,
Et l'offre à nos regards plus belle & plus aimable.

Nous ne nous attacherons point à tous les morceaux de ressemblance, ce qui nous engageroit dans une discussion trop étendue pour les bornes d'un article. Il suffit de faire remarquer que c'est dans ce Poëme oublié que M. de *Voltaire* a pris l'idée du songe d'*Henri IV*, dans lequel *S. Louis* fait voir à ce Héros les Princes qui doivent un jour lui succéder. Nous allons mettre le Lecteur à portée d'en décider lui-même.

Dans le huitieme Chant de *Clovis* un vénérable *Druide* conduit ce premier Roi des Francs dans le Temple de la Gloire, & le fait passer, pour y aller, par un antre mystérieux, où,

Des Monstres, dont l'aspect étonne ses regards;
Tous semblent s'opposer à l'ardeur qui le guide:
Il veut armer son bras; mais le sage Druide

Arrête ce transport, & lui parle en ces mots:
Apprends que la Vertu forme seule un Héros.
Tu vois le fol Orgueil, la farouche Licence,
La basse Flatterie & l'aveugle Vengeance;
Ici l'Ambition, mere des attentats,
Semble exciter la guerre à courir sur ses pas;
Plus loin l'Impiété de la Fraude est suivie;
L'Injustice & la Haine accompagnent l'Envie;
Tous les monstres, enfin, surveillants assidus,
Qui des Palais des Rois écartent les vertus.
Mais quel objet t'arrête! à sa fatale vue,
D'un plaisir séducteur tu sens ton ame émue:
Cet Enfant est pour nous un plus grand ennemi,
Que les mostres hideux dont ton cœur à frémi.
Fuis, ne t'expose plus au pouvoir de ses charmes;
L'Amour trempe ses traits dans le sang, dans les larmes;
D'autant plus dangereux qu'il est moins redouté,
Une feinte douceur cache sa cruauté;
Le Perfide amollit les plus fermes courages,
Du Temple de la Gloire assiege les passages,
Et soufflant dans le sein une coupable ardeur,
Des grandes actions obscurcit la splendeur;
Il dort entre les bras de l'oisive mollesse;
Les Remords dévorants, la Douleur vengeresse,
Implacables Enfants des lâches Voluptés,
Cherchent à s'emparer des cœurs qu'il a domptés.
Souviens-toi que le ciel cache sous ces images
Des leçons pour régner aussi grandes que sages,
T'apprend que les efforts illustrent les Guerriers,
Et que sans les travaux il n'est point de lauriers.
Mais ne te flatte point d'un triomphe facile;
Ici le fer te prête un secours inutile.
Contre ces ennemis que sert d'armer ton bras?
C'est le cœur qui contre eux doit livrer des combats:

L'homme porte par-tout ces monstres dans lui-même ;
Il faut, pour les dompter, une vertu suprême,
C'est-là l'unique gloire ; un prince généreux,
Doit par de tels combats rendre son Peuple heureux.
Soudain d'un nouveau Ciel la lumiere éclatante,
Offre aux yeux de *Clovis* une Plaine riante, &c.

C'est dans cette plaine qu'est situé le Temple de la Gloire, où *Clovis* est introduit par le sage *Druide*, qui offre à ses regards le tableau de tous les Rois de France qui doivent un jour y occuper une place. Le caractere de chaque Roi, & de chaque Guerrier qui doit s'illustrer sous son regne, est assez bien saisi. Les Portraits d'*Henri IV*, de *Louis XIII*, de *Richelieu*, de *Louis XIV*, sont sur-tout frappants & bien dessinés. On ne peut s'empêcher d'admirer les quatre Vers qui terminent celui de *Louis XIV*, M. de *Voltaire* n'en a pas de mieux frappés :

Que ses hautes vertus font naître de grands Hommes !
Les exemples des Rois nous font ce que nous sommes ;
Tout cherche à s'élever, quand ils sont généreux ;
Sont-ils foibles ? tout rampe & languit avec eux.

SAINT-EVREMONT, [*Charles* DE SAINT-DENIS, Sieur DE] né près de Coutance dans la basse-Normandie, en 1613, mort à Londres en 1703 ; un des plus Beaux-esprits & des plus polis Ecrivains du Siecle dernier.

Nous ne parlerons pas de ses Poésies : on convient généralement qu'elles sont mauvaises, quoiqu'elles fourmillent de pensées ingénieuses, galantes, philosophiques ; ce qui prouve combien M. *d'Alembert* s'est abusé, en avançant, d'un ton dogmatique, que les pensées sont le premier mérite des vers.

Mais la médiocrité de *Saint-Evremont*, en matiere de Poésie, n'influe en rien sur le mérite de sa Prose. Ses expressions sont vives, justes, pittoresques, pleines d'imagination, de délicatesse, ses pensées fines, ingénieuses, profondes ; ses réflexions lumineuses, & assez souvent vraies. La plus grande partie de ses Ouvrages annonce un Esprit cultivé, solide, un Ecrivain consommé dans la connoissance du monde & du cœur humain. Sa diction est toujours convenable aux matieres qu'il traite ; elle est ordinairement pure, nette, élégante : les seuls défauts qu'on y trouve à blâmer, se réduisent à une affectation de tours, à un vernis de morgue philosophique, peut-être excusable dans lui, mais poussée depuis jusqu'à l'extravagance, dans des Auteurs qui ne le valent pas. Ses réflexions sur les divers Génies du Peuple Romain, dans les divers temps de la République ; ses Considérations sur *Annibal*, ses Trai-

tés de l'Amitié & de la Converſation ; ſes Jugements ſur quelques Auteurs Latins ; ſes Remarques ſur les Traducteurs, les Hiſtoriens, ſur l'Art de la Guerre ; ſes Maximes, ſes Penſées détachées, ſont autant de Productions exquiſes qui le placent parmi les plus eſtimables Littérateurs. Après *Corneille* perſonne n'a mieux parlé des Romains. On voit qu'il n'a étudié les Anciens, que pour développer ſa raiſon & épurer ſon goût, & non pour étaler un vain appareil d'érudition ; il ne s'eſt attaché qu'à ce qu'il y a de plus délicat dans leurs Ouvrages, & il a eu l'art de s'approprier leurs penſées, en leur donnant une tournure qui n'appartient qu'à lui. On diroit qu'il crée ce qu'il ne fait que répéter d'après eux, dans les Morceaux de leurs Ecrits qu'il s'eſt eſſayé de traduire. Soit qu'il peigne les Hommes, ſoit qu'il parle de Littérature, de Morale ou de Politique, il fait briller par-tout une fineſſe de raiſon, qui ne laiſſe rien à deſirer au Lecteur. En un mot, ſes différents Mélanges donnent l'idée la plus avantageuſe de ſon diſcernement, & inſpirent l'amour des Lettres. Plus de ſobriété à l'égard d'un ton de galanterie qui déplaît par une répétition trop fréquente, plus d'attention à éviter les pointes & les antitheſes, moins

de hardiesse dans certaines idées, auroient procuré à son mérite une approbation générale.

Personne ne doute, malgré cela, qu'il ne soit infiniment supérieur à quantité de nos célebres Littérateurs actuels. Qui ne le préfere, par exemple, à M. *d'Alembert*, dont la plume, comme la sienne, ne s'est exercée que sur de petits Ouvrages détachés ? Quel Homme de goût ne mettra pas ses *Réflexions sur les divers Génies du Peuple Romain*, au-dessus de tout ce que ce Littérateur Géometre a écrit dans les cinq volumes de *Mélanges* qu'il a publiés ? Qu'on en cite les morceaux les mieux pensés, le plus exactement écrits, & qu'on les compare avec ceux que nous allons prendre au hasard dans les Œuvres de *Saint-Evremont* : on verra d'un côté des pensées communes, énoncées avec une froideur géométrique ; de l'autre, des idées fines & profondes, développées avec délicatesse & vivacité.

Dans le Chapitre de la seconde guerre punique, après avoir parlé de la défaite des Romains à Cannes, par *Annibal*, & des raisons que ce Capitaine opposa à *Maherbal*, pour ne pas poursuivre sa conquête, *Saint-Evremont* ajoute cette réflexion, touchant la destinée des Empires.

» Il y a un point dans la décadence des
» Etats, où leur ruine feroit inévitable, si
» on connoissoit la facilité qu'il y a de les dé-
» truire; mais, pour n'avoir pas la vue as-
» fez nette, ou le courage assez grand, on
» se contente du moins, quand on le peut,
» tournant en prudence ou la petitesse de
» son esprit, ou le peu de grandeur de
» son ame «.

Quand il parle ensuite de l'envie qu'eut *Annibal* de goûter les délices de Capoue, il dit: » qu'il en fût charmé, d'autant plus
» aisément, qu'elles lui avoient toujours été
» inconnues.

» Un Homme, continue-t-il, qui sait
» mêler les plaisirs & les affaires, n'en est
» jamais possédé; il les quitte, il les re-
» prend, quand bon lui semble. Il n'en
» est pas ainsi de ces Gens austeres, qui,
» par un changement d'esprit, viennent à
» goûter les voluptés. La nature en eux,
» lassée d'incommodités & de peines, s'a-
» bandonne aux premiers plaisirs qu'elle
» rencontre; alors ce qui avoit paru ver-
» tueux, se présente avec un air rude &
» difficile, & l'ame qui croit s'être détrom-
» pée d'une vieille erreur, se complaît en
» elle-même de son nouveau goût pour les
» choses agréables.

» C'est ce qui arriva à *Annibal* & à son

» armée, qui ne manquoit pas de l'imiter
» dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit
» bien fait dans les fatigues.

» Ce ne furent donc plus que bains, que
» festins, qu'inclination & attachement;
» il n'y eut plus de discipline, ni par celui
» qui devoit donner les ordres, ni en ceux
» qui devoient les exécuter. Quand il fallut
» se mettre en campagne, la gloire & l'in-
» térêt réveillerent *Annibal*, qui reprit sa
» premiere vigueur, & se retrouva lui-
» même; mais il ne retrouva plus la même
» Armée; il n'y avoit plus que de la mol-
» lesse & de la nonchalance, & s'il falloit
» souffrir la moindre nécessité, on regret-
» toit l'abondance de Capoue. «

Dans le même Chapitre, parlant des bonnes qualités de *Scipion*, qui le rendirent suspect aux Romains, il dit: que dans le temps qu'on l'accusoit, il pouvoit répondre & se justifier: » mais, ajoute-t-il,
» il y a une innocence héroïque aussi-bien
» qu'une valeur, si on peut parler de la
» sorte; la sienne négligea les formes où
» sont assujettis les innocents ordinaires; &
» au-lieu de répondre à ses accusateurs:
» *Allons*, dit-il, *rendre grace aux Dieux*
» *de mes victoires*, & tout le monde le suivit
» au Capitole «.

Rien de plus ressemblant que le por-

trait qu'il fait de *Mécene* ; on ne peut recueillir plus parfaitement les différentes idées qu'*Horace* nous en donne. » *Mécé-»nas*, dit-il, étoit homme de bien, de » ces gens de bien néanmoins, doux, ten-» dres, plus sensibles aux agréments de la » vie, que touchés de ces fortes vertus » qu'on estimoit dans la république. Il étoit » spirituel, mais voluptueux, voyant tou-» tes choses avec beaucoup de lumiere, & » en jugeant sainement, mais plus capable de les conseiller que de les faire ; ainsi, se » trouvant foible, paresseux, & purement » Homme de Cabinet, il espéroit de sa » délicatesse, avec un Empereur délicat, ce » qu'il ne pouvoit attendre du peuple Ro-» main, où il eût fallu se pousser par ses » propres moyens, & agir fortement par » lui-même «.

Au reste, il est essentiel d'avertir que les Philosophes se sont empressés, assez mal à propos, de réclamer *Saint-Evremont*, comme un membre de leur Secte, & qu'ils se sont servis de son nom pour publier, soixante ans, après sa mort, un Libelle infame contre le Christianisme, intitulé : *Analyse de la Religion*, Libelle aussi atroce, que peu conforme à sa maniere d'écrire. Quoiqu'ils aient débité, au préjudice de sa Foi, quelques Anecdotes démenties par la

vérité, il étoit bien éloigné de partager leurs ſentiments. Cet Auteur a pu être imprudent, mondain, voluptueux ; il a pu laiſſer tranſpirer de temps en temps des traits d'un eſprit indifférent & médiocrement religieux ; mais il s'eſt bien gardé d'afficher l'incrédulité, de dénaturer la morale, de juſtifier les vices, & d'inſulter à la Société. Ses Maximes, à cet égard, ſont même la condamnation de la Philoſophie. *La ſeule bienſéance & le reſpect qu'on doit à ſes ſemblables*, diſoit-il, *défendent une pareille licence.*

SAINT-FOIX, (*Germain-François* POULLAIN DE) né à Rennes en 1703 ; ingénieux Ecrivain, dont le coloris délicat a ſu embellir tous les ſujets qu'il a traités. Ses *Lettres Turques* ſe font lire avec plaiſir, même après les Lettres Perſanes, auxquelles on les a joint dans pluſieurs Editions. Les *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, offrent un tableau piquant des Mœurs Françoiſes, depuis *Clovis* juſqu'à *Henri IV*, mille traits ſinguliers préſentés avec adreſſe ; y flattent la curioſité du Lecteur. Les réflexions en ſont naturelles & quelquefois neuves ; & ſi la critique n'en eſt pas toujours exacte, le ſtyle en eſt continuement agréable.

Un autre genre, qui a beaucoup con-

tribué à la gloire de M. de *Saint-Foix*, ce ſont ſes Pieces de Théatre qui ont un caractere dont nous n'avons point d'autre exemple. Si les Tragédies répondent à nos Romans héroïques, les Comédies, comme celles du *Tartufe* & de l'*Avare*, à nos Romans d'intrigue & de caractere; les Pieces de M. de *Saint-Foix* ſont propres à nous retracer l'idée de ces jolis Contes de Fée, qui, ſous d'agréables images, nous repréſentent, dans le lointain, la peinture de nos mœurs. Sa petite Comédie des *Graces* ſemble avoir été faite pour elles & par elles, de même que celle de l'*Oracle* paroît avoir été dictée par celui du bon goût.

SAINT-GELAIS, [*Melin* DE] Aumônier & Bibliothécaire de *Henri II*, né à Angoulême, mort à Paris en 1558.

Quoique ſes poéſies ſoient moins originales & moins naïves que celles de *Marot*, ſon Contemporain, elles n'en furent pas moins accueillies de ſon temps. Ce Poëte s'étoit formé le goût d'après l'étude des Anciens; avec moins de génie que *Marot*, ſon eſprit étoit plus orné. On remarque ſur-tout dans ſes Epigrammes un tour naturel, qui les rend ſouvent ſupérieures à celle de ſon Rival. Dans ſes autres Poéſies, c'eſt une douceur de ſtyle,

une délicatesse de pensées, une facilité dans la versification, qui le firent surnommer *l'Ovide François*. Son nom ne conserve pas aujourd'hui toute l'estime qu'il mérite ; telle est l'influence du temps sur le suffrage des Hommes : mille petits Auteurs, qu'on compare à *Chapelle* & à *Chaulieu*, ne seroient pas dignes d'être comparés à *Saint-Gelais*.

Au reste, ce Poëte est le premier qui ait fait passer le Madrigal de la Poésie Italienne dans la nôtre, & c'est lui qui en a fixé le véritable caractere. Les Italiens le confondoient, comme les Anciens, avec l'Epigramme ; *Saint-Gelais* l'a réduit au sentiment & à la finesse de la galanterie qui paroissoient lui convenir.

SAINT-HYACINTHE, (*Themiseuil* DE) né à Orléans en 1684., mort en 1746.

Si quelque heureux génie eût jetté sur la manie philosophique le même ridicule que cet Auteur répandit sur l'étalage de l'érudition, les Philosophes auroient disparu, comme les Commentateurs. Rien de plus ingénieux que son *Mathanasius*, ou *le Chef-d'œuvre d'un inconnu* ; l'ironie y regne d'un bout à l'autre.; la plaisanterie y est maniée avec autant de sel que de jugement, & y produit des effets que l'éloquence directe n'auroit pas été capable de produire. Il est

eſt vrai, qu'en corrigeant les Lettres d'un abus, cet Ouvrage leur a rendu un très-mauvais ſervice, en en banniſſant l'érudition ; l'ignorance & la préſomption, qui vont toujours au-delà des bornes ont cru n'éviter que l'excès, en manquant à l'eſſentiel.

On a encore de *Saint-Hyacinthe* un petit Ouvrage, inſéré à la ſuite du Chef-d'œuvre d'un Inconnu ; cet Ouvrage, intitulé, *Deification du Docteur Ariſtarchus Maſſo*, fit beaucoup de bruit, par la mortification qu'il cauſa à M. de *Voltaire*. Soit que l'anecdote, qu'on y raconte à ſon ſujet, ſoit vraie ou fauſſe, il eſt certain que celui-ci ſe déchaîna contre l'Auteur, en particulier & en public. Sans s'inquiéter des regles de la logique, il prétendit réfuter la *Déification*, en ſoutenant que *Saint-Hyacinthe* n'étoit pas l'Auteur du Chef-d'œuvre. Le raiſonnement n'étoit pas concluant, comme il eſt aiſé de le voir. *Saint-Hyacinthe* informé de l'imputation, y répondit par une Lettre des plus vigoureuſes, que nous ſommes fachés de ne pouvoir inſérer en entier. Après avoir prouvé, par des raiſons convaincantes, que l'Ouvrage étoit de lui, il ſe récrie, avec force, contre les qualifications que M. de *Voltaire* a ccutume de donner à tous les Ecrits qui ne

lui plaisent pas. » Comment osez-vous dire » que la *Déification d'Aristarchus Masso* est » une infame Brochure ? Que signifie *infame*, je vous prie, à l'égard d'une piece » où on ne prêche assurément pas la débauche & où il ne s'agit de rien qui en approche ? La *Déification d'Aristharchus Masso* est un ouvrage d'imagination ; c'est » une fiction inventée pour représenter les » défauts, auxquels des Gens de Lettres se » laissent aller. On y voit la présomption » & les extravagances, dont l'excès & le » ridicule devroient corriger ceux qui prétendent s'élever au-dessus des autres par » leur savoir, & qui se mettent au-dessous » par leur déraison. On trouve, dans cette » Déification, un peu de Mythologie & de » critique littéraire, voilà tout. La Piece » peut être mal imaginée, mal exécutée, » mal écrite, mais cela ne s'appellera jamais une *infame Brochure* par quelqu'un » qui sait le François, à moins que quelque » passion ne lui fasse outrer la signification » des termes, &c. «

Au reste, rien de plus faux que ce qu'on a débité sur la naissance de cet Ecrivain. Il faut avoir bien du penchant à adopter les anecdotes extravagantes pour oser dire qu'il étoit fils du grand *Bossuet*. Ce trait, qui ne méritoit pas la plus légere créance, est

démenti par les preuves les plus certaines, comme on en peut juger par l'Extrait-Baptistaire de *Saint-Hyacinthe*, né à Orléans, Paroisse *S. Victor*, le 27 Septembre 1684, d'*Hyacinthe de Saint-Gelais*, maître Cordonnier, & d'*Anne Mathé*, son épouse.

SAINT-LAMBERT, (*N.* DE) ancien Capitaine au Régiment des Gardes-Lorraines, de l'Académie Françoise & de celle de Nancy, sa patrie, né en 1717.

M. *Clément* a critiqué trop sévérement son *Poëme des Saisons*. Un Militaire qui ne cultive vraisemblablement les Muses, que par délassement, & sans prétention, méritoit sans doute un peu d'indulgence. C'étoit bien assez que le public se fût apperçu que cet Ouvrage manque souvent de chaleur, de force, d'élévation, que l'élégance en est communément froide, la versification foible, les vers pénibles & solitaires, la monotonie fatigante, la philosophie trop forcée, & infiniment parasite, &c. Mais, pourquoi le dire à l'Auteur lui-même, dans un temps où ses Amis s'empressoient avec tant de zele à célébrer son triomphe dans leurs bénignes Sociétés? Aujourd'hui même que l'enthousiasme s'est refroidi, il seroit inutile de le répéter. Aussi doit-on peu s'étonner que M. de *Saint-Lambert* ait répondu à cette Critique

en vrai Militaire. Tous les Honnêtes-gens qui se sont récriés contre l'abus qu'il a fait de son crédit, en réfutant si brusquement son Critique, ne savent pas assez peut-être, qu'un Homme dont le sang est plus bouillant que le génie, est sujet à confondre les moyens de défense. Ceux qui auroient desiré encore, pour l'honneur de la Philosophie, que l'Histoire de notre Littérature n'offrît point un trait si propre à la dégrader, ignorent également que la Philosophie est terrible, quand on résiste à son zele pour l'instruction & le bonheur du Genre-humain ; *discite justitiam moniti & non temnere Divos.*

Quant à nous, nous aimons mieux croire que l'amour-propre de M. de *Saint-Lambert* est trop robuste, pour s'être laissé aller à une pareille foiblesse. Il paroît assurément trop savant dans l'Histoire, pour n'avoir pas appris, que l'envoi de *Philoxene* aux Carrieres, ne rendit pas les Vers de *Denis* meilleurs. C'est sans doute quelque subalterne qui a cru lui témoigner son zele, en surprenant l'autorité, pour faire emprisonner son Censeur, ou quelque ennemi qui a voulu le déshonorer, en faisant retomber sur lui un procédé aussi peu philosophique.

Nous voudrions bien pouvoir croire également que ce n'est pas lui qui est l'Auteur

de ce vers blaſphêmatoire, en l'honneur de M. de *Voltaere*.

Vainqueur de deux Rivaux qui regnent ſur la Scene.

Mais le moyen d'en douter ? puiſqu'il a encore ajouté, en proſe, dans une note, que le même Poëte eſt ſupérieur, dans la Tragédie, à *Corneille* & à *Racine*; que *Racine* n'a ſu peindre que les Juifs, tandis que *Phedre*, *Monime*; *Néron*, *Burrhus*, *Mithridate*, *Bajazet*, *Acomat*, ſont nés ſi loin de la Judée ! Il ne reſte donc plus d'autre reſſource à l'envie que nous aurions de l'excuſer, que de ſolliciter, en faveur de ſa critique, la même indulgence que nous avons réclamée en faveur de ſa Poéſie.

Nous prendrons cependant la liberté de l'avertir, en obſervant tous les égards qui lui ſont dus, qu'un crime de leze-poéſie, tel que celui qu'il a commis à l'égard des deux plus grands Poëtes de la Scene, ne peut que faire tort à ſa réputation littéraire, & pourroit lui attirer des diſgraces plus terribles encore, ſi le Parnaſſe avoit ſes Inquiſiteurs & ſes priſons. Il eſt permis d'avoir des diſtractions, de ſe livrer aux caprices d'un faux enthouſiaſme, au deſir ſéducteur de s'attirer des louanges, en échange de celles qu'on prodigue ſans meſure; mais proférer des blaſphêmes con-

tre *Jupiter*, en ſaveur de *Mercure*, c'eſt déshonorer la Divinité, l'Autel & le Sacrificateur.

SAINT-MARS, (*N.* Chevalier DE) Auteur qui a eu le courage de publier un Livre intitulé : *Tableau de l'eſprit & du cœur*, où il proſcrit les converſations inſtructives & les ouvrages agréables, en diſant, avec le plus grand jugement, *que l'utile eſt fait pour la plume, l'agréable pour la langue.* L'amitié, ſelon lui, eſt un ſentiment qui ne peut être durable : *voulez-vous brouiller deux hommes, faites-les ſe voir ſouvent.* A l'en croire, un ſot eſt *né pour bâiller*, un homme d'eſprit *pour s'ennuyer.* Il aſſure, avec un grand ſang-froid, qu'*il n'y a qu'à ne rien deſirer ici-bas*, & que *tous les deſirs ſeront remplis*; que *l'aigreur de la prononciation annonce un eſprit obſcur & embarraſſé*; que *tous les gens bruſques n'ont pas des idées nettes*; & pour joindre la fine Littérature à la ſaine morale, il apprend au public, que *les Auteurs anciens ſont obſcurs, & la nuit même*; qu'*Horace n'eſt qu'un homme de table & de plaiſirs, qui ne cherche qu'à rire & à boire.* Ses * *Odes*

* » Comment les Romains pouvoient-ils s'intéreſſer à » d'auſſi mauvaiſes Odes? Comment nous-mêmes avons-» nous pu les adorer pendant tant de Siecles «? *Obſervations critiques ſur la Littérature des Anciens*, Brochure de 60 pages, autre Production de M. *Saint-Mars.*

ne sont, au flambeau de sa critique, que *des propos de cabaret*; ses *Epîtres*, ses *Satyres*, & son *Art poëtique*, ne valent pas mieux, *le désordre y regne par-tout*; *rien n'y est bien*; *tout y est diffus*, *monstrueux*. Après avoir ainsi traité *Horace*, il ne devoit pas ménager *Cicéron* : autres anathêmes ; *j'ai quelquefois admiré*, dit-il, *la patience des Romains*; *il falloit qu'elle fut bien grande*, *d'être obligés d'écouter un Orateur aussi babillard*; *leur esprit étoit d'une furieuse trempe*, *pour résister au torrent d'un babil qui ne veut rien dire*. Ses foudres s'étendent jusques sur nos meilleurs Auteurs; *la réputation de la Fontaine* lui *a toujours paru mal fondée*, &c.

Quand on fait faire ainsi le *Tableau du cœur & de l'esprit*, le cœur, ou tout au moins, l'esprit de l'Auteur, & l'Auteur lui-même, ne doivent-ils pas se cacher bien loin derriere le *Tableau*?

SAINT-PAVIN, (*Denis* SANGUIN DE) Abbé de Livri, né à Paris, mort en 1670; un de ces Poëtes légers, ingénieux & faciles, tels que le siecle de *Louis XIV* en a produit plusieurs. Ses Poésies sont en général pleines d'esprit & de délicatesse, & portent l'empreinte de son caractere libre jusqu'à la licence. Sa vie fut à-peu-près semblable à celle de l'Abbé *des Iveteaux*;

l'un & l'autre sacrifierent tout au plaisir, sans excepter l'honneur. *Saint-Pavin* poussa la liberté d'esprit jusques sur des matieres de Religion, ce qui faisoit regarder à *Boileau* sa conversion comme impossible. L'abbé de Livri se vengea par des Epigrammes sanglantes, & par ce Sonnet, entr'autres, qui mérite d'être cité, moins pour la justesse de la critique, qui nous paroît injuste, que pour la tournure ingénieuse & la précision qu'on y remarque.

Despréaux grimpé sur Parnasse,
Avant que personne en sût rien,
Trouva *Regnier* avec *Horace*,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace,
Il pilla presque tout leur bien:
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poëtes,
Dans ses Satyres indiscretes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne:
S'il n'eût mal parlé de personne
On n'eût jamais parlé de lui.

Saint-Pavin auroit beaucoup mieux fait de penser & d'agir plus sagement, que de se défendre par des Satyres; le vice n'a point

de droit à la vengeance, quand les reproches qu'il s'attire sont légitimes.

SAINT-PIERRE, (*Charles-Irénée* CASTEL DE) Abbé, né en Normandie en 1658, mort à Paris en 1743.

Le Cardinal *du Bois* appelloit ses projets *les rêves d'un Homme de bien.* Cette expression plaisante peut être juste à certains égards, mais ces Rêves supposent, dans celui qui étoit capable de les avoir, une grande étendue dans les idées, bien des combinaisons dans les détails, & sur-tout un grand amour du bien public dans les principes. Les Hommes les plus sages trouveront qu'il est très-beau de rêver ainsi. Si la plupart des spéculations de l'Abbé de *Saint-Pierre* sont impraticables, on doit plutôt s'en prendre à l'état actuel des Sociétés qu'au défaut de justesse & de suite de ses observations : les systêmes reçus ne sauroient admettre ses plans tels qu'il les propose. Ce qu'on peut lui reprocher, est d'avoir plutôt raisonné d'après l'ordre à établir, que sur l'ordre établi; les Gouvernements ayant déjà leur marche réglée, il est beaucoup plus sage de chercher à les rectifier par des ressorts imperceptibles, que de songer à les bouleverser, sous prétexte de les rendre meilleurs & plus heureux. Son *Projet de Paix universelle entre*

les Potentats de l'Europe a paru chimérique, & il l'eſt en effet. Ce défaut, eſſentiel à la vérité, une fois ſuppoſé, il n'en reſte pas moins à admirer le génie qui a enfanté cette concorde idéale, & qu'il a ſuivie, pour ainſi dire, dans tous les moyens propres, ſelon les idées de l'Auteur, à la procurer. *Platon* eſt tombé dans le même écueil, & n'a point perdu pour cela ſa réputation de grand Philoſophe. L'Abbé de *Saint-Pierre* ſe ſeroit acquis le même nom, s'il eût travaillé dans les mêmes circonſtances & dans le même ſiecle.

Le plus connu de ſes autres ouvrages eſt celui qui a pour titre : *Annales politiques de Louis XIV*, où l'Auteur offre un tableau frappant des progrès de l'eſprit chez notre Nation, pendant le regne de ce Monarque, & où M. de *Voltaire* a puiſé l'idée ſi mal remplie de ſon *Siecle de Louis XIV*, & le plan de ſon prétendu *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*. Le détail des faits ne ſe préſente chez l'un & l'autre Ecrivain que de profil ; ils ont à-peu-près la même marche, avec cette différence, que l'Abbé de *Saint-Pierre* ne s'écarte point de ſon ſyſtême, ne dénature point les événements, ne donne point dans des bévues, & qu'il développe, d'une maniere plus étendue, l'Hiſtoire du Gouvernement, de la Législation

& des Etabliſſements. Enfin, les Ecrits de l'Abbé de *Saint-Pierre*, malgré leur manie ſyſtématique, le placeront toujours parmi les Raiſonneurs utiles. Ils ont contribué à étendre les lumieres politiques, à éclairer ſur les objets qui peuvent augmenter le bien général, à diriger la morale vers la pratique. Ils ont de plus le mérite d'une diction pure, nette & préciſe, telle qu'elle convient à ces ſortes de Productions; qualités qui les diſtingueront toujours des Ouvrages prétendus philoſophiques, qui fatiguent l'eſprit par l'emphaſe du ſtyle, & tendent à diſſoudre la ſociété par le danger & la pratique de leurs ſyſtêmes.

SAINT-RÉAL, (*Céſar-Vichard*, Abbé DE) de l'Académie de Turin, né à Chambery, mort dans la même ville en 1692.

Nous le plaçons parmi les Auteurs François, parce qu'il a paſſé la plus grande partie de ſa vie en France, & que tous ſes Ecrits ſont dans notre Langue. Il fut l'Eleve de *Varillas*, dont il prit le ſtyle, le goût, & ſur-tout l'amour du merveilleux. Il faut cependant convenir qu'il a ſurpaſſé ſon Maître, c'eſt-à-dire, que né avec plus d'eſprit, ayant moins écrit, ſes Ouvrages ſont plus purs, plus exacts du côté du langage. S'il eût rejetté de fauſſes anecdotes, choiſi des faits plus avérés, ſes morceaux d'Hiſtoire

d'Hiſtoire pourroient paſſer pour des modeles; mais ſa *Conjuration de Veniſe*, celle des *Gracques*, l'Hiſtoire de *Dom Carlos* ſont à préſent regardées, avec raiſon, comme des Romans ingénieux, qui ne renferment de vrai que le nom des perſonnages, & quelques faits, trop ajuſtés au tour de ſa brillante imagination. Malgré ces défauts, on ne peut refuſer à l'Abbé de *Saint-Réal* la gloire d'avoir écrit en Homme d'eſprit, d'avoir ſu répandre dans ſon ſtyle un preſtige ſéducteur, qui fait regretter de ne pouvoir joindre le ſuffrage de la conviction à l'intérêt qu'il fait naître dans l'ame du Lecteur.

C'eſt de la conjuration de Veniſe qu'*Otwai* a tiré le ſujet de ſa Tragédie de *Veniſe ſauvée*, repréſentée à Londres en 1682. M. de *la Place*, qui a compoſé auſſi une Tragédie ſur le même ſujet, prétend que la Piece d'*Otwai* eſt antérieure à l'Ouvrage de l'Abbé de *Saint-Réal*; mais il eſt certain que la *Veniſe ſauvée* du Poëte Anglois n'a paru que huit ans après. Le *Manlius Capitolinus* de *la Foſſe*, vient auſſi de la même ſource, & celui-ci a infiniment mieux rendu les caracteres de l'Original que les deux autres Imitateurs.

Nous ne parlons pas des autres Ouvrages de M. de *Saint-Réal*; ſi on excepte ſon

Traité de la valeur, qui eſt un chef-d'œuvre de raiſon & de bon goût, le reſte ne vaut pas mieux que ſon Eloge de Madame de *Mazarin*, compoſé plutôt pour la gloire de cette Dame, que pour la ſienne propre.

SAINTE-ALBINE, (*Pierre* REMOND DE) Cenſeur royal, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, né à Paris en 1699.

Ce n'eſt pas pour avoir travaillé à quelques Journaux, pour avoir publié quelques Ouvrages polémiques, & un abrégé de l'Hiſtoire de M. *de Thou*, avec des Remarques, qu'il eſt le plus connu dans la Littérature. Sa Diſſertation, intitulée : *le Comédien*, quoique ſur un ſujet peu intéreſſant pour le commun des Lecteurs, a eu la plus grande vogue, & eſt encore très-eſtimée aujourd'hui. Ce petit Ouvrage annonce un Ecrivain ſolide & judicieux, un eſprit obſervateur & doué de l'art de rendre d'une maniere intéreſſante, ſes obſervations. Les Comédiens peuvent y puiſer des leçons utiles, & capables de perfectionner leurs talents ; les Auteurs qui travaillent pour eux, ne doivent pas non plus négliger les regles qu'il donne, pour acquérir le naturel, la juſteſſe, le coſtume & la vérité, ſi peu connus de la plupart de nos Poëtes dramatiques.

SAINTE-MARTHE, (*Gaucher* SCEVOLE DE) Trésorier de France, né en 1536, mort en 1623.

Il a cultivé la Poésie françoise & latine, & n'a eu des succès durables que dans cette derniere Langue. Son meilleur Ouvrage est son Poëme, connu sous le nom de *Pœdotrophie*. Ce n'est point l'éducation des enfants qui est son objet ; il se borne aux précautions que la mere doit prendre, dès le moment de leur formation, & entre dans tous les détails nécessaires pour les nourrir & les soigner. Ce Poëme singulier est écrit d'un style assez pur & assez élégant, mais dépourvu de chaleur & d'images.

La famille de cet Auteur a été féconde en Littérateurs. Ses fils & ses petits-fils cultiverent avec succès, les uns les sciences, les autres l'érudition, plusieurs la belle Littérature & la Poésie.

SALLIER, (*Claude*) Abbé, Garde de la Bibliotheque du Roi, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Saulieu, dans le Diocese d'Autun, en 1686, mort à Paris en 1761.

L'érudition, qui a été presque l'unique objet de ses études, ne l'a pas détourné du soin de cultiver son style, & d'écrire avec élégance. Plusieurs de ses *Dis-*

sertations, insérées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, intéressent par l'utilité & le plaisir qu'on trouve à les lire ; il a su y répandre des recherches lumineuses, une critique saine, des réflexions utiles, une méthode & une clarté qui instruisent le Lecteur, sans lui faire acheter l'instruction par l'ennui.

SALLO, [*Denis* DE] Conseiller au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1626, mort en 1669.

L'établissement des Journaux, dont il est l'inventeur, est un titre suffisant pour sa gloire. Rien de plus propre, que cette invention, à contribuer aux progrès des Sciences & des Lettres ; aujourd'hui elle leur est devenue inutile & même nuisible, par la multiplicité de ces sortes d'ouvrages, & par l'abus que font les Journalistes de leurs éloges & de leurs critiques. A les voir sans cesse en contradiction les uns avec les autres, on diroit que la justice & le goût ont des regles arbitraires, ou qu'ils sont maîtres de dispenser les Couronnes, selon le talent qu'on a de leur plaire, ou d'intéresser leur parti. Nous ne prétendons pas les envelopper tous dans ce reproche. Il en est parmi eux qui conservent encore l'impartialité ; mais l'étude, le travail nécessaire pour bien analyser un ouvrage, pour

en donner une juste idée, sont-ils des qualités bien répandues parmi nos Journalistes ?

SANADON, (*Noël-Etienne*) Jésuite, né à Rouen en 1676, mort à Paris en 1733.

On peut le placer, avec honneur, parmi nos Littérateurs, qui ont cultivé avec succès la Poésie latine. Le Recueil de ses *Œuvres* est divisé en quatre parties ; la premiere consiste dans des Odes, qui sont ce qu'il a fait de mieux ; la seconde renferme des Elégies ; la troisieme, des Epigrammes, & la quatrieme offre un mélange d'Epitaphes, de Fables, de Paraphrases & d'Imitations diverses. Son style, en général, est pur, correct, élégant & varié, qualités qui ne sont pas capables d'empêcher qu'on ne s'apperçoive qu'il manque d'invention. Outre ses Poésies, nous avons de lui une excellente Traduction d'*Horace*, avec des Remarques, dont celle qui a été donnée depuis, par M. l'Abbé *Batteux*, n'a servi qu'à faire sentir tout le mérite.

SANDRAS, (*Gratien*) *Voyez* COURTILS.

SANLECQUE, (*Louis* DE) Chanoine Régulier de Sainte Génevieve, Prieur de Garnay, près de Dreux, né à Paris en 1652, mort dans son Prieuré en 1714.

Quoique *Boileau* ne l'estimât pas, comme il paroît par plusieurs de ses Lettres, il n'en est pas moins vrai qu'il est celui de tous les Satyriques qui a le plus approché du génie de *Boileau* lui-même. Parmi beaucoup d'idées & d'expressions triviales, on trouve dans les Satyres du P. *Sanlecque* des vers heureux, de la légéreté, de la finesse, des saillies d'imagination & des traits de bonne plaisanterie ; mais son sel n'est pas toujours attique, il est souvent fade, ce qu'on ne pardonne jamais à quiconque veut s'égayer aux dépens des autres. A juger de son caractere par sa conduite, il devoit être original. Un seul trait fera connoître combien il s'inquiétoit peu des commodités de la vie.

Le toît de sa maison étoit délabré, & toutes les fois qu'il pleuvoit, une partie de sa chambre se trouvoit inondée. Alors sa ressource étoit de changer son lit de place ; en moins d'un an, il lui fit faire le tour de sa chambre, en cherchant toujours un endroit pour se mettre à l'abri de la pluie. Il composa, dit-on, à ce sujet, une Piece de vers intitulée : *Les promenades de mon lit*, qui ne nous est point parvenue. On connoît son joli Placet au P. de *la Chaize* : *Permettez, mon Révérend Pere, &c.*

SANTEUIL, (*Jean-Baptiste*) Chanoine Régulier de S. Victor, né à Paris en 1630,

mort à Dijon en 1697 ; Poëte Latin, qui auroit contribué, par ses talents, à la gloire du siecle d'*Auguste*, comme il a illustré le siecle de *Louis XIV*. Un caractere original, une imagination vive & brillante, un esprit vigoureux & sublime se font sentir jusques dans ses moindres Productions. Son enthousiasme, dont la vivacité se répandoit sur toute sa personne, annonçoit en lui le vrai génie de la Poésie. *Santeuil* étoit né Poëte, & ce fut sous le célebre Jésuite *Cossart*, qu'il acheva de se former le goût. Les premieres inspirations de sa Muse furent consacrées à célébrer les grands Hommes de son siecle. Dès qu'il eut fait paroître quelques-unes de ses Pieces, tous les esprits se réunirent pour admirer l'élévation de son style, la délicatesse & la force de ses pensées, l'énergie & la pureté de ses expressions, l'élégance & le naturel de ses vers. Il est peu de monuments remarquables dans la Capitale qui ne soient enrichis d'une inscription de sa composition, capable de les immortaliser. Ce Poëte s'est élevé à lui-même un trophée immortel par les *Hymnes* qu'il a composées à l'usage de l'Eglise, & que le plus grand nombre de Dioceses ont adoptées. C'est-là qu'on admire, à la fois, tout ce que le sentiment a de plus vif, tout ce que la piété a de

plus noble & de plus tendre, tout ce que la Langue latine a de plus énergique & de plus mélodieux, tout ce que la Religion peut ajouter à l'enthousiasme, en lui fournissant des sujets vraiment propres à l'échauffer. *Quelle verve !* s'écrie le célebre *la Bruyere*, dans le portrait qu'il fait de *Santeuil*, *quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! .... Ce Poëte*, ajoute cet Ecrivain, *étoit tout-à-la-fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, & dans le fond, assez docile, pour profiter de leur censure.*

Santeuil convenoit lui-même de la vérité de ce reproche, & se corrigea. On n'a qu'à lire ses Lettres, pour se former l'idée la plus avantageuse de sa piété & de sa Religion. Que je crains bien, écrivoit-il à M. *Gourreau*, son Confrere, *que je crains bien d'avoir reçu toute ma récompense, en recherchant trop les applaudissements des Hommes !* Et dans une autre Lettre à un Chanoine de *Saint-Quentin* : *Hélas, peut-être que les plus grands tourments que votre saint Martyr aura soufferts, ce seront les Hymnes faites par un Pécheur comme moi, & vous auriez plus réjoui le Martyr, si vous eussiez voulu entreprendre son Panégyrique. Les Saints doivent écrire pour les Saints : imitant leurs vertus, on les loue mieux que*

par des paroles & de belles Hymnes : Imitari Sanctos laudare est.

Il eut encore cela de particulier, que malgré la pétulance de son caractere, ses mœurs furent toujours pures, sa conduite toujours conforme aux devoirs de son état, son ame toujours sensible au sort des malheureux. S'il lui échappa quelquefois de légeres saillies, que la gravité n'adopteroit pas, la candeur de son ame & la naïveté de son esprit, lui méritoient quelqu'indulgence à cet égard. D'ailleurs, on lui en a attribué un grand nombre, qui ne sont pas de lui Ce sont de pareilles imputations qui souleverent les Religieux de *S. Victor*, ainsi que tous les honnêtes-gens, contre l'Auteur anonyme du *Santoliana*, imprimé en Hollande. Ce Compilateur, avec un peu de discernement & d'honnêteté, se seroit gardé de mettre sur le compte de *Santeuil* plusieurs anecdotes scandaleuses ou ridicules, auxquelles il n'eut jamais la moindre part. On est étonné que M. l'Abbé *Dinouart* ait entrepris de donner une nouvelle édition de ce Libelle, contre lequel les *

* Voici, dirent les Auteurs du *Journal des Savants*, en annonçant la premiere édition du *Santoliana*, » voici » un de ces Livres où l'on n'apprend rien, & que l'on » n'ouvre guere deux fois. C'est un Recueil d'impuden- » ces, dignes de *Diogene* le cynique, & de tours dignes

Journalistes s'étoient fortement élevés. On est encore plus étonné qu'il n'ait pas craint d'y mettre son Nom, & d'assurer, dans sa Préface, qu'il a fait des additions à cet Ouvrage, qui lui ont été communiquées, dit-il, par Messieurs de *S. Victor*. Nous savons très-certainement que M. l'Abbé *Dinouart* ne leur a jamais témoigné qu'il fût dans le dessein de donner une nouvelle édition du *Santoliana*, & que loin de favoriser ce projet, ils en auroient arrêté l'exécution. Le seul bon sens suffiroit pour les empêcher de concourir à une compilation indigne d'un véritable Homme de Lettres, & encore plus, d'un véritable Ecclésiastique.

SARRASIN, [*Jean-François*] Conseiller du Roi & Secrétaire des Commandements de M. le Prince de *Conti*, né à Hermanville, en 1603, non en 1605, mort à Pezenas en 1654, non en 1694, comme le * dit M. *Palissot*.

Un des meilleurs Ecrivains & des plus agréables Poëtes de son temps. Il étoit si

---

» de *Panurge*. On met tout cela sur le compte d'un Re-
» ligieux, dont les Poésies sont consacrées par l'usage
» que quelques Eglises en font dans les Prieres publiques,
» & dont la mémoire ne devoit pas être flétrie par un
» Libelle «.

* Ce sont, sans doute, des fautes d'impression, que nous ne relevons, que pour mettre cet Ecrivain à portée de les corriger.

peu jaloux de ses Productions, qu'il ne prit jamais aucun soin de les rendre publiques. C'est à MM. *Ménage* & *Pélisson* que nous sommes redevables du Recueil de ses *Œuvres*, qui, à beaucoup près, ne les renferme pas toutes. Ce Recueil, tel qu'il est, suffit pour prouver que *Sarrasin* ne mérite point l'oubli, où il paroît tombé aujourd'hui. Comme il s'en faut que cet Auteur jouisse de toute sa célébrité, nous croyons devoir nous arrêter un peu plus sur son article, afin de donner une juste idée de ses talents, qui le mettent bien au-dessus de la plupart des prétendus Beaux-esprits, en vogue de nos jours. Tel est le caractere de notre Nation : quelques Auteurs agréables, en l'amusant par des Contes ou des Opéra-comiques, suffisent pour lui faire oublier les Auteurs vraiment estimables, & le mépris devient parmi nous le fruit de l'ignorance ou du mauvais goût. C'est aux vrais Littérateurs à s'élever contre la mode, & à venger le mérite oublié.

Les meilleurs Ouvrages en Prose de *Sarrasin*, sont une *Histoire du Siege de Dunkerque*, & celle de *la Conspiration de Valstein*, toutes deux écrites avec une noblesse & une simplicité, qui sont des modéles du Genre historique. On reconnoît,

dans la premiere, un Ecrivain, qui, comme dit M. *Pélisson, n'abandonne pas le jugement pour courir après le Bel-esprit, & ne cherche point de fleurs quand c'est la saison des fruits.* La seconde est écrite du style qui lui convient; comme le sujet en est plus intéressant, plus compliqué que celui de Dunkerque, l'Ecrivain y déploie toutes les richesses de son esprit. Il y peint plutôt qu'il n'y raconte. Son imagination, vive & judicieuse tout ensemble, y répand la chaleur & la vie sur tous les objets; le style en est clair, simple & méthodique, mais plein de grace & de dignité. C'est dommage que cette Histoire ne soit qu'un Fragment, & que la paresse de l'Auteur ne lui ait pas permis de la finir en entier.

Nous ne parlerons pas du *Discours sur la Tragédie*, dont les excellentes choses qu'il contient, ne sont pas capables d'excuser la sotte apologie qu'il y fait de *l'Amour tyrannique de Scuderi.* Aussi faut-il remarquer qu'il étoit jeune alors, & que ce fut son premier Ouvrage.

La *Pompe funebre de Voiture* est une Piece originale; la Prose & les Vers, mêlés ensemble, s'y prêtent un mutuel agrément. On peut la regarder comme un petit chef-d'œuvre d'invention, d'esprit, de délicatesse & de plaisanterie.

Sarrafin eft encore plus eftimable dans fa Poéfie que dans fa Profe. La fécondité de fa verve s'eft exercée fur toute forte de fujets, & dans prefque tous les genres, depuis le Poëme jufqu'au Madrigal. On ne peut s'empêcher d'admirer fes Odes fur la bataille de Dunkerque & fur celle de Lens. Qui ne feroit pas faifi d'enthoufiafme à la lecture de cette belle defcription du Courfier du Prince de *Condé*, qu'on trouve dans une Strophe de la derniere ?

Il monte un cheval fuperbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de fes pas.
Son regard femble farouche,
L'écume fort de fa bouche,
Prêt au moindre mouvement;
Il frappe du pied la terre,
Et femble appeller la guerre,
Par un fier henniffement

Dans fon Eglogue des Amours d'*Orphée*, il a imité, avec autant d'élégance que de fuccès, l'Epifode des Géorgiques, fur le même fujet. Le Poëme de *Dulot vaincu*, ou *la Défaite des Bouts-rimés*, eft un mélange agréable de plaifanterie & de traits fublimes, lefquels pourroient figurer dans le meilleur Poëme épique. Parmi les morceaux que nous pourrions citer, nous nous

bornons à quelques comparaiſons. Il eſt bon d'obſerver que, dans le temps où il écrivoit, notre Langue n'avoit pas encore été fixée par les *Paſcal*, les *Racine* & les *Deſpréaux*.

Comme un Roc ſourcilleux tombe dans la campagne,
Arraché par les vents du haut d'une montagne,
Ou du long cours des ans inceſſamment miné,
Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,
Son énorme grandeur par ſon poids emportée,
Avec un bruit horrible en bas précipitée,
Roule à bonds redoublés en ſon cours furieux,
Et rompt comme roſeaux les cheſnes les plus vieux;
Tel on vit, &c.

Semblable au Dieu de Thrace il alloit fiérement,
Ses armes tout au tour réſonnoient hautement,
Faiſant le même bruit qu'excitent dans les nues,
Les pins battus des vents ſur les alpes cheſnues, &c.

Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuſe,
Et dans les prés herbus où le Rhin joint la Meuſe,
Deux furieux taureaux par l'amour courroucés,
Se heurter fiérement de leurs fronts abaiſſés:
Le troupeau plein d'effroi regarde avec ſilence,
Le nombre des Paſteurs cede à leur violence:
Les deux vaillants rivaux, ſe preſſant rudement,
Des cornes l'un ſur l'autre appuyés fortement,
Redoublent ſans ceſſer leurs cruelles atteintes;
De longs ruiſſeaux de ſang leurs épaules ſont teintes;
Ils mugiſſent des coups d'un cri retentiſſant,
Et toute la forêt répond en mugiſſant....

Ajoutons encore ce morceau ſur la brié-

veté de la vie, & nous ne ferons point étonnés que l'Auteur du *Lutrin* & celui de *la Henriade*, n'aient pas dédaigné de s'approprier plusieurs traits de ce Poëte, injustement oublié.

Comme avecque grand bruit le Rhosne plein de rage,
Soulevé par les vents ou grossi par l'orage,
Vient & traîne avec soi mille flots courroucés,
L'onde flotte après l'onde & de l'onde est suivie,
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre entassés.

Nous ne parlons point de ses Poésies légeres. Il suffit de dire qu'elles sont plus variées, plus ingénieuses, que celles de *Voiture*, son contemporain. Si on se rappelle, après cela, que *Sarrasin* étoit l'homme du monde le plus agréable dans la Société, on aura une idée complette de son mérite. *Perrault* dit qu'il mourut de chagrin d'avoir déplu au Prince de *Conti*, dont il étoit Secrétaire. L'Abbé d'*Olivet* dit que *Pélisson* passant par Pezenas, quatre ans après la mort de *Sarrasin*, qui avoit été son ami, se transporta sur sa tombe, & l'arrosa de ses pleurs. Il lui fit faire un Service, fonda, en sa mémoire, un Anniversaire, tout Protestant qu'il étoit alors, & lui consacra cette Epitaphe.

Pour écrire en style divers,
Ce rare Esprit surpassa tous les autres.

Je n'en dis plus rien, car ses Vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

SAVERIEN, [*Alexandre*] Ingénieur de la Marine, de l'Académie de Lyon, né à Arles en 1721.

Indépendamment de beaucoup d'Ouvrages utiles sur la Marine, & de plusieurs Dictionnaires, tels que ceux *de Mathématique, d'Architecture*, &c., on a de lui une *Histoire des Philosophes modernes*, qui suppose des recherches, des connoissances, un esprit méthodique, & le talent de l'analyse. S'il eût retranché de cette Histoire quelques digressions inutiles, certains détails trop minutieux, s'il eût mis plus de correction & d'élégance dans le style, il auroit pu la rendre encore plus digne du succès dont elle jouit.

SAUMAISE, [*Claude* DE] né à Semur, en Auxois, en 1588, mort à Spa en 1653.

Ce nom est consacré depuis long-temps pour donner l'idée d'un insipide Auteur. Ce n'est pas que *Saumaise* n'eût des talents, mais il a trop écrit, & par cette raison trop mal écrit, pour que les défauts de ses Ouvrages méritent quelque indulgence en faveur des bonnes choses qu'on peut y rencontrer. Cet Auteur, devenu Protestant de Catholique qu'il étoit, se laissa do-

miner par un orgueil farouche, toujours prêt à s'aigrir par la moindre contradiction. Dès qu'on n'étoit pas de son avis, sur quelque point de Littérature ou de Religion, on étoit sûr d'être aussi-tôt traité d'*ignorant*, de *bête* & de *frippon.* C'est apparemment dans cet Ecrivain atrabilaire, que M. de *Voltaire*, entr'autres choses, a puisé les Epithetes honorables qu'il prodigue, depuis si long-temps, à tous ceux qui osent contredire ses décisions. Quoi qu'il en soit, *Saumaise* rencontra, dans le P. *Petau*, un homme qui sut lui rendre injures pour injures, en les accompagnant toutefois de meilleures raisons. Cette maniere de disputer pouvoit être excusable dans un temps où l'on n'avoit pas encore dit : » il est bien cruel, bien » honteux pour l'Esprit-humain, que la » Littérature soit infectée de ces haines » personnelles, de ces cabales, de ces intri» gues, qui devroient être le partage des » esclaves de la fortune. Que gagnent les » Auteurs en se déchirant cruellement? Ils » avilissent une possession qu'il ne tient » qu'à eux de rendre respectable. Faut-il » que l'art de penser, le plus beau partage » des Hommes, devienne une source de » ridicule, & que les Gens d'esprit, rendus » souvent, par leurs querelles, le jouet des

» sots, soient les bouffons du Public, dont » ils devroient être les Maîtres « ! *Préface d'Alzire.*

1. SAURIN, [*Jacques*] Ministre Protestant, né à Nîmes en 1677, mort en Hollande en 1730.

Ses talents, pour la prédication, le mettent au-dessus de tous les Orateurs de sa Secte. On trouve, dans ses Sermons, des traits d'éloquence & de force, dont *Bourdaloue* se seroit fait honneur, & des morceaux de pathétique & de sentiment, que *Massillon* n'eût pas désavoués. Le caractere dominant de son style, est la véhémence, sans que la chaleur, qui l'anime, nuise à la variété des mouvements & aux couleurs touchantes de l'onction & de la sensibilité. Il a encore un mérite, qui le distingue bien avantageusement de ses Confreres : plus occupé de la Morale chrétienne, que du Dogme & de la Controverse, il ne s'est jamais permis aucune de ces déclamations puériles & indécentes contre le Pape & l'Eglise, dont l'emportement & la stérilité des autres Ministres, ont fait si souvent retentir les Tribunes protestantes. Ces qualités ont vraisemblablement procuré aux *Sermons* de *Saurin*, l'honneur de figurer assez souvent dans les Chaires Catholiques : bien de nos Orateurs ont cru ne pouvoir

mieux faire, que d'en débiter des Lambeaux & quelquefois des Discours entiers.

2. SAURIN, [*Bernard-Joseph*] Avocat, de l'Académie Françoise, né à Paris en 17....

Le succès de *Béverley* ne prouve autre chose, que la corruption des idées, du goût, & des mœurs du Siecle. Le Poëte eût beaucoup mieux fait de continuer d'exercer ses talents à composer des Tragédies dans le goût de son *Spartacus*, & des Comédies semblables à ses *Mœurs du temps*, que de faire paroître sur le Théatre des Traductions plus dignes de plaire à des Cannibales, qu'à des Peuples policés. La Scene & les Spectateurs raisonnables rejetteront toujours avec horreur ces caracteres outrés & démoniaques, qu'on ne porte à l'excès, que par l'impossibilité de saisir & de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter.

Quoique le caractere de *Spartacus* soit susceptible du même reproche, que le développement de la Piece soit brusque, la versification rude & seche; quoique la Comédie des *Mœurs du temps* soit écrite d'un ton plus maniéré que piquant, qu'elle ressemble, pour le fond, l'intrigue & la morale, à l'*Ecole des Bourgeois* de l'Abbé *d'Al-*

lainval; ces deux Pieces sont néanmoins préférables aux différents Ouvrages de ce genre, qui n'ont eu qu'un moment de séduction & n'ont plus reparu, dès que les ressorts de la cabale, qui les faisoit valoir, ont été usés. Le Public revoit, au contraire, ces deux-ci avec plaisir.

Les Epîtres & les autres petites Poésies de M. *Saurin* ne sont distinguées de celles qui nous inondent tous les jours, que par quelques traits de chaleur & de facilité, qui ne les exceptent pas de la réprobation commune.

On sait que ce Poëte est fils de *Joseph Saurin*, de l'Académie des Sciences, qui n'a rien de commun avec le précédent, que d'avoir été Ministre comme lui. Ce M. *Saurin* n'est aujourd'hui connu que par l'Histoire des fameux Couplets, & par l'Apologie que M. de *Voltaire* a prétendu faire de sa conduite. Il paroîtra singulier que cet Apologiste, après avoir employé tant de raisonnements pour le justifier, parle ensuite de sa conversion, de maniere à donner une idée peu favorable de sa droiture. Il ne craint pas de dire nettement qu'elle ne fut qu'un trait d'hypocrisie. Selon lui, le Ministre Protestant se joua de l'Evêque de Meaux, *qui crut*, dit-il, *avoir converti un Ministre, & qui ne fit*

que servir à la fortune d'un Philosophe.

Que pensera-t-on de la Philosophie, si elle inspire de semblables détours? Un Philosophe est donc, de l'aveu de M. de *Voltaire*, un être versatil, souple, artificieux, toujours prêt à profiter des circonstances, à quitter le masque, à le reprendre, dès que les métamorphoses peuvent *servir à sa fortune*?

Quand le trait seroit vrai, ce dont on peut douter, M. de *Voltaire*, en qualité d'ami de M. *Saurin*, n'auroit pas dû l'avancer, & M. *Saurin*, en fils jaloux de l'honneur de son pere, auroit dû réclamer contre une aussi odieuse imputation.

SAUTEL, [*Pierre-Juste*] Jésuite, né à Valence, en Dauphiné, en 1613, mort à Tournon en 1662.

De tous les Poëtes Latins modernes, il est celui dont la versification approche le plus de celle d'*Ovide*; le seul défaut qu'on puisse lui reprocher à cet égard, c'est d'être encore plus diffus que son modele. Son génie heureux & facile, qui savoit se plier à tout, le rendit trop indulgent à lui-même; il auroit dû se défier de cette trop grande facilité, qui l'entraîne, sans lui permettre ni le choix, ni la correction, de cette intempérance d'idées qui s'appesantit sur un sujet, & ne le quitte qu'après

l'avoir épuisé. Il est un secret de tout dire sans tout exprimer, c'est-là le grand art de plaire & d'attacher ; le P. *Sautel* ne le connoissoit pas. Son *Année sacrée* n'est qu'un recueil d'Epigrammes sur toutes les Fêtes de l'année, où il ennuie le Lecteur par une fécondité à laquelle on préféreroit plus volontiers la sécheresse. Il en est de même du Volume de Vers, qu'il a eu le courage de composer sur *la Madeleine*.

Il s'en faut bien que son Recueil, connu sous le titre de *Jeux poétiques*, mérite les mêmes reproches ; aussi est-ce son meilleur Ouvrage. L'invention des sujets, les graces de la narration, la douceur du coloris, le choix des termes, l'aisance de la versification, forment de ces petits Poëmes autant de chef-d'œuvres. Dans le premier, dont le sujet est une Mouche qui se noie dans du lait, on est étonné de trouver réunis, sous un argument aussi mince, la variété des détails à la fraîcheur des peintures & à la délicatesse de la morale. Celui où il représente un essaim d'Abeilles, distillant du miel dans le carquois de l'Amour, offre une des plus jolies allégories qu'on puisse opposer aux Anciens ; on est en droit d'en dire autant de presque toutes les autres Pieces, & de reconnoître dans le P. *Sautel* toutes les parties du Poë-

te agréable, ſi on en excepte la préciſion. Les Jeunes-gens peuvent le lire pour féconder leur imagination : des idées riantes, des penſées délicates, des expreſſions pleines d'aiſance & de douceur, ſont propres à faire naître, dans leur eſprit, cette aménité qui fait le charme du ſtyle ; ils doivent chercher ailleurs des modeles de goût & d'une ſage ſobriété.

SAUVIGNY, [*Edme* DE] Lieutenant de Cavalerie, de l'Académie de Rouen, né en Bourgogne en 17....

Si, pour ſeconder ſa verve, vraiment tragique, il eût eu ſoin d'étudier plus à fond les regles de la Tragédie, de s'attacher à la vraiſemblance, de ne point forcer les caracteres, il ſe ſeroit procuré des ſuccès mieux mérités & plus ſolides. *Hirza*, ou *les Illinois*, ſe ſoutient encore au Théâtre, mais *Socrate* n'y a fait que paroître, parce qu'il manque des qualités eſſentielles à la Tragédie. C'eſt ſe tromper que de prétendre racheter par la chaleur de la verſification, par quelques traits de profondeur & d'énergie dans les ſentiments, le défaut d'intérêt & de combinaiſon dans la conduite d'une Piece.

Les petites Poéſies de M. de *Sauvigny* n'ont pas toujours aſſez de naturel, & ſentent trop le travail ; à cela près, ſes *Lettres*

philoſophiques & ſes *Odes anacréontiques*, offrent de l'eſprit, de la fineſſe, & quelquefois de la ſenſibilité. Ce Poëte a du moins un mérite très-eſtimable, celui d'avoir dédaigné dans ſes Ouvrages le vernis philoſophique, & de s'être élevé contre les Philoſophes, » dont les Ouvrages, dit-» il, ne peuvent ſervir que de trophée à » l'extravagance humaine. Il n'eſt point » de ſyſtême, ajoute-t-il, tel abſurde & » ridicule qu'on puiſſe ſe le figurer, que » des Philoſophes anciens n'aient imaginé, » & qui n'ait trouvé des Partiſans pour les » ſoutenir. Notre Siecle, en cela, a la gloi-» re de le diſputer aux Anciens «. Ce zele, qui prouve ſon bon eſprit, autant que ſon diſcernement, l'a privé, ſelon toute apparence, des éloges qu'on lui eût prodigué comme à tant d'autres, s'il ſe fût enrôlé ſous les étendarts de la Philoſophie; mais ces louanges, auſſi ſuſpectes qu'éphémeres, ſont peu propres à exciter les regrets d'une ame honnête; il en a mérité d'ailleurs de très-juſtes & de très-flatteuſes par ſa petite *Hiſtoire des Amours de Pierre le Long & de Blanche-Bazu*. Ce Roman, écrit dans le ſtyle, & ſelon les mœurs des Siecles de franchiſe & de naïveté, eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre; il annonce dans l'Auteur du ſentiment, de la délicateſſe, de

de l'enjouement, & a causé un plaisir universel, en ressuscitant un langage qui aura toujours son prix, au yeux de ceux qui n'ont pas perdu le caractere François.

SCALIGER, [*Joseph*] né à Agen en 1549, mort à Leyde en 1609 ; un de ces Erudits, dont tout le mérite consiste à réformer des dates, à commenter des Auteurs, à obscurcir des passages à force de vouloir les éclaircir, à disserter sur des mots, à savoir médiocrement plusieurs Langues, & sur-tout à dire savamment des injures.

Ses Ouvrages de Littérature ne valent pas, à beaucoup près, ceux de *Jules-César Scaliger*, son pere, dont nous ne parlons pas, parce qu'il appartient plutôt à l'Italie qu'à la France : celui-ci nous a laissé, entre autres, un assez bon Traité sur la Poétique. Son fils composa plus de Libelles que d'Ouvrages purement littéraires ; son style, en général, est de la derniere bassesse. Il n'est point d'infamie qu'il n'imputât à ses rivaux & à ses ennemis. Les épithetes de *sot*, de *fat*, d'*ignare*, de *bête*, de *rustre*, de *frippon*, de *voleur*, de *scélérat*, ne coûtoient rien à sa plume, trempée ou dans le fiel ou dans la boue. Son amere grossiéreté s'étendoit sur les Auteurs morts, comme sur les vivants. Il appelloit *Origene* un

rêveur, *Saint Justin* un *imbécille*, *Saint Jérôme* un *ignorant*, *Saint Chrysostome* un *orgueilleux*, *Saint Basyle* un *superbe*, *Saint Thomas d'Aquin* un *pédant*, les Luthériens des *barbares*, & tous les Jésuites des *ânes*. Avec des expressions si heureuses, pouvoit-il espérer de se faire beaucoup de Partisans parmi les personnes dont les suffrages ne s'accordent qu'à la raison & à l'honnêteté? Et les Auteurs qui ont imité, dans la suite, un semblable langage, ne doivent-ils pas craindre le mépris de la postérité? Car enfin, la grossiéreté du Siecle où *Scaliger* écrivoit, le rend, en quelque sorte, moins odieux, & la politesse du nôtre ne peut servir qu'à rendre ses imitateurs plus condamnables.

SCARRON, (*Paul*) né à Paris en 1610, & non en 1598 ou 1601, comme plusieurs Auteurs l'ont avancé, mort en 1660.

Il a eu beaucoup de succès dans un genre qui n'en méritoit aucun : ce n'est pas la peine d'être supérieur dans des bizarreries que le bon goût proscrit. Malgré cela, son *Virgile travesti* trouve encore des Lecteurs dans ceux qui, pour se distraire, veulent bien en lire cinquante vers de suite, car il n'est pas possible d'aller au-delà ; une Poésie qui ne vit que de mots bas, d'expressions triviales, de pensées grotesques, de

peintures puériles, n'eſt pas propre à amuſer long-temps. Ce burleſque étoit la manie dominante avant que *Boileau* eût éclairé les eſprits & réformé le goût. Il n'eut beſoin que d'élever la voix & de faire entendre la raiſon, pour enlever aux *Dulot*, aux *d'Aſſoucy*, &c. leurs ſots admirateurs; *Scarron* même eût été compris dans la proſcription, ſans les penſées naïves, les expreſſions ingénieuſes & la gaieté, qui échappent par intervalles à ſa Muſe bouffonne. *Le Roman comique* eſt le ſeul de ſes Ouvrages qui ſoit d'une plaiſanterie agréable & continue; les caracteres en ſont originaux, les détails facétieux, la narration piquante. Ceux qui ſe plaindront qu'on ait prodigué tant d'eſprit & d'imagination ſur un ſujet auſſi mince que la vie des Comédiens, ne ſavent peut-être pas que le ridicule étoit déjà néceſſaire du temps de *Scarron*, pour peindre l'extravagance & abattre l'orgueil de ces Meſſieurs. Il le ſeroit encore plus aujourd'hui.

1. SCUDÉRY, (*Georges* DE) Gouverneur de Notre-Dame de la Garde, de l'Académie Françoiſe, né au Havre-de-Grace en 1603, mort à Paris en 1667, eſt celui à qui *Boileau* adreſſoit autrefois ces Vers :

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume

Peut tous les mois, ſans peine, enfanter un volume;
Tes Ecrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſants,
Semblent être formés en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre & des ſots pour les lire.

Il méritoit ces traits de ſatyre, par l'abus qu'il fit de ſa facilité pour écrire, ſoit en vers, ſoit en proſe; quand on a compoſé ſeize Pieces de Théatre, un Poëme immenſe, celui d'*Alaric*, des Diſcours politiques en grande quantité, des Hiſtoires, des Romans, des Traductions, ſans compter une infinité d'Ouvrages, il eſt bien difficile d'être irréprochable du côté du jugement & du ſtyle. Nous ne prétendons pas dire pour cela que *Scudery* ſoit un mauvais Ecrivain, comme l'aſſure un peu trop décidément M. *Paliſſot*. Sa Tragi-Comédie, intitulée *l'Amour tyrannique*, que le Poëte *Sarraſin* compare à tout ce qu'il y avoit alors de plus parfait en ce genre, ne mérite pas le grand ſuccès qu'elle eut dans le temps qu'on la donna, mais elle ne mérite pas non plus le mépris qu'on en fait à préſent; ſes *Obſervations ſur le Cid* ſont au-deſſus de toutes les Critiques de ſon Siecle, ſans en excepter celle de *Barbier d'Aucour*. Parce que *Scudery* aura dit dans une Epître Dédicatoire à M. le Duc de *Montmorency*, pour

lui marquer qu'il eſt le premier de ſa famille qui ſe ſoit fait Auteur, *je ſuis ſorti d'une maiſon où l'on n'a jamais eu de plume qu'au chapeau ;* parce que ſon Poëme d'*Alaric* aura commencé par ce Vers :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.

parce que le premier de nos Satyriques l'aura tourné en ridicule ; parce que *Chapelle & Bachaumont* auront plaiſanté avec eſprit ſur ſon Gouvernement de Notre-Dame de la Garde, il ne s'enſuit pas qu'on doive oublier tout le mérite qu'il avoit à pluſieurs égards. Voici un trait de ſa généroſité, qui l'emporte même ſur la gloire des talents.

Scudery avoit dédié *Alaric*, ou *Rome vaincue*, à *Chriſtine*, Reine de Suede, qui comptoit parmi ſes Ancêtres le Héros de ce Poëme. Cette Princeſſe lui deſtinoit une chaîne d'or de dix mille francs ; à condition qu'il retrancheroit de cet Ouvrage les louanges qu'il y donnoit au Comte de *la Gardie*, qu'elle avoit diſgracié. *Scudery* oſa déclarer que des préſents plus riches encore ne le détermineroient jamais à cette lâche complaiſance : *Quand la chaîne d'or*, dit-il, *ſeroit auſſi peſante que celle dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire des Incas, je ne détruirois jamais l'autel où j'ai ſacrifié.*

Christine ne lui donna rien ; & ce n'est pas le plus beau trait de la vie de cette Princesse.

Virgile n'avoit pas été si généreux que *Scudery*. On sait qu'il retrancha de ses Géorgiques l'éloge de *Gallus*, son ami, qu'*Auguste* avoit disgracié. Tel Poëte, qui se croit un *Virgile*, n'en a souvent imité que la foiblesse, parce qu'il est aussi difficile de faire de bons Poëmes, que de grands sacrifices.

2. SCUDERY, (*Madeleine* DE) sœur du précédent, de l'Académie des Ricovrati, née au Havre-de-Grace en 1607, morte à Paris en 1701.

Le malheur d'avoir trop écrit, comme son frere, lui attire aujourd'hui un mépris trop injuste. Il est certain qu'il y a des longueurs assommantes dans ses Romans, qui forment une quarantaine de volumes énormes : on n'a cependant qu'à faire attention que le goût n'étoit pas encore formé lorsqu'elle écrivoit ; que tel de ses Romans annonce lui seul plus d'esprit, d'imagination & de connoissances, que le très-grand nombre de ceux dont on a inondé le Public, depuis quelques années; qu'on trouve dans *Clélie* & dans *Artamene* des traits d'une délicatesse & d'une supériorité qui feroit honneur à nos plus *sensibles* Ecri-

vains ; & on conviendra que les défauts ne doivent pas rendre aveugle sur les bonnes qualités. Si l'imagination est, après le génie, le premier mérite des Gens de Lettres, Mademoiselle de *Scudery* a sujet de se plaindre de l'oubli où elle est tombée. Elle a eu non-seulement le mérite d'inventer, mais celui d'une érudition qui la place parmi nos Femmes savantes, immédiatement après Madame *Dacier*. Il est aisé de juger, par les dix volumes de ses *Entretiens*, qu'elle avoit, pour le moins, autant de savoir que de fécondité, de métaphysique, de politesse ancienne & de babil.

SÉDAINE, (*Michel-Jean*) de l'Académie d'Auxerre.

Peu d'Auteurs dramatiques ont eu une destinée aussi singuliere que la sienne. Heureux dans les représentations de ses Pieces, la lecture devient un poison mortel pour toutes ses Productions. La raison de cette différence de fortune sur un même objet, est assez sensible : M. *Sédaine* s'est plus attaché à peindre aux yeux qu'à l'esprit. Quelques situations, quelques traits de sentiment, une pantomime aussi adroitement ménagée qu'il est possible de le faire, peuvent amuser quelques instants le Spectateur, mais sont entiérement perdus pour le Lecteur, à qui rien ne fait plus illusion.

D'après ce principe, les lauriers de M. *Sédaine* ne dureront que tant qu'on jouera ſes Pieces, parmi leſquelles le Public a diſtingué *Roſe & Colas, le Roi & le Fermier, le Déſerteur*, plus recommandables par quelques Ariettes, heureuſement miſes en muſique, que par le fonds de l'intrigue & l'intérêt des caracteres.

Il n'a pas été ſi heureux ſur le Théatre de l'Opéra, où ſa *Reine de Golconde* a paru très-inférieure à l'*Aline* de M. le Chevalier de *Boufflers*, qui lui en a fourni le ſujet.

La Scene Françoiſe ne lui doit encore que *le Philoſophe ſans le ſavoir*, qu'on peut dire être tous les jours applaudi ſans ſavoir pourquoi. En effet, ce Drame ne répond, ni à ſon titre, ni aux regles du Théatre ; il eſt aſſez difficile d'en définir les caracteres ; celui du Philoſophe, ſurtout, eſt rempli de bizarreries, d'invraiſemblances & de puérilités. De petits détails, de petits moyens, de petits ſentiments, de petites peintures, de petites ſimagrées, ſont les ſeuls reſſorts qui en compoſent tout le mérite. Malgré cela, le Peuple des Eſprits en eſt extaſié, & ſe plaît à le voir ſouvent repréſenter ; on ne doit pas lui envier ce plaiſir, en attendant que nous ayons des Auteurs plus capables de l'amuſer, ſans lui faire illuſion.

M. *Sédaine* eſt beaucoup plus agréable dans ſes petites Poéſies. Quoi qu'en diſent les Critiques, l'*Epître à mon Habit*, pluſieurs de ſes autres Epîtres, & quelques-unes de ſes Chanſons, auront toujours de l'agrément, du ſentiment & de la gaieté.

SÉGAUD, (*Guillaume*) Jéſuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748.

Ses *Sermons*, imprimés pluſieurs fois, en ſix volumes *in*-12, ne le placent pas parmi les Prédicateurs du premier ordre, mais fort au-deſſus de tous les Orateurs chrétiens de nos jours. Leur caractere dominant eſt une onction pénétrante, qui diſpoſe l'ame à profiter de la Morale évangélique: cette onction eſt toujours accompagnée d'élégance, & quelquefois de force; mais une éloquence douce & ſenſible en eſt le principal reſſort. C'eſt dommage que ces Diſcours ne ſoient pas tous égaux; il y a une ſi grande différence entr'eux, qu'on auroit peine à croire qu'ils fuſſent de la même main, ſi la touche de l'Auteur ne s'y faiſoit ſentir par intervalles. Les talents du P. *Ségaud* n'étoient pas, ſans doute, propres à traiter toutes les matieres; le P. *Berruyer*, ſon Editeur, auroit dû s'en appercevoir, & ne donner au Public que ce qui étoit digne de la réputation de ce

Prédicateur, dont la modeſtie & la piété égaloient le mérite.

SÉGRAIS, (*Jean-Renaud*) de l'Académie Françoiſe, mort à Caen, ſa patrie, en 1701, âgé de 76 ans.

Deſpréaux n'a pas cru pouvoir mieux caractériſer ſes talents, que par ce Vers :

Que *Ségrais*, dans l'Eglogue, enchante les forêts.

Cet éloge ne paroîtra point exceſſif, ſi on fait attention que *Ségrais*, encore aujourd'hui, eſt preſque le ſeul de nos Poëtes qui ait réuſſi dans le genre paſtoral. Il a traité l'Idylle & l'Eglogue avec cette ſimplicité naturelle, mais noble & décente, qui leur convient. Sa diction eſt pure, ſa verſification coulante ; les figures qu'il emploie ſont analogues aux perſonnages qu'il fait parler. Il a ſu, pardeſſus toutes choſes, peindre ces paſſions tempérées, ces inclinations douces, ces goûts ſenſibles, cette charmante ingénuité, ces petites inquiétudes, qui caractériſent les mœurs des Bergers. Rien n'eſt plus rare que d'aſſortir les penſées & le ſtyle aux ſentiments & au caractere des perſonnages qu'on introduit. La plupart de nos Poëtes bucoliques font parler les Bergeres comme des petites Maîtreſſes qui débitent des ſentences galantes, ſous des expreſſions recherchées.

Ils ont beau les faire entretenir de moutons, de chiens & de houlettes, le raffinement du reste de leur discours les décelle & les trahit. *On voit la tête d'une Coquette sur les épaules d'une Paysanne*, comme le dit fort bien un Auteur * peu connu. *Ségrais* a évité cet écueil ; les idées, les sentiments, les expressions de ses Bergers se ressentent de l'ingénuité de leurs mœurs ; ils sont tendres & non Métaphysiciens. C'est sur-tout en cela qu'on peut le regarder comme un des meilleurs modeles de Poésie Pastorale, quoique la chaleur du sentiment n'anime pas toujours ses Interlocuteurs.

Sa Traduction en vers des Géorgiques & de l'Enéïde, est très-inférieure à ses Eglogues & à ses Idylles ; aussi n'étoit-ce pas son genre : il n'est pas donné à tous les Poëtes de dire, avec autant de vérité que *Virgile* : *Cecini pascua, rura, duces.*

Ségrais écrivoit assez bien en Prose, comme on peut en juger par ses *Nouvelles Françoises*, aussi-bien que par *Zaïde* & *la Princesse de Cleves*, Romans auxquels il a eu plus de part que Madame de *la Fayette*.

SÉGUI, (*Joseph*) Abbé, de l'Académie

* M. *Desfossés*, Avocat.

Françoise, né à Rhodez en 1689, mort en 1761.

Il a été l'Editeur & l'Ami du grand *Rousseau*, ce qui fait honneur à son zele pour les Lettres & à ses vertus sociales; mais ses *Panégyriques* & ses *Oraisons funebres* prouvent qu'il étoit un Orateur médiocre, & le Recueil de ses Poésies, un Poëte au-dessous même du médiocre.

SÉNAULT, (*Jean-François*) Général de l'Oratoire, né à Anvers en 1599, mort à Paris en 1671.

» Ce Prédicateur fut, à l'égard du P. » *Bourdaloue*, dit M. de *Voltaire*, ce que » *Rotrou* est pour *Corneille*, son Prédécesseur, & rarement son égal «. Il faut avouer cependant qu'il ne contribua pas peu à purger la Chaire du phébus & du verbiage qui y régnoient de son temps. Outre ses *Sermons*, qu'on ne lit plus, malgré l'utilité qu'on en pourroit retirer, nous avons encore de lui beaucoup d'autres Ouvrages, tels qu'un *Traité de l'usage des Passions*, un autre *du Devoir du Souverain*, &c. Productions entiérement oubliées.

SÉNECÉ ou SÉNEÇAI, (*Antoine* BAUDERON DE) premier Valet-de-Chambre de la Reine *Marie-Therese*, femme de *Louis XIV*, né à Mâcon en 1643, mort dans la même ville en 1737.

Le Comte de *Kaimac*, la plus saillante de ses Pieces, est précisément celle qu'on a oubliée dans le Recueil de ses Poésies. Ce Conte, écrit d'un style aussi singulier qu'agréable, est, selon M. de *Voltaire*, un exemple qui montre qu'on peut très-bien conter d'une autre maniere que *la Fontaine*. Les autres Poésies de M. de *Sénecé* offrent quelquefois des beautés neuves & un style plein d'agrément, qui participoit à un tour original d'imagination qu'il avoit reçu de la nature; la versification en est cependant beaucoup trop négligée.

Cet Auteur a laissé des *Mémoires* sur la Vie du Cardinal de *Retz*, très-recherchés, malgré l'originalité de ceux que le Cardinal a écrits lui-même.

SERAN DE LA TOUR, (*N.*) Abbé, Littérateur beaucoup plus estimable que bien d'autres, qui sont plus connus que lui. Il a eu la modestie de ne pas mettre son nom à ses Ouvrages, ce qui fait, sans doute, qu'il est moins renommé que nos Faiseurs de Contes, d'Historiettes & de Poétiques, qui ne le valent pas. Ses Histoires d'*Epaminondas*, de *Scipion*, de *Philippe*, de *Catilina*, qui forment autant d'Ouvrages séparés, sont écrites avec intérêt. Ses *Amusements de la Raison* ont eu beaucoup de succès, & sont supérieurs

à ses Histoires. Nous citerons encore son *Parallele de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains.* Cet Ouvrage décele un homme qui a bien su lire l'Histoire, & démêler le ressort des passions & de la politique. On a aussi de lui un Livre sur l'*Art de sentir & de juger en matiere de Goût*, dont l'objet est de faire connoître en quoi consiste le Goût qui crée, qui juge, qui admire le vrai & le beau dans les Ouvrages d'esprit, dans les Sciences, les Arts & les Productions de la Nature. Quoique cette matiere ait été souvent rebattue, l'Auteur y fait sentir une sagacité, & y annonce une méthode qui rend ses observations utiles. On y trouve même des rapports qui n'avoient point été apperçus, quelques idées neuves, le tout présenté d'un style auquel on ne peut reprocher que d'être quelquefois obscur & traînant; ce qui seroit deux défauts considérables, s'ils étoient continuels.

SERRE, (*Jean* PUGET DE LA) né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1666.

Morbleu! *La Serre* est un charmant Auteur!

Boileau auroit pu se dispenser de s'égayer à ses dépens; *la Serre* entendoit la raillerie, & savoit se rendre justice de bonne-foi. *Je vous ai bien de l'obligation*, disoit-

il un jour à un plat Ecrivain de ſon temps, *ſans vous je ſerois le dernier des Auteurs.* Une autre fois ayant aſſiſté à un mauvais Diſcours : *Ah ! Monſieur*, dit-il à celui qui venoit de le prononcer, *depuis vingt ans j'ai bien débité du galimathias, mais vous venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit en toute ma vie. Je conviens*, diſoit-il encore dans une autre circonſtance, *que mes Ouvrages ſont mauvais, mais du moins ils m'ont enrichi, avantage inconnu aux autres Auteurs.* Du temps de *la Serre*, on ne s'étoit pas, ſans doute, auſſi fort perfectionné qu'aujourd'hui dans les combinaiſons typographiques ; la plupart des Auteurs d'à préſent ne ſont plus ſi dupes ; ils ſavent, dans la plus grande préciſion, ce qu'un volume doit rendre ; cet objet les touche plus que celui de la gloire. C'eſt à ce noble zele qu'on doit tant de Dictionnaires, tant de Compilations informes qui couvrent le Royaume d'un déluge de papier, & qui finiront par réduire les Sciences & les Arts à des notions imperceptibles, à force de les reſſerrer dans de petits articles.

La Serre eut du moins le mérite d'être Auteur original, quoiqu'on puiſſe dire que ce fut dans le genre le plus mince & le plus pitoyable. Son *Secrétaire de la Cour*

eut cinquante éditions, & n'en méritoit pas une. On ſait que ce Livre eſt un amas, un magaſin de formules de Lettres & de Compliments ſur toutes ſortes de ſujets, où le Peuple croit encore aujourd'hui trouver un modele du ſtyle épiſtolaire. Un tel exemple eſt bien propre à démontrer qu'un Auteur ne doit pas toujours citer, pour preuve de la bonté de ſes Ouvrages, le nombre des éditions qu'ils ont eu. Le *Le Dictionnaire de Cuiſine* eſt beaucoup plus répandu que celui de l'Académie.

SERRES ou SERRANUS, (*Jean* DE) Miniſtre Proteſtant, né en Languedoc en 1538, mort en 1598, eſt un de ces Savants en *es* ou en *us*, dont on auroit oublié le nom, comme on a oublié leurs Ouvrages, ſi quelques charitables Lexicographes n'avoient eu l'indulgence de les placer dans leur Légende. Celui-ci a fait pluſieurs Livres de Controverſe, de Métaphyſique & d'Hiſtoire, auxquels il ſurvécut, quoiqu'il ne ſoit pas mort dans un âge avancé. Ces Ouvrages firent du bruit, dans leur temps, par la quantité de menſonges, de traits ſatyriques & d'erreurs qu'ils renfermoient. Etoit-ce la peine d'écrire?

SÉVIGNÉ, (*Marie* DE RABUTIN, Marquiſe DE) née en 1626, morte en 1696.

Elle eſt, dans le genre épiſtolaire, ce que *la Fontaine* eſt dans le ſien, négligée & originale. On s'eſt ſouvent efforcé d'imiter ſon ſtyle ; & elle a encore ceci de commun avec notre Fabuliſte, d'être inimitable, comme lui. Le mérite de ſes *Lettres*, qu'on lit toujours avec un nouveau plaiſir, ne conſiſte pas dans un étalage d'eſprit ou dans une emphaſe de ſentiment, comme celui d'une infinité d'Auteurs qui nous ont donné des volumes d'Epîtres, ſans approcher en aucune façon du naturel, de l'aiſance, de la délicateſſe, du ſel & de l'agrément, qui préſidoient à tout ce que Madame de *Sévigné* écrivoit. La maniere noble & variée dont elle exprime ſa tendreſſe pour ſa fille, n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive de la répétition trop fréquente de ce ſentiment ; mais elle la fait pardonner, & jamais les redites ne furent plus agréables & plus intéreſſantes. Si l'expreſſion de la ſenſibilité inépuiſable de ſon cœur paroît quelquefois emprunter le langage de l'eſprit, ce n'eſt que pour produire de ces traits fins & délicats, fruits d'une imagination tendre & vive, & rendus dans un ſtyle qui peint & anime tout. Les anecdotes curieuſes, les particularités intéreſſantes, les applications ingénieuſes, prennent ſous ſa plume une tournure &

des graces qui la rendent le modele & le désespoir de ceux qui voudroient tenter la même carriere. Elle a l'art de faire partager ses sentiments à ses Lecteurs ; on rit ou l'on s'afflige avec elle ; on adopte ses intérêts, on souscrit à ses louanges & à ses censures, on applaudit aux jugements qu'elle porte sur les plus célebres Auteurs de son Siecle ; mais on ne croit pas toujours ses prédictions, sur-tout quand elle dit de *Racine*, qu'on s'en dégoûtera comme du café : on ne s'est dégoûté ni de l'un ni de l'autre, mais bien des Tragédies de *Pradon* qu'elle protégeoit ; ce qui prouve combien les séductions de Société sont dangereuses, & principalement aux femmes.

SILHOUETTE, (*Etienne* DE) Maître des Requêtes, ancien Contrôleur - Général, né à Limoges en 1709, mort en 1767.

Les Places qu'il a remplies semblent avoir trop fait oublier son mérite littéraire. Il est cependant peu de Littérateurs qui ne se tinssent honorés de ce qui est sorti de sa plume. L'*Idée générale du Gouvernement Chinois*, les *Réflexions politiques sur les plus grands Princes*, la *Lettre sur les transactions du Regne d'Elisabeth*, & surtout ses *Traductions* des Essais de *Pope* sur

l'Homme & la Critique, ne peuvent être que les Productions d'un esprit pénétrant, étendu, lumineux & cultivé. Son style est en même-temps celui d'un Homme qui connoît sa Langue & sait en faire usage, avec autant de noblesse que de simplicité. Son mérite fut encore relevé par une piété sincere, tendre & solide, fruit du bon usage de ses lumieres; elle fit sa ressource dans sa retraite, & donne un nouveau prix à ses talents.

SIRMOND, (*Jacques*) Jésuite, Confesseur de *Louis XIII*, né à Riom, en Auvergne, en 1559, mort à Paris âgé de quatre-vingt-treize ans, est peut-être celui de tous ses Confreres, qui a rendu les plus grands services à l'Histoire de l'Eglise, par les profonds Ouvrages dont il l'a enrichi. Débrouiller la Chronologie, faire revivre plusieurs Auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, & les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre, & la lumiere du sein du cahos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet Ecrivain, plein d'ailleurs d'exactitude & de pureté dans le style. L'Homme de Lettres se fait sentir dans presque tous ses Ouvrages, qualité rare & propre à venger l'Erudition du décri où l'ont jettée plusieurs Savants, dont le mé-

rite ne consistoit qu'à savoir, & plusieurs Beaux-esprits, dont le défaut ordinaire est de savoir trop peu.

Le P. *Sirmond* eut deux neveux, *Antoine Sirmond*, de la même Société, connu par un Ouvrage, intitulé : *Défense de la Vertu*, dans lequel il ose avancer, qu'*il ne nous est pas tant recommandé d'aimer Dieu, que de ne pas le haïr*, assertion révoltante, & condamnée pas les Jésuites mêmes, qui désavouerent l'Ouvrage & punirent l'Auteur. M. *Nicole* n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses *Wendrock*, sur la dixieme Lettre Provinciale. Une pareille injustice ne contribue pas peu à faire connoître les écarts dans lesquels l'Esprit de Parti est capable de précipiter. Cet exemple n'est pas unique dans les querelles théologiques, & encore moins dans celles de nos Philosophes & de nos Littérateurs.

Son autre Neveu, *Jean Sirmond*, frere d'*Antoine*, cultiva les Lettres & la Poésie, sans qu'on s'en ressouvienne aujourd'hui. Ses Ouvrages, très-médiocres en eux-mêmes, croupissent dans un oubli total. Il fut de l'Académie Françoise, & mourut en 1649.

SIVRY, (*Louis* POINSINET DE) de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1735. Après avoir donné une élégante Tra-

duction, en Vers, d'*Anacréon*, & de quelques autres Poëtes Grecs; après avoir débuté sur la Scene par deux Tragédies, *Ajax* & *Briséis*, qui n'ont pas eu, à la vérité, beaucoup de succès mais qui en eussent obtenu davantage, si une Poésie pure, facile & harmonieuse, pouvoit remplacer le défaut d'intérêt, dans l'une, & faire pardonner la trop grande complication d'incidents, dans l'autre, il a renoncé à la carriere du Théatre, & semble avoir fait ses derniers adieux à *Melpomene*, dans son *Appel au petit Nombre*, où il prouve à la multitude qu'elle a tort, avec autant de chaleur & d'énergie, que de littérature & d'érudition.

Depuis ce temps-là, M. de *Sivry* s'est entiérement appliqué aux Sciences, & la *Traduction de Pline le Naturaliste*, dont il a déjà publié plusieurs volumes, ne l'exposera pas aux mêmes injustices que ses Tragédies; tout le monde convient déjà qu'il est impossible de réunir plus de connoissances, de sagacité, d'érudition, plus de force & de clarté dans l'expression, qu'il en a mis dans les Discours & les Notes, qui accompagnent cette Traduction. Il seroit à souhaiter, pour compléter le mérite de cet ouvrage, que la Traduction elle-même fût plus exacte, & aussi soi-

gneusement écrite, que les Remarques & les Pensées du Traducteur.

SORBIERE, (*Samuel*) né dans le Diocese d'Usez en 1615, mort en 1670.

Un de ces Littérateurs dont la célébrité a infiniment surpassé le mérite. Espece de *Chrysologue*, il raisonnoit sur tout, sans rien approfondir. Il paroît qu'il travailloit plus pour la fortune, que pour la gloire, en quoi il a eu beaucoup d'imitateurs. Flatteur de tous ceux qui pouvoient lui rendre service, ennemi de tout ce qui s'opposoit à ses projets, son humeur, naturellement satyrique, perce dans ses Ecrits, sans annoncer aucun talent pour la bonne plaisanterie. Quelques-unes de ses *Lettres* sont cependant préférables à celles de *Guy-Patin.* Il est le même dans la *Relation* de ses Voyages, où la hardiesse & la satyre se permettent encore un plus libre essor. On trouve dans le *Sorberiana*, Recueil formé de ce qu'il y a de plus passable dans ses Ouvrages, quelques traits instructifs & curieux.

SORET, (*Jean*) Avocat au Parlement, de l'Académie de Nancy, né à Paris.

Il a remporté le Prix d'Eloquence dans plusieurs Académies, & entr'autres, à l'Académie Françoise. Ce ne seroit pas un titre pour prétendre à la célébrité, s'il

n'eût composé plusieurs autres Ouvrages qui font honneur à sa plume. Il paroît s'être attaché sur-tout à imiter *la Bruyere*, comme on peut en juger par son *Essai sur les Mœurs*, qui, sans valoir son modele, est bien au-dessus de tant de mauvaises Copies, faites d'après les meilleurs Originaux. Ses pensées sont assez communément ingénieuses & fines, ses tableaux vifs & énergiques, sa morale saine & lumineuse. Si ses Maximes ne sont pas toujours nouvelles, on peut leur refuser le mérite d'être énoncées avec netteté, précision, & souvent avec élégance. M. *Soret* est d'autant plus estimable dans cet Ouvrage, qu'il s'est attaché plus étroitement au ton qui convenoit à son genre, c'est-à-dire, qu'il a plus écrit en Moraliste qu'en Littérateur. Sans se répandre sur tous les objets, comme font les Ecrivains qui ne se proposent d'autre but que d'écrire, il ne peint jamais que les défauts & les vices, dont il desire de guérir les Hommes; sa maniere de les présenter est très-capable de produire cet effet. Il ne faut pas oublier que sa philosophie est toujours d'accord avec la politique & la Religion; & c'est en cela qu'elle mérite mieux le nom de Philosophie.

SOUBEYRAN DE SCOPON, (*N.*)

Avocat au Parlément de Toulouſe, de l'Académie des Jeux Floraux, & de celle des Sciences de la même ville, mort en 1751.

Ses Ouvrages de Morale annoncent un Homme qui connoît aſſez le cœur humain, mais dont les idées, en général, ne ſont ni neuves, ni bien exprimées; ſes Ouvrages de littérature annoncent un Homme d'eſprit, mais qui manque de goût, & ſouvent même de jugement. Ses *Obſervations critiques ſur les Remarques de Grammaire ſur Racine*, par M. l'Abbé d'*Olivet*, ne tendent point à juſtifier ce Poëte contre la ſévérité du Grammairien, ce qui prouve aſſez peu de diſcernement; On ne parle pas de la manie de M. de *Soubeyran*, à vouloir prouver que la Proſe eſt préférable à la Poéſie, dans le Genre dramatique: on dira ſeulement que ſon amour, pour la Proſe, le porta à augmenter les fonds du Prix d'Eloquence de l'Académie de Toulouſe.

STAAL, (Madame DE) connue d'abord ſous le nom de Mlle de *Launay*, née à Paris, morte en 1750.

Une maniere franche & naturelle de raconter, un ſtyle net, & ſouvent élégant, des idées vives, des expreſſions toujours juſtes, ont fait la fortune de ſes *Mémoires*, dont les événements intéreſſent moins par leur

leur importance, que par le ton avec lequel ils sont racontés.

SULLY, [*Maximilien* DE BETHUNE, Baron DE ROSNI, Duc DE] premier Ministre sous *Henri IV*, né à Rosni en 1559, mort en 1641.

On chercheroit vainement dans ses *Mémoires*, tels qu'il les a écrits lui-même [en dépit de ce que M. de *Voltaire* a pu dire pour prouver qu'il n'en étoit pas l'Auteur] de l'ordre, de la suite, & de la précision; mais on y reconnoît un génie supérieur, qui, en négligeant les devoirs de l'Ecrivain, annonce le grand Homme. On doit se défier cependant d'un Esprit de partialité, que son Editeur, M. l'Abé de l'*Ecluse*, redresse avec sagacité, toutes les fois que l'occasion s'en présente; tant il est vrai que les Mémoires particuliers sont sujets à induire en erreur, & que ce n'est que de la combinaison des différents récits que peut naître la vérité.

SUZE, [*Henriette* DE COLIGNI Comtesse DE LA] morte à Paris en 1673.

Sa beauté, son esprit, ses aventures l'ont rendue célebre. Elle cultiva la Poésie, & s'attacha sur-tout à l'Elégie, où elle est regardée comme un modele de délicatesse, de naturel & de facilité. Il y a néanmoins un choix à faire dans ses Pieces, qui ne

ſont pas toutes égales. Aujourd'hui ce genre eſt fort négligé, parce que le ſentiment, qui en eſt l'ame, a beaucoup dégénéré parmi nous. On a voulu ſubſtituer aux Elégies une ſorte d'Epîtres, connues ſous le nom d'*Héroïdes*, mais ſi on en excepte trois ou quatre, on conviendra que ce n'étoit pas la peine de créer un nouveau genre pour raiſonner & métaphyſiquer, au lieu de peindre & de ſentir.

Cet Article, qui a été oublié dans la Lettre S, doit être placé après celui de SAINTE-MARTHE.

SAINTE-PALAYE, [*Jean-Baptiſte* DE LA CURNE DE] de l'Académie Françoiſe, de celle des Inſcriptions, de Nancy, de Dijon, &c. né à Auxerre en 1697.

Cet Académicien eſtimable s'eſt attaché à une partie de notre Littérature, auſſi intéreſſante qu'utile; l'Hiſtoire du bon vieux temps de notre Monarchie, a décidé ſon goût & fixé ſes études. Rien de plus détaillé, de plus inſtructif & de mieux préſenté, que ſes *Mémoires ſur l'ancienne Chevalerie*. Toute ame Françoiſe ne peut qu'y voir, avec le plus grand intérêt, le touchant tableau des mœurs, des uſages, de la bravoure, de la pieuſe & noble ſimpli-

cité de ces anciens Chevaliers, qui firent la gloire de la Nation, par leurs Faits d'armes, comme ils en firent long-temps l'amusement & les délices, par leurs Tournois.

Cet Ouvrage semble avoir fait naître à M. d'*Arnaud* le louable desir de ressusciter parmi nous les heureuses étincelles de cet enthousiasme d'honneur qui produisit tant de Sages, dans des Siecles si amérement taxés d'ignorance & de barbarie. Sa derniere Nouvelle [*Sargines*] seroit capable de produire cet effet par l'adresse, la sensibilité, & le pathétique, avec lequel elle est écrite. Un tel projet n'est-il pas plus digne d'un bon Citoyen, plus utile à la patrie, plus glorieux aux vrais talents, que celui d'empoisonner la Nation par des travers philosophiques qui la dégradent, & de substituer à l'élévation, à la franchise, à la générosité, à la gaieté, qui firent toujours l'ame du génie François, des vapeurs mélancoliques, la folle manie du raisonnement, l'indépendance, le persiflage & l'inertie.



T.

TACONNET, [*Touſſaint-Gaſpard*] Auteur d'une infinité de Parodies, de Farces & de Parades, dont la meilleure n'eſt pas digne d'un Lecteur ou d'un Spectateur ſenſé. Ce Poëte n'a travaillé, juſqu'à préſent, que pour les Hiſtrions de la Foire & des Boulevards; auſſi eſt-il, dit-on, fort célebre parmi les Danſeurs de corde & tout le petit Peuple baladin, qui le regardent comme un grand Homme.

TALLEMANT, [*François*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à la Rochelle en 1620, mort en 1693; Traducteur de *Plutarque*, très-inférieur à *Amyot*, dont il n'a fait que mieux ſentir le mérite par la ſécchereſſe de ſon ſtyle & l'infidéité de ſa Traduction. Celle de l'*Hiſtoire de Veniſe*, par le Procurateur *Nani*, n'a pas les mêmes défauts, mais elle eſt également oubliée.

TALON, [*Omer*] Avocat-Général au Parlement de Paris, mort en 1652, âgé de cinquante-ſept ans.

Dans les huit volumes de *Mémoires*, qu'il a laiſſé, ſur différentes affaires, on re-

connoît le grand Magiſtrat, le Juriſconſulte éclairé, le bon Citoyen. Son éloquence eſt mâle, pleine de chaleur, de ſageſſe & de dignité. Ses Ecrits offrent fréquemment des traits où le Sénat de Rome eût pu apprendre ſes devoirs, & que l'Eloquence Romaine eût regardés comme des modeles.

TARGE, (*Jean-Baptiſte*) ci-devant Profeſſeur de Mathématique à l'Ecole Royale Militaire, né à Paris.

La Traduction de pluſieurs Ouvrages Anglois, telle que l'*Hiſtoire d'Angleterre* par *Smollett*, celle *de la Guerre de l'Inde*, celle *des Découvertes faites par les Européens*, &c, l'ont fait connoître avantageuſement dans la Littérature. Ces différentes Traductions ne ſont pas du premier mérite, mais nous en avons beaucoup qui ne les valent pas, & on peut lire celles-ci avec plaiſir.

TARTERON, (*Jérôme*) Jéſuite, mort à Paris, ſa patrie, en 1720, âgé de ſoixante & quinze ans.

Il a traduit *Juvenal*, *Perſe*, & *Horace*, avec plus d'élégance, que d'exactitude & de préciſion; malgré cela, la Traduction de ce dernier Poëte eſt la meilleure que nous ayons juſqu'à préſent, après celle de *Sanadon*. Celle de *Juvenal* a été ſurpaſ-

ſée par M. *Duſſaulx*, qui en a donné une qu'il ſera difficile de ſurpaſſer.

TAVERNIER, (*Jean-Baptiſte*) né à Paris en 1605, mort à Moſcow, en 1689.

Ce Voyageur ne ſemble avoir couru le monde que pour inſtruire les Commerçants, & plus particuliérement encore les Jouailliers. On trouve, à la vérité, des détails curieux & intéreſſants dans le récit de ſes Voyages, mais il ſeroit à préſent un mauvais guide, en matiere de commerce, tout a changé, depuis lui, à cet égard, dans l'Inde, qui eſt la partie de l'Aſie ſur laquelle il s'eſt le plus étendu. En fait d'Hiſtoire, il s'en faut bien qu'il ſoit toujours croyable, & il a cela de commun avec preſque tous les Voyageurs.

TENCIN, (*Claudine - Alexandrine* GUERIN DE) ſœur du Cardinal de ce nom, née à Grenoble, morte à Paris en 1749.

De la Vie monaſtique elle paſſa dans le monde, à la faveur d'un Bref du Pape, & s'engagea dans la Vie littéraire, pour laquelle elle parut avoir plus de vocation. Sa maiſon fut conſtamment le rendez-vous des Gens de Lettres, qui, à ce titre, étoient aſſurés d'y être bien accueillis. A force de voir des Auteurs, elle voulut le devenir à ſon tour. Cette émulation a produit *le Siege de Calais*, *le Comte de Com-*

minges, & *les Malheurs de l'Amour*, trois Romans, dont le premier est, sans contredit, celui qu'on lit avec le plus de plaisir. Voici ce qui lui donna envie de le composer.

On avoit beaucoup parlé de Romans dans sa Société. On se plaignoit d'y trouver une marche & un dénouement trop uniformes, des Héros toujours amoureux & toujours sages. [Nos Romans modernes, fruit du libertinage de l'esprit & de la corruption des mœurs, n'avoient pas encore osé paroître.] Madame de *Tencin* prétendit, qu'il étoit possible d'en composer un *Décent*, en le faisant commencer à-peu-près où les autres finissent. Cette idée fut combattue & la Dame promit de la réaliser, ce qu'elle fit dans *le Siege de Calais*. Elle ne tint pas tout-à-fait sa promesse; mais on y trouve de l'art, de la délicatesse, le ton de la bonne Compagnie, agréments cependant peu capables d'intéresser dans un Roman dont la vertu n'est pas le fondement, & surchargé d'ailleurs d'épisodes & d'incidents peu vraisemblables.

Nous ne parlerons pas des autres Productions de Mad. de *Tencin*.

On se ressouvient encore de l'empire que cette Dame exerçoit sur les Auteurs

qu'elle recevoit. Elle les appelloit ses *Bêtes*, & proposa un jour à un Seigneur qui étoit venu la voir, le matin, s'il vouloit dîner avec sa *Ménagerie*. Le goût de ces sortes de ménageries n'est pas tout-à-fait passé; les *Bêtes*, qui les composent, y sont même plus soumises, plus apprivoisées que celles du temps de Mad. de *Tencin*; mais, il faut en convenir, les nouvelles Surintendantes ne sont pas, à beaucoup près, aussi prévoyantes *, ni aussi agréables.

TERRASSON, [*Jean*] de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c, né à Lyon en 1670, mort à Paris en 1750.

Madame de *Lassay*, disoit de lui, *qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui pût être d'une pareille imbécillité*. M. l'Abbé *Terrasson* avoit beaucoup d'esprit, en effet, mais il l'appliqua aussi mal en littérature, qu'en finances. Il prit parti dans le Systême de *Law*, qu'il *démontra* inébranlable, justement la veille de sa chûte; il entra dans la dispute des Anciens & des Modernes, & sa *Dissertation* contre l'*Iliade d'Homere*, ne vaut pas mieux que sa Démonstration. Son Roman de *Sethos* a

* Elle avoit l'attention de donner, tous les ans, pour étrennes, aux Auteurs qu'elle recevoit chez elle, deux aulnes de velours, pour en faire des culottes.

ſe malheur d'être ennuyeux, mais on y trouve des morceaux dignes de l'Auteur du *Télémaque*. Sa Traduction de l'Hiſtoire univerſelle de *Diodore de Sicile*, eſt eſtimée & mérite de l'être.

La trempe d'ame de M. l'Abbé *Terraſſon* reſſembloit à celle de ſon eſprit, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit pleine d'élévation & de ſimplicité. C'étoit une eſpece de *la Fontaine* dans le commerce de la vie. On lui demandoit un jour ce qu'il penſoit d'une Harangue qu'il devoit prononcer, *elle eſt bonne*, dit-il, avec plus d'ingénuité que d'orgueil, *je dis très-bonne ; tout le monde ne la jugera pas ainſi, mais je m'en inquiete peu.* Combien d'Auteurs en ont dit autant de leurs Ouvrages, ſans être auſſi excuſables que lui ? A l'égard de ſon opulence, il diſoit, *je réponds de moi juſqu'à un million.* Il la vit s'évanouir en un moment avec la même tranquilité qu'il l'avoit acquiſe, & lorſqu'il ſe trouva réduit au ſimple néceſſaire, *me voilà tiré d'affaires*, dit-il ; *je revivrai de peu, cela m'eſt plus commode.*

Il conſerva le même caractere juſqu'au dernier moment de ſa vie. Sur ſes vieux jours, il évaluoit en riant le dépériſſement des facultés de ſon ame. *Je calculois ce matin*, diſoit-il un jour à M. *Falconet*, ſon

ami, *que j'ai perdu les quatre cinquiemes de ce que je pouvois avoir de lumieres acquises. Si cela continue, il ne me restera seulement pas la réponse que fit, au moment de mourir, ce bon M. de Lagny, à notre illustre Confrere Maupertuis.*

Ce bon M. de Lagny, ne s'étoit occupé toute sa vie, que de calcul; étant à l'extrêmité, sa famille, qui l'entouroit, n'en put tirer une seule parole; M. de *Maupertuis* promit de le faire parler. M. *de Lagny*, lui cria-t-il, *le quarré de douze*? *Cent quarante-quatre*, répondit le mourant. Il expira un instant après.

2. TERRASSON, (*Matthieu*) Avocat au Parlement de Paris, de la même famille que le précédent, né à Lyon, en 1669, mort à Paris en 1734.

On a de celui-ci un Recueil de *Discours*, de *Plaidoyers* & de *Mémoires*, qu'on ne doit pas confondre avec la foule des Productions du Barreau; ces divers ouvrages sont écrits avec noblesse & facilité, mais l'Auteur semble y avoir trop prodigué l'esprit. Son style est plus fleuri que solide, plus étudié que naturel, ce qui nuit à son éloquence, d'ailleurs très-estimable par la sagesse des principes, la justesse du raisonnement, l'agrément de la diction,

toujours nette, élégante & correcte.

Cet Avocat travailla pendant cinq ans au Journal des Savants.

THÉOPHILE, surnommé VIAUT, né à Clérac, dans l'Agénois, en 1590, mort à Paris en 1626.

De la vivacité dans le génie, de la facilité dans l'expression, de la hardiesse dans les pensées, mais très-souvent un défaut de goût & d'exactitude dans le style, voilà le caractere de ce Poëte, que ses aventures facheuses ont rendu aussi célebre que ses Ouvrages. Comme il avoit l'esprit vif, il se laissoit emporter par l'impétuosité de son imagination, qui ne lui donnoit pas le temps de réfléchir sur les Pieces qu'il mettoit au jour; la Religion sur-tout n'étoit point respectée dans les saillies qu'il se permettoit au milieu des Sociétés, ce qui ne contribua pas peu à le faire rechercher de la jeune Noblesse de son temps, qui prétendoit allier les excès de la débauche aux agréments du Bel-esprit. Cette liberté de tout penser & de tout dire, attira à *Théophile*, un séjour de deux ans à la Conciergerie de Paris. Cette punition fut suivie d'un bannissement, justement mérité par des Vers impies & satyriques qu'il répandit dans le Public. Il se réfugia dans l'Hôtel de *Montmorency*, où il mourut,

repentant de ses fautes, entre les bras de *Mairet*, son ami.

Théophile est Auteur d'une Tragédie, intitulée, *Pyrame & Thisbé*, que *Pradon*, qui avoit intérêt à louer les mauvais Ouvrages, n'a pas craint de louer sans mesure. Cette Piece n'est, dans le fond, qu'un amas de pensées boursouflées, d'allusions froides & puériles, telle que celle-ci, où, en parlant du poignard de *Pyrame*, il dit:

Le voilà, ce poignard, qui du sang de son Maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

Quand on s'exprime ainsi, est on propre à faire de bonnes Tragédies? *Théophile* étoit plus heureux en impromptu. Il répondit sur le champ à quelqu'un qui lui disoit que tous les Poëtes étoient fous,

Oui, je l'avoue avec vous,
Que tous les Poëtes sont fous;
Mais sachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas Poëtes.

Dans une circonstance, une de ces Héroïnes de Société, qui ont toujours de Beaux-esprits à leurs gages, le pressant de faire une comparaison d'elle avec le Soleil, *Théophile*, qui n'étoit pas aussi souple & aussi respectueux que nos Poëtes d'aujourd'hui, lui fit ce Quatrain:

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au Soleil.
Il eſt commun, elle eſt commune,
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

La bonhomie de ce temps-là, permettoit ſans doute de ſe livrer à de pareilles ſaillies, qui ne ſeroient pas goûtées par nos modernes Soleils, qui valent bien ceux du temps de *Théophile*.

THEVENOT, [*Melchiſedec*] Garde de la Bibliotheque du Roi, mort à Paris, en 1692, âgé de ſoixante & onze ans.

L'Hiſtoire de ſes *Voyages* eſt peu intéreſſante, pour le commun des Lecteurs, parce qu'il parcourut peu de pays, & que la découverte des Livres rares, ſoit imprimés ſoit manuſcrits, fut ſon principal objet. Les Amateurs de l'érudition, au contraire, lui ſauront toujours gré, de nous avoir procuré quantité d'Ouvrages inconnus, dont la collection a beaucoup enrichi la Bibliotheque du Roi. On lui doit un recueil précieux de Livres Chinois, & la premiere Traduction des principaux Ouvrages de *Confucius*, qu'il fit faire ſous ſes yeux, par un Homme de cette Nation, qu'il attira à Paris dans cette vue. C'eſt ſervir eſſentiellement les Lettres que de contribuer à leur accroiſſement par de bon-

nes Productions étrangeres ; on n'est pas toujours aussi heureux, quand on n'y contribue que de son propre fonds.

THOMAS, [*Antoine*] de l'Académie Françoise, ci-devant Professeur au College de Beauvais, né dans le Diocese de Clermont en 17..

On avoit d'abord beaucoup espéré de ses premiers essais dans la Carriere des Lettres. On se flattoit, qu'en se formant sur les vrais modeles, son goût acquerroit les qualités nécessaires à un bon Ecrivain ; que son imagination renonceroit aux idées gigantesques ; qu'il perdroit l'habitude de peser sur les mots ; qu'il mettroit plus de liaison dans ses phrases, moins d'appareil dans ses réflexions, plus de nombre, d'aisance & de naturel dans son style ; qu'il se déferoit enfin d'un ton de prétention & de pédantisme, qui sentoit trop le *nouveau venu de l'Université* *. *L'Eloge du Chancelier d'Aguesseau* & celui *de Duguay-Trouin*, étoient encore bien éloignés de la perfection, mais ils supposoient de l'aptitude à y parvenir, ou du moins à en approcher.

Pour son malheur, M. *Thomas* s'est laissé éblouir par des applaudissements suspects & trop précoces. Il s'est cru assuré de

* Expression de *Corneille*, dans le *Menteur*.

ſa réputation, & n'a plus voulu ſuivre d'autre guide que lui-même.

A ce premier malheur, il s'en eſt joint un autre. La manie philoſophique eſt venue renforcer la bonne opinion qu'il avoit de ſes talents, & a achevé de répandre ſur ſes idées & ſur ſes expreſſions une morgue empeſée & ſentencieuſe, qui défigure totalement ſon ſtyle.

En Poéſie, comme en Proſe, l'enflure, la froideur, la ſéchereſſe, le ton dogmatique, ſont les principaux traits qui lui donnent droit d'être cité, avec diſtinction, parmi nos *Lycophrons* modernes. De tous les Vers qu'il a donnés au public (& qu'on ne ſe doute pas être en auſſi grand nombre) on ne ſe ſouvient guere que de ſon *Ode ſur le temps*, & de ſon *Epître au Peuple*. Le mérite de la premiere ſe réduit à deux ou trois Strophes, noyées dans un amas de grands mots vuides de ſens & de Poéſie ; la ſeconde offre, tout au plus, une douzaine de Vers aſſez raiſonnables : le reſte n'eſt qu'un recueil de ſentences rimées, & rendues dans le goût des *Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis*, &c, dont *Perſe* a bien fait ſentir le ridicule. Si la *Pétréide*, à laquelle M. *Thomas* travaille depuis dix ans, n'eſt pas d'un autre ton, l'immortel *Chapelain*, pourra ſe

vanter d'avoir un égal & même un vainqueur.

Les *Eloges historiques* paroissent plus assortis au génie de M. *Thomas*. On trouve de temps en temps, dans ceux qu'il a publiés, des étincelles de lumiere, des connoissances, quelques images brillantes, des traits fiers & vigoureux, des pensées fortes, rendues avec une sorte d'énergie. Mais ces morceaux estimables sont absorbés par une monotomie & un appareil emphatique, qui les rendent presque ridicules, aux yeux d'un homme sensé. La plupart de ces Discours sont sans plan, sans ordonnance, sans suite ; ils n'offrent à l'esprit qu'un recueil de réflexions pleines d'enflure, & de phrases si peu liées les unes avec les autres, qu'on pourroit en renverser l'ordre, sans déranger l'économie du style. L'Orateur y est toujours entraîné par la chaîne des événements, soit qu'il manque de force ou d'adresse pour manier son sujet, soit parce qu'il ignore que le procédé oratoire doit avoir sa machine, comme le Poëme a la sienne. Tout y est jetté au même moule, & empreint des mêmes couleurs. C'est partout la même lenteur dans la marche, la même uniformité dans les récits, la même tournure dans les réflexions, la mê-

me attitude dans les paralleles, la même ſymétrie dans les figures, la même ſurcharge dans les tableaux. Des exclamations froides & préméditées, des apoſtrophes paraſites, des chûtes préparées de longue main, y tiennent lieu de ces grands mouvements, de ces élans impétueux & inopinés, qui caractériſent la véritable éloquence. Il a cru, ſans doute, que le ſublime conſiſtoit dans une expreſſion pompeuſe & forcée; l'élévation des ſentiments, dans la recherche des grands mots; la chaleur & l'énergie, dans un amas de métaphores outrées; la profondeur des penſées, dans un jargon ſcientifique.

Les Lecteurs éclairés ſont bien éloignés de penſer ainſi, & d'être dupes d'un pareil charlataniſme, qui n'en impoſe qu'aux petits Eſprits. Ils ſavent que rien n'eſt beau que le vrai; que chaque choſe doit être revêtue des couleurs qui lui ſont propres; que trop de faſte dans le ſtyle eſt une preuve certaine de la ſtérilité de l'eſprit; que le naturel ſeul a droit de plaire, de ſaiſir, de toucher: ils ſavent encore que la profuſion des penſées brillantes, l'intempérance des réflexions, le ton dogmatique dans la morale, le cliquetis des antitheſes, l'appareil de l'érudition, ne ſont rien moins que des moyens ſûrs de captiver & d'inté-

resser, sur-tout quand la chaleur & le sentiment ne les animent point.

Or, M. *Thomas* ne cherche qu'à moraliser ou à peindre, & ne paroît point sentir. Tout part de sa tête ; rien n'annonce que son ame soit émue & pénétrée.

Il seroit aisé de donner une idée de son travail, en se le représentant dans *son Cabinet solitaire*, occupé à se monter méthodiquement l'imagination, à bander, avec fatigue, les ressorts de son esprit, à s'essouffler jusqu'à perdre haleine pour enfanter, selon *Horace*, des *Sesquipedalia verba*, qui se perdent en fumée, quoiqu'il ait *la patrie à ses côtés*, *la justice & l'humanité devant lui*, qu'il soit *environné des fantômes des malheureux*, *agité par la pitié*, que *les larmes coulent de ses yeux*, que *les idées se précipitent en foule*, & que *son ame se répande au-dehors.* *

Rien de plus ridicule qu'un Orateur pesamment grave, froidement passionné, qui ne s'échauffe & ne s'anime qu'à l'aide des métaphores, des apostrophes, des exclamations; dont toutes les ressources consistent à enfler les moindres conceptions, à donner un air mystérieux aux idées les

* C'est ainsi que s'exprime M. *Thomas* dans son *Discours* prononcé à l'Accadémie Françoise, le jour de sa Réception.

plus ſimples, à ſurcharger de parure les objets les plus minces. On diroit que M. *Thomas* voit tout à travers un microſcope. Les armes de la Nature ſe changent ſous ſa main, en ornementsdu Diſcours. Perſonne n'ignore qu'il eſt néceſſaire de plaire, afin de perſuader; mais cet Ecrivain ne ſemble vouloir perſuader, que pour avoir lieu de plaire. Par-là il tombe dans l'écueil que *Quintilien* recommande ſi fort d'éviter. Selon ce Juge, auſſi éclairé que délicat, en matiere d'éloquence, les beautés recherchées, la fauſſe richeſſe, le brillant paſſager du ſtyle, bien loin de ſubjuguer l'ame de l'Auditeur ou du Lecteur, l'éblouiſſent & l'émouſſent, par un fade plaiſir. C'eſt ce qui fait que ceux qui ont le plus admiré les *Eloges* de M. *Thomas*, ſeroient bien embarraſſés de donner le réſultat des impreſſions qu'ils ont éprouvées, en les liſant. L'attention y eſt continuellement diſtraite par les acceſſoires. Les métaphores, les phraſes prétendue ſuſtantielles, les réflexions prodiguées, y font perdre de vue l'objet principal. Tout ſe réduit à une admiration froide & momentanée, qui fatigue & fait bientôt naître le dégoût.

Un défaut eſſentiel & très-ordinaire à M. *Thomas*, c'eſt de tirer ſes métaphores, préciſément des objets qui auroient beſoin

eux-mêmes de métaphore pour être entendus, telles que celles qu'il emprunte de la Géométrie, de la Métaphyfique, &c. Les Anciens, & les bons Ecrivains du Siecle dernier, avoient une tout autre méthode : comme les métaphores & les comparaifons ne font deftinées qu'à éclaircir une penfée, qu'à la rendre faififfante & palpable, ils ne préfentoient que des images connues & frappantes. Notre Orateur femble, au contraire, prendre plaifir à embrouiller les chofes, fous prétexte de les rendre plus claires : d'une obfcurité il jette dans une autre, & perfonne n'a mieux vérifié le proverbe de l'École, *obfcurum per obfcurius*.

A cette manie il en ajoute encore une autre, celle d'employer les termes des Arts les moins connus du commun des Hommes. Le Lecteur eft étonné de fe trouver fans ceffe aux prifes avec des expreffions fcientifiques, toujours déplacées dans des Ouvrages de pure littérature, & plus encore, dans des Difcours. Qu'on parcoure les différents *Eloges* de M. *Thomas*, on y rencontrera, à chaque page, des *maffes*, des *calculs*, des *chocs*, des *réfultats*, des *machines*, des *points*, des *centres*, des *réactions*, des *fecouffes*, des *étendues*, des *limites*, des *plans*, des *refforts*. On y verra éternellement revenir ces expreffions merveilleu-

ſes, *forces de l'ame, forces du génie, forces humaines, forces réunies; vaſtes édifices, vaſtes fondements, vaſtes deſſeins, imagination vaſte, génie vaſte.* Par-tout ce ſont des *ouvrages immenſes*, des *étendues immenſes*, des *génies immenſes*, des *ames immenſes.* Il n'eſt pas poſſible de ſe tirer de *la chaîne des événements*, de *la chaîne des devoirs*, de *la chaîne des idées*, de *la chaîne des corps*, de *la chaîne des temps*, de *la chaîne des êtres.* Où l'Orateur ſe plaît ſur-tout à nous promener, c'eſt dans *le monde phyſique*, dans *le monde moral, le monde politique, le monde intellectuel*; le plus doux de ſes plaiſirs eſt d'*imprimer le reſpect*, d'*imprimer la crainte*, d'*imprimer à*, d'*imprimer ſur*, d'*imprimer au-dedans*, d'*imprimer au-dehors.*

Si nous le ſuivons dans des phraſes de plus longue haleine, il nous dira d'abord, que *les paſſions, comme un limon groſſier, ſe dépoſent inſenſiblement en roulant à travers les ſiecles, & la vérité ſurnage*; que *la nature varie par des combinaiſons infinies les facultés intellectuelles de l'homme, comme les propriétés des êtres phyſiques.* *

Veut-il tracer les devoirs d'un Miniſtre & d'un Homme d'Etat ? Il vous dira qu'*il doit gouverner comme la Nature, par des*

* *Eloge de Sully.*

principes invariables & simples, bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes; qu'il doit, *pour bien juger d'un seul ressort, regarder la machine entiere, calculer l'influence de toutes les parties les unes sur les autres & de chacune sur le tout, saisir la multitude des rapports entre les intérêts qui paroissent éloignés*; qu'il doit *faire concourir les divisions mêmes à l'harmonie du tout, veiller sans cesse à retrancher la somme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, le choc & le contraste éternel de ce qui seroit possible dans la nature, & de ce qui cesse de l'être par les passions.* *

Des leçons ainsi énoncées ne sont-elles pas propres à former de grands Hommes, & son Héros eût-il compris quelque chose à ce langage?

Demandez-lui ce que c'est que la Guerre. Vous apprendrez que *cent mille hommes opposés à cent mille hommes forment des masses redoutables qui s'étudient, s'observent, combinent, avec une sage lenteur, tous leurs mouvements, & balancent avec un art terrible & profond la destinée des Etats.* **

Voulez-vous connoître les difficultés que

* *Eloge de Sully.*
** *Ibid.*

Descartes eut à vaincre pour surmonter ses préjugés ? Ecoutez.

Comment y parvenir ? comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage & qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous ? Il falloit, pour ainsi dire, détruire son ame & la refaire.

Tant de difficultés n'effrayerent point Descartes ; *il examine tous les tableaux de son imagination & les compare avec les objets réels ; il descend dans l'intérieur de ses perceptions qu'il analyse... Son entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un désert immense.* *

Entendement peuplé d'opinions, puis devenu un désert immense ! si vous ne devenez pas Philosophe après cela, sera-ce la faute de l'Orateur ?

Ecoutons encore : le Maréchal *de Saxe* étudioit *l'art qui enseigne les propriétés du mouvement, qui mesure les temps & les espaces, qui calcule les vîtesses & commande aux éléments dont il assujettit les forces,..... l'art de faire mouvoir tous ces vastes corps, d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras, de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble,*

---

* *Eloge de René Descartes*

de calculer l'activité des forces & le temps de l'exécution. *

Lifez la Note du Difcours, & vous faurez que le Maréchal *de Saxe* apprit les Mathématiques. Revenez enfuite au Texte, & vous apprendrez que *Maurice écartoit les barrieres du préjugé pour reculer les limites de fon art*, qu'*après avoir trouvé le bien il cherchoit le mieux*, qu'*il s'élançoit au-delà du cercle étroit des événements & créoit des combinaifons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver des reffources, étudioit fur-tout la fcience de fixer la valeur variable & incertaine du foldat & de lui donner le plus grand degré d'activité poffible.*

Dans l'Eloge du Chancelier *Dagueffeau*, après avoir dit, en parlant des Loix qui furent faites pour le Peuple, lorfque nos Rois l'eurent délivré de la tyrannie des Nobles, que *cette* nouvelle *partie de la légiflation choquoit les principes ou les abus de la légiflation féodale qui, à fon tour, réagiffoit contr'elle*, que *les nouveaux droits des Peuples fe heurtoient contre les droits ufurpés par les Nobles*, que les Loix n'offroient qu'*un édifice informe & monftrueux*, *que l'on prendroit pour un amas de ruines entaffées au hafard*; il pourfuit, en ajoutant que cet im-

* Eloge de Maurice, Comte de Saxe.

mortel

mortel Chancelier *crut* qu'*au lieu de renverſer tout-à-coup ce grand corps, il valoit mieux l'ébranler peu-à-peu, ou le réparer inſenſiblement ſur un plan uniforme & combiné dans toutes ſes parties.*

Il décompoſe les reſſorts de toutes ces machines immenſes, obſerve celles qui, avec le moins de force, produiſent les plus grands mouvements.

Il franchit les barrieres qui ſont entre l'homme & l'infini, &, le compas à la main, meſure les deux extrêmités de cette grande chaîne. De ce monde intellectuel, l'hiſtoire le ramene au ſein de l'univers. Tout ce que le torrent des âges a emporté, ſe reproduit à ſes yeux.......

Il voit la durée comme un eſpace immenſe dont il n'occupe qu'un point, il calcule les jours, les heures, les moments; il en ramaſſe toutes les parties, &c. &c. &c.

Quelle éloquence, grands Dieux! Eſt-ce ainſi que s'exprimoient les *Démoſthenes*, les *Cicéron*, les *Bourdaloue*, les *Fénélon*, les *Boſſuet*, *Dagueſſeau* lui-même? Eſt-ce ainſi qu'écrivent de nos jours, dans des matieres bien plus abſtraites, les *Buffon*, & nos autres bons Ecrivains? Cependant on a vu applaudir un pareil galimathias; on a vu le Corps philoſophique s'empreſſer d'en adopter l'Auteur; on a vu les Coriphées

qui y préſident, nous retracer la Scene plaiſante, où le Médecin de M. *Argan* ſe tue à encourager ſon fils *Thomas Diafoirus* qui parloit à-peu-près de même, en lui criant avec complaiſance, *bon!.. fort bien!.. benè!.. optimè!..* On lui a pardonné de s'être élevé, dans ſon premier Ecrit, * contre cette *Philoſophie orgueilleuſe qui voudroit élever la religion naturelle ſur les débris de l'auguſte Religion de nos Peres*, d'avoir dit, en 1756, en parlant de M. de *Voltaire*, que *le génie de cet Homme célebre eſt un volcan qui ne jette plus aujourd'hui que de foibles étincelles, obſcurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent*; que *cet Ecrivain nourri des maximes Angloiſes, s'eſt abandonné à une liberté effrénée de penſer & de dire les choſes les plus dangereuſes.* L'indulgence eſt devenue pléniere, dès qu'il s'eſt montré digne d'être admis *in illo docto corpore*, d'en ſaiſir l'eſprit & d'en adopter le terrible langage.

Un ſi grand honneur, il faut en convenir, n'a point été ſtérile pour le génie de de M. *Thomas*. Fidele à ſes engagements, malgré toutes les *réactions*, il s'eſt perſévéramment tenu renfermé dans *les formes in-*

---

* *Réflexions philoſophiques & littéraires ſur le Poëme de la Religion naturelle.* Vol. in-12, de 300 pages.

tellectuelles & *les forces combinées* de son style, & s'est élevé même au-dessus du *niveau* de son *immense génie*, dans son *Essai sur le caractere, les mœurs & l'esprit des Femmes*. C'est-là que les observations fines, les tableaux frappants, les expressions succulentes, les profondeurs merveilleuses, se disputent l'avantage de former une *masse* complette de fadeurs, d'incohérences, de futilités, d'inepties.

Jamais Ouvrage n'a été plus directement contre son objet, s'il est vrai qu'il ait été entrepris (comme on le dit) dans la vue d'attirer le Sexe à la Philosophie. Cette Puissance doit se sentir, en effet, assez affoiblie, pour songer à convoquer l'arriere-ban. Mais les recrues n'ont point été heureuses. Les Femmes ont compris que le vernis philosophique étoit celui de tous qui leur convenoit le moins, & le Recruteur philosophe s'est consommé en pure perte.

THOMASSIN, (*Louis*) Oratorien, né à Aix en Provence, en 1619, mort en 1695; plus savant Théologien, qu'habile Littérateur.

On a de lui une *Méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement les Poëtes*, une autre pour *étudier & enseigner la Philosophie*, une troisieme pour *étudier & enseigner la*

Grammaire, qui prouvent qu'il auroit beaucoup mieux fait de s'en tenir aux ſeules matieres de Théologie. On y rencontre néanmoins quelques bonnes obſervations, mais il faut les aller chercher dans un amas d'inutilités & de choſes communes qui laſſeroient l'eſprit le plus patient. Le P. *Thomaſſin étoit*, dit * M. l'Abbé *Lenglet*, *un homme de paſſages & non de raiſonnements, qui copioit par lui-même, & réfléchiſſoit par autrui*, & qui ne ſavoit pas ſa langue, auroit-il pu ajouter ?

THOU, (*Jacques-Auguſte* DE) Préſident au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1553, mort en 1617.

Son *Hiſtoire univerſelle*, qui ne renferme que l'eſpace de ſoixante-deux ans, eſt beaucoup plus eſtimable par ſon ſtyle, que par l'expreſſion, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt écrite d'un ton noble & intéreſſant, mais ſurchargée d'une latinité peu ſûre, & d'une infinité de noms qu'il a rendus barbares, ſous prétexte de les latiniſer ; c'eſt pourquoi il a fallu y joindre une eſpece de Vocabulaire, pour éclaircir l'obſcurité de ces noms, qu'il eût été difficile de reconnoître. A cela près, on ne ſauroit trop admirer l'é-

* Dans la Préface de ſa *Méthode pour étudier l'Hiſtoire*.

tendue des connoiſſances, des recherches & de la littérature qu'elle offre à l'eſprit du Lecteur, étonné de voir tant d'événements, traités ſans confuſion & avec une rare ſupériorité. Ce n'eſt pas que le génie de M. de *Thou* ne s'abaiſſe quelquefois ſur certains objets accrédités de ſon temps, tels que les prédictions, les influences, les préſages, &c. qu'il ne s'engage quelquefois dans des digreſſions un peu longues, & ne s'écarte de ſon ſujet principal; mais il ſait y revenir enſuite, & ſe faire pardonner les écarts qu'il s'eſt permis. La Politique, la Guerre, les Loix, la Littérature, tout prend ſous ſa plume un caractere de dignité, d'aiſance & de profondeur, qui donne la plus haute idée de ſes lumieres, ſoit acquiſes, ſoit naturelles.

Un travers, qu'il lui étoit eſſentiel d'éviter, eſt un ton de partialité qui le rend téméraire dans ſes conjectures, injuſte dans ſes jugements, trop libre dans ſes réflexions, trop amer dans ſes cenſures, toutes les fois qu'il s'agit des Papes, du Clergé, & de ceux qui gouvernoient pour lors. Autant il eſt ſévere à cet égard, autant eſt-il facile à ſe laiſſer entraîner au penchant qui le porte à adoucir, à juſtifier la conduite des Calviniſtes, à faire valoir le mérite de leurs Chefs, & à célébrer les ta-

lents de ceux qui étoient attachés à cette Secte.

Ces sentiments, trop marqués en différents endroits de son Histoire, firent naître des doutes sur sa catholicité, & le firent accuser par plusieurs Ecrivains, d'être secrettement du Parti pour lequel il montroit tant d'indulgence.

Cette accusation a été combattue & réfutée par ses Contemporains, & par des Ecrivains qui lui sont postérieurs. D'ailleurs, la maniere dont il est mort, en soumettant tous ses Ecrits au jugement de l'Eglise, est une preuve convaincante de l'orthodoxie de ses sentiments. S'il s'est échappé quelquefois, on doit plutôt attribuer ces écarts à de certaines séductions momentanées, qui agissent plus sur le cœur que sur l'esprit.

Nous ne parlons pas de ses Poésies, qui furent estimées de son temps, & qui sont aujourd'hui peu dignes d'être recherchées.

TILLEMONT, [*Louis-Sébastien* LE NAIN DE] Prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1637, mort en 1698; Eleve de *Nicole*, & plus savant que son Maître, quoique moins célebre.

Il est un des premiers Ecrivains qui aient débrouillé, parmi nous, l'Histoire des Empereurs, & celle qu'il en a composée, est

encore lue avec plaiſir, malgré tous les Ouvrages qu'on a publiés depuis ſur le même ſujet. L'Auteur n'écrit que d'après les Hiſtoriens originaux, & une ſage critique vient toujours à l'appui de ce qu'il avance. Il a d'ailleurs l'attention de citer à la marge les ſources où il a puiſé, attention indiſpenſable à tout Ecrivain convaincu qu'en fait d'Hiſtoire, il eſt plus eſſentiel de ne rien haſarder, que de ſavoir revêtir ſes fauſſes conjectures des agréments du ſtyle. Celui de M. *le Nain* eſt ſimple, méthodique & ſans prétention, qualités qui ont dû coûter à cet Auteur plus qu'on ne penſe.

Ses *Mémoires*, pour ſervir à l'Hiſtoire eccléſiaſtique des ſix premiers Siecles, ſont écrits de la même maniere; c'eſt toujours le même ordre, la même netteté, & la même exactitude.

TILLET, [*N.*] Directeur de la Monnoie à Troyes, mérite une place parmi les Auteurs véritablement utiles à leur patrie. Pluſieurs Ouvrages ſur les Grains, auſſi inſtructifs que bien écrits, lui donnent des droits ſur la reconnoiſſance de tous ceux qui s'intéreſſent aux avantages réels de la Société. Les Auteurs de ce mérite ſont d'autant plus eſtimables de s'attacher aux objets eſſentiels de nos premiers beſoins,

qu'ils ſacrifient à l'utilité publique, une célébrité qu'on n'accorde guere, dans ce Siecle frivole, qu'à des Auteurs frivoles. Mais les ſuffrages du Gouvernement & des Hommes ſages, ſont bien capables de les dédommager de la petite gloire qu'ils perdent, & qui ne vaut pas la ſatisfaction légitime que doit éprouver quiconque peut dire, *j'ai ſervi mes Concitoyens.*

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, [*N.*] Médecin de la Faculté de Caen, de l'Académie de Rouen, a fait pluſieurs Ouvrages qui ſont écrits d'un ſtyle élégant & facile, mais dans leſquels on voudroit plus de juſteſſe dans les idées, & moins d'un certain enthouſiaſme, qui eſt plutôt celui de la ſingularité, que du génie. Dans *Amilec* ou *la Graine des Hommes*, on trouve une critique très-ingénieuſe des ridicules des Artiſtes & des Savants, principalement des Phyſiciens, des Naturaliſtes, & de tous les faiſeurs de ſyſtêmes. Ses plaiſanteries, ſur les divers états de la vie, ſont, à la vérité, auſſi anciennes que ces états mêmes, mais elles ſont renouvellées d'une maniere très-piquante & très-philoſophique.

Nous ne parlons pas de ſes autres Ouvrages, qui annoncent également l'Ecrivain ingénieux, mais ſyſtématique.

TITON DU TILLET, [*Evrad*] Com-

miſſaire Provincial des Guerres, de pluſieurs Académies de Province & des Pays étrangers, né à Paris en 1677, mort dans la même ville en 1762.

Peu d'Hommes ont eu un goût auſſi vif pour les Lettres & les Arts, & ont été auſſi jaloux de la gloire de ceux qui les ont cultivés. Notre Nation ſur-tout excitoit, à cet égard, l'enthouſiaſme de M. *Titon*. L'ardeur de ce zele lui inſpira la noble idée d'élever un Parnaſſe, en bronze, deſtiné à immortaliſer les plus illuſtres de nos Poëtes & de nos Muſiciens. Il y conſacra ſes ſoins & des dépenſes conſidérables. Si ſa fortune lui eût permis de remplir ſon projet, il l'auroit fait exécuter en grand, dans une Place publique ſur le modele qui eſt placé dans la Bibliotheque du Roi. Il ne s'eſt pas contenté d'accorder aux uns des Statuts, aux autres des Médaillons, dans la Deſcription qu'il a donnée, en 1 vol. in-fol., de ce Monument patriotique, il a inſéré un extrait de la vie, & donné le Catalogue des Poéſies de ceux qu'il a jugé dignes d'y avoir place.

Cet Ouvrage eſt, ſans contredit, ce que nous avons de plus complet pour l'Hiſtoire de nos Poëtes; il faut avouer cependant que M. *Titon* auroit pu mettre plus de diſcernement dans le choix de ceux qu'il a gra-

tifiés de l'apothéose : *Abeille*, *Baïf*, *Colletet*, *Dalibrai*, *l'Etoile*, &c., ne devoient jamais s'attendre à figurer parmi ses Héros ; & la distinction cesse d'être flatteuse, quand elle est trop prodiguée.

Après tout, si cette indulgence peut paroître excessive aux yeux des Gens de goût, elle n'en fait pas moins d'honneur aux sentiments de M. *du Tillet*, qui ne s'est pas moins rendu estimable par ses vertus sociales, l'aménité de ses mœurs, la franchise de ses procédés, que par les services multipliés qu'il a rendus aux Gens de Lettres.

Tant de titres étoient plus que suffisants pour le mettre à l'abri des insultes de M. de *Voltaire*, qui devoit, en son particulier, lui savoir gré de l'avoir si bien partagé dans les honneurs qu'il a accordés à nos grands Poëtes ; mais la gloire ne le touche qu'autant qu'elle est exclusive, & M. *Titon* avoit assez de lumieres, de justice & de goût, pour lui préférer le grand *Rousseau*.

Les autres Gens de Lettres ont été plus reconnoissants. On feroit un gros volume, si l'on vouloit recueillir tous les Vers qui ont été composés à la louange de l'Auteur du Parnasse François. Il suffit de rapporter un Distique Latin & un Quatrain, destinés à être mis au bas de son portrait.

C'eſt ce qu'on a fait de plus court & de meilleur.

Vivere dent aliis Vates, tu Vatibus ipſis
Vivere das; Pindo vivis & ipſe tuo.

Du Titon de l'antiquité,
A celui de nos jours, voici la différence;
L'un reçut & perdit ſon immortalité,
L'autre en jouit, & la diſpenſe.

TORNÉ, [*Pierre-Anaſthaſe*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né dans le Dioceſe de Tarbes.

On dit que ſes *Sermons* ont eu du ſuccès dans le débit; en ce cas, il eſt fâcheux pour leur Auteur qu'on les ait imprimés. Ecrits d'un ſtyle, tantôt maniéré, tantôt lâche, & toujours froid, l'Orateur y ſemble méconnoître le ton convenable aux différents ſujets qu'il traite. L'Ecriture-Sainte & les Peres s'y trouvent perpétuellement fondus ſans aucune citation, de maniere qu'il faut être très-verſé dans la lecture des Livres ſaints & des Ouvrages des Peres, pour diſtinguer ce qui appartient à M. l'Abbé *Torné*. Il a beau, dans ſa Préface, prévenir le Lecteur ſur cette ſingularité, ſon aveu ne le met point à l'abri de l'accuſation de *Plagiat*, parce qu'il prend ſoin de cacher juſqu'à quel point il l'a

pouſſé. D'ailleurs, les morceaux qu'il a emprunté des ſources, ne ſont pas aſſez bien adaptés à ſon ſtyle, pour qu'on ne s'apperçoive pas d'une bigarrure qui déplaît à tout Lecteur délicat.

TOUCHE, [*Claude* GUYMOND DE LA] né en 1729, mort à Paris en 1760.

Une *Epître à l'Amitié*, & quelques autres morceaux de ce genre, compoſent ſes Poéſies fugitives, & ſe font lire avec plaiſir, quoiqu'elles ne ſoient pas exemptes de défauts. Sa plus grande réputation vient de ſa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, Piece qui eut un grand ſuccès, & qui eſt reſtée au Théatre, malgré ſes endroits foibles & même vicieux. L'amour en eſt exclu, ce qui ſeroit une preuve du génie de l'Auteur pour le genre tragique, ſi les ſituations, qui ſont quelquefois touchantes, étoient plus naturelles & plus vraiſemblables, & la verſification moins dure & moins hériſſée. Il eſt difficile qu'une Tragédie ſoit bonne, avec des défauts auſſi eſſentiels. Cependant le Public revoit avec plaiſir celle-ci, parce que le ſujet en eſt beau; qu'il y a de l'action, une conduite aſſez réguliere; que les ſentiments en ſont bien approfondis, & qu'il y regne, en général, un ton d'intérêt & de chaleur, qui annonce de vrais talents. La Scene d'*Oreſte* & de *Pylade*, eſt

de la plus grande nobleſſe & du pathétique le plus attendriſſant.

Ce jeune Poëte travailloit à une ſeconde Tragédie, lorſqu'une mort imprévue abrégea ſa carriere, qui auroit pu devenir plus glorieuſe que celle de ſes rivaux, s'il eût eu le temps de perfectionner ſon génie.

Il ne faut pas le confondre avec un Auteur du même nom, à qui nous devons une excellente Grammaire, intitulée, l'*Art de bien parler François*. Ce M. de *la Touche*, qui vivoit encore au commencement de ce Siecle, n'a pas été aſſez heureux pour trouver place chez aucun de nos Lexicographes. C'eſt ſans doute parce qu'il paſſa la plus grande partie de ſa vie en Hollande, où il s'étoit réfugié après la révocation de l'Edit de Nantes. Son Livre n'a pas laiſſé d'avoir beaucoup d'Editions. Il eſt le meilleur qu'on puiſſe mettre entre les mains des Etrangers, qui voudront ſe perfectionner dans notre Langue.

TOUR, [*Bertrand* DE LA] Docteur de Sorbonne, de l'Académie de Montauban, né à Toulouſe.

Il y a beaucoup de choſes foibles & négligées dans les quinze volumes de Sermons, de Panégyriques, & de Diſcours Moraux, qu'il a donnés au Public. Son éloquence, pour être trop féconde, tom-

be quelquefois dans le puéril & dans le froid. On peut dire cependant que si cet Orateur eût donné plus de temps à ses Productions, il eût tiré un parti plus avantageux de ses lumieres & de ses talents, soit pour l'édification du Public, soit pour sa propre gloire.

Ses *Dissertations* sur des matieres de Littérature, offrent une infinité de remarques utiles & de choses très-bien vues, qui feroient plus d'effet, si le style en étoit moins incorrect, & sur-tout moins diffus.

TOUR-DU-PIN, [*Jacques-François-René* DE LA] Prédicateur ordinaire du Roi, de l'Académie royale de Nancy, mort en 1765, âgé de 44 ans.

L'impression, l'écueil ordinaire des Orateurs, n'a point nui à la réputation de ses Discours, que sa maniere de les débiter gâtoit un peu. Nous avons de lui quatre volumes de *Sermons*, & deux volumes de *Panégyriques*, qu'on ne proposera pas comme des modeles, mais qui peuvent lui donner un rang distingué parmi le petit nombre de véritables Orateurs, qu'a produit notre Siecle. » Plans simples, & presque » toujours pris dans le cœur du sujet; style » facile, uni, coulant, assez concis, mais » sans sécheresse, plus délicat que recher- » ché, ne s'élevant qu'avec les choses qu'il

» traite, en n'empruntant jamais sa force » que de l'énergie même des objets, & co» loris, en général, aussi doux qu'égal; » voilà, dit M. de *Querlon*, l'idée que nous » donnerions de son genre «. Idée que nous adoptons avec d'autant plus de confiance, que le Journaliste a prononcé ce jugement après la mort de l'Auteur.

TOURNEMINE, [*René-Joseph* DE] Jésuite, né à Rennes, mort à Paris en 1739, âgé de 78 ans.

Son érudition étoit aussi étendue que variée. Il a fourni une quantité prodigieuse de *Dissertations* au *Journal de Trévoux*, dont les unes ont pour objet la Théologie, les autres la Morale, quelques-unes la Physique, & le plus grand nombre, différentes matieres de Littérature. Ces Dissertations ont enrichi pendant long-temps ce Journal, qui n'a pas toujours eu des Coopérateurs du même mérite.

Le P. *Tournemine* eut de grands démêlés avec le P. *Hardouin*, son Confrere, qui lui répondoit, *qu'il ne se levoit pas tous les jours à trois heures du matin, pour dire ce que les autres ont dit.*

TOURNEUR, [*Pierre* LE] Censeur de la Police, & Secrétaire général de la Librairie, né à Valognes.

Il a eu un mérite bien rare parmi les

Traducteurs, celui de furpaffer fon original. *Les Nuits d'Young*, telles qu'il les a données dans notre Langue, font préférées à l'Ouvrage Anglois. Peu de Livres ont eu autant de fuccès que celui-ci, & peu en ont été plus dignes. M. le *Tourneur* a eu le talent d'embellir, par une touche auffi vigoureufe que fublime, les moindres penfées du Poëte lugubre & énergique qu'il a traduit, mérite qui ne doit pas paroître médiocre aux yeux de ceux qui favent que la langue Angloife eft fupérieure à la nôtre, pour rendre les idées fombres, fortes & pittorefques.

M. le *Tourneur* a eu auffi l'honneur d'être couronné dans plufieurs Académies; mais ce n'eft que la moindre partie de fa gloire.

TOURNEUX, [*Nicolas* LE] Chanoine de la Sainte-Chapelle, né à Rouen en 1640, mort à Paris en 1689.

En 1675, il remporta le Prix de l'Eloquence, à l'Académie Françoife, par un Difcours qu'il compofa, dit-on, la veille du jour où l'on devoit examiner les ouvrages du concours. Cette Anecdote, quand elle ne feroit pas exacte, prouve au moins la grande idée que ceux qui le connoiffoient, avoient de fa facilité. Ce talent d'écrire, avec promptitude, s'eft annoncé

dans plusieurs Ouvrages de Théologie & de Morale, dont quelques-uns ont été mis à l'*Index*; son *Année chrétienne*, entr'autres, parce qu'elle laisse transpirer des opinions qu'il avoit puisées dans un commerce intime avec Messieurs de *Port-Royal*. Malgré cela, bien des Femmes d'une certaine dévotion, y sont encore attachées, par la raison qu'elles peuvent dire, avec encore plus de vérité que les Hommes :

Nitimur in vetitum, cupimusque negata.

TOURNON, (*Antoine*) Dominicain, né à Graulhet, Diocese de Castres, en 1686.

Ceux qui préferent l'agrément à l'utilité, le chercheroient en vain dans ses Ouvrages; mais ceux qui savent estimer les fruits d'un travail épineux, l'érudition bien digérée, présentée avec méthode & clarté, la trouveront dans son *Amérique chrétienne*, & dans son *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint Dominique.*

TOUSSAINT, (*François - Vincent*) Avocat, de l'Académie de Berlin, né à Paris, mort à Berlin en 1772, où il étoit Professeur de Belles-Lettres Françoises.

De tout ce qu'il a écrit (& le nombre de ses Productions est assez considérable) le seul Ouvrage qui lui ait donné de la cé-

lébrité, est son Livre des *Mœurs*; nouvelle preuve que la plupart des Esprits de ce Siecle n'ont cru pouvoir se faire un nom qu'en s'écartant des routes ordinaires, & en débitant des systêmes opposés à toutes les idées reçues. Ce Livre fut accueilli par les Philosophes, & condamné par le Parlement de Paris, aussi-tôt qu'il parut. Sous prétexte de donner des leçons de morale, l'Auteur y débite des maximes absurdes, & renverse le plus souvent les notions des vertus, les plus invariables dans leurs principes. Il est vrai que la philosophie de l'Ecrivain des *Mœurs* a su du moins respecter quelque chose. Elle n'a point attaqué, comme on l'a fait depuis, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'un Culte; elle ne s'est point élevée contre certains préceptes de la Morale chrétienne, tels que le pardon des offenses, &c.; elle ne s'est point consumée en raisonnements en faveur du suicide, de l'adultere, de la vengeance; au contraire, elle a su conserver un caractere de modération, de respect, à l'égard du plus grand nombre des vertus religieuses & sociales; elle a même cela de particulier, qu'elle s'exprime avec une douceur & une onction si incompatibles avec la morgue philosophique. C'est, pour cette raison, que M. *Toussaint* a été honoré par

les Beaux-esprits de sa Secte du nom de *Capucin*. L'expression est heureuse ; mais ces Messieurs devroient savoir que si cet Auteur, réprouvé, parce qu'il est décent, honnête, raisonnable, dans la plupart de ses sentiments, n'a pas mérité d'être célébré par eux, comme tant d'autres, il n'en a pas moins le mérite d'écrire d'une maniere bien supérieure aux Auteurs de *la Philosophie du bon sens*, du *Code de la Nature*, du *Christianisme dévoilé*, & de tant d'autres rapsodies aussi insupportables par l'extravagance des idées, que par la bizarre contexture du style.

TRISTAN L'HERMITE, (*François*) de l'Académie Françoise, né à Soliers, dans la Marche, en 1601, mort à Paris en 1655.

La Tragédie de *Mariamne* est la seule qui ait survécu à toutes ses Pieces dramatiques, & à toutes ses autres Poésies. Cette Piece est restée au Théatre, quoiqu'on s'empresse aussi peu de la représenter, que la *Mariamne* de M. de *Voltaire*, appellée par l'Abbé de *Pons*, *un cadavre couvert de perles.*

TRUBLET, (*Nicolas-Charles Joseph*) de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, Archidiacre & Chanoine de Saint-Malo, où il est né en 1697, & mort en 1770.

Il faut bien ſe garder de le juger d'après les plaiſanteries de M. de *Voltaire*, & la répétion qu'en a fait M. *Paliſſot*, dans ſes Mémoires littéraires. M. l'Abbé *Trublet* n'eſt point un de ces Littérateurs médiocres que la Satyre ſoit en droit de décréditer. Pour connoître toute l'injuſtice de l'Auteur du *pauvre Diable*, & de celui de la *Dunciade*, il ne faut que lire ſes Ouvrages. Les *Eſſais de Morale & de Littérature* de cet Auteur, ſont remplis de réflexions vraies, ſolides, inſtructives, profondes, & toujours bien exprimées; il en eſt un très-grand nombre de fines & de délicates, qui annoncent un bon Littérateur, un Critique habile, & un ingénieux Interprete du cœur humain. Son ſtyle eſt correct, pur, attachant, quoiqu'il ſoit par fois monotome & trop maniéré. Le plus grand défaut qu'on puiſſe reprocher à M. l'Abbé *Trublet*, c'eſt d'appuyer trop long-temps ſur une même penſée, & de la retourner en trop de façons différentes, défaut qui prouve l'injuſtice des traits lancés contre ſa ſtérilité & ſon peu d'imagination.

Si la réputation des Littérateurs eſtimables dépendoit du caprice & du reſſentiment d'un eſprit ſatyrique, il n'y auroit aucun mérite à l'épreuve d'une Epigram-

me ingénieusement tournée, & les railleurs deviendroient eux-mêmes la victime des armes qu'ils auroient aiguisées contre leurs ennemis; mais les talents triomphent toujours de ces injustes attaques.

On a reproché à M. l'Abbé *Trublet* d'avoir parlé trop souvent de M. de *Fontenelle*, & d'avoir poussé l'enthousiasme trop loin à l'égard de ses Ouvrages. Il est vrai qu'il eût dû être plus modéré; mais il faut distinguer les égarements du goût, de ceux des sentiments: M. de *Fontenelle* fut toujours son ami, après avoir été son maître. Si un excès peut être pardonnable, & même glorieux, c'est celui de la reconnoissance.

1. TURPIN, [*F. H.*] ancien Professeur en l'Université de Caen, né en 17...

Aucun de nos Biographes n'a poussé plus loin le talent de traiter l'Histoire, & de répandre de l'intérêt sur les plus petits détails. La *Vie du Grand Condé*, & celle *du Maréchal de Choiseul*, qu'il a publiées pour faire suite aux *Vies des Hommes illustres de France*, sont écrites de maniere à faire regretter qu'il n'ait pas continué cette carriere, dans laquelle il est véritablement supérieur. Nous connoissons peu d'Ecrivains parmi nous qui soient plus en état de manier un sujet historique, sur-

tout en matiere de Biographie. Les deux Ouvrages dont nous venons de parler ont une marche libre, noble, qui prouve que l'Auteur a ſu ſe rendre maître des événements, & les diſpoſer de la façon la plus propre à faire cet effet. Tout y eſt écrit d'un ton qui répond à la nobleſſe de l'ordonnance ; le ſtyle en eſt grave, vigoureux, plein de chaleur, de correction & de clarté. Les réflexions n'y ſont point paraſites ; elles naiſſent du ſujet, & n'occupent le Lecteur qu'autant qu'il faut pour l'éclairer, & répandre de la variété dans la narration. En un mot, les actions des plus grands Hommes acquierent, ſous ſa plume, un nouveau degré d'intérêt & d'admiration.

L'*Hiſtoire du Gouvernement des anciennes Républiques* annonce les mêmes talents ; mais il s'en faut bien que cet Ouvrage ſoit comparable aux deux précédents. Il paroît trop avoir été écrit à la hâte ; les faits n'y ſont pas aſſez bien préſentés, les obſervations y ſont confuſes & mal digérées. On y remarque cependant en pluſieurs endroits la touche du Peintre du *Grand Condé*.

Le défaut de M. *Turpin* eſt de ſoigner trop peu ſes Ecrits. On diroit qu'il travaille moins pour la gloire, que pour ſatisfaire l'avidité des Libraires. Quand on a

d'aussi grands talents que cet Écrivain, il est permis, & même nécessaire d'ambitionner des succès durables. Le moyen d'y parvenir, est de tendre à la perfection, de ne s'attacher qu'au genre pour lequel on a des dispositions plus marquées ; & nous ne craignons pas d'assurer que M. *Turpin* est d'autant plus coupable envers les Lettres, qu'il est plus en état de leur faire honneur par les ressources qu'annonce son esprit.

2. TURPIN DE CRISSÉ, [*N.* LANCELOT, Comte DE] Maréchal de Camp, Inspecteur-Général de Cavalerie & de Dragons, des Académies de Berlin & de Nancy, né à Héronville, dans la Bauce, en 17...

Le goût des Lettres a fait d'abord ses délassements, & il l'a consacré ensuite à l'Art auquel il s'est particuliérement attaché. Après avoir donné au Public, en société avec M. *Castillon*, les *Amusements philosophiques & littéraires de deux Amis*, où la Poésie & la Prose sont judicieusement & agréablement entremélées, il a composé un *Essai sur l'Art de la Guerre*, auquel on ne peut reprocher que la modestie du titre. Autant qu'il nous est permis d'en juger, ceux de sa profession y reconnoîtront un Militaire versé dans les opérations de la Guerre, & tout le mon-

de, un Citoyen plein de respect pour la Religion, d'amour pour son Prince, & de zele pour l'humanité. Ses *Commentaires sur Montecuculli* sont de nouvelles preuves de ses lumieres, & ont été accueillis avec distinction par plusieurs Puissances de l'Europe.



VADÉ,

V.

VADÉ, [*Jean-Joseph*] né à Ham, en Picardie, en 1720, mort à Paris en 1757.

Il eſt inventeur du genre poiſſard, dans lequel il eſt à ſouhaiter qu'il n'ait pas beaucoup d'Imitateurs. Cette tournure d'eſprit peut avoir ſon agrément, mais le goût en paſſe vîte ; & il n'eſt pas à propos que la Nation préfere ces Productions légeres à des Ecrits plus utiles & plus conformes à ſon génie. On doit cependant rendre juſtice à M. *Vadé*; quelques-uns de ſes Opéra-bouffons, un grand nombre de ſes Chanſons, & ſur-tout de ſes Vaudevilles, fourmillent de traits de naïveté, de fineſſe, de gaieté, & ont par-deſſus tout une tournure qui peut plaire à l'eſprit dans des moments de délaſſement. Ce qu'il a de plus eſtimable, c'eſt d'avoir apprécié ſon talent ce qu'il valoit; il regardoit ſes Ouvrages avec tant d'indifférence, qu'il ne prit jamais aucun ſoin de les recueillir ; ils n'ont paru qu'après ſa mort, réunis en quatre volumes, avec un Avertiſſement très-mal écrit, & qui ne reſſemble en rien au génie de l'Auteur.

Il ne faut point attribuer à M. *Vadé* les Contes que M. de *Voltaire* a publiés sous son nom ; ils pourroient faire honneur à son esprit, mais ils en feroient peu à ses mœurs.

VAILLANT, [*Jean* FOY] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Beauvais en 1632, mort en 1706, zélateur intrépide pour les Monuments de l'antiquité. Il entreprit plusieurs courses, s'exposa à beaucoup de dangers, souffrit bien des fatigues pour augmenter ses connoissances. Les Ouvrages qu'il a laissés sur les Médailles, tous écrits en Latin, ont servi & peuvent servir encore à éclaircir plusieurs points d'Histoire.

Il ne faut pas oublier que, se trouvant sur le point d'être dépouillé par des Corsaires, il avala plusieurs Médailles d'or, pour les soustraire à l'avidité de l'ennemi. C'est porter un peu loin la passion *numismatique*.

VAISSETTE, [*Dom-Joseph*] Bénédictin, né à Gaillac, en Agénois, en 1685, mort à Paris en 1736.

Il a publié une *Histoire de Languedoc*, en cinq volumes in-folio, Ouvrage qui suppose non-seulement les recherches les plus profondes & les plus multipliées, mais encore le talent de les présenter avec mé-

thode & clarté. Quoique le ſtyle n'en ſoit ni noble ni élégant, il ne laiſſe pas d'être ſupérieur à celui de la plupart des Hiſtoires publiées par ſes Confreres, car il eſt net, coulant, précis, & toujours égal. Les Notes que l'Auteur a placées à la fin du dernier volume, ſont autant de Diſſertations courtes & lumineuſes, propres à répandre un grand jour ſur pluſieurs parties de l'Hiſtoire de France.

Les autres Ouvrages de *Dom Vaiſſette* ſont une *Géographie univerſelle*, peu recherchée, & un *Abrégé de l'Hiſtoire de Languedoc*, en ſix volumes in-12. Puiſqu'il s'étoit propoſé de donner, dans cet *Abrégé*, la ſubſtance de ſa grande Hiſtoire, il auroit dû avoir plus d'attention à n'y faire entrer que les événements principaux, en les réduiſant à une juſte étendue ; au lieu que s'étant laiſſé aller à l'envie de ne rien omettre, les faits y ſont accumulés, & ne forment qu'une énumération, qui rend cet Abrégé aſſez ſemblable à une Table des Matieres.

VALINCOUR, [*Jean-Baptiſte-Henri* DU TROUSSET DE] Secrétaire-Général de la Marine, de l'Académie Françoiſe & de celle des Sciences, né en 1653, mort à Paris en 1730.

La Satyre que *Boileau* lui a adreſſée, a

plus contribué à ſauver ſon nom de l'oubli, que ſes propres Ouvrages. Il a cependant fait d'excellentes *Obſervations ſur l'Œdipe de Sophocle*, & une *Critique* très-eſtimable *de la Princeſſe de Cleves*. Outre cela, il fut décoré du titre d'Hiſtoriographe de France par *Louis XIV*, qui le chargea lui-même de continuer ſon Hiſtoire, commencée par *Racine* & *Boileau*. Cet Ouvrage n'a point paru. Il fut, dit-on, dévoré par les flammes, dans un incendie; qui conſuma la maiſon de l'Auteur à Saint-Cloud. On ne ſait ſi l'on doit s'affliger de cette perte ; car, par une bizarrerie aſſez marquée, les meilleures Hiſtoires de la Nation ont toujours été compoſées par ceux qui n'en étoient pas expreſſément chargés. Quoi qu'il en ſoit, M. de *Valincour* vit ſes travaux & ſa Bibliotheque périr avec une fermeté digne des anciens Philoſophes. *Je n'aurois guere profité de mes Livres*, dit-il alors, *ſi je n'avois appris à m'en détacher.*

VALLEMONT, [*Pierre* LE LORRAIN, plus connu ſous le nom DE] Abbé, né en 1649, mort en 1721.

Un pitoyable Ouvrage ſur la plus chimérique matiere, *la Philoſophie occulte*, ou *Traité de la Baguette divinatoire*, lui fit une grande réputation dans ſon temps. Ce

qu'il y a d'étonnant, c'est de voir qu'aujourd'hui, où la Physique est éclairée par tant de bons Ouvrages, on soit encore attaché à ces idées merveilleuses, que les expériences ont cent fois démenties : on ne cesse de faire de nouvelles éditions de l'Ouvrage de l'Abbé de *Vallemont*; ce qui prouve que les rêveries les plus absurdes sont toujours assurées de trouver des Partisans.

Le P. le *Brun*, Oratorien, a réfuté cet Ouvrage.

VALLIER, [*François-Charles*] Comte *du Saussay*, des Académies d'Amiens & de Nancy, né à Paris.

Il a cultivé la Poésie avec assez de succès, pour mériter le suffrage de ceux qui estiment plus le fond des choses, que la maniere de les exprimer. Quoiqu'il y ait beaucoup de négligences dans ses Poëmes & dans ses Epîtres, le talent y jette de temps en temps des étincelles qui prouvent qu'avec un peu de culture, sa Muse pourroit acquérir un style plus continuement poétique & plus élégant. On peut en juger par le début de son *Epître aux Grands*.

Grands du Siecle, écoutez ; fiers de vos avantages,
Prétendez-vous par eux asservir nos hommages ?
Pour vivre indépendants, croyez-vous être nés ?
La naissance a des droits, mais ses droits sont bornés.
Que l'équité les regle, on s'empresse à s'y rendre,

On se plaît à vous voir, on aime à vous entendre,
On applaudit aux traits qui vous font respecter ;
Mais notre hommage est libre, il le faut mériter.
Nous avons tous le droit d'éclairer vos foiblesses :
Vos vices sont nos maux, vos vertus nos richesses ;
Vous en devez un compte à la patrie, au Roi,
Au moindre Citoyen qui le demande, à moi, &c.

Le reste de cette Epître est plein de morale. L'Auteur semble s'être plus attaché au sentiment, à la raison, à la saine Philosophie, qu'aux ornements & à une élégance recherchée.

VALMONT DE BOMARE, [*N.*] des Académies de Clermont, de Caen & de Rouen.

Le succès de son *Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle* a l'avantage d'être appuyé sur l'utilité. C'est rendre de vrais services aux Hommes, que de les instruire également, & sur ce qui leur est nécessaire, & sur ce qui est capable de les intéresser & de les amuser. L'Ouvrage de M. de *Valmont* a ce double mérite, qu'il lui assure cette louange d'*Horace* :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

1. VALOIS, [*Marguerite* DE] Reine de Navarre, fille de *Charles d'Orléans*, Duc d'Angoulême, sœur de *François I*, née à Angoulême en 1492, morte dans la Bigorre en 1549.

On lui donnoit le ſurnom de dixieme Muſe, à cauſe de ſon eſprit, & de quatrieme Grace, à cauſe de ſa beauté. C'eſt ainſi qu'on prodiguoit la louange, dans un temps où l'on ne ſavoit louer que par alluſion ou par comparaiſon. Nos Complimenteurs modernes ſont ſouvent dans le même uſage; & ce qui a été dit dans le quinzieme Siecle, ſe répete encore au dix-huitieme, peut-être avec plus de fadeur.

Marguerite de Valois étoit cependant en droit de prétendre aux éloges de ſes Contemporains ; ſes Ouvrages annoncent de l'eſprit & des talents qui devoient plaire dans les premiers jours de notre Littérature. D'ailleurs, elle protégea les Lettres, & on ne peut la blâmer que de n'avoir pas toujours fait un bon choix dans les Auteurs qu'elle ſoutenoit par ſes bienfaits & par ſon crédit. Son *Heptameron* eſt le ſeul de ſes Ouvrages qui ſe ſoit ſoutenu juſqu'à nous. On dit qu'il ne faut pas lui imputer ceux de ſes Contes, qui ſont trop libres. Nous adoptons volontiers ce ſentiment. Il ne ſeroit pas glorieux pour les mœurs de cette Princeſſe, d'avoir fourni à *la Fontaine* le ſujet du Conte de la *Servante juſtifiée*.

2. VALOIS, [*Henri* DE] Hiſtoriographe de France, né à Paris en 1603, mort

dans la même ville en 1676, ſavant, habile, & un des meilleurs Critiques du Siecle dernier.

Il a traduit, du Grec en Latin, l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique d'Euſebe*, à laquelle Traduction il a joint d'excellentes Remarques. On a de lui une édition d'*Ammien Marcellin*, dont le texte avoit été défiguré & corrompu, & qu'il a rétabli dans ſon entier, & enrichi de Notes pleines d'érudition, de diſcernement & de goût. Cet Ouvrage fut d'autant plus accueilli du Public, que les antiquités, les loix, les uſages & les mœurs privées des Romains, n'avoient encore été expliqués que d'une maniere confuſe & peu inſtructive. M. de *Valois* répandit un jour lumineux ſur tous ces objets, en quoi il s'eſt rendu plus utile qu'une foule d'autres Compilateurs, qui ont augmenté le nombre des Livres, ſans augmenter celui des connoiſſances.

Ce qui pourroit diminuer le mérite de cet Auteur, c'eſt qu'il l'apprécioit trop lui-même. La ſcience, l'érudition & l'amour du travail, ſont des titres à l'eſtime publique; mais ces avantages ne ſont pas capables de juſtifier l'orgueil qui le dominoit, & qui tranſpire ſouvent dans ſes Ouvrages. Son frere même ne pouvoit lui pardonner ce travers, comme on peut en

juger par ce qu'il dit de lui dans l'Hiſtoire de ſa vie.

» Quand il avoit communiqué à quel-
» qu'un la moindre choſe concernant les
» Belles-Lettres ou quelqu'autre Science,
» il vouloit, non-ſeulement qu'on lui en ſût
» gré, mais même qu'on lui en témoignât
» une reconnoiſſance publique dans les Li-
» vres qu'on publioit, & qu'on le fît tou-
» jours avec de grands éloges.... Quand
» il voyoit dans les Ecrits des autres quel-
» ques-unes de ces penſées qu'il s'imaginoit
» ſottement venir de lui, il ſe mettoit en
» colere de ce qu'on ne lui en rendoit point
» l'hommage, ou de ce qu'on ne chantoit
» point ſes louanges comme il le deman-
» doit....... Il étoit d'ailleurs fort avare
» d'éloges. Il louoit peu & blâmoit beau-
» coup ; il aimoit fort à cenſurer les Ecrits
» d'autrui, & ne pouvoit ſouffrir qu'on trou-
» vât la moindre choſe à redire aux ſiens «.

Le portrait eſt naïf, mais il ne doit pas paroître ſuſpect, après un témoignage auſſi recevable. Il faut donc conclure que la vaine gloire, écueil ordinaire des talents, n'a jamais produit que l'odieux ou le ridicule, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les exemples n'en fuſſent pas trop multipliés, pour l'honneur des Lettres & le véritable intérêt des Auteurs.

3. VALOIS, [*Adrien* DE] frere puîné du précédent, Hiſtoriographe de France, & ſavant Critique, comme lui, mais plus modeſte. Notre Hiſtoire lui a de grandes obligations, non pour l'avoir écrite en Latin, mais pour avoir bien ſu débrouiller le cahos de la Chronologie, & ſur-tout pour avoir publié une excellente *Notice des Gaules*, dont les Hiſtoriens, qui l'ont ſuivi, ont tiré de grandes lumieres.

VANIERES, [*Jacques*] Jéſuite, né dans le Dioceſe de Beziers en 1664, mort à Toulouſe en 1739, eſt un des Poëtes Latins qui a le mieux ſaiſi la maniere & le ton de *Virgile* dans le genre paſtoral. Son premier Ouvrage fut un Poëme, intitulé *Stagna.* Celui qui a pour titre *Columbæ*, parut un an après, & fit dire au célebre *Santeuil*, *que ce nouveau venu les avoit tous dérangés ſur le Parnaſſe.* Mais le Chef-d'œuvre de ſon génie, vraiment ſingulier pour la Poéſie Latine, eſt le *Prædium ruſticum*, traduit dans toutes les Langues, & qui fait ſur-tout les délices des Allemands & des Anglois. Les Savants de ces deux Nations ne craignent pas de le comparer aux Géorgiques de *Virgile.*

Non-ſeulement le P. *Vaniere* nous a laiſſé des modeles, mais il a encore contribué à faciliter aux jeunes gens le goût de la bonne

Latinité, par un *Dictionnaire poétique*, auſſi généralement eſtimé, que généralement utile. M. de *Voltaire* & M. *d'Alembert*, qui penſent trop ſouvent d'après ce Poëte, ont beau dire qu'on doit s'attacher à ſa Langue, & renoncer aux Langues mortes, dans leſquelles, ſelon eux, il eſt impoſſible de bien écrire; ils ont oublié, ſans doute, que c'eſt en étudiant la Langue de *Virgile*, d'*Horace*, de *Cicéron* & de *Tacite*, celle d'*Homere*, de *Sophocle*, de *Démoſthenes* & de *Thucidide*, qu'on peut ſe former le goût, pour bien écrire dans la ſienne. Le même Siecle, qui a vu naître *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Deſpréaux*, *la Fontaine*, a produit auſſi *Coſſart*, *Rapin*, *Commire*, *Santeuil*, *Huet*; & ces Auteurs ne ſont pas, nous oſons le dire, ceux dont la réputation eſt moins étendue, & ſera la moins durable. *Rapin*, *Huet*, *Santeuil*, ont même auſſi-bien écrit en François qu'en Latin; preuve que l'étude d'une Langue ne nuit point à la perfection de l'autre. Faudra-t-il donc que les jeunes Littérateurs s'en tiennent à la lecture des Auteurs nationaux? Sera-ce en ſe nourriſſant du ſtyle ampoulé de la Philoſophie, ou de la frivole légéreté de quelques-uns de nos Ecrivains, qu'ils apprendront à devenir véritablement éloquents? Sera-ce dans la plu-

part de nos Tragédies modernes, qu'ils puiſeront cette force tragique, cette élévation, ce naturel, cette belle ſimplicité, qui ſont les parties eſſentielles de l'Art ? Sera-ce enfin dans ce Siecle qu'ils trouveront des modeles ? Et les dégoûter de l'étude des Anciens, n'eſt-ce pas vouloir anéantir la ſaine & belle Littérature ? A la bonne-heure, qu'on n'écrive point en Latin, quand on ne pourra tout au plus atteindre qu'au ſtyle des Philoſophes, qui, dans les trois âges de la Littérature, a été la premiere époque de la dépravation des Lettres, ainſi qu'il commence à l'être dans celui-ci ; mais quand on pourra approcher des Auteurs faits pour être les modeles de tous les temps, ce ſera un nouveau genre de gloire qu'on répandra ſur ſa patrie.

VARILLAS, [*Antoine*] né à Gueret, dans la Haute-Marche, en 1624, mort en 1696.

La fureur de ſacrifier l'eſſentiel à l'acceſſoire, le deſir de bien dire, plutôt que celui de dire vrai, lui ont obtenu le premier rang parmi les Hiſtoriens infideles. Il convenoit lui-même que de dix traits inſérés dans ſes Ouvrages, il en avoit appris neuf dans la converſation, vrai mo en de haſarder bien des choſes, & de raconter rarement la vérité. Son *Hiſtoire de France* commence à *Louis XI*, & finit à

Henri III. S'il eût été auſſi véridique qu'il eſt élégant, cet Ouvrage ſeroit un de nos meilleurs morceaux hiſtoriques. Le diſcrédit de *Varillas* n'a pas été capable de rendre quelques-uns de nos Hiſtoriens plus réſervés ſur les Anecdotes & la Tradition. M. de *Voltaire*, entr'autres, ſemble l'avoir choiſi pour modele, dans ſon *Siecle de Louis XIV* ſur-tout, où il cherche plutôt à amuſer qu'à inſtruire.

Varillas a fait encore quelques autres Ouvrages, dont le plus connu eſt l'*Hiſtoire des Héréſies*, très-peu exacte, & que *Ménage* appelloit, avec raiſon, *une Hiſtoire pleine d'héréſies.*

VASSOR, [*Michel* LE] d'abord Oratorien, puis Proteſtant, mort en 1718, âgé de 70 ans.

Après avoir composé un excellent *Traité* en faveur de la Religion Catholique, il apoſtaſia, & ſe retira à Londres, où il publia une *Hiſtoire de Louis XIII*, en 20 volumes. Cette Hiſtoire fut d'abord recherchée, à cauſe des ſatyres, des traits ſinguliers, des anecdotes ſcandaleuſes, & des hardieſſes de tout genre qu'elle contient. Aujourd'hui perſonne ne daigne la lire, parce que le défaut de véracité eſt encore ſurpaſſé par ceux du ſtyle, qui eſt diffus, inexact, & plein d'inutilités.

VAVASSEUR, [*François*] Jésuite, né dans le Diocese d'Autun en 1605, mort à Paris en 1681.

L'élégance & la noblesse du style n'ont pu sauver de l'oubli ses Poésies Latines, qui manquent de verve & d'imagination, qualités absolument nécessaires à un Poëte pour vivre dans la postérité. Ses Ouvrages en Prose, aussi en Latin, sont plus estimés ; & ses deux Traités, l'un de l'*Epigramme*, l'autre *de Ludrica dictione*, c'est-à-dire, du style burlesque, ont mérité le suffrage des Gens de goût. Le Dissertateur y paroît plein de sagacité, & habile Critique. Dans le dernier, sur-tout, il s'éleve, avec raison, contre cette manie de basse plaisanterie, qui ne sauroit être qu'un triste reste de la barbarie où nous avons vécu si long-temps. Les Anciens ont toujours dédaigné ce genre, parce qu'ils ne s'attachoient qu'au vrai, au naturel & au bon. Le P. *Vavasseur* a été le premier qui ait eu le bon esprit de sentir les travers du burlesque, & le courage de l'attaquer dans le temps où il étoit le plus en vogue.

VAUGELAS, [*Claude* FAVRE, Seigneur DE] de l'Académie Françoise, né à Bourg-en-Bresse en 1545, mort en 1650.

Son nom est consacré parmi les Grammairiens, & il a été, & est encore aujour-

d'hui, par un reste de vénération, un oracle décisif en matiere de langage. Quoique la plupart de ses *Remarques* soient devenues inutiles, par les progrès de la Langue, dont la perfection s'est trouvée fixée, après lui, dans les bons Ouvrages du Siecle de *Louis XIV*, elles peuvent encore être très-instructives; & ceux qui ont voulu écrire sur la Grammaire, l'ont regardé comme un Auteur fondamental.

On dit qu'il consacra trente ans à sa *Traduction de Quinte-Curce*; c'est beaucoup dire : cette Traduction, ainsi que la maniere dont elle est traitée, (quoique estimable) ne sembloient pas exiger un travail aussi long. Il en est peut-être des scrupuleux, en matiere de langage, comme de ceux qui le sont en toute autre chose : ils doutent long-temps, ils hésitent sans cesse, & ne se décident que par nécessité. On ne peut, malgré cela, refuser à *Vaugelas* la gloire d'avoir été un des premiers qui ait donné, dans notre Langue, un Ouvrage écrit avec correction & pureté.

Quelques Critiques se sont plaints de ne pas trouver, dans son style, cette politesse & ces graces, le but actuel de nos Ecrivains; mais quand il ne seroit pas injuste de lui reprocher d'avoir manqué de ces qualités, qui n'existoient pas encore, nous

doutons qu'elles ſoient préférables à cette nobleſſe ſimple & naturelle, à cette aiſance moëlleuſe & toujours ſoutenue, qui caractériſent ſa Traduction & tous les Ecrits qui ont paru quelque-temps après lui. A force de vouloir polir notre Langue, il eſt aiſé de s'appercevoir qu'on l'a appauvrie & énervée. Nous avons perdu une infinité de tours & d'expreſſions qui n'ont pas été remplacés. Le ſeul moyen de réparer la décadence de la Langue, & de la fixer, ſeroit d'en revenir aux bons Auteurs du Siecle de *Louis XIV*, & d'y renvoyer nos Ecrivains, afin de les prendre pour modeles; mais ce ſont ces Auteurs qu'ils s'attachent à dégrader avec le plus d'acharnement.

VAUVENARGUES, (*N.* Marquis DE) Capitaine au Régiment du Roi, mort en 1747, âgé de 28 ans.

Son *Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain*, eſt bien éloignée d'annoncer, comme l'a dit M. de *Voltaire*, dans ſon Eloge funebre des Officiers morts dans la Guerre de 1741, *un prodige de vraie philoſophie & de vraie éloquence, la profondeur & la force du génie*, &c.; on peut y reconnoître tout au plus un eſprit diſpoſé à la réflexion, capable de ſe former par l'étude, mais qui a beſoin de plus de maturité pour

rectifier ses idées & fortifier son style. En effet, il faudroit être bien aveugle, pour ne pas s'appercevoir que la répétition des jugements portés cent fois sur nos plus grands Poëtes, les critiques minutieuses qu'il se permet sur les Ouvrages de *Corneille* & de *Rousseau*, l'appareil qu'il s'efforce de donner à des vérités connues de tout le monde, l'air d'importance qu'il attache aux plus petits objets, les détails mesquins auxquels il s'abandonne dans sa Préface, sont des preuves très-certaines que son mérite n'est rien moins que supérieur, & que son Panégyriste (comme nous l'avons remarqué ailleurs *, à ce même sujet) est aussi partial & aussi peu modéré dans ses éloges, qu'il est injuste & outré dans ses critiques.

VÉLY, (*Paul-François*) Abbé, né à Crugni, en Champagne, en 1709, mort en 1759.

Avant lui, presque toutes les Histoires de France étoient moins l'Histoire de la Nation, que le recueil des fastes particuliers de nos Rois. Toute l'attention des Historiens s'étoit fixée vers le Trône, & leur plume ne s'exerçoit avec complaisan-

---

* Dans le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses Ouvrages, & de Mémoires à l'Histoire de sa Vie.*

ce, que lorſqu'il s'agiſſoit de décrire des Sieges, des Batailles, des Négociations, des Traités. Une chaîne continuelle de généalogies, de noms de Princes, deſtinés par leur peu de mérite à ne ſervir qu'à établir les dates de la Chronologie ; des portraits de Généraux, de Miniſtres, tracés d'imagination, ſans aucune vraiſemblance ; l'Eſprit de Parti toujours prompt à répandre la louange & le blâme, ſans aucun diſcernement, formoient le tiſſu principal de leur narration. La mémoire ſeule pouvoit s'enrichir par les faits, l'eſprit y acquéroit peu de lumieres, les mœurs y gagnoient encore moins.

Dans ces tableaux ſecs & arides qu'on nous préſentoit, l'Abbé *Vély* a ſenti, plus que tout autre, que l'Hiſtoire doit être un cours d'inſtruction, où les plus petits détails ne ſont point déplacés, quand ils peuvent contribuer à intéreſſer le cœur, & à augmenter les connoiſſances. C'eſt pourquoi, ſans négliger les événements principaux, il s'eſt attaché, dans ſon *Hiſtoire de France*, à ſuivre l'Eſprit humain dans ſa marche, à développer les progrès ſucceſſifs des vices & des vertus ; les changements opérés dans le caractere & les uſages de la Nation, les principes de nos libertés, les ſources de la Juriſprudence,

l'origine des grandes dignités, l'institution des divers Tribunaux, l'établissement des Ordres religieux & militaires, l'invention des Arts, & tout ce qui peut avoir rapport à ceux qui les ont cultivés & perfectionnés.

On sait qu'il n'a laissé que huit volumes, & que son travail ne s'étend guere au-delà des deux premieres Races de nos Rois. Cette partie de notre Histoire étoit, sans contredit, la plus seche & la plus rebutante, soit par l'obscurité des matériaux, soit par l'ingratitude des matieres. Il a su cependant la traiter de la maniere la plus intéressante, en la rapprochant, en quelque sorte, de nous; en y découvrant les révolutions de nos mœurs; en opposant, avec autant de justesse que de précision, les usages actuels à ceux de l'ancien temps; en donnant, aux matieres qu'il présente, une neteté, un ordre, un esprit de chaleur & de vie qui subjugue l'attention, & grave profondément les objets dans la mémoire.

Peut-être a-t-on eu raison de lui reprocher trop de penchant à la critique, trop d'affectation à combattre certaines traditions accréditées par la multitude des témoignages, trop de facilité à tourner les textes à l'appui de ses idées, trop de complaisance dans les tableaux qu'il trace des

abus qui lui déplaisent, trop d'amertume dans les censures; mais, en convenant de quelques-uns de ces défauts, il n'en est pas moins vrai, que si une plus longue carriere lui eût permis d'exécuter l'Ouvrage en entier, il auroit eu la gloire de nous avoir laissé une Histoire aussi estimable, par la recherche des faits, leur ordonnance & leur variété, que par le mérite du style, qui est simple, aisé, naturel & piquant, sans jamais s'éloigner de l'élégance & de la pureté, qui sont le partage d'un excellent Ecrivain.

VERDIER, (*Antoine* DU) Seigneur de Vauprivat, né à Montbrison en 1544, mort en 1600; laborieux Compilateur sans jugement & sans méthode, qui n'a pas laissé de se rendre utile, en son temps, par sa *Bibliotheque des Auteurs François*, qui n'est aujourd'hui d'aucune utilité.

VERGIER, (*Jacques*) Commissaire de la Marine, né à Lyon en 1657, mort assassiné à Paris en 1720.

Il est celui de tous les Imitateurs de *la Fontaine*, dans le genre des Contes, qui a le plus approché de son modele. Il s'en faut cependant de beaucoup qu'on puisse le comparer à ce Conteur inimitable. Son style est simple, naïf, souvent élégant, mais plus souvent foible & prosaïque. On

peu lui pardonner ſes négligences dans une ſorte d'ouvrages où il eſt dangereux de plaire. *Vergier*, en écrivant ſur des ſujets ſemblables à ceux de *la Fontaine*, a conſervé beaucoup moins de réſerve & de décence; ce qui doit ſuffire pour engager les Jeunes-gens à éviter une lecture, où leur eſprit gagneroit peu, & où leur cœur perdroit beaucoup.

VERNET, (*Jacob*) Miniſtre & Profeſſeur en Théologie, à Geneve, ſa patrie, né en 1698; Auteur d'un *Traité de la vérité de la Religion*, d'un *Abrégé d'Hiſtoire univerſelle*, des *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois*, & de quelqu'autres Ouvrages peu connus, peu eſtimés, & qui méritent peu de l'être. Ils ſont écrits d'un ſtyle lourd, inexact, plein d'incohérences, & n'ont d'autre mérite que celui de l'érudition. Si M. *Vernet* eſt Auteur, comme on l'aſſure, de l'Epitaphe, en ſtyle lapidaire, du P. *Hardouin*, on peut dire que c'eſt-là ſon meilleur ouvrage. Ses démêlés, avec M. de *Voltaire*, lui ont donné une eſpece de célébrité dans les Lettres, qu'il n'eût jamais acquiſe par ſes Ecrits.

VERTOT D'AUBŒUF, (*René-Aubert* DE) Abbé, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735.

Peu d'Hiſtoriens, dans toutes les Langues, ont poſſédé plus éminemment l'art d'attacher le Lecteur, de captiver ſon eſprit, & de l'intéreſſer à ſon ſujet. L'*Hiſtoire des Révolutions de Portugal* a une marche preſque épique, & ſeroit un vrai chef-d'œuvre, ſi l'Auteur eût été plus difficile dans le choix des Mémoires ſur leſquels il a travaillé. Celle des *Révolutions de Suede* n'eſt pas à l'abri du même reproche. Le meilleur Ouvrage de l'Abbé *Vertot* eſt, ſans contredit, l'*Hiſtoire des Révolutions Romaines*; le ſtyle en eſt noble, élégant; la narration rapide & pleine de chaleur; les portraits en ſont intéreſſants, quoique tracés, la plupart, d'imagination; les réflexions naturelles, mais peu profondes.

Il paroît que le génie de cet Ecrivain avoit beſoin d'être ému par l'idée des événements extraordinaires; c'eſt pourquoi il n'eſt vraiment ſupérieur, que lorſqu'il traite les changements ſubits arrivés dans les Gouvernements. Son *Hiſtoire de Malthe*, quoiqu'abondante en rapports avec ſes objets favoris, n'a plus la même vigueur ni le même intérêt, dès qu'il eſt queſtion d'entrer dans des détails ordinaires. La négligence du ſtyle, en pluſieurs endroits, fait aſſez ſentir que ſon Auteur n'étoit pas fait pour les Ouvrages de longue haleine.

On ſe ſouvient de cette anecdote, qui prouve ſi fort combien l'Abbé de *Vertot* étoit peu ſcrupuleux ſur la vérité des circonſtances, quand elles pouvoient contribuer à l'agrément de ſon ſtyle. Ou lui avoit promis des Mémoires ſur un ſiege qu'il avoit à décrire ; on tarda à les lui envoyer ; *je n'en ai plus beſoin*, dit-il quand on les lui apporta, *mon ſiege eſt fait.*

VIGENERE, *Blaiſe* DE) Secrétaire de *Henri III*, né dans le Bourbonnois en 1522, mort à Paris en 1596; Traducteur médiocre, mais littéral, des *Commentaires de Céſar*, de l'*Hiſtoire de Tite-Live*, & de quelques autres Auteurs Latins. Les Traductions poſtérieures ont fait oublier les ſiennes: & ſes Notes, inſtructives & curieuſes, ont enrichi les autres Traducteurs, qui ſe ſont bien gardés de faire connoître l'obligation qu'ils lui avoient.

VIGNE, (*Anne* DE LA) de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, née à Vernon, en Normandie, morte en 1694.

Ses talents ſinguliers pour la Poéſie, auroient pu être perfectionnés par le temps, ſi la mort ne l'eût enlevé aux Muſes, à la fleur de ſon âge. Ce qui nous reſte de ſes Ouvrages, eſt très-propre à faire regretter ceux qu'elle auroit pu compoſer. La vivacité de ſon eſprit, & la force de ſon ima-

gination, rendoient ſon ſtyle pittoreſque. Un ſeul trait lui ſuffiſoit pour peindre une action; cette belle Strophe, ſur le paſſage du Rhin, en eſt la preuve.

Mais à ſa valeur extrême,
Le Rhin ſemble s'oppoſer,
Le Rhin, où *Céſar* lui-même
N'oſa jamais s'expoſer.
Le Roi parle: à ſa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos Guerriers;
Et leur ardeur eſt ſi vive,
Que déjà ſur l'autre rive,
Ils ont cueilli les lauriers.

VILLARET; (*Claude*) d'abord Comédien, puis Secrétaire de la Paierie, né à Paris en 1715, mort en 1766; Continuateur de l'Hiſtoire de France, commencée par M. l'Abbé *Véli*, & qui eſt à ſon prédéceſſeur, ce que *Séneque* eſt à *Cicéron*. Il a ſuivi, de ſon mieux, le plan qui lui étoit tracé; mais il n'a pas eu, comme ſon Modele, l'art de fondre avec adreſſe ſes recherches dans la narration. Sa maniere de narrer eſt trop oratoire, ou, pour mieux dire, trop poétique, & ſouvent diffuſe. Son principal mérite eſt celui de l'impartialité; on voit qu'en expoſant les fautes des Princes, les abus de la Religion, les torts de la Nation, il n'épouſe aucun Parti,

&

& l'on a de la peine à deviner quel eſt ſon ſentiment, tant il eſt éloigné de faire tranſpirer le moindre mouvement d'oppoſition ou d'intérêt.

M. l'Abbé *Véli* avoit laiſſé cette Hiſtoire au neuvieme volume. M. *Villaret* l'a pouſſée juſqu'au dix-ſeptieme, & à meſure que les faits s'approchent de plus près de nos jours, ils ſont mieux écrits & plus intéreſſants.

M. l'Abbé *Garnier* s'eſt chargé de la continuation de cet Ouvrage, & l'on doit lui ſavoir gré de ſes efforts, pour conſoler le Public de la perte de ſon Prédéceſſeur.

VILLENEUVE, (*Gabrielle - Suſanne* BARBOT DE) morte à Paris en 1755, eſt connue dans la République des Lettres par pluſieurs Romans, qui, en général, offrent des ſituations pathétiques, des ſentiments vifs & généreux, des réflexions morales, nobles & ſenſées, mais les plans n'ont rien de neuf; les événements n'y ſont pas toujours d'accord avec la vraiſemblance, les ſituations y ſont ſouvent forcées; le ſtyle d'ailleurs en eſt inégal, diffus, incorrect, & chargé de détails minutieux. C'eſt l'idée qu'on s'eſt formée du talent de cette Dame, d'après la lecture de ſes *Belles ſolitaires*, & de ſa *Jardiniere de Vincennes.*

VILLIERS, (*Pierre* DE) Prieur de St.

Taurin, né à Cognac, dans l'Angoumois; sur la Charente, en 1649, mort à Paris en 1728.

Il a eu le sort de la plupart des Auteurs médiocres, c'est-à-dire, quelques succès pendant sa vie, & le plus profond oubli après sa mort. Ce qui fait honneur au jugement de l'Abbé de *Villiers*, c'est qu'il s'étoit attendu à cette éclipse; jamais personne n'attacha moins de mérite à ses Productions; son indifférence, à cet égard, alloit si loin, que le savant Abbé *Fraguier*, son Censeur, lui en fit des reproches dans l'Approbation qu'il donna au Recueil de ses Poésies. L'Abbé de *Villiers* étoit bien différent, en cela, de nos Auteurs modernes, qui esperent toujours effacer ceux qui les ont précédés, & croient écrire pour la postérité, sans s'appercevoir que leur Siecle commence déjà à rétracter les suffrages qu'un premier enthousiasme leur avoit accordés. Telle est l'illusion de la vanité littéraire; on oublie que le génie seul peut conduire à l'immortalité, & l'on se flatte que quelques légeres étincelles d'esprit pourront résister au souffle du temps, qui ne respecte que les vraies lumieres.

La plus connue de toutes les Pieces du Recueil de l'Abbé de *Villiers*, est un Poëme sur l'*Art de prêcher*. Ce Poëme renferme

les principales regles de l'éloquence de la chaire ; les préceptes n'en ſont ni fins ni nouveaux ; tout ce qu'on peut dire, c'eſt que la verſification en eſt facile & correcte, ſans que ces deux qualités puiſſent faire oublier qu'elle manque de nobleſſe & d'élégance. En général ce Poëte eſt diffus, languiſſant, proſaïque, principe aſſez naturel d'une chûte inévitable.

VISCLEDE, (*Antoine-Louis* CHALAMOND DE LA) Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marſeille, né à Taraſcon en 1692, mort à Marſeille en 1760 ; Bel-Eſprit de Province, dont le nom eſt inſcrit ſur les Regiſtres de preſque toutes les Académies littéraires de France, où il a remporté des prix. On a recueilli toutes ces Pieces couronnées, ſous le titre d'*Œuvres diverſes de M. de la Viſclede* ; mais la lecture de ce Recueil n'eſt propre qu'à faire voir combien il faut peu de talent pour obtenir le ſuffrage des Académies.

VOISENON, (*Claude-Henri* DE FUSÉE DE) Abbé, de l'Académie Françoiſe.

Ceux qui aiment l'eſprit, les graces, la fineſſe & la gaieté, trouveront ces heureuſes qualités réunies dans preſque toutes les Productions de cet Académicien. La connoiſſance du monde, la facilité à en ſaiſir les ridicules, & l'art, plus piquant

encore, de les peindre agréablement, donnent à ses Romans un mérite qui les distingue de ces Productions frivoles, chargées d'aventures & de sentiments parasites, rebattus cent fois, & toujours exprimés d'une maniere insipide ou bizarre. Au moins apprend-on quelque chose dans ceux de M. l'Abbé de *Voisenon*. Son *Histoire de la Félicité*, entr'autres, est un Ouvrage où l'imagination, les traits ingénieux, les portraits originaux, les pensées saillantes, fourmillent & amusent le Lecteur ; on y voit un tableau de la Société, aussi vif que juste, finement dessiné, & capable de guérir les ridicules, si les ridicules n'étoient encore plus difficiles à vaincre que les vices.

Dans ses Pieces de Théatre, il est le même. *Les Mariages assortis*, *la Coquette fixée*, *le Retour de l'Ombre de Moliere*, sont d'une touche vraiment comique, & avec une intrigue mieux combinée, mieux suivie, un dénouement mieux préparé, on pourroit les comparer à ce que nous avons eu de meilleur depuis *Moliere* & *Regnard*.

Les petites Poésies, du même Auteur, ont le même caractete d'esprit & de vivacite.

M. de *Voltaire* appelle M. l'Abbé de *Voisenon un des Conservateurs de la gaieté Françoise* ; il auroit pu ajouter qu'il est

également *Conſervateur* du goût. En effet, en ſacrifiant à l'eſprit, il n'a jamais méconnu les regles; il leur a même rendu l'hommage qu'on leur doit, dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, où il reproche au Siecle, avec autant d'agrément que de vérité, les caprices qui le dégoûtent des bonnes choſes, pour le faire courir après des Productions médiocres & puériles. Il a encore la gloire d'avoir été le *Conſervateur* de ſes penſées & de ſes ſentiments, en réſiſtant aux Nouveautés que quelques Académiciens ſe ſont efforcés d'introduire. Cette fermeté eſt d'autant plus eſtimable, que ces nouveaux Légiſlateurs ont trouvé plus de docilité dans leurs autres Diſciples.

VOITURE, [*Vincent*] de l'Académie Françoiſe, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648.

Boileau en faiſoit trop de cas. Il eſt cependant vrai qu'il a été le premier, parmi nous, ce qu'on appelle un Auteur Bel-Eſprit. L'accueil qu'il recevoit dans les meilleures Sociétés de ſon temps, l'autoriſerent ſans doute à répandre dans ſes Ouvrages le même caractere d'agrément qui le faiſoit rechercher à la Cour & à la Ville. Il écrivoit facilement en Latin, en Italien, & en Eſpagnol; on ne connoît plus aujourd'hui que ce qu'il a écrit en François. On lit en-

core avec plaiſir quelques-unes de ſes *Lettres*, ſans cependant pouvoir les lire de ſuite. L'eſprit, quand il cherche à ſe montrer, devient un ſupplice pour un Homme ſenſé, & les brillantes penſées éblouiſſent plus qu'elles ne plaiſent, quand elles ſont jettées toutes dans le même moule. Cette affectation ôte au Lecteur le ſeul plaiſir qui puiſſe le captiver, celui du naturel & de la variété.

Voiture dût ce travers à un penchant trop marqué pour les Poëtes Italiens : le *Marini*, qu'il cite preſque toujours avec admiration, lui gâta le goût. Il en ſera toujours de même des Auteurs qui ſe paſſionnent trop pour des modeles, qu'ils choiſiſſent plus par attrait, que par jugement.

Malgré cela, *Voiture* ne mérite pas tout le mépris qu'on paroît en faire aujourd'hui. Peu d'Ecrivains de ſon temps fourniſſent plus d'exemples de penſées fines & délicates ; le P. *Bouhours* ne ſe laſſe point d'en citer dans ſon Recueil, connu ſous le titre de *Penſées ingénieuſes*. Nos Poëtes actuels, les plus agréables, ne déſavoueroient pas ces Vers, tirés d'une de ſes Epîtres au grand *Condé*.

Nous autres faiſeurs de Chanſons,
De *Phébus* ſacrés nourriſſons,

Peu prisés au Siecle où nous sommes,
Saurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient revivre les Hommes
Comme ils font revivre les noms....

Commencez, Seigneur, à songer
Qu'il importe d'être & de vivre;
Pensez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre?
Si vous aviez dans les combats
D'*Amadis* l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais en nos Siecles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fut-il d'*Hector* ou d'*Alexandre*,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang;
Que d'une force sans seconde,
La Mort fait ses traits élancer,
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde;
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne se doit jamais hasarder;
Pour votre bien, & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.

C'est injustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins;
Dès qu'elle vous sera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Ce respect, cette déférence,

Cette foule qui ſuit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous ſuivront pas:
Quoi que votre eſprit ſe propoſe,
Quant votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort,
Et, Seigneur, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un Demi-Dieu, quand il eſt mort.
Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la Gloire & la Renommée,
Ne ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux Morts;
Au-delà des bords du Cocyte,
Il n'eſt plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de ſang;
L'ombre d'*Achille* ou de *Therſite*,
La plus grande & la plus petite,
Vont toutes en un même rang.

VOLTAIRE, (*Marie-François* AROUET DE) de l'Académie Françoiſe & de preſque toutes les Sociétés Littéraires de l'Europe, né à Paris en 1694.

De grands talents & de grands abus: des traits dignes d'admiration, des excès aviliſſants: des lumieres capables d'honorer ſon Siecle, des travers qui en ſont la honte: des ſentiments qui ennobliſſent l'humanité, des foibleſſes qui la dégradent: tous les charmes de l'eſprit, & toutes les petiteſſes des paſſions: l'imagination la plus

brillante, le langage le plus cynique & le plus révoltant : de la philosophie & de l'absurdité : la variété de l'érudition & les bévues de l'ignorance : une poésie riche, & des plagiats manifestes : de beaux Ouvrages, & des Productions odieuses : de la hardiesse, & de l'adulation : des hommages à la Religion, & des blasphêmes : des leçons de vertu, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ses accès : des protestations de zele pour la vérité, & les maneges de la mauvaise foi : l'enthousiasme de la tolérance, & les emportements de la persécution ; telles sont les étonnantes contrariétés, qui, dans un Siecle moins inconséquent que le nôtre, décideront du rang que doit occuper cet Homme unique, dans l'ordre du génie & dans celui de la Société.

Une admiration outrée lui a prodigué autant de louanges, que le zele & la critique ont enfanté de censures contre lui. Le talent d'avoir réussi dans quelques genres, lui a procuré des suffrages qu'il ne méritoit pas dans d'autres. Les lumieres du discernement ont été éclipsées par les transports de l'enthousiasme, & on aura peine à croire jusqu'à quel point cette espece de fanatisme a poussé son aveuglement. En un mot, malgré tant de disparates, capables

de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet Ecrivain a produit, a été accueilli, cru & préconisé ; il est devenu l'idole de son Siecle, & son empire sur les Esprits foibles ne sauroit être mieux comparé qu'à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme on sait, jusqu'aux excréments.

La postérité est également à l'abri de la séduction & de la partialité ; elle fait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les degrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* est donc de se transporter dans l'avenir ; de se mettre à la place de nos Descendants ; de leur supposer des lumieres, du goût, de l'honnêteté ; & de prononcer ensuite, en tâchant d'être leur organe.

Nous ne nous proposons cependant pas, dans ce systême, d'analyser les différents travaux de cet *Hercule* littéraire. L'Epopée, la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, l'Ode, la Poésie légere, tous les genres de Poésie ont été de son ressort. Dans la Prose : Historien, Philosophe, Dissertateur, Politique, Moraliste, Commentateur, Critique, Philologue, Romancier, sa plume s'est exercée sur tout ; examinons rapidement avec quels succès.

La Henriade est, sans contredit, un chef-

d'œuvre de poésie. Pourvu qu'on n'exige, dans un Poëme, que la richesse du coloris, l'harmonie de la versification, la noblesse des pensées, la vivacité des images, la rapidité du style, cet Ouvrage, l'emportera sur tout ce que les Muses Françoises ont pu produire jusqu'à ce jour de plus séduisant. Mais ces qualités, quelque éminentes qu'elles soient rapprochées des autres parties essentielles à l'Epopée, suffisent-elles pour l'élever à la hauteur du Poëme épique ? Trouve-t-on dans celui de M. de *Voltaire* cet intérêt, fruit de l'art & du génie; cet heureux tissu de fictions; ces combinaisons d'incidents qui saisissent & captivent l'ame du Lecteur, la tiennent dans un enchantement continuel, & la conduisent au dénouement, à travers une inépuisable variété de sensations ? Telle a toujours été la magie des grands Maîtres ; c'est en maniant avec habileté ces puissants ressorts, qu'ils se sont élevés au-dessus de la sphere des Esprits ordinaires, & ont donné à leurs Ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les Peuples & à tous les Siecles.

S'il est vrai, comme l'a dit un grand Poëte *, que le plus ou le moins d'inven-

* *Pope*, dans sa Préface sur *Homere*.

tion & d'intérêt ſoit ce qui diſtingue & ſubordonne entre eux les Hommes célebres, on ſera forcé de convenir, qu'à ce titre, M. de *Voltaire* aura peine à ſoutenir une comparaiſon avec les Poëtes qui l'ont précédé dans la même carriere. Seroit-ce en effet un paradoxe d'avancer que ſon Héros n'intéreſſe que parce qu'il eſt *Henri IV*, c'eſt-à-dire, un Roi dont le nom, chéri de toutes les Nations, adoré dans la ſienne, parle à tout le monde en ſa faveur? Pour peu qu'on y faſſe réflexion, on trouvera que c'eſt peut-être à cet avantage que la Henriade a dû ſon ſuccès, avantage que n'ont pas eu les autres Poëtes, qui ont été obligés de créer leur Perſonnage principal & tous les événements de leur Poëme. De quelles reſſources d'imagination n'ont-ils pas eu beſoin pour intéreſſer au ſort de leur Héros! pour lui concilier ſucceſſivement l'admiration, l'amour, & tous les ſentiments dont une ame ſenſible eſt capable! Dans la Henriade, le Monarque François eſt toujours heureux ou au moment de l'être; on eſt rarement dans le cas d'éprouver pour lui ces alternatives de crainte & d'eſpérance, ces intéreſſantes perplexités, qui font tour-à-tour partager les diſgraces & goûter les triomphes. Par-là, malgré les graces de

ſon élocution, le Poëte tombe dans une monotonie inſipide, qui produit l'ennui, comme on la déja * remarqué.

Tout eſt varié dans l'Iliade, tout y reſpire, tout y eſt en action. S'agit-il d'un Conſeil, d'une bataille ou de quelque événement que ce ſoit? Ce n'eſt pas le Poëte qui raconte, il rapproche les objets, il les rend préſents, le Lecteur devient un témoin qui voit & écoute ; l'imagination d'*Homere* entraîne la ſienne, toutes les fois qu'il lui préſente de nouveaux tableaux, & ces tableaux varient à l'infini.

Le ton de la Henriade eſt ſans doute noble, animé, toujours élégant, mais trop narratif. Point de ces douces illuſions qui vous mettent à la place du perſonnage qui parle ou qui agit ; aucuns tranſports de cet enthouſiaſme, de cette ardente vigueur d'une ame enflammée qui maîtriſe les autres ames, aucune éruption imprévue de ce beau feu qui fait taire la critique, lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts : *Virgile* en étoit moins animé qu'*Homere*, & il y ſupplée par l'éclat, la conſtance & l'égalité : *Stace* & *Lucain* n'en ont pro-

---

* *Tout le monde trouve que la Henriade eſt un beau Poëme*, diſoit M. l'Abbé *Trublet*, *je veux croire que c'en eſt un ; mais d'où vient que preſque perſonne n'en peut lire plus d'un Chant de ſuite?*

duit que des étincelles, mais ces étincelles donnent autant de chaleur que de clarté : chez *Milton*, c'eſt un volcan qui embraſe & conſume tout : *Le Taſſe* a ſu mieux modérer ſon eſſor, ſans lui rien faire perdre ſous le joug de l'art qui le conduit : le feu du Chantre d'*Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir ; il pétille, il éclate ; jamais il n'échauffe & ne tranſporte.

Seroit-ce encore un excès de ſévérité de lui reprocher de s'être trop délecté à prodiguer les Portraits ; de n'y avoir pas répandu aſſez de variété ; de les deſſiner tous de la même maniere ; de les peindre des mêmes couleurs ; de n'y avoir menagé d'autre contraſte que celui des antitheſes ; de les terminer conſtamment par des pointes ou des ſentences ; d'oublier enſuite, dans le cours de l'action, l'idée qu'il a donnée de ſes perſonnages pour les laiſſer agir au haſard, ſans aucune conformité avec le caractere qu'il leur ſuppoſe ?

Les grands Poëtes ſont bien éloignés de ce défaut. Au lieu de s'amuſer à faire le portrait de leurs Héros, il ſe ſont contentés de les peindre par leurs actions, de leur donner des caracteres puiſés dans la nature, d'en diſtinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité, de regler conſ-

tamment leurs mouvements & leurs discours, ſelon les paſſions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le reſſort & le développement du Poëme.

Ce qui diminue encore le mérite de la Henriade, comparée aux autres Poëmes, c'eſt le défaut de merveilleux. On a prétendu excuſer M. de *Voltaire* en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornements. Quand les raiſons qu'on apporte, ſeroient auſſi convaincantes, qu'elles ſont foibles, il ne s'enſuivroit autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il auroit eu tort d'entreprendre un Poëme, dont le ſujet n'étoit pas ſuſceptible de toutes les parties de l'Epopée. Mais a-t-on fait attention que c'eſt plutôt à ſa ſtérilité, qu'à la nature du ſujet qu'on doit attribuer cette diſette ? N'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux par-tout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une maniere ridicule ? Les Perſonnages de la Diſcorde, du Fanatiſme & de la Politique, ſont, ſans doute, puiſés dans le ſyſtême du merveilleux; mais qui ne s'apperçoit qu'ils ont une maniere d'exiſter & d'agir, dans ſon Poëme, qui eſt contre toute vraiſemblance ? Quoique les Divinités du Paganiſme euſſent une exiſtence réelle dans l'opinion

des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les repréfentent fous des images vifibles & connues, toutes les fois qu'ils les introduifent fur la Scene pour leur faire jouer un rôle. Dans la Henriade, au contraire, la Difcorde & le Fanatifme, font des êtres bizarres, fantaftiques, qu'on ne voit point, quoique l'Auteur les faffe agir & difcourir avec fes autres Perfonnages *.

Ce travers & les autres que nous avons remarqués, ne font-ils pas fuffifants pour juftifier les doutes de M. de *Voltaire* fur le nom qu'on doit donner à la Henriade, lorfqu'il dit : » Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne fais même fi nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée fouvent, mais il y auroit trop de préfomption à regarder ce Poëme comme un Ouvrage qui doit effacer la honte qu'on a reprochée fi long-temps à la France,

---

* Il eft fans doute permis aux Poëtes de perfonnifier les paffions & même les êtres abftraits; mais pour conferver la vraifemblance & l'illufion, ils doivent leur donner un corps vifible & naturel, dès qu'ils leur font jouer un perfonnage qui influe effentiellement fur l'action. Quoi de plus abfurde que de voir, dans la Henriade, la Politique & la Difcorde s'entretenir enfemble, & le Fanatifme haranguer *Jacques-Clément*, lui remettre un poignard entre les mains, & lui perfuader d'affaffiner *Henri III*, &c, fans qu'aucun de ces trois Perfonnages fe montre jamais & ceffe d'être fantaftique?

» de n'avoir pu produire de Poëme épi-
» que «.

Quel que soit le nom qui lui convienne, le *Lutrin* lui seroit, sans contredit, très-supérieur, si les Personnages en étoient plus nobles & l'Action plus importante. Malgré la stérilité du sujet, avec quelle adresse & quelle fécondité, *Boileau* n'a-t-il pas su répandre, dans son Poëme, les richesses de la fiction, les ressources de l'imagination, la diversité des caracteres, la variété des tableaux, le jeu d'une versification toujours soutenue !

Que dirons-nous du *Télemaque*, qui est & sera toujours un vrai Poëme aux yeux des Connoisseurs, comme nous l'avons * prouvé ; Quiconque saura apprécier les traits de l'art & du génie, sera forcé de convenir, qu'un seul des Episodes de cet ouvrage immortel, renferme plus d'invention, de conduite, d'intérêt, de mouvements & de vraie poésie, que la Henriade entiere, qui tient moins de l'Epopée, que du genre historique.

Les admirateurs du Chantre d'*Henri IV* ont donc eu tort de tant se presser de lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir donné le seul Poëme épique, dont notre Nation

---

* Voyez l'Article FÉNÉLON.

puiſſe ſe glorifier ; c'eût été aſſez pour ſa gloire, & pour celle de leur jugement, de ſe contenter de dire, qu'il a donné le premier Poëme héroïque, en vers, qui ait réuſſi dans notre langue.

D'autres Littérateurs, auſſi inconſidérés, n'ont pas craint d'élever ſa Muſe tragique au-deſſus de celle de *Corneille* & de *Racine*. Ont-ils pu eſpérer qu'on les en croiroit ſur leur parole ? On convient ſans doute que l'Auteur de *Mérope*, d'*Alzire* & de *Mahomet*, eſt digne du premier rang, après ces deux peres de la Tragédie ; on ſait qu'il s'eſt fait un genre qui paroît lui être propre : mais les eſprits judicieux & éclairés connoiſſent en même-temps qu'il ne doit ce genre qu'aux Tragiques qui l'avoient précédé, ſans en excepter l'Auteur d'*Atrée* & de *Rhadamiſte*, qu'on peut lui oppoſer comme un rival redoutable. *Corneille* éleve l'ame, *Racine* l'attendrit, *Crébillon* l'effraie. M. de *Voltaire* a tâché de fondre dans ſa maniere le caractere dominant de ces trois Poëtes, ce qui a fait croire à pluſieurs critiques, qu'il n'eſt alternativement que leur Copiſte, ſans avoir de genre qui lui ſoit véritablement particulier. Quoiqu'il en ſoit, cette facilité à s'approprier ſi habilement les qualités de ſes modeles, peut ſuppoſer du talent, mais jamais la ſupériorité.

Nous ne diſſimulerons pas que, du côté de la morale, & d'un certain ton d'humanité qui reſpire dans toutes ſes Tragédies, l'Auteur de *Zaïre* l'emporte ſur les autres Poëtes tragiques : heureux ſi, pour conſerver cet avantage, il eût reſpecté les vrais principes, obſervé une juſte ſobriété, & ſe fût défié de la manie de débiter des ſentences & des maximes. Qui ne s'apperçoit que ſes Perſonnages montrent trop de penchant à diſcourir ; qu'ils raiſonnent le plus ſouvent au lieu d'agir ; que le Poëte ſe met indiſcrétement à leur place, mal-adreſſe qui nuit toujours à l'illuſion & affoiblit l'intérêt ? La paſſion ne fut jamais ſentencieuſe ; la nature ſait s'expliquer ſans verbiage & ſans détour. Comment la raiſon & le goût ont-ils pu avouer, après cela, les acclamations prodiguées à ces tirades philoſophiques, applaudies d'abord par l'attrait de la nouveauté, & aujourd'hui, par habitude ?

Si M. de *Voltaire* eſt plus Moraliſte, que nos autres Poëtes tragiques, ils lui ſont très-ſupérieurs dans l'invention des ſujets, la contexture des plans, l'art de deſſiner les caracteres, la conduite de l'intrigue, fruits précieux du vrai talent & la marque la plus sûre du génie. Pourquoi faut-il, au contraire, que, par une fatalité qui dépriſe

ſon mérite dans les eſprits clairvoyants, il ne ſe ſoit preſque jamais attaché qu'à des ſujets * traités avant lui ? D'un autre côté, en vain chercheroit-on, dans les plans qui lui appartiennent, la hardieſſe, la régularité, la ſoupleſſe, la dextérité, qui caractériſent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*. Les reſſorts de ſes Pieces ſont communément foibles, meſquins, & peu dignes de *Melpomene* : des Lettres ſans adreſſe, des Quiproquo, des Enfants inconnus, des Reconnoiſſances, des Oracles, des Prodiges; tels ſont les agents perpétuels de ſa Muſe, toujours timide, embrouillée, chancelante, dès qu'elle eſt abandonnée à elle-même.

Quelles ſont les raiſons qu'apportent ſes admirateurs pour prouver ſa ſupériorité ? Ils diſent que ſes Tragédies ſont plus ſouvent repréſentées que celle de ſes Prédé-

* Dans ſon *Œdipe*, *Sophocle* & *Corneille* avoient été ſes guides. *Zaïre* eſt tirée en partie de l'*Othello* de *Shakeſpear*. *Triſtan* a fourni le ſujet de *Mariamne*. *Mérope* eſt une imitation de l'*Amaſis* de *la Grange*, & de la *Mérope* du Marquis de *Maffeï*. *Brutus* a été deſſiné ſur le *Brutus* de Mlle. *Bernard*, qui lui eſt reſté ſupérieur. *Oreſte*, *Rome ſauvée*, *les Pélopides*, avoient été produits ſur la Scene par *Crébillon*, dans *Electre*, *Catilina* & *Atrée*. *Les Scythes* ſont évidemment les enfants des *Chéruſques*, Tragédie connue auparavant ſous le titre d'*Arminius*, dont l'Auteur n'auroit peut-être pas obtenu la repréſentation, [quoique reçue depuis quatre ans], ſi la Piece de M. de *Voltaire* eût réuſſi, &c. &c. &c.

ceſſeurs : raiſonnement aſſez conforme à celui de *Scudery*, qui prétendoit prouver la ſupériorité de ſa Tragédie de *l'Amour tyrannique* ſur celle du *Cid*, parce qu'il y avoit eu plus de Suiſſes tués à ſa Piece qu'à celle de *Corneille*. Quand on ignoreroit que le choix des repréſentations dépend des Comédiens, & non du Public, on ſeroit encore en droit de leur répondre, que les Pieces de *Corneille* & de *Racine* ne paroiſſent ſi rarement, que parce qu'elles ont occupé la ſcene pendant près d'un ſiecle, qu'il eſt peu de perſonnes qui ne les ſachent par cœur, & que l'amour de la nouveauté fait ſouvent ſuivre des beautés frivoles, ſans affoiblir le tribut d'admiration qu'on doit aux beautés ſolides ; on pourroit ajouter encore, que M. de *Voltaire*, étant devenu le Poëte à la mode, le goût du ſiecle, corrompu par ce Poëte lui-même, ne s'attache qu'à ce qui peut l'amuſer, ſans s'inquiéter ſi ce goût eſt d'accord avec les vrais principes ; & qu'indépendamment enfin des diſpoſitions favorables où l'on eſt à ſon égard, les reſſorts de la cabale qui le préconiſe, contribuent, plus que tout le reſte, à le rendre poſſeſſeur excluſif du Théatre.

S'ils ajoutent que *Corneille* n'a que neuf ou dix Pieces reſtées au Théatre, on leur

répondra que celles de ce Poëte qui ont été rejettées, sont supérieures aux Tragédies de M. de *Voltaire*, qui ont eu le même sort. Il n'en a pas lui-même dix qui se soient soutenues; malgré les efforts de ses Partisans; & pour *Alzire*, *Mérope*, *Zaïre* & *Mahomet*, (qui ne seront jamais comparables à *Cinna*, aux *Horaces*, à *Polyeucte*, à *Rodogune*) peuvent-ils oublier qu'il est l'Auteur de *Xulime*, de *Mariamne*, d'*Artémire*, d'*Eriphile*, du *Duc de Foix*, de *Rome sauvée*, de *Sémiramis*, du *Triumvirat*, d'*Adélaïde*, des *Scythes*, des *Guebres*, des *Pélopides*, *&c.*, qui n'offrent pas des plans & des scenes de génie, comme *Othon*, *Surena*, *Sertorius*, *Attila*, *&c.*

Qu'on en revienne donc à son pinceau séducteur, qu'on peut regarder, entre ses mains, comme une baguette magique, & qu'à ce titre, on lui donne le premier rang parmi les Poëtes tragiques de ce siecle, en réservant toutefois à *Crébillon* le droit de réclamer contre cette décision, parce qu'il a fait *Electre*, *Atrée*, & *Rhadamiste*, qui annoncent le vrai génie de la Tragédie.

Les éloges prodiguées à sa Muse comique, ont été plus modérés. Et véritablement il faudroit plus que de la confiance pour célébrer M. de *Voltaire* parmi les vrais enfants de *Thalie*. La meilleure de ses Co-

médies auroit de la peine à figurer dans la classe de celles qu'on regarde comme médiocres. Il faut qu'il soit bien foible à cet égard, puisque, malgré le talent qu'il a de peindre, & d'embellir jusqu'à ses défauts, il n'a pu se concilier les suffrages du Public; car on convient que l'esprit du genre comique lui est totalement inconnu; qu'il n'a présenté sur la scene qu'un monstre bizarre, mélangé de ris & de pleurs, paîtri d'aigreur & de sentiment, de fiel & de gaieté. Il a cependant chaussé le Brodequin presqu'autant de fois que le Cothurne. *L'Indiscret*, *la Femme qui a raison*, *la Prude*, *le Droit du Seigneur*, *l'Ecueil du Sage*, *la Comtesse de Givry*, *le Dépositaire*, &c, sont autant de fruits malheureux de l'ambition qu'il a toujours eue, de se distinguer dans toutes les branches de la Poésie, *L'enfant prodigue*, *Nanine* & *l'Ecossaise*, ont été applaudis, & le sont encore; mais qui ne sait que ces applaudissements ne sauroient être attribués qu'à l'indulgence du siecle, à sa bizarrerie ou à sa malignité?

Il seroit humiliant pour lui de rappeller qu'il s'est exercé à des Opéra, & dans la carriere des *Malherbe* & des *Rousseau*, avec aussi peu de succès dans l'un que dans l'autre genre. Ses Drames lyriques sont de la plus pauvre invention, & d'un style entié-

rement oppoſé à celui qui convient à ces ſortes de Pieces : *Samſon*, *Pandore*, *le Temple de la Gloire*, n'ont ſervi qu'à le mettre un peu au-deſſus de l'Abbé *Pellegrin.* Auſſi a-t-il eu la droiture de ſe rendre juſtice ; en écrivant à M. *Berger* : » J'ai fait une » grande ſottiſe de compoſer un Opéra, » mais l'envie de travailler pour un hom- » me comme M. *Rameau* m'avoit empor- » té. Je ne ſongeois qu'à ſon génie, & je » ne m'appercevois pas que le mien n'eſt » point fait pour le genre lyrique. «

Quant à ſes Odes, il ſuffit de les lire pour deviner la cauſe de ſon acharnement contre le grand *Rouſſeau* & M. *le Franc*, qu'il s'eſt efforcé de rabaiſſer, après avoir fait de vains efforts pour les ſuivre.

Le ſeul genre où il eſt véritablement incomparable, eſt celui qu'on appelle *Poéſie légere*, ou *Pieces fugitives.* Tous les Poëtes qui l'ont précédé, lui ſont inférieurs, & l'on pourroit prédire que ceux qui le ſuivront, auront de la peine à l'égaler. Jamais perſonne n'a ſu mieux donner une tournure ingénieuſe aux plus minces bagatelles ; prodiguer, avec autant de grace que de facilité, la fineſſe des penſées, l'agrément des figures, la délicateſſe des tours, l'élégance & la légéreté. Toujours fin, naturel & brillant, quelquefois Philoſophe

losophe éclairé, une plaisanterie ingénieuse, des saillies piquantes, des traits de lumiere, un coloris riant & suave, donnent à toutes ses productions un caractere qui n'appartient qu'à lui.

Pourquoi cette Muse, si ingénieuse & si légere, a-t-elle été si souvent hardie, téméraire & licentieuse ? Pourquoi a-t-elle immolé, avec si peu d'égards, la vérité & la décence à l'essor de son imagination déréglée & au desir de plaire, à quelque prix que ce fut ? Noüs ne mettons pas au rang de ses Poésies légeres les énormes Productions qui doivent encore plus la faire rougir ; *la Pucelle*, *la Guerre de Geneve*, & tant d'autres fruits de l'audace & de la malignité, ne sauroient être loués par le libertinage lui-même, puisqu'elle les a désavoués, dans le temps qu'elle conservoit encore quelques restes de pudeur.

Du Monde poétique, suivons M. de *Voltaire*, dans la vaste Carriere de la prose. Il en a parcouru toutes les parties, & a porté par-tout l'empreinte de ses ravages. Qu'on ne s'imagine pas que nous voulions faire entendre par-là, que sa Prose soit inférieure à sa Poésie : ce seroit être absurde, que de méconnoître dans le Prosateur les mêmes qualités qui brillent dans le Poëte. Soit qu'il écrive en Vers, ou dans

le ſtyle ordinaire, il a preſque toujours la même vivacité, le même eſprit, les mêmes graces, la même harmonie. Nous avouerons encore que ſi on excepte *Racine*, *Deſpréaux* & M. *le Franc*, aucun de nos bons Poëtes, n'a eu, comme lui, le talent d'écrire, dans les deux langues, avec une égale ſupériorité. Mais peut-on ſe diſſimuler qu'en ſéparant le coloris, du fond des tableaux, on ne démêle, à travers les preſtiges du pinceau qui les enlumine, tous les genres altérés; l'illuſion, ſubſtituée à la vérité; les idées reçues, ſacrifiées à l'envie de plaire; & le ton qui convient aux matieres qu'il traite, défiguré par ſa maniere, indépendante de toutes les regles? Dans l'Hiſtoire, que s'eſt-il propoſé? que d'amuſer ſon Lecteur, au lieu de l'inſtruire; que prêter au menſonge des amorces pour la crédulité; de faire triompher la fiction, à l'aide d'une tournure inſidieuſe ou du ſel de l'épigramme?

L'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*, ne ſera jamais regardé par des Eſprits ſages & réfléchis, que comme un tableau infidele, où, ſous prétexte de peindre les progrès de l'eſprit des Nations, l'Auteur s'abandonne à toutes ſes idées, s'efforce de réaliſer ſes chimeres, & ramene tout à l'objet qu'il s'étoit propoſé, celui d'établir le fataliſme,

ſyſtême qui eſt le comble de l'abſurdité. Tous les événements, tous les caracteres, toutes les actions, toutes les conjectures, ne tendent qu'à favoriſer ce principe. L'Hiſtorien renverſe, ſans pudeur, tous les monuments de l'Hiſtoire, s'attache aux Traditions les plus ſuſpectes, s'appuye ſur les Auteurs les plus décriés, & ne redoute pas le mépris dû à une crédulité puérile ou à une odieuſe mauvaiſe foi, pourvu qu'il abuſe la multitude, qu'il veut abſolument ſubjuguer & égarer. De-là cette affectation de préſenter la vertu malheureuſe, & le vice toujours triomphant. S'il parle d'une bataille, c'eſt pour faire remarquer que les Combattants qui avoient pour eux la juſtice, ont eu les revers en partage. Ses réflexions ſur les différents Princes ne tendent qu'à prouver que les plus méchants ont vécu dans la proſpérité, & les plus vertueux dans l'infortune. Dès qu'il trouve la moindre trace de ſuperſtition, il étale un air de triomphe; il proſcrit les abus avec un ton de confiance, propre à perſuader qu'il eſt le premier à les combattre, tandis qu'il eſt le ſeul à ignorer, ou à feindre d'ignorer, qu'on les a condamnés avant lui. Il fait plus: quand les faits ne prêtent pas aſſez à ſa cenſure, ou ne rentrent pas dans ſon plan, il les

transforme, les envenime, les violente, pour les assujettir à son but, & croit être Philosophe, toutes les fois qu'il n'est qu'imposteur ou méchant. Que penser, en effet, de tant d'anecdotes hasardées, de tant de critiques puériles, de ce vain appareil de sagacité qui ne se plaît à fouiller que dans les cloaques, & en fait exhaler sans cesse des vapeurs & des nuages qui corrompent ou interceptent les vérités les plus connues ?

Cet *Essai sur l'Histoire générale* a été foudroyé par des critiques, qui n'ont été réfutées que par des injures. On y a démontré des milliers d'erreurs, qui n'ont été défendues que par d'autres erreurs, plus absurdes & plus multipliées ; d'où il est aisé de conclure, qu'en voulant peindre l'esprit des Peuples, il n'a peint véritablement que le sien, c'est-à-dire un esprit asservi à toutes les bizarreries d'une imagination déréglée, aveuglé par les travers d'une raison inconséquente & sans suite, emporté par les inquiétudes d'un caractere audacieux & sans frein.

Le *Siecle de Louis XIV*, est écrit dans le même goût, & avec la même infidélité. Il ne s'agit pas d'examiner s'il contient quelques chapitres bien écrits. Ce mérite est le moindre de tous ceux qu'exige l'His-

toire; la justesse & la vérité en sont l'ame; la maniere de raconter, quoique piquante, ne sauroit suppléer au fond des choses, ou justifier la malignité des réflexions. D'ailleurs, est-ce d'un ton d'aisance, qui annonce plus l'oubli des égards, que la supériorité du génie; est-ce par chapitres, que les grands Historiens nous ont transmis, les Annales des Nations ou les actions des Princes? Trouve-t-on dans cet Ouvrage, & dans tous les autres du même Auteur, ce nerf historique, cette combinaison des matieres, cette esprit de liaison & de suite, cet ensemble qui nourrit & soutient l'esprit du Lecteur, & forme une chaîne non-interrompue de tableaux qui le fixent & l'intéressent jusqu'à la fin?

Au lieu de cela, l'Historien de *Louis XIV*, ne présente que des miniatures détachées, des croquis informes, des dissertations épigrammatiques.

Il a eu sans doute ses raisons pour traiter ainsi l'Histoire. Incapable de soutenir une narration continue, moins pour faciliter l'attention, que pour ménager des repos à sa plume, trop petillante pour avoir une force toujours égale, il circonscrit les objets, les divise, les isole avec une incohérence qui laisse la liberté d'ex-

traire & de transporter les chapitres, sans nuire à l'ordonnance de l'Ouvrage, ce qui prouve qu'il n'y en a aucune.

On en peut dire autant du *Siecle de Louis XV*, moins bien écrit & plus infidele encore. Ajoutons seulement, qu'on aura peine à croire, en le lisant, qu'un Auteur ait pu débiter tant de faussetés manifestes, travestir tant d'événements, les présenter d'un profil si contraire à la bienséance & à la vérité, sous les yeux d'une infinité de gens, témoins oculaires des faits qu'il y dénature.

L'*Histoire de Charles XII* & celle du *Czar Pierre*, ne seront jamais des Histoires, que pour les Esprits légers, qui préférent l'agrément de la narration & les étincelles du style, au recit noble & grave, qui doit caractériser le véritable Historien. La premiere a mérité à son Auteur le titre de *Quinte-Curce François*, sans doute parce que l'Historien d'*Alexandre* n'a pas été plus scrupuleux, que celui du Roi de Suéde. La seconde n'est pas digne du même honneur; avec un génie aussi romanesque, elle est très-éloignée d'avoir autant de graces; la plume de l'Ecrivain n'y paroît qu'usée, foible, intarissable en répétitions. L'attention de répéter sans cesse que le Czar est un grand Homme, annonce tout

au plus un ouvrage de commande, & ne prouveroit pas la supériorité du Héros, s'il n'avoit d'autres titres pour prétendre à l'immortalité.

Nous ne parlerons pas du *Tableau du Genre-humain*, de l'*Histoire du Parlement*, de *la Philosophie de l'Histoire*, & de tant d'autres Ouvrages, prétendus historiques, qui ne sont capables de piquer la curiosité que par la hardiesse & la licence, qui y attaquent les objets les plus respectables. Il suffit de dire que les fautes, les erreurs, les bévues, s'y entrechoquent à chaque page, & que l'Ecrivain y répete, répete, répete sans cesse les mensonges qu'il avoit déjà répétés en mille endroits.

Et cependant il a grand soin d'assurer, dans toutes ses Préfaces, que la vérité est son objet principal. Et cependant toutes les fois qu'il abuse de la crédulité publique, il ne manque jamais de lancer de terribles anathêmes contre les imposteurs. A-t-il prétendu en imposer par cette ruse? Telle a pu être son intention; mais on l'a surpris si souvent en contradiction avec cette intrépide vérité qui, selon lui, le passionne; il a si mal soutenu tant de combats contre des Critiques plus viridiques & mieux instruits, que ses assurances & ses protestations sont un signal de défiance, & ses ré-

ponſes aux cenſures, de nouveaux motifs d'incrédulité.

Après avoir été Hiſtorien Romancier, M. de *Voltaire* a voulu être Romancier Philoſophe. Pour s'épargner, [attention qu'il a toujours eue] il a puiſé chez les Etrangers des ſujets & des plans, qu'il a habillés enſuite à ſa mode; *Zadig*, *Memnon*, *le Monde comme il va*, ſont preſqu'entiérement tirés de l'Anglois. Il n'a donc eu que la peine de les enluminer, & d'y ajouter quelques réflexions naturelles, à la vérité, quelques traits de critique aſſez fins, dont il doit même l'idée à ſes originaux.

Il eſt plus aiſé de s'appercevoir que *Candide*, *le Huron*, *la Princeſſe de Babylone*, ſont de ſon invention, parce qu'ils manquent abſolument d'invention. Ces trois Romans, découſus & dépourvus de machine, n'offrent qu'une enfilade d'événements abſurdes qui ſe précipitent ſans liaiſon; la hardieſſe & l'obſcénité en forment l'intérêt principal. Le déſœuvrement & l'impiété peuvent ſeuls procurer des Lecteurs à ces Productions indécentes, & le vice en goûter les infâmes beautés.

En qualité d'Ecrivain Moraliſte & de Philoſophe, il auroit pu acquérir des droits ſur la reconnoiſſance des hommes, ſi les vérités utiles qui percent de temps en temps

dans ses Ouvrages, n'étoient éclipsées par les erreurs nuisibles qui y sont répandues. Pour quelques traits de lumiere, quelques vues bienfaisantes, des réflexions saines, des transports d'humanité qui décelent plutôt une compassion orgueilleuse, qu'une véritable sensibilité, combien de contradictions, d'inconséquences, d'emportements, d'absurdité & de délires! Presque toujours, sous prétexte de combattre les abus, il se précipite dans les excès de l'indépendance; s'il se déchaîne contre le fanatisme religieux, c'est en le montrant, & pour faire naître un fanatisme plus dangereux encore, celui de l'irréligion. S'il attaque certains préjugés, assez indifférents aux yeux de la saine Philosophie, c'est pour y substituer tout le travers des opinions arbitraires. Quel Philosophe, que celui qui préconise tantôt la Religion & tantôt l'Incrédulité; qui tantôt donne des regles de morale & tantôt est l'écho du libertinage; qui nie l'immortalité l'ame, & tantôt admet un Dieu Rémunérateur! Quel Philosophe, qu'un Raisonneur toujours en opposition avec ses principes, toujours ennemi de ses propres systêmes, toujours versatil & sans aucune forme déterminée! Il recommande la tolérance, & se peint comme le plus intolérant des Hom-

mes ; il vante le pardon des offenses, & se livre à tous ses ressentiments ; il réclame en faveur de l'honnêteté, de la décence, & oublie jusqu'aux moindres égards. Quel Philosophe, qu'un Auteur qu'on ne peut ni définir ni suivre, qui laisse ses Lecteurs dans un doute perpétuel sur ses vrais sentiments ! Quel Homme, que celui dont les circonstances dirigent toutes les affections ; qui croit ou rejette, qui loue, blâme, flatte ou déchire, selon les impressions qu'il éprouve, & dont les impressions sont toujours le produit des plus petits ressorts !

Dans la Littérature, il porte le même esprit & les mêmes variations. Après avoir donné de bons préceptes & plus souvent encore de bons exemples, l'amour du Pour & du Contre une inquiétude continuelle, des idées passageres, assujetties aux dispositions du tempérament, de l'humeur, de la vanité, égarent, embrouillent ses opinions, lui font oublier qu'il décrédite ses jugements par les contrariétés les plus palpables, qu'il condamne ce qu'il avoit prescrit, & qu'il rejette les principes qu'il avoit suivis : semblable à ces Tyrans qui renversent les Loix au gré de leurs caprices, & en établissent de nouvelles pour appuyer leur domination.

Il n'a rien de véritablement décidé que

l'ambitieuse manie de passer pour le dépositaire du génie de tous les arts, pour un Littérateur universel, pour un homme unique. La plupart de ses Dissertations littéraires sont un tribut d'hommage qu'il se paie à lui-même, ou des Arrêts prononcés contre ses Rivaux; ses observations sur la Tragédie, une justification de ses Pieces, & la satyre adroite de celles des autres; son *Essai sur la Poésie épique*, une Apologie de la Henriade, & une censure injuste des autres Poëmes; *la connoissance des beautés & des défauts de la Poésie & de l'Eloquence, dans la langue Françoise*, donnée sous un nom emprunté, l'apothéose de ses Productions; mille autres Ouvrages de sa façon, sont autant de trompettes sonores qu'il consigne à la Renommée, pour préconiser son mérite, en tout genre.

S'il s'est prodigué les éloges, il n'a pas négligé les moyens de s'en procurer de la part des autres. Quantité d'Auteurs médiocres ont été honorés de ses suffrages, & transformés, par cette adresse, en autant d'adorateurs. Mais pour avoir déprisé les Hommes de tous les Siecles, en faveur de ceux du Siecle nouveau; pour avoir voulu, comme un autre *Encelade*, chasser les Dieux de l'Olympe, afin d'y régner seul avec de petites Divinités de sa création;

enfin, pour avoir loué ſans meſure les d'*Alembert*, les *Marmontel*, les *Thomas*, les *S. Lambert*, les *Delaharpe*, &c. Il a décrié également ſes éloges & ſes critiques. Etre aſſez mal adroit pour réduire le mérite de *Voiture* à quatre pages, celui de *la Fontaine* à trente Fables; n'accorder à *Rouſſeau* que trois ou quatre Odes & quelques Epigrammes; reprocher à *Corneille* les défauts de ſon Siecle, & lui donner le nom de *Déclamateur*; qualifier les Tragédies de *Racine*, d'*Idylles en Dialogues, bien écrits & bien rimés*; traiter celles de *Crébillon* de *Réves d'Energumene & de lieux communs empoulés*; accuſer *Boileau* de n'avoir jamais ſu parler au cœur, ni à l'imagination; *Fénélon*, d'avoir écrit d'une maniere foible; *Boſſuet*, d'avoir fait des *Déclamations capables d'amuſer des enfants*; *Monteſquieu*, de n'avoir ſu qu'aiguiſer des Epigrammes & accumler de fauſſes citations; s'efforcer enfin de dépouiller tous nos grands Hommes de la gloire qui leur appartient, pour en revêtir des Pigmées que cette gloire écraſe: n'eſt-ce pas, d'un côté, reſſembler à cet Empereur, qui, pour avilir le Sénat, fit partager à ſon cheval les honneurs conſulaires? N'eſt-ce pas, de l'autre, ſe jouer des inſtruments de ſa propre vanité? Car, après tout, ces

Pigmées n'en paroissent que plus Pigmées sur le haut piedestal où il les éleve.

Quant aux autres Ecrivans qui ont eu le malheur de lui déplaire ou de le contredire, il a la bonté de se mettre au-dessous d'eux, par la maniere dont il les traite. Aussi amateur de la dispute, que les *Scaliger*, les *Garasse*, les *Saumaise*, il les laisse bien loin derriere, lui, dès qu'il s'agit de faire couler de sa plume des torrents d'injures, de sarcasmes & de grossieretés. Quel spectacle, que celui du premier Bel-esprit de la Nation, se roulant, sans égard pour lui-même, dans un cercle perpétuel d'expressions les plus basses & les plus odieuses, ne sachant répondre à ses adversaires qu'à l'aide des épithetes les plus atroces, telles que celles d'*Energumene*, de *Radoteur*, de *Cuistre*, de *Polisson*, de *Gredin*, d'*Escroc*, de *Voleur*, de *Péderaste*, & de tant d'autres, que nous rougirions de répéter! Quel objet de comparaison! entre les sentences, les maximes, les tours fins & délicats, les expressions ingénieuses, les beaux sentiments qu'il exprime si énergiquement dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, & ce débordement de fiel & de malignité, ce tissu d'indécences, de mensonges, de calomnies, répandues sur tant d'Ecrivains de mérite, Etrangers, Natio-

naux, Prélats, Militaires, de tous les Ordres & de tous les Etats, qui n'ont eu d'autre tort, à fon égard, que de ne pas penfer, comme lui, & d'avoir ofé l'écrire ! Quels feront les fentiments de la Poftérité, quand, après avoir admiré *la Henriade*, *Mérope*, *Alzire*, *&c*, elle verra paroître, à leur fuite, *la Guerre de Geneve*, *la Défenfe de mon Oncle*, *les Honnêtetés Littéraires*, & une infinité d'autres Libelles, qui fuppoferoient, dans elle, le plus grand degré de perverfité, fi elle ne les rejettoit avec horreur !

Nous n'infifterons pas davantage fur ce tableau fi humiliant pour l'Oracle de la Littérature, pour la Philofophie, & pour l'Efprit humain en général ; l'Auteur du *Tableau philofophique de l'Efprit de M. de Voltaire*, l'a mis dans le plus grand jour, & nous nous faifons un devoir de ne copier perfonne.

C'eft ici le lieu d'examiner comment, avec des travers, des foibleffes, des défauts, des excès fi révoltants, cet Ecrivain a pu fe procurer un fi grand nombre de Partifans.

Ses Admirateurs ne peuvent fe diffimuler que quantité de fes Pieces de Théatre n'aient éprouvé des chûtes humiliantes. Ses Hiftoires fourmillent d'erreurs, de bévues & de fauffetés ; fes Mélanges litté-

raires offrent une infinité de faux principes, de faux jugements, de critiques injustes ; ses Productions polémiques sont odieuses, comme nous l'avons indiqué, par de fausses imputations, des mensonges, des calomnies. Et cependant on le lit, il amuse ; on seroit même tenté de le croire, si on pouvoit se refuser à l'évidence & à l'équité, qui le combattent.

Ce problême n'est pas difficile à résoudre. Qu'on retranche certains de ses Ouvrages, qui sont d'un style de la derniere classe, toutes les fois qu'il ne s'oublie pas, il sait éblouir le Lecteur & le disposer, par les charmes d'une diction toujours simple & brillante, à adopter ses idées, à approuver ce qu'il approuve, à condamner ce qu'il condamne. Comme les choses ne saisissent les Hommes, que selon la proportion qu'elles ont avec leur intelligence, & que les lumieres de la multitude ne sont ni justes ni profondes ; comme la maniere d'exprimer une pensée décide de tout, chez la plupart, il n'est pas étonnant que par l'art de se mettre à la portée du commun des Esprits, de rendre ses idées avec agrément, il ne se fasse goûter, & n'enleve des suffrages.

Au talent de séduire par une superficie agréable, il joint une attention plus essen-

tielle encore, celle de mettre les paſſions dans ſes intérêts. L'amour de l'indépendance qu'il prêche dans ſes Ecrits, amour qui flatte naturellement tous les Hommes ; l'apologie qu'il fait ſouvent des foibleſſes humaines ; la tolérance & l'humanité, qu'il ne ceſſe de recommander, & dont tout le monde a beſoin, n'ont pas peu contribué à décider, en ſa faveur, les Hommes de tous les états, de tout les âges, aſſez foibles pour croire ſur parole, & trop peu réfléchis pour rien approfondir. Les Jeunes-gens, ſurtout, que le moindre joug importune ; les Eſprits légers, à qui la nouveauté eſt toujours aſſurée de plaire, que les plus minces ſaillies perſuadent, dès qu'elles les amuſent, n'ont pas eu de peine à paſſer du goût à l'enthouſiaſme, & de l'enthouſiaſme à une eſpece de fanatiſme.

Ajoutons à toutes ces raiſons, qu'il n'eſt aucun Auteur plus agréable, plus varié, plus commode. On le lit ſans ſe fatiguer ; il ne préſente que la fleur des ſujets; il reveille par des antitheſes ; il voltige d'objet en objet ; il a l'art de ſaiſir les contraſtes, de ſe jouer avec la ſaillie, de remplacer le raiſonnement par l'épigramme ; enfin, il aime mieux mentir & déchirer, que d'être froid ou ennuyeux. Faut-il s'étonner, après cela, qu'il ait trouvé le ſecret d'en impo-

ſer à tant de Gens, de leur faire adopter ſes idées, à-peu-près comme le ſubtil charlatan qui amuſe, fait acheter ſa drogue à ceux même qui n'y ont pas de foi?

Qu'oppoſent à tous ces tours d'adreſſe, à ce torrent d'approbation, les Gens de goût & les Hommes ſages? Ils ſont témoin de la ſéduction, ils en calculent la durée, ils en prédiſent le terme. Ils ſavent, d'après des principes invariables, fortifiés par une expérience conſtante, que le beau ſeul, & l'honnête, peuvent ſoutenir les épreuves du temps; ils conviennent que parmi les Ouvrages de M. de *Voltaire*, il y en a quelques-uns d'excellents, mais ils ſoutiennent [on commence à les croire, & on les croira de plus en plus] qu'il y en a beaucoup de médiocres & un grand nombre de mauvais; que le talent de ſaiſir les rapports éloignés des idées, de les faire contraſter, ſemble lui être particulier, mais qu'il y met trop d'affectation, & que les productions de l'art ſont ſujettes à périr; qu'il n'a que l'éloquence qui conſiſte dans l'arrangement des mots, dans leur propriété, & non celle qui tire ſa force des penſées & des ſentiments, qui eſt la véritable; qu'il n'a aucun ſyſtême ſuivi & n'a écrit que ſelon des circonſtances, & preſque jamais d'après lui-même; que

la plus grande partie de ſes Ouvrages ne ſont faits que pour ſon Siecle, & que par conſéquent la Poſtérité n'en admettra que très-peu ; que ſi la gloire du génie n'appartient qu'à ceux qui ont porté un genre à ſa perfection, il eſt déjà décidé qu'il ne l'obtiendra jamais, parce qu'il reſſemble à ce fameux Athlète, dont parle *Xénophon*, habile dans tous les exercices, & inférieur à chacun de ceux qui n'excelloient que dans un ſeul ; que ſon eſprit eſt étendu, mais peu ſolide ; ſa lecture très-variée, mais peu réfléchie ; ſon imagination brillante, mais plus propre à peindre qu'à créer ; qu'il a trop ſouvent traité ſur le même ton le Sacré & le Profane, la Fable & l'Hiſtoire, le Sérieux & le Burleſque, le Moral & le Polémique, ce qui prouve la ſtérilité de ſa maniere, & plus encore, le défaut de ce jugement qui ſait proportionner les couleurs au ſujet ; qu'il néglige trop dans ſes Vers, ainſi que dans ſa Proſe, l'analogie des idées & le fil imperceptible qui doit les unir ; que ſes grands Vers tombent un à un, & qu'il n'eſt pas difficile d'en compoſer de brillants & de ſonores, quand on les fait iſolés ; enfin, que la révolution qu'il a tenté d'opérer dans les idées & dans les mœurs, n'aura jamais ſon entier accompliſſement ; que les Lit-

térateurs qu'il égare, & les Disciples qu'il abuse, en les amusant, peuvent bien ressembler à *Charles VII*, à qui *Lahire* disoit, *on ne peut perdre plus gaiement au Royaume*; mais qu'il s'en trouvera parmi eux qui, comme ce Prince, ouvriront les yeux, chasseront l'Usurpateur & rétabliront l'ordre.

Nous venons d'examiner l'Ecrivain, il ne s'agit plus que d'analyser l'Homme. Nous ne renouvellerons pas ici les reproches qu'on lui a faits tant de fois, reproches dont la discussion seroit si capable d'ensevelir la gloire des talents, sous l'opprobre des travers de l'esprit & du cœur: ce détail n'est pas de notre ressort. Notre intention est de le représenter tel qu'il se montre, dans ses propres Ouvrages; & quel vaste champ n'y offre-t-il pas aux réflexions du vrai Philosophe! Jamais Homme fut-il plus le jouet de son amour-propte, de son esprit, de son imagination, de son cœur, & de sa fausse raison!

Entraîné par l'amour de la gloire à tous les genres, & par une vive sensibilité à toutes les passions, ces deux mobiles sont devenus le ressort principal de ses talents, & la regle du différent usage qu'il en a fait. Modeste, s'il eût été universellement encensé; doux, s'il n'eût point été contre-

dit; religieux, & zélateur du Culte dans lequel il est né, pour peu que ce chemin eût pu le conduire à la fortune ou à la célébrité, on l'eût vu le modele & le défenseur des vrais principes, en tout genre, si l'intérêt de sa vanité eût pu s'accorder avec la dépendance des regles. Mais l'ardeur excessive & l'impétueuse délicatesse de son amour-propre, ont été la cause de ses variations, de ses égarements, de l'altération de ses idées, de ses goûts & de ses sentiments. Delà, ces transports d'estime & ces haines implacables contre tant d'Hommes de Lettres, qui, tour-à-tour, ont été comblés de ses éloges ou accablés de ses sarcasmes, selon le cas qu'ils ont paru faire de son mérite, ou selon l'opinion du Public sur le leur. Delà, d'abord ami & flatteur du grand *Rousseau*, il en est devenu l'ennemi le plus acharné, & n'a cessé de le poursuivre sous la cendre qui couvre son tombeau. Delà, ami & flatteur de *Maupertuis*, la préférence éclairée d'un grand Roi, le souleve contre ce Philosophe, & l'engage dans des démêlés, qui lui ont été si honteux & si funestes. Delà, ami & admirateur de *Crébillon*, il a publié, de son vivant, contre lui des Critiques anonymes, parce qu'il étoit jaloux de sa gloire; & des Libelles, aprés sa mort,

parce que le Monarque lui élevoit un monument. Delà, ami & protecteur soi-disant de *Desfontaines*, il a tâché de le couvrir d'opprobre, pour n'en avoir pas été toujours loué, & pour en avoir éprouvé de justes censures. Delà, ami & admirateur de *J. J. Rousseau*, il a insulté plus encore à ses disgraces qu'à ses erreurs, à cause de la supériorité de son éloquence, & du peu de cas qu'il a paru faire de la Philosophie & de ses Disciples. Delà, ami & défenseur de *Montesquieu*, il s'est permis les Critiques les plus minutieuses & les plus injustes contre ses Ouvrages, afin de s'élever au-dessus de lui. Délà, ami & défenseur de M. *Helvétius*, il a attendu le moment de sa mort, pour le mépriser & le rendre ridicule. Delà enfin, le Recueil de ses Ouvrages offre un choc perpétuel de louanges, de blâme, d'applaudissements, de sarcasmes, de flatterie & d'emportement.

Il a traité le Public de la même maniere. Après avoir d'abord gardé quelques mesures, il a méconnu toutes les bienséances, & a insulté sa Nation, ou plutôt toutes les Nations, dès qu'il en a été mécontent; on peut en juger par son Discours aux Welches, ses Stances sur les Italiens, ses Satyres contre les Allemands, ses Plaisanteries sur les Espagnols & les

Portugais ; les Anglois même si souvent loués à outrance , sont devenus , comme les autres Peuples, le jouet de ses plaisanteries.

L'humeur, dont il n'a jamais su se rendre maître, a aussi beaucoup influé sur ses éternelles variations. Son imagination en a suivi tous les mouvements, & porté toutes les empreintes. Tantôt sensible, tantôt délicat, tantôt caustique , selon les différentes dispositions de son ame ; tantôt sincere & tantôt artificieux , tantôt amateur du vrai, & tantôt opposé à la vérité , tantôt modéré, & tantôt excessif, il a toujours été, comme nous l'avons déjà remarqué, l'Homme du temps, de la circonstance, du moment. Ses pensées, ses expressions, ses jugements, si on les compare les uns aux autres, à mesure qu'ils se présentent, sont moins de lui, que du Génie qui l'inspiroit alors : peu d'Auteurs, au style près, paroissent moins appartenir en propre à eux-mêmes; à force d'avoir tous les caracteres, il n'en a aucun.

Qu'a produit, dans sa raison , cette inquiétude turbulente ? Des lumieres, des contradictions, des inconséquences, des absurdités. Cette raison n'a jamais vu les objets que comme elle pouvoit les voir, c'est-à-dire, avec l'œil du préjugé, variant sans

ceſſe ſelon l'impulſion momentanée. Dans les Lettres, dans la Philoſophie, dans l'Hiſtoire, lorſqu'il eſt déſintéreſſé, le vrai échappe rarement à ſa vue; mais le plus petit intérêt l'obſcurcit, l'altere, le dénature, dans ſon eſprit.

Cette morale bienfaiſante qu'il publie avec un zele ſi apparent, eſt-elle dans ſon cœur? N'eſt-elle point un ſyſtême? Qu'on rapproche ce qu'il dit dans de certaines occaſions, de ce qu'il débite dans d'autres; qu'on rapproche ſes ſentiments d'humanité, du méptis qu'il témoigne pour l'humanité en général; ſes déclamations contre les vices, des peintures cyniques qu'il en fait; ſon enthouſiaſme pour les vertus, du ridicule qu'il leur donne; ſes élans affectueux pour la tolérance, de ſes rigueurs impitoyables contre les abus, & on ſera à portée de juger, que s'il a été quelquefois réellement pénétré de belles maximes qu'il énonce, il ne l'a pas moins été des maximes qui leur ſont contraires, puiſque celles-ci paroiſſent auſſi ſenties, auſſi vives, auſſi fortement énoncées, & qu'elles ſont plus ſouvent répétées que les autres.

Qu'on accorde, s'il ſe peut, tant de diſparates avec l'idée de la vraie Philoſophie. Elle doit également agir ſur l'eſprit & ſur le cœur: ſur l'eſprit, par des principes éclai-

rés, ſolides & invariables : ſur le cœur, par des ſentiments honnêtes, ſupérieurs, & à l'épreuve de tout ; c'eſt par ce rapport des penſées & des ſentiments qu'elle éleve l'Homme au-deſſus de la claſſe ordinaire.

La marche du Philoſophe, quand il eſt ce qu'il doit être, eſt toujours lumineuſe, conſéquente égale, pleine de franchiſe & de dignité. Pourquoi donc ces incertitudes, ces erreurs, ces contradictions ? Pourquoi ce mélange d'élévation & de petits moyens, de hardieſſe & de petites ruſes, de dédains & de petites prétentions ? Pourquoi ſyſtématiſer ſans principes, moraliſer ſans mœurs, dogmatiſer ſans miſſion, rétracter dans un temps ce qu'on a avancé dans un autre, y revenir enſuite, après les déſaveux les plus formels ?

Le caractere du Philoſophe eſt ſupérieur à toutes les foibleſſes. Pourquoi courir ſans ceſſe après la louange, & ſe déconcerter au moindre trait de contradiction ? Pourquoi encenſer la grandeur, outrager la médiocrité ou les cendres des Morts ? Pourquoi employer tant de maneges, prendre ſi ſouvent le maſque, ſe traveſtir en mille manieres, emprunter tant de faux noms ? Pourquoi le Profeſſeur en vérité, par excellence, n'oſe-t-il paroître que ſous la ſauve-garde des *Vadé*, des *Carré*, des *Akakia*, des

des *Zapata*, des *Bazin*, des *Escarbotier*, des *Rusian*, des *Ramponneau*, & d'une infinité d'autres Noms, dont le burlesque annonce plutôt l'Histrion que le Dissertateur éclairé?

Le but du Philosophe est de découvrir & de faire connoître la vérité. Est-ce à travers des saillies, des épigrammes, des jeux de mots, des plaisanteries indécentes, qu'elle se plaît à lancer ses rayons & à faire entendre son langage? Est-ce en attaquant la Religion par des sarcasmes, en la défigurant par de fausses imputations, en la noircissant par des calomnies, qu'on peut espérer d'en renverser les fondements? N'est-ce pas lui rendre hommage par l'excès de sa déraison & de sa mauvaise foi?

Le fruit des travaux du Philosophe est l'instruction & le bonheur des Hommes. Que pouvoient produire ceux d'un Ecrivain, qui, d'un côté, tantôt philantrope, tantôt ennemi du Genre-humain, toujours occupé de ses intérêts, ne s'est guere attaché qu'à entretenir le Public de lui-même, à le faire confident de ses actions, de ses services, de ses libéralités, de ses aumônes, qui, de l'autre, s'est fait un jeu d'attaquer les principes, de corrompre les sources, de franchir les bornes, de renverser les loix, d'aveugler les Esprits. Qu'ont-ils produit, en effet? Ce que la saine Philosophie ne sauroit a o er

Pour ſon Ouvrage, l'indépendance, le déſordre, la corruption, le bouleverſement de toutes les idées. Qu'on l'écoute & qu'on le ſuive ; qu'en réſultera-t-il ? Les Jeunes-gens apprendront à ſon école à ſecouer le joug du devoir, à répéter des blaſphêmes, à triompher de leurs déréglements : les Gens de Lettres, à peu reſpecter les modeles, à déguiſer leurs larcins, à violer les regles, à oublier les bienſéances, à ſe déchirer ſans égard : les Nations à abandonner leurs principes, leurs loix, leur caractere, pour ſe repaître d'idées frivoles, de vues chimériques, de goûts fantaſques & paſſagers ; à préférer à leur intérêt, à leur gloire, à leur repos, l'attrait du plaiſir, les honneurs du perſiflage, les charmes de l'inconſtance ; à perdre enfin la décence, les vertus, les mœurs, pour ſe contenter d'être commodes, agréables & polies.

Tel eſt cependant l'Homme qu'on préconiſe & qu'on encenſe, au point de ne pas craindre de le rendre ridicule, en ſe propoſant de lui élever une Statue. Car enfin, dans l'antiquité & chez tous les Peuples ſages, cet honneur n'a jamais été que le prix des vertus héroïques ou des ſervices rendus à la patrie. Seroit-ce donc à ce titre que M. de *Voltaire* pourroit jouir d'un privilege que les *Turenne*, les *Luxembourg*, les *Ca-*

tinat, les *l'Hôpital*, les *Daguesseau*, ont si bien mérité & n'ont point obtenu ? Voudroit-on ressembler à ces Nations superstitieuses & sauvages, qui élevoient des simulacres aux Génies malfaisants ? Si les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Despréaux*, n'ont eu jusqu'ici d'autres monuments élevés à leur gloire, que les fruits de leur génie, plus durables que le marbre & l'airain : il faut qu'on se défie bien du génie de M. de *Voltaire*, puisqu'on cherche à subjuguer la postérité par les hommages du Siecle présent. Mais la Postérité juge les Auteurs & les Siecles : elle réduira d'un côté, l'Ecrivain à sa juste valeur : de l'autre, elle saura que cet apothéose n'est pas l'ouvrage de la Nation, mais le produit des intrigues de quelques Gens de Lettres, qui, pour lors, seront vraisemblablement inconnus ; & quel tribut doivent attendre de sa part l'Idole & les Consécrateurs ?



W.

WAILLI, (*Noël-François* DE) né à Amiens, connu principalement par une *Grammaire Françoise*, où, parmi quelques observations assez justes, on trouve des choses plates, des définitions obscures, des principes mal conçus & mal développés, du galimathias, du phébus. Le peu de bon qu'on y rencontre est tiré des *Principes de la Langue Françoise* de M. l'Abbé *Girard*, *des agréments du langage* de M. *Gamache*, de la Grammaire du P. *Buffier*, de celle de M. *Restaud*. Encore si M. l'Abbé de *Wailly* avoit répandu quelque jour sur les connoissances que nous devons aux Auteurs qu'il a compilés; mais il s'en faut bien qu'il se soit donné cette peine en faveur des Jeunes-gens, entre les mains desquels il faut se garder de mettre son Livre. Il n'est ni assez clair, ni assez méthodique, pour être utilement employé à l'instruction de la Jeunesse.

WATELET, [*Claude-Henri*] Receveur Général des Finances, de l'Académie Françoise, de celle de Berlin, &c.

Né avec un goût décidé pour les Beaux-arts, il a fait de la Poésie & de la Littérature le principal & le plus cher de ses délassements. Il sera toujours honorable pour les Lettres, que des Hommes, occupés par état à des Emplois qui exigent une attention sérieuse, trouvent encore le moyen de consacrer aux Muses la plus grande partie du temps dont ils peuvent disposer. L'*Art de peindre* est un Ouvrage qui assure à son Auteur une place parmi les Poëtes utiles. Ceux qui ont le goût un peu sévere, n'y trouvent pas, à la vérité, une versification assez châtiée. Quand bien même on conviendroit avec eux que cette versification n'est pas tout-à-fait aussi gracieuse & aussi exacte qu'elle pourroit être, il faudroit, en même-temps, rendre justice à l'enchainement & à la liaison qu'on ne peut trop y admirer. M. *Watelet* est tout-à-la-fois Peintre & Poëte ; ses préceptes sont aussi solides, que ses descriptions sont naturelles. Si l'on fait attention aux difficultés du sujet qu'il a entrepris de traiter dans une Langue telle que la Langue Françoise, & combien notre poésie se prête peu aux expressions techniques d'un Art dont la plupart des regles sont fondées sur l'optique & l'anatomie, on lui saura gré d'avoir surmonté de tels obstacles, & on passera sans peine sur le

défaut d'intérêt & d'élégance qu'on lui reproche, en lui tenant compte des vraies beautés qu'il a le plus souvent répandues sur une matiere ingrate par elle-même.

M. *Watelet* s'occupe actuellement d'une Traduction en Vers, de la Jérusalem délivrée du *Tasse*. Ce Poëme lui fournira, sans doute, un vaste champ pour déployer les richesses de son imagination, & la vigueur de ses talents. On peut l'espérer, d'après quelques Chants de cette Traduction, qui ont été lus avec beaucoup d'applaudissement, dans différentes Séances de l'Académie.

Le Public cesseroit de se plaindre des négligences & des bévues sans nombre qu'on reproche aux Editeurs & aux Coopérateurs du Dictionnaire Encyclopédique, si tous les Articles y eussent été traités, chacun dans leur espece, par des Ecrivains aussi instruits, aussi méthodiques, aussi précis, que M. *Watelet*. Les Articles qui ont pour objet la Peinture, le Dessein & la Gravure, sont de lui, & n'en font que mieux sentir les défauts des Auteurs qui ont concouru à cet Ouvrage, sans avoir le talent, ou sans vouloir se donner la peine d'y fournir une tache digne de l'enthousiasme avec lequel on l'avoit annoncé.

Y.

YON, [*N.*] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, a cultivé les Lettres, de maniere à prouver que les succès n'accompagnent pas toujours le mérite. Il y a d'excellentes choses dans ses Comédies, ainsi que dans toutes ses autres productions, qui n'en sont pas plus accueillies pour cela. M. *Yon* écrit en Prose avec facilité, avec noblesse, & quelquefois avec chaleur. Il est étonnant que ses Ouvrages ne soient pas plus répandus. La raison de cette indifférence peut être attribuée au goût dominant du Siecle. On chercheroit en vain chez lui ce ton prétendu philosophique, qui n'est que hardi ; on y trouve en revanche beaucoup de courage & de fermeté à s'élever contre la Philosophie, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Les Philosophes & les Incrédules sont, selon lui, » une Secte » que l'ignorance admire, que le libertina- » ge protege, que l'ambition de l'Esprit- » fort prône, avec laquelle il faut tâcher » de n'avoir rien à démêler, parce que c'est » une Secte, & qu'elle en a l'emportement » & l'esprit de vengeance «. S'exprimer ainsi,

n'est-ce pas faire expirer les suffrages dans tous les Bureaux d'esprit où les Chefs du Philosophisme dominent? Ou plutôt, n'est-ce pas ouvrir cent bouches au persiflage ou à la calomnie?

YVON, [*N.*] Abbé.

Les Articles *Dieu*, *Ame*, *Athée*, insérés par lui dans les premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique*, auxquels il a coopéré, exciterent, avec raison, les murmures des Théologiens, & de tous les Hommes sensés. Pour peu qu'on lise ces Articles avec réflexion, il est évident qu'ils tendent à favoriser le matérialisme, & qu'ils combattent l'existence de Dieu. L'Auteur, par une ruse, assez commune aux Philosophes, s'est plu à rassembler les objections les plus fortes, & à accumuler une infinité de sophismes contre l'immortalité de l'ame, & en faveur de l'athéisme; il les expose avec une complaisance marquée; & après les avoir présentés, dans un jour aussi faux que séduisant, il se contente de les condamner froidement, & en très-peu de mots. Cette maniere de procéder est si peu conforme à la droiture & à la décence, que les esprits les plus bornés ont démêlé sans peine l'intention coupable de l'Auteur. Vainement M. *d'Alembert* a voulu profiter de cette inculpation, pour justifier la Com-

pilation Encyclopédique, & prouver la mauvaise foi de ceux qui lui ont reproché, si justement, tant de fautes, tant d'erreurs & tant d'impiétés : les raisons de ce Géometre sont aussi mal adroitement employées que peu conformes à la bonne logique. » On » prétend, dit-il *, que les Articles *Ame* & » *Dieu* sont des Traités de Matérialisme & » d'Athéisme, quoique ces Articles soient » tirés en entier des Ouvrages de Messieurs » *Clarke* & de *Jacquelot*, les meilleurs que » nous ayons contre les Matérialistes & les » Athées. «

Que prouve cette façon de raisonner, absolument dépourvue de justesse & de vérité? Quand il seroit vrai que les Articles qu'il défend auroient été tirés en entier de *Clarke* & de *Jacquelot*, s'ensuivroit-il qu'ils ne favorisent pas le Matérialisme, qui y est si positivement énoncé? N'est-il pas possible d'extraire les objections combattues par ces Auteurs, & de laisser à l'écart les arguments qu'ils y ont opposés? Or, c'est précisément ce qu'a fait en partie M. l'Abbé *Yvon*.

Il est faux, en second lieu, que ces Articles soient extraits en entier des Ouvrages du Docteur Anglois & du Ministre Protestant. On a pu y fondre quelques-unes de

* Préface des Mêlanges, &c.

leurs idées, mais le tout ne leur appartient pas. L'exposition du systême de *Spinosa*, par exemple, ne se trouve point dans leurs Ecrits. C'est une addition de l'Auteur des Articles, copiée presque mot à mot dans un petit Recueil de Pieces prétendues philosophiques, où l'on attaque avec déraison & sans pudeur, les vérités les plus saintes & les plus respectables.

Troisiemement, il est absurde de donner la préférence sur les autres Traités à celui de *Clarke*, & sur-tout à celui de *Jacquelot*. M. de *Fénélon* est infiniment supérieur au Ministre Protestant, dans son Ouvrage de l'existence de Dieu, sans parler de plusieurs autres Ecrivains, qui lui sont préférables & préférés.

M. l'Abbé *Yvon*, de meilleure foi que son Apologiste, parce qu'il a cessé d'être Philosophe, a senti la foiblesse de ce raisonnement. Il a pris le sage parti de rétracter ses erreurs, & d'employer sa plume à la défense de la Religion, qu'il avoit paru combattre pendant qu'il étoit Encyclopédiste. Il faut néanmoins convenir, par esprit d'impartialité, qu'il n'a pas été plus heureux dans la défense que dans l'attaque. Ses Lettres contre *J. J. Rousseau* sont foibles. Il avoit cependant tant de choses à dire ! Mais enfin il a prouvé sa bonne in-

tention, & une autre vérité encore; c'eſt que la Religion eſt auſſi prompte à rejetter les talents médiocres dans ſes Défenſeurs, que l'impiété eſt ardente à les préconiſer dans ſes Propagateurs.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

LISTE DES ECRIVAINS

Dont on a parlé dans ce Volume.

On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivants.

N.

Fin de la Liste des Ecrivains.





